NEUPHILOLOGISCHE MITTEILUNGEN

SECHSUNDDREISSIGSTER JAHRGANG

1935

HERAUSGEBER

ARTHUR LÅNGFORS

ORD. PROFESSOR DER ROMANISCHEN PHILOLOGIE

HUGO SUOLAHTI

ORD. PROFESSOR DER GERMANISCHEN PHILOLOGIE

SHL
WITHDRAWN

NEUPHILOLOGISCHER VEREIN
IN HELSINGFORS

HELSINKI, HELSINGFORS, 1935
DRUCKEREI-A.G. DER FINNISCHEN
LITERATURGESELLSCHAFT

Inhaltsverzeichnis.

I. Aufsätze.

Seite

Lasch, A., Das altsächsische Taubgelöbnis 92
Lindelöf, U., English Agent-nouns with a suffixed Adverb ... 257
Pasquali, P. S., Il problema di *vignoble* 200
Petersen Dyggve, Holger, Personnages historiques figurant dans la poésie lyrique française des XIIe et XIIIe siècles ... 1, 65
—»— Les personnages du *Tournoiement aus dames* 145
Riikonen, Eeva, The Gerundial Constructions in Jane Austen's Novels 212
van Roosbroeck, G. L., An Unpublished Letter of Voltaire about the Acquisition of »Les Délices» 290
Scheludko, D., Die Marienlieder in der altprovenzalischen Lyrik 29
Spitzer, Leo, Tipse 48
—»— En lisant le *Burlador de Sevilla* 282
—»— *Abasourdir, basir*, etc. 289
—»— Zum Kommentar Villons 207
Wagner, M. L., Anlässlich *panporcino* 193

II. Besprechungen.

Boman, E., Deux miracles de Gautier de Coinci (*A. Långfors*) 237
Bretschneider, Anneliese, Die Heliandheimat und ihre sprachgeschichtliche Entwicklung (*Emil Öhmann*) 54
Coinci (*Gautier de*), s. *Boman, Ducrot-Granderye* u. *Szarota.*
Denis Piramus, s. *Kjellman.*
Ducrot-Granderye, Arlette P., Études sur les Miracles Nostre Dame de Gautier de Coinci (*A. Långfors*) 232
Dupire, N., De quelques mots français d'origine néerlandaise (*A. Långfors*) 57
Faral, Edmond, Le manuscrit 19152 du fonds français de la Bibliothèque nationale (*A. Långfors*) 229
Fischer-Jørgensen, Eli, Dialektgeografiens Betydning for Opfattelsen af Lydforandringer (*Emil Öhmann*) 306

Seite
François, M., Histoire des comtes et du comté de Vaudémont des origines à 1473 (*Holger Petersen Dyggve*) 294
Gautier de Coinci, s. *Boman, Ducrot-Granderye u. Szarota.*
Glattes, Lothar, Wortbildung (durch Ableitung) im Oberen Markgräflerischen (*Emil Öhmann*) 139
Hallig, Rudolf, Die Benennungen der Bachstelze in den romanischen Sprachen und Mundarten (*Hugo Suolahti*) 225
Jeanroy, A., La poésie lyrique des troubadours (*A. Långfors*) 243
Jespersen, Otto, Growth and Structure of the English Language (*A. Långfors*) 139
Kjellman, Hilding, La Vie seint Edmund le rei par Denis Piramus (*A. Långfors*) 227
Langenfelt, Gösta, The Anglo-Saxon World (*Lyydia Alén*) 302
Marullo, Teresa, Osservazioni sulle Cantigas di Alfonso X e sui Miracles di Gautier de Coincy (*A. Långfors*) 236
Maurer, F., Die Erlösung, eine geistliche Dichtung des 14. Jahrhunderts (*Hugo Suolahti*) 134
—»— Volkssprache *(Hugo Suolahti)* 137
Meyer-Lübke, W., Romanisches Etymologisches Wörterbuch (*A. Långfors*) 140
Morawski, s. *Wyrembek.*
Piramus (*Denis*), s. *Kjellman.*
Schafferus, Ella, Der Verfasser der jüngeren Glosse zum Reinke de Vos (*Hugo Suolahti*) 52
Szarota, Elida Maria, Studien zu Gautier de Coincy (*A. Långfors*) 234
Wyrembek, Anna, et *Morawski, J.*, Les légendes du »Fiancé de la Vierge» dans la littérature médiévale (*A. Långfors*) 293

III. Tätigkeit des Neuphilologischen Vereins.

Protokolle des Neuphilologischen Vereins vom 27. Januar bis 27. Oktober 1934 59

IV. Eingesandte Literatur.

Zur Besprechung eingesandte Arbeiten 142, 246, 307
Schriftenaustausch 249

V. Mitteilungen 64, 144, 255, 312

NEUPHILOLOGISCHE MITTEILUNGEN

Herausgegeben vom Neuphilologischen Verein in Helsingfors

Redaktion:

A. Långfors, Professor der romanischen Philologie
H. Suolahti, Professor der germanischen Philologie

XXXVI. Jahrgang

Jährlich acht Nummern. Jahrespreis Fmk. 35, bei der Redaktion Fmk. 30 (nur für Finnland). Die Mitglieder des Vereins erhalten das Blatt unentgeltlich. — Beiträge, sowie Bücher und Zeitschriften bittet man an Prof. A. Långfors (Myntgatan 3B), den Abonnementsbetrag und Bestellungen früherer Jahrgänge an den Schriftführer der Redaktion, mag. phil. Åke Furuhjelm (Petersgatan 10B) einzusenden.

1935

Personnages historiques figurant dans la poésie lyrique française des XII^e^ et XIII^e^ siècles.

I

Colin Muset.

Dans la grande masse des trouvères du XIII^e^ siècle, auteurs d'une œuvre pour la plupart de fade convention et de fâcheuse monotonie, Colin Muset se distingue par un style original. Le caractère très personnel de son talent a de bonne heure attiré l'attention sur ses chansons, qui ont eu la chance d'avoir été éditées et commentées par un maître de la philologie romane. M. Joseph Bédier a publié, en 1893, comme thèse complémentaire pour le doctorat, son *De Nicolao Museto (gallice Colin Muset), francogallico carminum scriptore*, contenant douze poésies de ce trouvère. Une nouvelle édition, munie d'un appareil critique abrégé, mais revue et complétée sur plusieurs points, a paru en 1912 sous le titre: *Les chansons de Colin Muset éditées par Joseph Bédier, avec la tran-*

scription des mélodies par Jean Beck.[1] Cette fois les pièces admises sont au nombre de quinze. Depuis, la critique a entre autres signalé[2] que l'une des chansons nouvellement ajoutées — c'est le n° XIV (*Deus! com m'ont mort norrices et enfant*), — éditée d'après les manuscrits *O* et *U*, n'est qu'un fragment et qu'un texte plus complet figure dans le manuscrit *C* que l'éditeur n'a pas utilisé.[3] Cette omission s'explique d'ailleurs facilement par le fait que l'incipit du poème dans le ms. *C* n'est pas le même que dans les deux autres mss., et que par suite la *Bibliographie des chansonniers français* de Gaston Raynaud enregistre la chanson sous deux numéros différents, savoir les n^{os} 340 et 341. Comme ce n'est que la forme complète qui rend pleine justice aux idées exprimées dans cette chanson, qui contient certains détails caractéristiques de la vie de Colin Muset, nous avons jugé nécessaire, avant d'aller plus loin, de l'imprimer ici d'après les trois manuscrits.

Hidousement vait li mons empirant.

(Raynaud 340 et 341.)

MANUSCRITS: *C*, fol. 91 v° (éd. diplomatique par W. Wackernagel, *Altfranzösische Lieder und Leiche aus Handschriften zu Bern und Neuenburg*, Basel, 1846, p. 61); *O*, fol. 44 v° a (*Les Chansonniers des Troubadours et des Trouvères publiés en facsimilé et transcrits en notation moderne par Jean Beck*, t. I^{er}. *Reproduction phototypique du Chansonnier Cangé, Paris, Bibliothèque nationale, ms. français n° 846*, Paris, 1927); *U*, fol. 160 v° (facsimilé p. p. la Société des anciens textes français). — La musique est notée dans *O*, mais manque à *C* et à *U*.

VERSIFICATION: 10 a b b a c c a a. *Coblas unissonans* (ant al ir). L'envoi manque à *C*; *U* ne donne que le couplet II; dans *O* manquent les couplets I et III.

---

[1] Dans *Les classiques français du moyen âge*, publiés sous la direction de Mario Roques, n° 7.

[2] A. Jeanroy et A. Långfors, *Chansons satiriques et bachiques du XIII^{e} siècle*, Paris, 1921 (*Les classiques français du moyen âge*, n° 23), *Introduction*, p. XIV, note 4.

[3] Pour désigner les manuscrits, nous avons adopté les sigles de Schwan, *Die altfranzösischen Liederhandschriften*, etc., Berlin, 1886.

AUTEUR: Rubrique du ms. *C*: *Ancuses de Monveron.*[1]
Texte de *C*, envoi d'après *O*.

I Hidousement vait li mons empirant
Et chascun jor se torne plux a mal,
Ke tuit sont mort li boen prince roiaul,
C'on ne voit maix nul riche home vaillant;
Adés voit on le plux vaillant morir,
Et li mavaix demorent por faillir,
Et malvestiés les destrant si forment
K'il n'ont pooir de faire un bel semblant.

II Deus! com m'ont mort norrices et enfant
Et les dames, ki trop sont a cheval!
Mains boens hosteils nos ont chaiciés a mal
Et lor maris vancus outreement,
Si k'il n'osent un tout soul mot grondir.
A lors osteis le puet on bien veïr:
Aseis pueent faire comandement,
Maix folie est, c'on n'en fera noiant.

III Deuz! com est fols ki a feme se prant
Et ki en fait signor et menegaul:
Bien puet sovent traire malvaix jornal,

---

[1] Les rubriques du ms. *C* méritent en général peu de confiance. En l'espèce, l'attribution à ce personnage inconnu par ailleurs est complètement négligeable: comme l'a démontré M. Bédier (*o. c.*, *Introduction*, p. VII ss.), la pièce est sûrement de Colin Muset. — Même le texte de *C* est parfois sujet à caution, pourtant les deux couplets qui ne se trouvent pas ailleurs paraissent authentiques, leur contenu étant nécessaire pour le contexte et s'associant d'une manière toute naturelle à celui des couplets de l'édition antérieure.

I — *Ce couplet manque dans O et U.*

II — 10 ke *C* — 11 Maint bon hostel *O*; chasiet *U* — 12 les m. *OU*; uancut *U* — 13 Cil qui *O*; ke il *C* — 14 En lor hostel le p. on b. choisir *O*; les p. on *C*; les poisies u. *U* — 15 A. i p. *C*; puent *OU* — 16 Mais cest a gas *O*; feront *C*, feroit *U*.

III — *Ce couplet manque dans O et U.*

Ke jai nul jor n'en ferait son talent.
Por moi le di, c'onkes n'en pou joïr,
Et si ai mis tout mon tens a servir.
Maix des signors me mervoil je forment
K'i le souffrent, ke trop i ait torment.

IV Et des k'il sont ensi obeïssant,
Je lor ferai .j. si bel enseignal:
Des or mais gart uns chascuns son ostaul,
Pues k'il sont teil k'il ne pueent avant,
Et pancent bien de lors enfans norrir
Et d'espairgnier et des gens escharnir:
Ensi poront estre riche et menant,
Et pouc lor soit dou blame de la gent.

V Droit a Choisuel vuil mon chemin tenir
Et a Soilli par Clermont resortir,
Si lor ferai de mon joel present,
Que trop m'est bel de lor amendement.

Traduction.

I — D'une manière effrayante le monde décline et va chaque jour de mal en pis, car tous les bons grands seigneurs sont morts, de sorte qu'on ne voit plus d'homme puissant qui soit généreux; toujours on voit que c'est le plus généreux

IV — *Ce couplet manque dans U* — 27 Ke chascuns d'eaus gaire bien s. o. *C — Ce couplet se lit ainsi dans O:*

Puis quil sunt si dou tout obediant 25
Or lor ferai .j. mout bon assenal 26
Des or mais gart uns chascuns son ostal 27
Ensi porront estre riche et menant 31
Et si pansent de lor enfanz norrir 29
Et bien pansent des hostex eschuïr
Ausi porront estre riche et poissant (31)
Et pou lor chaut dou blasme de la gent. 32

V — *L'envoi manque dans C et U* — 34 resorter *O.*

qui meurt, et les mauvais restent en vie pour se laisser prier en vain, et la méchanceté les domine tellement qu'ils ne sont pas capables de vous faire bon accueil.

II — Mon Dieu, comme les nourrices et les enfants m'ont affligé, ainsi que les dames, qui se donnent de trop grands airs! Elles nous ont gâté un grand nombre de bons châteaux, et elles tiennent leurs maris totalement sous la férule, à tel point qu'ils n'osent souffler mot. Dans leurs hôtels on peut bien le voir: ils ont beau donner des ordres, c'est peine perdue, car personne ne les écoute.

III — Mon Dieu, que celui-là est fou qui s'associe à une femme pour en faire son maître et son seigneur: les mauvais jours ne se comptent plus pour lui, car jamais il n'arrivera à imposer sa volonté. Quant à moi, je n'ai jamais reçu d'elles aucune libéralité, et cependant, de toute ma vie, je n'ai fait que les servir. Mais je m'étonne fort que les seigneurs le supportent, car c'est un véritable supplice.

IV — Et du moment qu'ils sont tellement débonnaires, je leur donnerai ce bon conseil: que désormais chacun garde la maison (c.-à-d. reste chez lui), puisqu'ils sont incapables de se faire valoir, qu'ils s'appliquent à élever leurs enfants et à faire des économies et à se jouer des gens (en fermant leur porte aux hôtes): ainsi ils pourront être riches et puissants; et que le blâme des gens les laisse indifférents.

V — Je veux aller directement à Choiseul et, prenant par Clefmont, me rendre à Sailly, et je leur ferai présent de mon joyau (c.-à-d. de ma chanson), car je suis très content de leur générosité (*ou* car il me tient à cœur qu'ils s'améliorent?).

Aux quinze chansons éditées par J. Bédier s'en ajoutent encore trois, dont l'attribution à Colin Muset a été proposée et irréfutablement prouvée par A. Jeanroy et A. Långfors dans l'édition déjà citée des *Chansons satiriques et bachiques du XIII^e siècle*,[1] où elles portent les numéros XXXIX—XLI

[1] *Introduction*, p. XIII—XIV.

(Raynaud 2079, 1298 et 1300). Pour pouvoir dans la suite, au besoin, renvoyer à ces chansons plus commodément, nous les désignons par les chiffres XVI (R. 2079), XVII (R. 1298) et XVIII (R. 1300).

L'intention des lignes qui vont suivre étant de chercher à fixer, autant que possible, l'époque où vivait Colin Muset ainsi que son milieu, nous ne tiendrons compte que des chansons contenant des noms propres ou d'autres indications de nature à nous aider dans notre tâche, savoir les numéros IV, VII, VIII, XI, XIII, XIV et XVII.

La plupart des noms propres en question sont des noms géographiques immédiatement reconnaissables, ce qui fait que la localisation du poète ne présente aucune difficulté. Ce sont des noms de seigneuries que Colin Muset dit avoir visitées et qui ont été identifiés par J. Bédier:[1] *Châteauvillain* (chanson XIII), *Choiseul* (XIII, XIV), *Clefmont* (XIV), *Reynel* (XIII), *Sailly* (XIII, XIV, XVII), *Vignory* (VII, XIII) et *Vaudémont* (VII). Comme, à part Vaudémont qui est situé dans le département de Meurthe-et-Moselle (arr. Nancy, cant. Vezelise), toutes ces localités se trouvent dans le département de la Haute-Marne (dans le seul arrondissement de Chaumont), nous savons — en tant que nous le révèlent les chansons conservées — que les lieux où Colin Muset exerça son activité étaient situés aux confins du comté de Champagne et du duché de Lorraine. Si notre trouvère a visité les châteaux que nous venons de nommer, il a connu les seigneurs qui y régnaient, peut-être même a-t-il vécu dans leur intimité. Nous allons, un peu plus loin, tâcher d'identifier ces seigneurs, après avoir cherché ailleurs dans les poèmes de Colin Muset un point de départ pour en fixer la date.

Pour déterminer l'époque de l'activité littéraire de Colin Muset, il faut en premier lieu s'en tenir aux conclusions qui résultent de la mention, dans la chanson XIII (R. 123, *Devers*

[1] *O. c.* de 1912, *Glossaire*, p. 42 ss.

Chastelvilain), de *deux rois*. Après avoir parlé en termes élogieux du seigneur de Châteauvillain, le poète finit sa harangue par ces mots (v. 9—10):

> De son chastel a plain
> Ne doute il les deus rois.

J. Bédier[1] identifie ces rois à Louis IX, roi de France de 1226 à 1270, et Thibaut de Champagne, couronné roi de Navarre dans la cathédrale de Pampelune le 7 ou le 8 mai 1234, et mort en 1253, probablement le 7 juillet.[2] On peut donc regarder comme certain que la chanson XIII a été écrite entre les années 1234 et 1253.

Une circonstance heureuse nous permet même de préciser davantage l'époque de la composition du poème. C'est que *Devers Chastelvilain* a été imité par l'auteur de la chanson satirique Raynaud 1881 (*De la procession*).[3] Les deux pièces présentent la même forme métrique. Les très petites divergences dans la mélodie qu'on découvre en comparant les notations des deux chansons[4] n'ont évidemment pas d'importance, puisque Jean Beck, spécialiste de la musique du moyen âge, en parlant de ces deux poèmes, s'est exprimé de la manière suivante:[5] «*De la procession* se chante sur le même air que *Devers Chastelvilain*.» Ce même savant a-t-il raison de supposer que *De la procession* a été également composé par Colin Muset? C'est ce que nous ne croyons pas. Voici ce qui en est. La *Procession*, qui se lit dans le seul manuscrit *O*, est anonyme et suit immédiatement deux chansons également anonymes, dont la première, *Dex! com m'ont mort nor-*

---

[1] *O. c., Introduction*, p. XIII, et *Glossaire*, p. 43.

[2] Voir A. Wallensköld, *Les chansons de Thibaut de Champagne*, Paris, 1925, *Introduction*, p. XXII et XXVI.

[3] Publiée en dernier lieu et commentée par A. Longnon, *Romania*, XXX, 1901, p. 198 ss.

[4] Les mesures nos 3 et 4 de la reprise, nos 3, 4 et 5 de la phrase finale diffèrent un peu dans les deux mélodies, sans que le rythme en soit changé.

[5] *O. c.* plus haut, t. II, *Introduction*, p. 61.

rices et enfant (R. 341, publiée ci-dessus), se retrouve, toujours sans nom d'auteur, dans le ms. *U*, et avec un nom d'auteur fantaisiste et sans valeur dans *C*, tandis que la seconde, qui n'est autre que notre chanson *Devers Chastelvilain*, est, comme *De la procession*, un *unicum* du ms. *O*. Si, malgré tout, Jean Beck, dans sa reproduction phototypique du ms. *O*, a inscrit au-dessus de chacune de ces chansons: *Chanson attribuée à Colin Muset*, il s'est sans doute appuyé sur ce qu'il savait du système de classement des chansons dans ce même manuscrit. Les chansons y sont classées dans l'ordre alphabétique, de telle façon que les chansons commençant par la même lettre sont réunies, alors qu'à l'intérieur de chaque groupe cet ordre alphabétique n'est plus observé pour les pièces particulières: ce qu'on y constate pourtant le plus souvent, c'est que les chansons d'un même auteur se suivent, s'il s'en trouve avec la même lettre initiale. J. Bédier ayant démontré (voir plus haut) que les deux chansons précédant immédiatement celle commençant par *De la procession* sont de Colin Muset, il en résulterait donc que celle-ci devrait être du même auteur. Nous pensons que c'est un raisonnement de ce genre qui a poussé Jean Beck à l'attribuer à Colin Muset. A l'appui de cette conjecture, on pourrait encore alléguer que le contenu du poème — qui est loin d'être un chef-d'œuvre — présente un caractère à certains égards apparenté à celui qui apparaît dans les œuvres de Colin Muset, et que les localités mentionnées sont pour la plupart situées dans les départements de la Côte-d'Or (arr. Dijon et Semur) et de la Haute-Marne (arr. Langres), en d'autres termes dans des contrées voisines de celles où nous avons vu que s'est déroulée l'activité de Colin Muset. En fin de compte, on ne saurait cependant attacher trop d'importance à ces considérations. Une chanson satirique, quel qu'en soit l'auteur, aura toujours plus ou moins cette empreinte d'un caractère personnel, individuel, qui distingue Colin Muset comme poète; d'autre part, la proximité des lieux de la *Procession* avec les régions où vivait Muset

rend d'autant plus probable que *Devers Chastelvilain* y était connu et pouvait être l'objet d'une imitation de la part d'un autre auteur. En considérant, en plus, le procédé de travail des trouvères médiévaux, la manière dont ils cherchaient à ne pas répéter leurs rythmes et leurs mélodies dans leur propre production, il est plus prudent de ne pas attribuer à Colin Muset la chanson *De la procession*. — Quoi qu'il en soit, ce qui est l'essentiel, c'est que cette chanson, ayant comme sujet un fait d'histoire locale, peut être datée. Elle a pour objet un différend entre Ponce (P o n t i u s), abbé de Saint-Seine (Saint-Seine-l'Abbaye, Côte-d'Or, arr. Dijon, ch.-l. cant.), et ses adversaires, «une sorte de guerre privée au cours de laquelle les auxiliaires de l'abbé Ponce exercent leurs ravages aux environs du monastère de Saint-Seine».[1] Rien ne porte à croire que les épisodes racontés dans le poème se rapportent à des événements arrivés il y a déjà un certain temps; tout au contraire, on a l'impression nette que ce sont des personnages encore vivants et des incidents tout récents que vise la plaisanterie du poète — ce qui est d'ailleurs naturel quand il s'agit d'une satire, qui en général ne saurait intéresser que dans le cas où ce qu'elle tourne en dérision est présent à l'esprit des auditeurs et où la matière traitée par l'auteur occupe encore la conversation et est d'une certaine actualité. A. Longnon y voit lui aussi un écrit inspiré par un événement contemporain et aboutit, après avoir étudié à fond les conditions historiques qui se reflètent dans le poème, au résultat suivant:[2] «L'on peut affirmer, dit-il, que la Procession du bon abbé Ponce fut composée entre 1240 et 1248, plus vraisemblablement vers 1241.» La chanson *Devers Chastelvilain*, évidemment le modèle de l'autre, doit donc avoir été composée quelque temps au moins avant celle-ci, disons au plus tard vers 1240. Nous sommes donc arrivé, pour la détermination de la date de notre

[1] A. Longnon, *o. c.*, p. 206.
[2] *O. c.*, p. 210.

poème, des années 1234—1253 à la détermination plus précise de 1234 à 1240.

Voyons maintenant s'il est possible d'atteindre à une précision plus grande encore. Qu'il me soit permis, en vue de cet essai, d'imprimer ici le deuxième couplet de *Devers Chastelvilain*, où est mentionné le château de Choiseul:

Or vos di que Choisués
Ne me vaut mais deus oés,
Qui me soloit valoir.
Tot mainjuent vermués
Vermin et escurués:
N'en puis mais point avoir;
Et s'ont mis lor avoir
En vaiches et en bués,
Et s'ont fait uns murs nués,
Que Deus gart de cheoir!

Le poète blâme ici l'accueil qu'il recevait, lors de la composition de la chanson, au château de Choiseul — il en avait pourtant connu autrefois un meilleur (v. 13) — et décrit le délabrement qui y régnait. La comparaison de ce couplet avec les trois autres du même poème révèle une différence caractéristique. Dans les couplets I, III et IV, où sont nommés Châteauvillain (coupl. I), Sailly (coupl. III), Vignory et Reynel (coupl. IV), les châtelains sont expressément mentionnés et même caractérisés en quelques mots, sans que toutefois ils soient appelés par leurs noms. Dans le premier couplet, l'auteur fait allusion au seigneur de Châteauvillain en l'appelant (v. 5) *Le seignor que tant ain*, et continue ainsi (v. 6—8): *Proudons est et cortois; De ci qu'en Navarrois N'a si bon chastelain.* Du *seigneur* (coupl. III, 24) de Sailly, il dit (v. 25—26): *Maintes foiz m'a donné Robes et maint bel don*, et plus loin (v. 29—30): *S'il n'est empeorez, J'en avrai guierredon.* Aussi directes sont, au couplet IV, les allusions aux seigneurs des châteaux de Vignory et de Reynel (v. 35—40):

Deus seignors i a belx,
Qui ne doignent valoir,

S'ont mis a nonchaloir
Armes et les cembelx.
Il n'ont part ou mantel,[1]
Foi que doi saint Eloir!

Il en est tout autrement du couplet imprimé ci-dessus. Là nous ne trouvons pas d'allusion précise à un «seigneur» quelconque; l'emploi curieux de la troisième personne du pluriel pour désigner le propriétaire du château semble même nous dire nettement qu'il n'y avait pas, pour le moment, de «seigneur», que le seigneur était mort et qu'il y existait une sorte d'interrègne, dû au bas âge du fils aîné du seigneur et qui durait jusqu'à ce qu'il eût atteint la majorité. Or nous sommes assez heureux de connaître une époque où le château de Choiseul se trouvait dans un tel état d'interrègne. Vers 1238 mourut Renart III, seigneur de Choiseul depuis 1218. Jusqu'à ce que son fils aîné et successeur, Jean I[er] de Choiseul (mort après 1271), atteignît la majorité, ce qui n'arriva qu'après 1246, sa mère, Alix de Dreux, petite-fille de Robert de France, comte de Dreux, quatrième fils du roi Louis le Gros, dirigea la maison. Le P. Anselme,[2] qui fournit les renseignements que nous venons de citer, nous apprend aussi que, au mois de décembre 1246, ce Jean I[er], encore mineur, et sa mère étant obérés de dettes, Hugues, évêque de Langres, leur prêta 1200 l. payables en trois ans; ils engagèrent pour le payement le château de Choiseul et donnèrent plusieurs chevaliers pour cautions. La situation financière précaire qui culmina ainsi vers la fin de 1246, peut très bien avoir duré plusieurs années et commencé beaucoup plus tôt. Il est évident qu'elle existait précisément lors de la composition de

[1] J. Bédier (*o. c.*, *Glossaire*, p. 43, *s. v.* mantel) dit, à propos du v. 39: «Nous ne comprenons pas ce vers.» — Qu'il nous soit permis de proposer une explication. Le poète semble dire: «Ils n'ont pas de part au manteau que je porte sur mes épaules», c.-à-d. «ils ne m'ont rien donné» (cf. le passage, cité ci-dessus, concernant le seigneur de Sailly, v. 25–26).

[2] *Histoire généalogique de la maison de France et des grands officiers de la couronne*, t. IV, 1728, p. 818–19.

notre poème, car ce n'est qu'ainsi que la plainte de Colin Muset et sa description des mauvaises conditions du château trouvent leur explication naturelle. — Nous sommes donc arrivé au résultat que la chanson *Devers Chastelvilain* a dû être composée après la mort de Renard III qui eut lieu vers 1238. Plus haut nous avons constaté qu'elle existait déjà au plus tard vers 1240. Par conséquent elle a été composée approximativement entre 1238 et 1240.

Grâce à la date ainsi obtenue, nous pouvons maintenant tâcher d'identifier les seigneurs auxquels le poète fait allusion dans *Devers Chastelvilain*. Le seigneur de Châteauvillain dont Colin Muset fait ici un portrait si flatteur est Simon de Broyes dit le Jeune, seigneur de Châteauvillain de 1199 à 1258 ou 1259.[1] Le généreux châtelain de Sailly, mentionné au couplet III, est Gui de Joinville, seigneur de Sailly de 1206 à 1256.[2] Le premier des deux châtelains mentionnés au dernier couplet est Gautier II, seigneur de Vignory de 1229 à 1261 ou 1262.[3] De ce seigneur nous savons qu'il a connu, à certaine époque, des embarras d'ordre économique: en effet, en 1263, Jeanne, fille unique et seule héritière de Gautier II (le dernier des Vignory) et femme d'Étienne I[er] de Châlon, emprunta 2000 livres à Jean de Châlon, son beau-père, pour retirer des mains du comte Thibaut (V) de Champagne la seigneurie de Vignory qui lui avait été engagée par Gautier II.[4] Nous voudrions bien y voir l'explication du fait que le poète se plaint ici de l'accueil reçu au château de Vignory, et croire que la situation économique précaire de 1263 s'était fait

[1] Voir Anselme, *o. c.*, t. II, 1726, p. 341—42.

[2] Voir Anselme, t. VI, 1730, p. 700, et le comte Maurice de Pange, *Les Lorrains et la France au moyen-âge*, Paris, 1919, p. 137, note 2. — Que Gui de Sailly était mort en 1256, c'est ce que prouve une charte de mars 1256 (v. st.) où son fils Robert est qualifié de seigneur de Sailly (voir Alphonse Roserot, *Répertoire historique de la Haute-Marne*, Paris, 1892).

[3] J. d'Arbaumont, *Cartulaire du prieuré de Saint-Étienne de Vignory*, Langres, 1882, *Introduction*, p. LXXXVIII.

[4] Voir *ib.*, *l. c.*, p. XCV.

sentir déjà vers 1240. Le second des seigneurs dont parle Colin Muset au quatrième couplet est Gautier, comte de Reynel de 1212 jusque vers 1264.[1]

Pour les autres chansons de Colin Muset, il n'y a pas moyen de les dater d'une manière aussi précise que la chanson XIII, *Devers Chastelvilain*. Le passage suivant de cette dernière chanson pourra même peut-être nous fournir une indication pour dater le n° VII (R. 1693, *Trop volentiers chanteroie*): *Perdu ai deus chastelx, Dont je sui mult engrés, Et bien m'en doit chaloir; C'est Vignoriz, Rignez* (coupl. IV, v. 31—34). A en juger par ces vers, Colin Muset aurait été, autrefois, bien reçu au château de Vignory. Comme, dans la chanson VII (coupl. VI), le poète parle en termes flatteurs du *boen seignor* de Vignory, on en pourrait conclure que cette chanson date d'une époque antérieure à celle où le poète avait «perdu» ce château, en d'autres termes, qu'elle est plus ancienne que *Devers Chastelvilain*. Ce résultat est trop vague pour nous permettre de savoir exactement s'il s'agit encore ici de Gautier II de Vignory ou s'il faut penser à son père et prédécesseur Gautier I[er], qui mourut en 1229. La même incertitude règne au sujet de l'identification du *boen conte* de Vaudémont, mentionné au dernier couplet de la chanson VII: il peut s'agir ou de Hugues II, comte de Vaudémont de 1190 à 1235 (ou 1236), ou de son successeur Hugues III, mort en 1246.[2] — Par la dédicace de la chanson XVII (R. 1298, *Qant je lou tans refroidier*) à Guion à Sailly, c'est-à-dire au même Gui de Joinville, seigneur de Sailly de 1206 à 1256, dont nous venons de parler à propos de *Devers Chastelvilain*, nous apprenons que la chanson était

---

[1] Émile Jolibois, *La Haute-Marne ancienne et moderne. Dictionnaire géographique, statistique, historique et biographique de ce département*, Chaumont, 1858, p. 457—58.

[2] Voir *Art de vérifier les dates*, t. III, 1787, p. 40—42. — Comme, selon notre conjecture, la chanson VII est plus ancienne que la chanson XIII, composée vers 1240, il faut exclure Henri I[er], comte de Vaudémont de 1246 à 1279.

composée au plus tard en 1256, mais qu'elle peut très bien dater d'une époque beaucoup plus rapprochée du commencement du XIII^e siècle. — La mention, dans la chanson VIII (R. 1302, *Quant voi lo douz tens repairier*), d'une *bone duchesse* qui en est la destinataire, ne permet pas non plus de trouver une date exacte. Certes, le fait que Colin Muset a entrepris ses voyages de ménestrel dans les pays limitrophes de Champagne et de Lorraine, nous permet d'identifier ce personnage — comme l'a fait J. Bédier[1] — presque sûrement à une duchesse de Lorraine. Mais comme l'époque dont il peut s'agir ici fourmille de duchesses de Lorraine, cette constatation ne nous mène pas bien loin. On[2] a voulu voir dans cette «duchesse» Agnès ou Thomacette de Bar, fille de Thibaut I^er, comte de Bar, mariée en 1181 au duc de Lorraine Ferri II († 1213), morte elle-même en 1226. Mais il y a d'autres duchesses de Lorraine qui entrent en considération. A Agnès de Bar succéda comme duchesse de Lorraine Gertrude, fille et héritière d'Albert, comte de Dagsbourg et de Metz, femme de Thibaut I^er, et duchesse de 1213 à environ 1220, morte en 1225. Puis suivent, l'une après l'autre, Catherine, fille de Waleran III, duc de Limbourg et comte de Luxembourg, depuis 1225 femme de Mathieu II, duc de Lorraine de 1220 à 1251, et morte en 1255, et Marguerite, fille de Thibaut IV, comte de Champagne et roi de Navarre, depuis 1255 femme de Ferri III, duc de Lorraine de 1251 à 1304.[3] S'il fallait se décider pour l'une de ces grandes dames, nous préférerions voir dans la duchesse en question en premier lieu la duchesse Catherine, ce qui donnerait comme dates pour la composition de la chanson VIII les années entre 1225 et 1251, ou peut-être jusqu'en 1255. — La chanson IV (R. 967, *En mai, quant li rossignolet*) présente le nom de

[1] *O. c.*, *Introduction*, p. IX.

[2] [P. Tarbé], *Les chansonniers de Champagne aux XII^e et XIII^e siècles*, Reims, 1850, p. XLVI, et Paulin Paris, *Chansonniers* (*Histoire littéraire de la France*, XXIII, 1856, p. 547—48).

[3] Voir *Art de vérifier les dates*, t. III, Paris, 1787, p. 46—49.

Garnier. Le contexte donne à croire qu'il était un des patrons de Colin Muset, un personnage gai, généreux et loyal: c'est à cause de ces qualités que le poète veut lui donner une couronne de fleurs. C'est tout ce que nous en savons,[1] et il n'y a pas moyen de dater le poème d'une manière quelconque. — La chanson XI (R. 1966, *Colins Musés, je me plaing d'une amor*) étant un dialogue entre notre trouvère et Jacques d'Amiens, tous les renseignements sur ce dernier nous seraient d'un précieux secours dans notre entreprise de déterminer l'époque de l'activité de Colin Muset. Malheureusement, ce qu'on sait concernant le trouvère Jacques d'Amiens se réduit à peu de chose: le manuscrit *C* lui attribue sept chansons, dont cinq sont des *unica* de *C*, à savoir Raynaud 322, 737, 1194, 1681 et 1966. Des deux chansons restantes, R. 189 (= 904) se retrouve, anonyme, dans le ms. *I*, tandis que R. 1252 se lit dans huit autres manuscrits, anonyme dans *I*, mais sous le nom de Jacques de Hesdin dans *KNPX*, sous celui de Gilles de Viés Maison dans *MT* et sous celui d'Audefroi le Bastart dans *R*. Les attributions du ms. *C*, on le sait, n'ont en général qu'une faible autorité. Cependant, comme la rubrique est irréfutablement authentique pour ce qui est de R. 1966, la tenson échangée entre Jacques d'Amiens et Colin Muset dont nous nous occupons spécialement ici, — le nom de *Jakes d'Amiens* ne se lit pas moins de trois fois dans le corps même des vers, — ce fait parle en quelque sorte en faveur de l'authenticité des rubriques des autres *unica* de *C*. Rien non plus ne vient infirmer l'attribution de R. 189, la transcription du ms. *I* étant anonyme. Il n'en est pas de même de R. 1252. A vrai dire, on ne peut, vu la proche parenté des mss. *KNPX* d'une part, et de *MT* de l'autre, donner plus d'importance à leur attribution respective qu'aux indications isolées de *R* et de *C*; mais comme les trois autres attributions ont au moins autant de valeur, chacune isolément, que celle du ms. *C*, nous

[1] Il est peut-être identique à *Garnier*, destinataire d'une chanson de Gautier d'Épinal (voir p. 28).

serons forcé, pour cette chanson, de laisser indécise la question d'auteur.

De ces six (ou peut-être sept) chansons, qui constituent toute la production venue jusqu'à nous du chansonnier Jacques d'Amiens, nous n'examinerons ici, outre R. 1966, que R. 1194 qui est adressée à Lambert Ferri et à une *contesse*.[1] Cette dédicace au trouvère artésien Lambert Ferri, qui était contemporain de Jehan Bretel, de Jehan de Grieviler, de Baude Fastoul et d'Adam de la Halle et qui a flori aux alentours de 1260, nous montre Jacques d'Amiens vivant à cette même époque et nous permet de nous le représenter en pleine activité à peu près dès le milieu du XIII^e^ siècle.[2] Il va sans dire que cette conclusion s'applique aussi bien à l'autre partenaire de la tenson, Colin Muset. La chanson XI aurait donc été écrite vers le milieu du XIII^e^ siècle. Une détermination plus précise ne semble pas possible.

Reste encore à examiner la chanson XIV (R. 340 et 341), dont on a pu lire plus haut le texte complet. C'est là qu'il

[1] Les autres chansons ne contiennent pas de nom propre caractéristique. — Ce n'est pas ici le lieu de reprendre la discussion concernant l'identité du trouvère Jacques d'Amiens et de son homonyme qui a écrit un *Art d'amors*. Nous nous bornerons à faire remarquer que, puisque l'*Art d'amors*, d'après Gaston Paris (*Romania*, XXII, 1893, p. 290, note 2), a été composé dans la seconde moitié du XIII^e^ siècle et puisque, comme nous le verrons, les pièces lyriques datent de cette même époque, toutes les objections contre leur identité basées sur les affirmations que les auteurs de ces œuvres différentes ne seraient pas contemporains, deviennent caduques.

[2] La *contesse*, l'autre destinataire de la chanson R. 1194, restera pour nous un personnage inconnu. A vrai dire, la constellation Lambert Ferri et une comtesse se retrouve dans la chanson R. 1110, dédiée par ce trouvère à la *dame d'Artois, contesse d'onorance*, c.-à-d. Maheut de Brabant, épouse de Robert I^er^, comte d'Artois de 1237 à 1250, laquelle portait le titre de comtesse d'Artois jusqu'en 1265, date à laquelle son fils Robert II d'Artois devint comte (voir Angelica Hoffmann, *Robert de le Piere, Robert le Clerc, Robert de Castel. Zur Arraser Literaturgeschichte des 13. Jahrhunderts*, Halle, diss., 1917, p. 42). Il serait cependant trop téméraire d'en tirer des arguments pour voir dans ces deux cas le même personnage.

se plaint de la méchanceté du temps: tous les bons seigneurs puissants et généreux, ses anciens protecteurs, sont morts; ceux qui restent en vie sont dominés par leurs femmes, qui reçoivent mal le poète. Tout dans cette chanson vous donne l'impression nette que c'est un homme déjà vieux qui l'a composée. Le ton en est bien celui d'un vieillard morose et désillusionné, les lamentations sur la méchanceté du monde actuel et les allusions au bon vieux temps étant caractéristiques des vieilles gens. Quant à la date de la chanson, on ne peut faire que de bien vagues suppositions, vu notre connaissance insuffisante des circonstances qui ont pu jouer un rôle quelconque dans la vie privée de Colin Muset. Peut-être a-t-elle été composée vers 1259: à cette époque étaient déjà morts par exemple ses anciens patrons Gui de Joinville, seigneur de Sailly (en 1256) et Simon de Broyes, seigneur de Châteauvillain (en 1258 ou 1259), loués par lui dans la chanson XIII. Ou bien devrait-on avancer ce terme de quelques années encore et penser aux environs de 1262, date où notre trouvère, après la mort (en 1261 ou 1262) de Gautier II, seigneur de Vignory, aurait pu éprouver, même doublement, les désavantages d'un gouvernement de femmes? C'est alors en effet que la moitié de cette châtellenie passa en douaire à Isabelle, veuve de Gautier II, qui dirigea la maison en maîtresse, tandis que l'autre moitié passa à Jeanne, leur fille unique et seule héritière, qui apporta, par son mariage avec Étienne Ier de Châlon, la succession des Vignory à la maison de Châlon.[1] Sans être trop téméraire, on pourrait supposer qu'elle avait gardé, à Vignory qui était sa dot à elle, une position dominante. Environ deux années plus tard, nous retrouvons une situation analogue, selon toute probabilité, dans un autre château fréquenté par Colin Muset. Vers 1264, après la mort de Gautier de Reynel, ce comté échut en partage à Hélissande, l'aînée des deux filles de Gautier. Elle avait bien épousé Geoffroy, troisième fils de Simon VI de Clefmont,[2] mais comme celui-ci

[1] Voir J. d'Arbaumont, *o. c.*, *Introduction*, p. XCIII et XCV.

[2] Voir Émile Jolibois, *o. c.*, p. 457–58 et 152.

devait sa situation comme comte de Reynel à sa femme, ç'aurait été sa faute à elle si elle n'avait pas su tirer profit de ses grandes chances de pouvoir tenir son mari sous la férule. — Nous avons donc cru trouver, aux alentours de 1262 et même aussi tard que vers 1264 un état de choses qui s'accorde assez bien avec la situation décrite dans la chanson XIV: les bons seigneurs étaient morts, les femmes régnaient dans les châteaux. Nous ne voulons ni ne pouvons insister trop sur ces «résultats»: cependant la possibilité existe que la chanson en question ait été composée vers ce temps-là.

Notre essai de chronologie touche à sa fin. Nous n'avons plus qu'à rendre compte du résultat d'un examen, fait dans cette même intention, de l'ancienneté des divers manuscrits qui contiennent les chansons de Colin Muset. De ces manuscrits[1] — ils sont au nombre de sept: *C*, *K*, *N*, *O*, *P*, *U* et *X* — six, à savoir *K*, *N*, *O*, *P* et *X*, datant de la fin du XIII^e^ siècle, et *C*, transcrit à la fin du même siècle ou au commencement du XIV^e^, appartiennent à une époque trop avancée pour servir à nos desseins. Le septième, le ms. *U*, comprend dans ses parties les plus anciennes, datant du milieu du XIII^e^ siècle, les chansons n^os^ III, VI, VII, VIII et XVI. C'est ainsi que nous apprenons que ces chansons existaient déjà vers le milieu du XIII^e^ siècle,[2] ce qui ne présente pourtant rien de surprenant, puisque nous savons même sans cela que notre auteur était actif avant le milieu du siècle.

Voici, finalement, en quelques mots, la conclusion de nos recherches: à tout prendre, elles ont presque exactement confirmé l'avis prononcé par J. Bédier[3] que Colin Muset «aurait flori au temps des «deux rois» Louis IX et Thibaut de Na-

---

[1] Pour fixer la date des manuscrits, je me suis servi des indications de A. Jeanroy, *Bibliographie sommaire des chansonniers français du moyen âge*, Paris, 1918.

[2] Pour les chansons VII et VIII cette constatation ne fait que corroborer la date à laquelle nous sommes arrivé plus haut (antérieurement à 1240; entre 1225 et 1250 environ).

[3] *O. c.*, *Introduction*, p. XIII.

varre, aux alentours de 1234»; nous croyons pourtant avoir démontré qu'il faudrait prolonger encore un peu plus son activité littéraire et la faire embrasser tout le second tiers du XIII[e] siècle.

II

Gautier d'Épinal.

S'il a fallu attendre l'édition de M. J. Bédier pour être renseigné, d'une manière un peu sommaire, il est vrai, sur l'époque où vivait Colin Muset, il s'est passé plus de temps encore avant que soient fixées, et cette fois d'une manière irréfutable, les principales dates de la biographie de Gautier d'Épinal, chansonnier élégant et aimable, écrivant dans le style conventionnel de la poésie courtoise.

Pour les chansons de Gautier d'Épinal, il existe deux éditions, celle de J. Brakelmann[1] (dépourvue d'appareil critique) et l'édition critique qu'en a donnée A. Wallensköld en utilisant des matériaux recueillis naguère par U. Lindelöf, qui, après avoir commencé sa carrière de philologue comme romaniste, est aujourd'hui un représentant distingué de la philologie anglaise. Dans cette édition[2] tout commentaire historique est absent, les éditeurs ayant appris que le comte Maurice de Pange préparait une étude d'ensemble sur l'histoire de la Lorraine au moyen âge et notamment sur le trouvère Gautier d'Épinal. Cette étude, qui s'est fait attendre, et qui, une fois parue, semble être restée à peu près inaperçue jusqu'ici, n'a en effet vu le jour qu'après la mort de M. de Pange, grâce aux soins de son fils, sous le titre de *Les Lorrains et la France au moyen-âge* (Paris, s. d., 1919); la notice sur Gautier d'Épinal y occupe les pages 124 et suiv.

[1] *Les plus anciens chansonniers français (XII[e] siècle), publiés d'après tous les manuscrits*, Paris, 1870—1891.

[2] U. Lindelöf et A. Wallensköld, *Les chansons de Gautier d'Épinal. Édition critique* (*Mémoires de la Société néo-philologique de Helsingfors*, III, 1902, p. 205 ss.).

L'édition Lindelöf-Wallensköld, excellente à tous les égards, abstraction faite de ce manque de toute introduction historique, et où, par suite, la question d'attribution est traitée sur des données uniquement philologiques, comprend en tout vingt-trois chansons, réparties en deux groupes: a) les pièces authentiques (quinze) et b) les pièces douteuses (huit). De celles-ci, nous considérons le numéro V (Raynaud 649, *Par son dous comandement*) comme authentique. Il faut dire que l'argumentation des éditeurs pour rejeter cette chanson n'a rien de convainquant, ni les preuves subtiles tirées des rimes (p. 261) — toujours incertaines —, ni ce qu'ils disent (p. 262) de l'attribution à Gautier d'Épinal, par le seul ms. *C*, de ce poème, ailleurs anonyme. Nous voyons au contraire une indication presque probante de l'exactitude de l'attribution du ms. *C* dans la mention de *Henri*, dans l'envoi de la chanson, puisque nous reconnaissons dans ce personnage Henri de Bar, dont on verra, dans la suite, les relations avec notre auteur. Quant à la question de l'authenticité des autres chansons de ce groupe, comme celles-ci ne contiennent pas de noms propres caractéristiques ni d'autres indications qui puissent nous fournir des renseignements sur la vie du poète, elle ne nous arrêtera pas ici. — Parmi les chansons considérées par les éditeurs comme authentiques, on doit, semble-t-il, exclure le n° V (Raynaud 590, *Comencemenz de douce saison bele*). A vrai dire, l'attribution à Gautier d'Épinal paraît assez sûrement établie. Des onze manuscrits où se lit la chanson, six la donnent comme anonyme; deux, à savoir *C* et *M* (table), l'attribuent à Gautier d'Épinal, tandis que les trois derniers, *K*, *N* et *X*, indiquent comme auteur le châtelain de Couci. Comme on le sait, l'étroite parenté des mss. *K*, *N* et *X* réduit leur témoignage à un seul: c'est ainsi qu'on a ici deux voix pour Gautier d'Épinal contre une seule pour le châtelain de Couci. Malgré ce résultat, dont l'importance est d'ailleurs diminuée par la mauvaise réputation des attributions du ms. *C*, des considérations d'un autre ordre nous portent à contester cette chanson à Gautier d'Épinal et à l'at-

tribuer au châtelain de Couci. Cette fois encore, nous nous appuyons sur une indication de l'envoi: la chanson est adressée à *Phelipe de Flandres*. On va voir ci-dessous que Gautier d'Épinal figure dans d'anciens documents entre 1232 et 1270. Or les listes généalogiques de ce temps-là ne comprennent aucun Philippe de Flandres, tandis qu'on peut facilement l'identifier à un personnage contemporain du châtelain de Couci, savoir Philippe d'Alsace, comte de Flandres, mort en 1191.[1] Voilà pourquoi il faut éliminer cette chanson de l'œuvre de Gautier d'Épinal. L'authenticité des autres pièces du groupe ne saurait être mise en doute. Parmi les chansons de Gautier d'Épinal que nous considérons ainsi comme authentiques — elles sont toujours au nombre de quinze, puisque nous n'avons fait qu'interchanger les pièces portant le numéro V dans les deux groupes de l'édition critique — nous nous en tiendrons ici à celles figurant dans l'édition Lindelöf-Wallensköld sous les nos III, IV, VI, VII, IX, X, XI, XII, XIII, XV, et le no V de l'appendice, laissant de côté les autres qui sont dépourvues de renseignements utiles pour nos recherches.

Il faut maintenant revenir à l'étude déjà citée de Maurice de Pange. Elle est certainement méritoire, surtout en ceci qu'elle a définitivement fait justice d'une ancienne et persistante erreur sur l'époque de Gautier d'Épinal. Mais elle est assez mal rédigée et peu claire, c'est même plutôt un amas de matériaux qu'un exposé méthodique; assez souvent les questions ne sont qu'effleurées et on cherche en vain la démonstration, les conclusions. Aussi avons-nous tâché, toutes les fois que cela nous a semblé nécessaire, de compléter de notre mieux les données que nous y avons trouvées. Chaque fois que l'explication que nous croyons bonne s'appuiera sur une indication déjà fournie par le comte de Pange, nous le signalerons expressément. — Les opinions sur l'époque exacte où vécut le poète ont varié. Selon la vieille tradition, représentée encore

---

[1] Voir Anselme, *o. c.*, t. II, 1726, p. 722, et Gröber, *Grundriss*, II, 1, p. 676.

dans l'édition de 1772 de la *Bibliothèque française* de Lacroix du Maine, «Gautier d'Espinois ou d'Espinoy florissait l'an 1250 ou environ».[1] Plus tard, depuis Tarbé,[2] un revirement a eu lieu. Cet érudit, après avoir découvert dans les documents anciens un Gautier d'Épinal vivant dans le dernier tiers du XII[e] siècle, l'avait identifié au trouvère de ce nom. Sur son autorité, tous les auteurs et tous les manuels ultérieurs, à partir de l'*Histoire littéraire de la France*, t. XXIII, 1856, et du livre cité plus haut de J. Brakelmann, jusqu'à la toute moderne *Histoire de la littérature française*, publiée sous la direction de Joseph Bédier et Paul Hazard (t. I, p. 28 et 45; article signé E. Faral), ont fixé l'époque de son activité à la fin du XII[e] siècle. Gaston Paris, qui reconnaît[3] que la date où vécut Gautier d'Épinal n'a pas encore été bien établie, le place néanmoins, dans son tableau chronologique des auteurs et des œuvres du moyen âge français,[4] parmi les auteurs exerçant leur activité dans le troisième tiers du XII[e] siècle.

Or, l'article de Maurice de Pange sur Gautier d'Épinal a clairement démontré la fausseté de cette chronologie et donné raison à l'ancienne tradition. Selon le tableau généalogique de la famille de Gautier d'Épinal, établi par de Pange (p. 135 ss. et 152), l'aïeul de notre chansonnier est un nommé Gautier d'Épinal, mentionné dans un document d'environ 1135. Celui-ci avait de son épouse, Hildegarde, dite Comtesse (qui vivait encore en 1161), quatre enfants, une fille et trois fils. L'aîné, Gautier, est mentionné dans des documents de 1161 à 1198, et mourut en 1205; c'est ce personnage que Tarbé a pris pour le chansonnier. Le second fils était Garnier, mentionné de 1161 à 1197, le troisième, Eble, chevalier d'Épinal, surnommé le Gros. Ce dernier, qui vivait encore en 1226, eut deux fils, Eble et Gautier. C'est ce Gautier, mentionné dans des

[1] Citation d'après de Pange, *o. c.*, p. 128.
[2] *O. c.*, *Introduction*, p. XXXII–XXXIII.
[3] *La littérature française au moyen âge*, p. 206.
[4] *O. c.*, p. 273.

documents de 1232 à 1270 et qui était mort en 1272, qui est le poète dont nous nous occupons.

Pour le prouver, le renseignement suivant est d'une importance capitale. Originairement, les chevaliers d'Épinal étaient vassaux du comte de Vaudémont et arrière-vassaux du duc de Lorraine. Il ressort de divers documents échelonnés entre 1161 et 1198 que les trois frères Gautier (II), Garnier et Eble se trouvaient dans une telle situation de double vassalité; quant à Eble (le père de Gautier III), un document de 1214 nous le confirme encore une fois: il y est nommé en termes exprès comme vassal du comte de Vaudémont et du duc de Lorraine. Le second Gautier étant mort dès 1205, il s'ensuit qu'il est mort comme arrière-vassal du duc de Lorraine. Plus tard a eu lieu un changement partiel des rapports de vassalité des chevaliers d'Épinal, en ce sens qu'ils restaient bien, comme auparavant, vassaux du comte de Vaudémont, mais qu'ils étaient devenus arrière-vassaux du comte de Bar après avoir été, comme nous l'avons dit, ceux du duc de Lorraine. Ce changement était la suite d'un accroissement du pouvoir de la maison de Bar. Voici ce qu'écrit là-dessus M. de Pange (p. 136): «Entre la fin du XII^{e} siècle, époque où paraît pour la dernière fois le second Gautier de la filiation suivie, et le milieu du XIII^{e} siècle où vivait le troisième Gautier chevalier d'Épinal, de notables changements s'étaient produits dans le pays de Lorraine. Grâce aux dissensions qui avaient troublé le règne du duc Simon II, le comte de Bar avait fait sur ses rivaux de Nancy de graves empiètements. Le comte de Vaudémont, chef d'une des branches de la maison de Lorraine, était devenu homme lige du comte de Bar pour son comté de Vaudémont, qu'il tenait auparavant du duc de Lorraine. Les chevaliers d'Épinal, depuis longtemps vassaux des Vaudémont, furent englobés dans cette révolution féodale et dès lors on ne les trouve plus à la suite des ducs, mais parmi les fidèles de la maison de Bar.» — Nous venons de voir que Gautier II était encore arrière-vassal du duc de Lorraine. Le troisième Gautier par contre

— ce qui est prouvé par plusieurs actes — était déjà arrière-vassal du comte de Bar. Dans pas moins de neuf documents (de 1242 à 1270; voir de Pange, p. 150—51) il apparaît comme homme du comte Thibaut II de Bar, dans un document de 1266 il est expressément appelé arrière-vassal du même comte. Ses relations de vassalité avec les comtes de Vaudémont Hugues III (de 1235 ou 1236 à 1246) et Henri Ier (de 1246 à 1279) sont attestées par trois documents: l'un de 1240, où il est appelé par le comte homo meus legius, un autre, de 1246, où il figure comme arbitre du comte, et un troisième (de 1258) où il figure comme son témoin.

Or c'est un fait qu'on ne trouve dans les chansons de Gautier d'Épinal aucune mention des ducs de Lorraine, mais bien plusieurs fois des allusions aux comtes de Bar. Il faut insister sur ce fait qui nous aide à éliminer le «second» Gautier et qui est propre à démontrer l'identité du chansonnier et du «troisième» Gautier. D'abord il y a la dédicace de la chanson XII (R. 1784, *Quant voi yver et froidure aparoir*) à *mon bon seignor de Bar*. Nous n'avons pas le moyen d'identifier ce comte de Bar — il est cependant certain qu'il s'agit ou du comte Henri II ou de Thibaut II de Bar —, par contre le *Barrois*, destinataire de la chanson XI (R. 1208, *Puis qu'en moi a recovré seignorie*), est facilement reconnaissable grâce à la mention qui, dans le deuxième envoi de la même chanson, présente comme mort *Guion*, alias Gui de Joinville, seigneur de Sailly, qui vivait encore en 1256. Ce Gui est d'ailleurs le même personnage dont nous nous sommes occupé à propos de Colin Muset. Grâce à ce fait, la chanson XI peut être datée d'après 1256, ce qui nous permet de voir, dans le *Barrois*, Thibaut II, comte de Bar de 1240 à 1296. Mais, si nous ne nous trompons pas, il y a encore d'autres témoignages des relations de notre chansonnier avec les comtes de Bar. Dans l'expression *li cuens [qui] a Loheraigne trovee* de la chanson IV (R. 542, *Outrecuidiers et ma fole pensee*), le personnage visé est Henri II, comte de Bar de 1214 à 1239: en effet, il faut y voir une allusion aux victoires de ce comte sur le duc Mathieu II de

Lorraine.[1] Si cette interprétation, ainsi que nous le croyons, est bien fondée, nous voyons donc ici le chansonnier Gautier d'Épinal se prononcer nettement pour le comte de Bar et contre le duc de Lorraine, et nous avons une preuve directe de sa dépendance de celui-là. Finalement, nous n'hésitons pas à voir le même comte Henri II de Bar dans le *Henri* à qui est adressée la chanson V de l'appendice (R. 649). Il est vrai que ce n'est là qu'une conjecture. Vu toutes les circonstances, elle nous paraît pourtant justifiée: il n'y a pas non plus parmi les personnages mentionnés dans les chansons de notre trouvère, ni dans les documents intéressant le troisième chevalier Gautier d'Épinal, d'autres personnes s'appelant Henri. — Quoi qu'il en soit de ce dernier cas, il est donc clairement démontré que le chansonnier, ainsi que le Gautier III des actes historiques, avait des relations avec les comtes de Bar — nulle part on ne trouve dans ses chansons la mention d'un duc de Lorraine. Nous sommes donc à même d'éliminer le deuxième Gautier d'Épinal, orienté vers les ducs de Lorraine, mort en 1205, et d'identifier le chansonnier à ce troisième Gautier d'Épinal qui, mentionné déjà dans un acte de 1232, dans des documents de 1242 à 1270 apparaît comme arrière-vassal du comte de Bar, et dont un acte de juillet 1272 rapporte la mort. Ce résultat est encore corroboré par le fait que toutes les dates qu'on obtient par l'examen des noms propres contenus dans les chansons de Gautier d'Épinal s'appliquent parfaitement à un personnage vivant à cette même époque.

En abordant maintenant dans le détail l'examen des noms propres, nous ne reviendrons plus — à part le nom de Guion — à ceux que nous venons d'étudier plus haut. C'est que ce personnage de Guion — Gui de Joinville, seigneur de Sailly (Haute-Marne, arr. Chaumont, cant. Poissons) de 1206 à 1256 — n'apparaît pas moins de deux fois encore: la chanson III (R. 504, *Ja por longue demoree*) lui est envoyée à *Selley*, c.-à-d. Sailly, et le *Gui* à qui est adressée la chanson

[1] Voir de Pange, *o. c.*, p. 132, et Tarbé, *o. c.*, p. XVI.

XV (R. 2067, *Quant je voi l'erbe menue*) lui est sans doute identique. De cette identification il s'ensuit que les chansons III et XV ont été composées avant 1256.[1] — La chanson XIII (R. 1840, *Tot autresi com l'aïmanz deçoit*) porte comme destinataire *mon seignor Huon*. Nous pensons qu'on pourra avec une grande vraisemblance y voir ou Hugues II, comte de Vaudémont de 1190 à 1235 ou à 1236, ou bien Hugues III, son successeur, comte jusqu'à 1246, ce qui donnerait pour la composition de la chanson une date antérieure à 1246. Nous savons que les chevaliers d'Épinal étaient vassaux des comtes de Vaudémont: on aurait donc ici une confirmation de ce fait pour ce qui est de notre chansonnier. — Dans la chanson XI (R. 1208), munie de deux envois, figurent ensemble comme destinataires le comte Thibaut II de Bar (voir *Barrois*, p. 24) et un nommé *Phelipe amis*. Parmi les documents concernant Gautier d'Épinal, cités par de Pange (p. 150—51), nous retrouvons cette même juxtaposition du comte de Bar et d'un Phelippe, c.-à-d. *Phelippes chastelains de Bar*, dans deux actes de 1255 et de 1261. Serait-il trop téméraire de voir dans ces deux Phelippe un seul et même personnage? — La chanson VI (R. 728, *Toz efforciez avrai chanté sovent*) est envoyée à *Priney*, à un nommé *Gautier*. Ce personnage est identique à Gautier de Prény (Meurthe-et-Moselle, arr. Nancy, cant. Pont-à-Mousson), seigneur de Pagny-sous-Prény et d'Haussonville, connu comme partisan d'Érart de Brienne, seigneur de Ramerupt, et excommunié dans cette qualité en 1218. Il vivait encore en 1239; on sait de plus qu'en 1244 son fils Renier lui avait déjà succédé comme seigneur d'Haussonville.[2] — L'identification du *conte de Briene*,[3] destinataire de la chanson VII (R. 954, *Amors et bone volentez*) présente des difficultés insurmontables. C'est qu'il faudrait pouvoir se décider pour l'un des trois personnages suivants, tous contemporains de

[1] Voir pourtant, pour une date plus précise de la chanson XV, ci-après, p. 27.

[2] Pour d'autres renseignements, voir de Pange, *o. c.*, p. 143—45.

[3] Brienne-le-Château, Aube, arr. Bar-sur-Aube, ch.-l. cant.

Gautier d'Épinal: Gautier IV, dit le Grand, comte de Brienne de 1221, fait prisonnier en 1244 à la bataille de Gaza, emmené en Égypte et mort peu après au Caire, Jean II de Brienne, fils de Gautier IV, mort vers 1260 ou 1261 sans laisser d'enfants, et Hugues de Brienne, frère du précédent, mort en 1299 (ou 1297).[1] — La même incertitude existe pour ce qui est du *comte de Grant-Pré*,[2] destinataire de la chanson X (R. 1082, *Se j'ai lons tens Amor servi*). On ne peut savoir si l'auteur entend ici Henri V, comte de Grandpré de 1211 à 1231, ou son fils et successeur Henri VI, vivant encore en 1287, mort en 1289 au plus tard.[3] — Le *conte Phelipe* que notre Gautier salue dans la chanson XV (R. 2067, *Quant je voi l'erbe menue*) est certainement, comme le suppose aussi de Pange (p. 138), Philippe de France, fils de Philippe Auguste et d'Agnès de Méranie, comte de Boulogne depuis 1216 et mort en 1234.[4] Des liens de parenté — du chef d'Agnès de Champagne comtesse de Bar, grand'tante de Philippe, et par les comtes de Dammartin issus d'une comtesse de la maison de Bar (de Pange, *l. c.*) — l'unissait aux comtes de Bar, protecteurs de Gautier d'Épinal. Mais, qui plus est, les mots par lesquels le poète caractérise ici son comte Phelipe, en disant de lui qu'il a *France maintenue et resconfortée*, s'appliquent on ne peut mieux au comte de Boulogne. Comme on le sait, pendant la révolte des barons contre Blanche de Castille (1226—1230), le comte Philippe de Boulogne, après avoir abandonné la ligue, s'était joint au parti royal, se battant vaillamment pour la cause de la France et contribuant ainsi à briser la féodalité coalisée contre la royauté capétienne. Les sympathies de Gautier d'Épinal dans cette lutte des feudataires contre la reine Blanche étaient donc du côté de la royauté attaquée, ce qui n'est nullement contredit par l'hommage qu'il rend, dans la chanson

[1] Voir Mas-Latrie, *Trésor de chronologie, d'histoire et de géographie*, Paris, 1889, col. 1578.

[2] Ardennes, arr. Vouziers, ch.-l. cant.

[3] Voir Mas-Latrie, *o. c.*, col. 1610.

[4] Mas-Latrie, *o. c.*, col. 1565.

III (R. 504) à la Champagne, en exprimant son regret de n'être pas né Champenois:[1] c'est que Thibaut de Champagne, de même que le comte de Boulogne, après avoir hésité comme lui, finit par se rallier à la cause royale. Il résulte d'ailleurs de ce qui précède que la chanson XV a dû être composée avant la mort de Philippe de Boulogne, survenue en 1234.

Voilà que nous avons identifié, tant bien que mal, tous les personnages mentionnés dans les poésies de Gautier d'Épinal à l'exception d'un seul. Il reste encore *Garnier*, destinataire de la chanson IX (R. 1073, *Desconforté et de joie parti*) et dont nous ne saurions rien dire. Toujours est-il que parmi les trouvères figure un nommé Garnier d'Arches, très probablement contemporain de Gautier d'Épinal, et dont la patrie, à ce qu'il paraît, était Arches, Vosges, arr. et cant. Épinal, ce qui fait de lui un compatriote même de notre chansonnier. Est-il permis de croire que c'est là le Garnier de la chanson IX? Il est impossible de rien affirmer à cet égard.[2]

Quant aux noms de lieux figurant avec des noms de personnes dans les chansons de Gautier d'Épinal,[3] ils se répartissent entre les départements actuels de Haute-Marne (Sailly), Meurthe-et-Moselle (Vaudémont, Prény), Ardennes (Grandpré), Aube (Bar, Brienne-le-Château), Vosges (Épinal), formant un territoire presque uni et entièrement compris dans les anciennes provinces de Champagne et de Lorraine. C'est aux confins du comté de Champagne et du duché de Lorraine, dans les départements de la Haute-Marne et de Meurthe-et-Moselle, on se le rappelle, que s'est déroulée l'activité de Colin Muset. On peut donc regarder Colin Muset et Gautier d'Épinal pour ainsi dire comme des compatriotes.

---

[1] C'est ainsi que nous comprenons — avec de Pange — les vers suivants (coupl. II, 1—4): *En perillose contree Me sot fine amors laissier, Champaigne bieneüree, Que ne m'eüstes premier!*

[2] Pour ce qui est d'un *Garnier*, loué par Colin Muset, voir p. 15.

[3] Nous faisons ici abstraction de Boulogne, le seul de ces noms de lieux qui nous mène dans une région très éloignée de la patrie de notre chansonnier.

Qu'ils étaient des contemporains, c'est ce qui a été nettement établi dans les pages précédentes: nous avons même constaté qu'ils avaient un protecteur et ami commun, le seigneur de Sailly, Gui de Joinville, et il est tout à fait probable qu'ils connaissaient le même seigneur de Vaudémont. Exerçant leur activité littéraire dans le deuxième tiers du XIII[e] siècle, ils ont vécu et composé leurs chansons à une époque qui coïncide essentiellement avec la période de floraison de la poésie lyrique dont le représentant le plus brillant est Thibaut de Champagne.

(A suivre.) *Holger Petersen Dyggve.*

Die Marienlieder in der altprovenzalischen Lyrik.

Die Marienlieder sind in der altprovenzalischen Lyrik relativ nicht zahlreich, aber sie sind verschiedenartig in der Form, reich an Inhalt, warm und innig im Ausdruck. Manche sind sogar künstlerisch gesehen sehr wertvoll, und es macht dem Leser recht viel Freude, wenn er gelegentlich die Eintönigkeit der Liebeslieder der Troubadours verlässt und sich dieser religiösen Dichtung zuwendet. Er lernt dabei eine neue Seite des troubadourischen Schaffens kennen und hat Gelegenheit, sich in die religiöse Inspiration der Sänger der weltlichen Liebe zu vertiefen.

Ursprungsfragen:

Bis jetzt hat man den Grund für diese neue religiöse Dichtung in den Albigenserkriegen und deren Folgen gesucht. So meint Lowinsky,[1] dass sie «das Ergebnis zweier Bewegungen darstellt, deren eine auf das Schicksal Südfrankreichs, die andere auf das religiöse Leben des M.-A., beide aber auf die Richtung, die die provenzalische Literatur nehmen sollte, einen

[1] Zum geistlichen Kunstliede in der altprovenzalischen Literatur, Zts. f. frz. S. u. Lit., 22, 172–4.

bedeutenden Einfluss gewannen: der albigenser Häresie und der Gründung des Predigerordens durch den heiligen Dominicus». Die Dominikaner haben erst den Marienkultus zu einem wirklichen Gottesdienst gemacht. «Da die Waldenser die Marienverehrung verwarfen, so war sich zu ihr zu bekennen ein sicheres Schutzmittel gegen die Verfolgung der Inquisition.» «Beweisend für den Einfluss des neuen Ordens auf die Marienverehrung auch in der Kunstdichtung ist die Tatsache, dass vom zweiten Jahrzehnt des 13. Jh. die Lieder auf die Jungfrau in der frommen Literatur einen grossen Platz einnehmen.»

Denselben Gedanken wiederholt auch Anglade (Le troubadour Guiraut Riquier, 1905, 284): «Après la croisade ... la poésie religieuse se développe avec plus d'intensité ... Aussitôt après la conquête, saint Dominique institue ses frères prêcheurs ... Le domaine de la poésie religieuse s'est agrandie du même coup» ... «Le nombre de ces compositions (chansons à la sainte Vierge) va en augmentant jusqu'à la fin du XIII^{e} siècle. Ce fait est une preuve de l'influence exercée par les disciples de saint Dominique.» Ähnlich äussert sich auch Šišmareff, Lirika i liriki, 1911.

Diese Vermutungen über die Ursprungsgründe der provenzalischen Mariendichtung sind allerdings nicht richtig. Sie müssen widerlegt werden, denn sie verschmälern die Bedeutung dieser Dichtung, schreiben ihr äussere Beweggründe zu und sprechen ihr den ehrlichen, persönlichen, dichterischen Drang, die innige, persönliche Inspiration ab, die in Wirklichkeit einzig und allein massgebend war.

Die Untersuchung der provenzalischen Lieder beweist eine überraschende Selbständigkeit der Dichter in der Behandlung des traditionellen Stoffes und eine aufrichtige Begeisterung für das Thema; dadurch erhalten diese Lieder eine hervorragende Stellung in der Mariendichtung der gesamten Weltliteratur.

Gegen die Auffassung von Lowinski-Anglade sprechen noch zahlreiche andere Argumente.

Das erste provenzalische Marienlied (von Peire de Corbiac) ist älter als die Albigenserkriege und bedeutend älter als die Gründung des Dominikanerordens. Es enthält aber sämtliche charakteristischen Züge der späteren altprovenzalischen Mariendichtung.

Die Albigenserkriege konnten ihre Bedeutung nur für die Provence haben. Indessen blüht die Mariendichtung weniger in der Provence selbst als in Italien (L. Cigala in der Republik von Genua) und in Spanien (Riquier am Hofe Alfons X.), wo die Albigenserkriege gar keinen Einfluss ausüben konnten. Daneben muss auch berücksichtigt werden, dass die Jungfrau Maria in der vulgären Sprache nicht nur von den Troubadours in der Provence gepriesen wurde, sondern in Deutschland von Walter v. d. Vogelweide, einem Zeitgenossen der ältesten provenzalischen Mariendichter, in Spanien von Alfons X., der allein mehr Marienlieder verfasste als alle Troubadours des 13. Jh. zusammen, in Nordfrankreich von den trouvères.[1]

Die provenzalischen Marienlieder erklären sich nicht aus den besonderen kulturellen Verhältnissen der Provence im 13. Jh., sondern sie gehen auf dieselben allgemeinen historischen Momente zurück, die zu gleicher Zeit nicht nur in der Provence, sondern in ganz Europa wirksam waren und in verschiedenen Ländern gleichzeitig zu der gleichen literarischen Entwicklung führten.

Die historische Stellung unserer Troubadours in dieser Hinsicht wird uns klarer, wenn wir die wichtigsten Momente der Entwicklung des Marienkultus betrachten.

Die Marienverehrung erstreckt sich auf Kirchenfeste, Hymnodie und Predigt. Was die Kirchenfeste zu Ehren der Jungfrau Maria anbetrifft, konstituierte sich der Marienkultus in seinen Hauptzügen schon lange vor der Epoche der Trouba-

---

[1] H. Lepitre, La vierge Marie dans la littérature française du moyen âge, 1905, 29 ff.; L. Gautier, Prières à la vièrge, 1873; Manreza, La virgen Maria, 1905.

dours.[1] Im 13. Jh. und später wurden weitere Feste lokaler und allgemeiner Bedeutung eingeführt, die jedoch fast alle ausserhalb der uns interessierenden Periode liegen.[2]

Predigt und Hymnodie bieten uns recht interessante Beobachtungen, wenn wir das dazu gehörige Material näher ansehen.[3]

Maria wurde in allen Jahrhunderten gefeiert. Die Kirche hat sie immer verehrt. Vom 3. bis zum 13. Jh. haben wir eine ununterbrochene Reihe von Namen und Werken, die im Zusammenhang mit dem Marienkult erwähnt werden. Wenn wir jedoch das Material näher betrachten, fällt uns auf, dass diese Verehrung nicht immer gleichmässig intensiv war.

Die ältesten Kirchenväter, griechische und lateinische, lassen in ihrem Lob der heiligen Jungfrau nichts zu wünschen übrig. Bei ihnen sind alle besonderen Tugenden Marias hervorgehoben und die wichtigsten dogmatischen Momente des Marienkultus formuliert. Bei Irenäus, Tertullian, Cyprian, Athanasius, Augustinus, Ambrosius, Ephräm u. a.[4] treffen wir teils entwickelt, teils nur angedeutet alle Gedanken, die den theoretischen Inhalt des späteren Marienkultus ausmachen, wenn auch die dazugehörigen Texte noch kurz, gedrängt und formelhaft sind. Die Periode vom 6. bis zum 11. Jahrhundert fällt mit der Zeit des allgemeinen literarischen Verfalls zusammen; wir haben dementsprechend auch in der Geschichte des Marienkultus eine Lücke, die mit den Gedichten von

---

[1] Duchesne, Origines du culte chrétien, 3e éd., 271 ff.: die vier Marienfeste: Purificatio, Annuntiatio, Nativitas, Assumptio existierten schon im 8. Jh.; Cabrol, Le livre de la prière antique, 1921, 272 ff.: La vierge Marie dans la liturgie.

[2] Vgl. Dictionnaire apologétique, 1919, III, 308 ff.; Benedictus XIV., De festis B. M., 1751, 425 ff.

[3] Die Zusammenstellungen im Bd. VI der Summa Aurea de laudibus Mariae von Bourassé oder bei Rohaut de Fleury, La sainte Vierge, 1878, I, 300 ff., 363 ff. geben ohne selbständigen Einblick in die Originaltexte keinen richtigen Eindruck von der Entwicklung der Marienverehrung.

[4] L. Gautier, op. c. 219 ff.; Rohaut de Fleury, I, 30 ff.

Hincmar,[1] Josephus Scottus,[2] Sedulius,[3] Hrabanus Maurus,[4] Paulinus,[5] Paulus Diaconus[6] in der karolingischen Epoche und von Hroswita (Maria) nur ungenügend ausgefüllt wird. Die Mariendichtung dieser Zeit verliert sich in der Masse der Lieder über andere Heiligen, die meisten Hymnendichter schenken Maria überhaupt keine Aufmerksamkeit. Das Thema wird ohne Begeisterung behandelt, die Lieder sind ruhig, trocken, erzählend.

Das Bild ändert sich grundsätzlich im 11. Jahrhundert. Marienlieder werden plötzlich immer häufiger, und in der zweiten Hälfte dieses Jahrhunderts finden wir schon keinen Hymnendichter mehr, der nicht auch Lieder zu Ehren der heiligen Maria geschrieben hätte. Form und Inhalt dieser Lieder werden gleichzeitig höchst verschiedenartig: wir treffen Lobgesänge, Paraphrasen der liturgischen Marientexte, Gebete, Lieder für verschiedene Feste, Hexameter, rhythmische Lieder, Prosen, Refrainlieder. Die Dichtung bekommt ausgesprochen lyrischen Einschlag. Es handelt sich nicht mehr um trockene, akademische Betrachtungen, sondern um lyrische Ergüsse, um innige Äusserungen der durch die Sünden gepeinigten Seele, die nach der Ruhe und der Freude des Himmels trachtet. Das Marienlied wird zur Beichte, zum Bekenntnis. Je nach der Stimmung des Autors bekommt das Lied eine andere Form. Bald ist es ein Schrei des Büssers, der sich durch ständige Wiederholungen und Variationen in einen Litaneigesang hineinsteigert, bald verwandelt es sich in ein ekstatisches Soliloquium, in dem alles, was die Seele bewegt, zum Ausdruck kommt: Lob, Beichte, Bitte, Entzückung.

So sind am Ende des 11. Jh. längere lyrische Marienlieder, Lobgesänge und Gebete entstanden, die sich im 12. Jh.

[1] Poetae latini, 3, 411 ff. — De beata Maria.
[2] P. L., II, 152.
[3] Rohaut de Fleury, I, 376.
[4] Anal. Hymn., 50, 206.
[5] Ib. 132 f.
[6] Ib. 323.

in Psalterien beatae virginis Mariae verwandelten und ganze Bücher ausfüllten.

Von grösster Bedeutung für die Entwicklung der lateinischen Mariendichtung im 11. Jh. sind Hermannus Contractus,[1] Petrus Damiani,[2] Eusebius Bruno[3] und Anselmus Cantuariensis.[4]

Wenn Petrus Damiani von seinen 58 Liedern verschiedenen Inhalts nicht weniger als 15 der Jungfrau Maria gewidmet hat, so beweist das die grosse Vorliebe dieser Zeit für das Marienthema. Anselmus hat im ganzen vier Lieder gedichtet, davon drei auf die Jungfrau Maria.

Die Reihe der Marienpsalter wird von Anonymus Camberonensis (11./12. Jh.) eröffnet, der acht lange Rhythmen dem Lob der Mutter Gottes widmet.[5] Ihm folgt Bernard von Morlas,[6] der in seinen 15 Rhythmen mit Epilog den ganzen mariologischen Stoff verarbeitet und erweitert. Im 12. und 13. Jahrhundert treffen wir bei jedem Hymnendichter regelmässig auch Marienlieder, wobei viele (wie Alexander Neckam[7] oder Anonymus Noanus[8]) sich besonders dem Dienste der Jungfrau Maria widmen.

Es muss betont werden, dass die lateinische Mariendichtung bereits in der ersten Hälfte des 12. Jh. ihren Höhepunkt erreicht hatte, der später nur quantitativ, nicht qualitativ übertroffen wurde. Das 13. Jahrhundert bringt eine Unmenge neuer Marienlieder, aber inhaltlich lässt sich kein weiterer Fortschritt feststellen.

Immerhin bemerken wir ein ständiges Anwachsen des Interesses für das Marienthema. Das zeigt sich besonders deutlich, wenn wir die anonyme Dichtung dieser Periode

---

[1] A. H. 50, 309 ff.
[2] A. H. 48, 29 ff.
[3] Ib. 48, 79 ff.
[4] Ib. 48, 94 ff.
[5] A. H. 48, 105 ff.
[6] A. H. 50, 423 ff.
[7] A. H. 48, 262.
[8] A. H. 48, 275 ff.

berücksichtigen (die 55 Bände der *Analecta Hymnica* geben uns in dieser Hinsicht ausgiebigen Aufschluss). Die anonyme Mariendichtung spielt in der Hymnodie vor dem 11. Jh. fast gar keine Rolle. Im 11. Jh. ändert sich das Verhältnis zu Gunsten der Marienlieder. Im 12. Jh. wird ihre Zahl sehr gross, und im 13. Jh. bekommen sie die dominierende Stellung in der Hymnodie, die sogar durch das 14. und 15. Jahrhundert nicht übertroffen wird. Parallel mit dieser üppigen Entwicklung der Mariendichtung läuft das ständige Anwachsen der prosaischen Marienliteratur. Was wir in dieser Hinsicht bei den älteren Kirchenvätern finden, ist verschwindend wenig im Vergleich zu der reichen Marienliteratur des 11. Jahrhunderts. Diese Literatur gruppiert sich 1. in Predigten anlässlich der vier Marienfeste; 2. in die dogmatische Marienliteratur und Kommentare des Canticum canticorum; 3. in allgemeine Traktate zur Verherrlichung der Gottesmutter.

Die Bedeutung der prosaischen Marienliteratur ist nicht zu unterschätzen. In prosaischen Traktaten wird der Stoff viel ausführlicher und viel eindringlicher behandelt. Die Predigten wurden oft in der Volkssprache gehalten,[1] so dass ihre Rolle für die Popularisierung des Marienkultus von besonderer Wichtigkeit war.

Wie in der Hymnodie, so stehen auch in der prosaischen Marienliteratur Petrus Damiani und Anselm an der Spitze der mittelalterlichen Entwicklung.

Petrus Damiani (1007—1072) hat mehrere Predigten auf die Feste der heiligen Maria verfasst,[2] ebenso Lectiones[3] — kurze prosaische Gebete, die sich u. a. an Maria richten.

Anselm ist der leidenschaftlichste Verehrer der Gottesmutter. Ausser seinen Traktaten und Predigten[4] hat er Ora-

---

[1] Lecoy de la Marche, La chaire française au XIII^e siècle.

[2] Migne, 144, 717 ff. — In Assumptione B. V. M.; 740 ff., 756 ff. — In Nativitate B. V. M.; 557 ff. — De Annuntiatione.

[3] Ib. 934 ff.

[4] Migne, 158, 432 ff. — De conceptu virginali; 159, 301 ff. — Tractatus de conceptione B. V. M.; ib. 321. — Sermo de conceptione B. M.

tiones ad B. V. M.[1] verfasst, deren leidenschaftliche Hingabe an den Dienst Marias unübertroffen geblieben ist.

Eadmer (gest. vor 1134), ein Schüler Anselms, setzt die Verherrlichung der Gottesmutter im Geiste seines Lehrers fort.[2] *Amadeus von Lausanne* (gest. 1158 od. 1159)[3] hat die Homiliae de fructibus et floribus S. V. M. (zusammen acht Predigten) verfasst. *Bernard von Clairvaux*[4] hat zum Lobe Marias den Tractatus ad laudem gloriosae V. Mariae, sowie viele Homilien für die Marienfeste geschaffen.[5] Unter seinem Namen sind weiter Marienpredigten überliefert.[6] Nicht weniger beredt hat auch *Hugo v. S. Victor* die heilige Maria gepriesen.[7] Ich übergehe die Namen von Radbodus,[8] Jeoffroy de Vendôme, Adam von Perseigne,[9] Innocentius III., Helinandus u. a., um die drei grossen Namen des 13. Jh. hervorzuheben, deren Autorität auch dem Marienkultus zugute kam.

Am beredtesten hat *Bonaventura* geschrieben.[10] *Albert der Grosse* hat De laudibus B. V. M., Predigten von hervorragender Wirkung verfasst, und *Thomas von Aquino* hat die herrschenden Auffassungen der Marienverehrung in der Form von Gesetzesbestimmungen fixiert.[11]

---

[1] Ib. 942 ff.

[2] Migne, 159, 557. — Liber de excellentia virginis Mariae, in dem er ungefähr alle Themen der Marienverehrung betrachtet. — De origine, De annuntiatione, De amore ad filium, De compassione pro filio, usw., dann über das Thema Quantum profuit B. V. M. naturae humanae und zum Schluss eine Oratio ad B. V. M. Ib. 579 ff. — De quatuor virtutibus quae fuerint in B. M.

[3] Migne, 188, 1303 ff.

[4] Migne, 182, 1142.

[5] Ib. 183, 365, 383, 4155, 429, 437.

[6] Migne, 184, 1001, 1121 u. a. Die Predigten seiner Schüler: siehe Migne, 185, 63 ff., 187 u. a.

[7] Migne, 175, 413. — Explanatio in canticum beatae Mariae; und Homiliae ib. 857 ff., 907 ff., 975 ff., 1060 ff., 1181 ff., 1209 u. a.

[8] Migne, 150, 1498.

[9] Migne, 211, 179 — Mariale und 743 — Fragmenta Mariana.

[10] Psalterium Mariae; Salve regina; Speculum Mariae; Stimulus amoris.

[11] Summa Theol., III, q. 27, 28, 29, 30.

Provenzalische Marienlieder.

Die nachstehende Untersuchung wird zeigen, in welchem Verhältnis die altprovenzalische Dichtung zu der lateinischen Mariendichtung und Predigt steht.

Die altprovenzalischen Marienlieder erscheinen relativ spät,[1] besonders wenn man berücksichtigt, dass die Troubadours religiöse Lieder anderen Inhalts (Busslieder, Gebete, Betrachtungen über die Nichtigkeit der Welt u. a.) bereits in der ersten Hälfte des 12. Jahrhunderts verfassten. Der Grund dazu liegt wohl in dem Umstand, dass der Gedanke von der Vermittlerschaft der Mutter Gottes, von der Notwendigkeit der Fürsprache Marias im 12. Jh. noch nicht genug popularisiert war. Es waren nicht nur die Werke von Anselm, Eadmer, Bernard von Clairvaux usw., sondern auch die lange Popularisierungstätigkeit der Volksprediger des 12. Jh. notwendig, um die rettende Rolle Marias in dem Heilswerk der christlichen Religion allgemein zum Bewusstsein zu bringen.

Übrigens dürfen wir nicht sagen, dass die Troubadours mit ihrer Mariendichtung zu spät kamen, denn sie fallen mit der Epoche von Bonaventura, Albertus Magnus und Thomas von Aquino zusammen, die den eigentlichen theoretischen Gipfel der Marienverehrung des 13. Jahrhunderts und des ganzen Mittelalters überhaupt bilden. Die Troubadours reihen sich noch rechtzeitig in den allgemeinen literarischen und kulturhistorisch-religiösen Strom ein, indem sie die theoretisch und praktisch popularisierende Arbeit der Kirchenväter des 12. Jahrhunderts fortsetzen.

[1] Das älteste Marienlied wurde von P. de Corbiac im Anfang des 13. Jh. gedichtet (H. G. d. L. X, 371). Ihm folgt Perdigon (zwischen 1195 und 1220; Chaytor, Les chansons de Perdigon, 1926, VI) und P. G. de Luzerna (zwischen 1226 und 1233; G. Bertoni, I Trovatori d'Italia, 72), sowie Aimeric de Belenoi (erste Hälfte des 13. Jh.). Lanfranc Cigala (G. Bertoni, o. c. 94 ff.) dichtete um die Mitte des 13. Jahrhunderts. Andere, wie G. d'Autpol (Romania, 24, 128; tätig um das Jahr 1271), Riquier, Folquet de Lunel (H. G. d. L. X, 349; 1270—1300), Bernart d'Auriac (1284), Fraire Menre (undatierbar), gehören der zweiten Hälfte des 13. Jahrhunderts an.

In allen Marienliedern der Troubadours herrscht die Buss- und Gebetstimmung vor, alle enthalten die Bitte um Beistand und Vermittlung. Man kann sie trotzdem in verschiedene Gruppen einteilen, je nachdem in ihnen dieses oder jenes traditionelle Moment eine vorwiegende Rolle spielt.

Einige Lieder stellen eine Nachentwicklung des liturgischen

Litaneientypus

dar. Die Eigentümlichkeit der Litanei besteht darin, dass jedes Glied des Gebetes einen veränderlichen Teil (die Anrufung eines Heiligen, die jedesmal in andere Worte gekleidet ist) und einen unveränderlichen Teil (die Bitte, wie ora pro nobis, miserere nobis u. a.) hat. Der erste Teil (Anrufung) besteht in der Regel aus Epitheta, Beinamen, Charakteristika des angerufenen Heiligen. Als Beispiel führe ich die Litanei zu Ehren der Jungfrau des 12. Jahrhunderts an:[1]

Sancta Maria, dei genitrix gloriosa, ora pro nobis benedictum ventris tui fructum.
Sancta mater misericordiae, ora ...
Sancta Maria, gaudium angelorum, jubilatio sanctorum, ora ...
Sancta Maria, laus animarum sanctarum, spes reorum, pes lapsorum, gaudium angelorum, ora ...
Sancta Maria, gemma pudicitiae, norma justitiae, mater prolis aeterni regis, ora ...

usw. in derselben Art (zusammen 54 Anrufungen).

In der provenzalischen Lyrik gibt es nur zwei reine Litaneien und zwar unter den geistlichen Liedern der Wolfenbütteler Handschrift, die im J. 1254 geschrieben wurde (Revue des langues romanes, 1887 (31), S. 246). Die erste beginnt:

I	II
Sancta Maria,	Genedris sancta,
Vergen gloriosa,	per honor vos plaia,
de deus amia,	del mal de l'anta
sor tot degnitosa,	qu'ai faiç, perdos aia.
de l'arma mia	Ai, fruic et planta
seiaç piatosa.	de tot ben qu'om aia,
Merce, raina.	merce, raina.

[1] De Sanctis, Les litanies, 1900, S. 108 ff.

Weiter folgen noch 6 Strophen mit derselben Schlussbitte: *merce, raina.* Ib. S. 254 f. folgt noch eine Litanei mit dem Strophenschluss:

Aiaç, vergen, de me,
gloriosa, merce.

Ausser diesen Beispielen treffen wir diese Gebetsart in ihrer reinen Form bei den Troubadours nicht mehr. Einfache Anrufungen mit elementarer Häufung von Beinamen wurden von einigen Troubadours durch Hinzufügung von erzählenden Teilen bereichert. Die Strophe wurde länger und bekam mehr epischen Charakter. Von dem Litaneiprinzip blieb nur der Refrain mit der Schlussbitte unverändert übrig. Diesen Bau hat das Marienlied von Peire Cardenal. Seine Strophen bestehen zum Teil aus Prädikaten Marias, zum Teil aus der Beschreibung ihrer Rolle in der Rettungsgeschichte der Menschheit. Der Refrain enthält den in den Marienhymnen oft vorkommenden Gedanken von der Versöhnung des Menschen mit Christus durch die Vermittlung Marias.

Die Betrachtung des Liedes zeigt, dass Peire Cardenal einerseits ausgedehnte theologische Kenntnisse, andererseits grosse künstlerische Begabung besass. Sein Lied ist bei sparsamstem Wortgebrauch reich an Inhalt und bildet ein vollkommen künstlerisches Ganzes, in dem bei der Verschiedenartigkeit des Inhalts strengste Einheit der Stimmung herrscht. In künstlerischer Hinsicht ist das Lied von Peire Cardenal den meisten lateinischen Marienliedern bei weitem überlegen.

Das Lied zeigt eine Fülle theologischer Ausdrücke (siehe Anhang I).

Der Dichter beginnt mit der Aufzählung der Eigenschaften Marias und unterstreicht ihre echte Jungfräulichkeit und Mütterlichkeit (*vera virgo, vera mater*), Wahrheiten, mit denen sich die Kirchenväter aller christlichen Jahrhunderte beschäftigten. Äusserlich verwendet er den Kunstgriff der Wiederholung ein und desselben Wortes, der von den Troubadours bereits im 12. Jh. oft gebraucht wurde. Wie Cardenal sagt sein Zeitgenosse in der Wolfenbütteler Handschrift von Christus:

Vera clartatz e vera lutz,
vers deus, vers hom, vera salutz,
vera maiestatz, vera vida,
vera graiça de ben cumplida, usw.
(R. d. l. rom., 31, 1887, 172, V. 1379 ff.)

Es ist nicht ausgeschlossen, dass der Dichter die Echtheit aller Prädikate Marias unterstreichen wollte, weil sie von den Häretikern verschiedener Zeiten bestritten wurden. Zum Schluss betont er die Barmherzigkeit der Jungfrau Maria, was den Übergang zur Bitte um Vermittlung bildet.

Die zweite Strophe beschreibt die Rolle, die Maria durch die Geburt Christi in der Rettung des Menschengeschlechtes spielt, und entwickelt das althergebrachte christliche Bild Maria-Morgenstern.

Die dritte Strophe beschreibt die persönlichen Tugenden Marias, wie sie in der christlichen Literatur seit der ältesten Zeit dargestellt werden, Tugenden, durch die sie verdient hat, Mutter Gottes zu werden.[1]

Die beiden letzten Strophern schildern die Macht Marias als Helferin und Vermittlerin (4. Str.), ihren Ruhm im Himmel, zur rechten Seite Gottes (5. Str.).

Der Gedanke von der Macht Marias als Beschützerin der Menschen kommt bereits im 4. Jh. vor.[2] Im Mittelalter wird

[1] Der Gedanke, dass Maria durch ihre Reinheit verdient hat, Mutter Gottes zu werden, beschäftigte viele Kirchenväter des Mittelalters. Anselm sagt (Migne, 158, 946; cf. ib. 451): Maria qui mundo meruisti generare salvatorem ... Maria quam deus ita mente et corpore inviolatam custodivit, ut digna existeres, ex qua sibi nostrae redemptionis pretium dei filius corpus aptaret. Eadmer (Migne, 159, 559): Nulli denique dubium castissimum corpus et sanctissimam animam ejus funditus ab omni fuisse macula peccati, ut pote aulam, quam suus et omnium creator deus corporaliter inhabitaturus ... Thomas von Aquino (Summa theol., III, q. 2, 11, ad 3): Beata virgo dicitur meruisse portare dominum omnium non quia meruit ipsum incarnari, sed quia meruit ex gratia sibi data illum puritatis et sanctitasis gradum, ut congrue posset esse mater dei.

[2] Sanctus Romanus, bei Rohaut de Fleury, I, 365: toi, perpetuelle protection de ceux qui t'honorent. Ephrem, bei L. Gautier, Prière, 237 f.:

dieser Gedanke ungemein oft erörtert. Petrus Damiani (Migne, 145, 563): Nec ad aeterni judicis poterit perire conspectum, qui genitricem ejus sibi providit auxilium. Anselm (Migne, 158, 956): omnis a te conversus et a te respectus impossibile est ut pereat. Adam v. Perseigne (Migne, 211, 763): Nullus enim confundetur, sic ut reor, nec perdetur, qui se tibi commendabit. Ds. Bonaventura Psalterium B. V.; vgl. noch Migne, 211, 763 f., Terrien, La mère des hommes, II, 275 ff.

Auch der Gedanke, dass Christus seiner Mutter keine Bitte abschlagen kann, gehört zu den Gemeinplätzen der Marienliteratur, vgl. Goffridus v. Vendome (Summa Aurea, 3, 201):

> **Qui assumpsit ex te carnem**
> **exaudiet tuam precem:**
> **nihil tibi denegabit,**
> **quem mamilla tua pavit.**

In der letzten Strophe wird der prophetische Satz Psalm 44, 10 interpretiert. In lateinischen Marienhymnen kommen Anspielungen auf die Prophezeiung Davids äusserst selten vor. Dagegen treffen wir ausführliche Auslegungen des Psalms in Bezug auf Maria oft in der Predigt (vgl. Abaelard, Migne, 178, 543: qui quem ad modum caelos ascendens a dextris dei sedisse describitur, ita hodie, matres, assumptam a dextris suis collocasse non dubitant, cui olim per prophetiam dictum fuerat ... (folgt der Text des Ps. 44, 10).

Peire Cardenal lehnte sich an die Predigt an.

Der Dichter war sehr genau über seinen Stoff orientiert. Aber auch die Form zeigt eine besonders nahe Anlehnung an die lateinischen Vorbilder. Er gebraucht paarweise Zeilen aus 8 und 7 Silben, was in der lateinischen Dichtung das sehr beliebte Versmass von 15 Silben ergibt.

Der Refrain geht inhaltlich auf die Litanei zurück. Er verbindet ausserdem das Lied Cardenals besonders eng mit der lateinischen Mariendichtung, in der der Refrain früher und

---

un pécheur, est-il denué de tout secours; est-il perdu? Vous êtes là comme son unique avocate et son puissant secours.

häufiger als in anderen religiösen Dichtungsgattungen vorkommt. Wir treffen ihn in der Marienhymnodie bereits im 10. Jh.[1] Im 11. Jh. kommt er hier bereits oft vor.[2] Im 12. und 13. Jh. gehört der Refrain in den Marienliedern bereits zu den üblichen Aggregaten dieser Dichtungsart. In manchen Liedern hat der Refrain auch denselben Gedanken wie bei Cardenal.[3]

Hymnentypus (Lobgesang).

Viele provenzalische Marienlieder stellen eine Fortsetzung des alten Hymnentypus dar, der die älteste und ursprünglichste Form des Marienliedes bildet. Die ältesten Marienlieder sind reine Loblieder ohne Gebetsmotiv. Die obligatorische Einschaltung des Bittmotivs in diese Lieder ist später, nach der Popularisierung des Marienkultus erfolgt. Ein solch reines Loblied haben wir bei Fortunatus.[4] Ennodius (gest. 521) gibt die ersten Ansätze für die spätere Entwicklung.[5] Der Dichter gesteht seine Unfähigkeit, die Tugenden Marias gebührend loben zu können: Ut virginem fetam loquar, quid laude dignum Mariae? usw., ein in der späteren Zeit sehr beliebtes Motiv, er hebt das Wunder der göttlichen Empfängnis und der Geburt Christi sowie die göttliche Natur Marias hervor und schliesst mit der leisen Hindeutung auf die Vermittlerrolle Marias: *Nostri memento, praepotens*, in der sich der erste Kern des Bittmotivs zeigt

Die späteren Dichter begnügen sich zuerst mit reinen Loblieder (Paulus Diaconus, gest. 799; A. H. 50, 123 f., beginnt wie Ennodius mit der Versicherung der Unmöglichkeit, gebührendes Lob zollen zu können, und schliesst mit dem Lob

[1] A. H. 45, b, 54 f.

[2] A. H. 142 ff.

[3] A. H. 20, 177: Fac tuum filium nobis propitium ut donet vitae praemium et caeleste consortium; vgl. noch ib. 171, 175 f., 148 f., 206 usw.

[4] A. H. 50, 86 f.

[5] A. H. 50, 67 f.

der heiligen Dreieinigkeit; Paulinus, gest. 802; Rabanus u. a. bearbeiten nur das Lobmotiv). Erst bei Strabo (9. Jh., A. H. 50, 176) kommt die Bitte in ihrer entwickelten Form vor: *Ad te clamantes, lacrimis et voce precantes auxilio tutos undique redde tuos.*

Die feste Verbindung des Lobes mit der Bitte tritt im 10. Jh. ein, vgl. das Hymnarium der Abtei von Moissac (A. H. 2, 38 ff.): *Vitam praesta puram, iter para tutum ut videntes Jesum semper conlaetemur.* Ds. in den Mozarabischen Hymnen (A. H. 27, 122): *Oramus, domina, tua ut dominus prece sanctissima ignoscat omnibus dira facinora*, und in den Prosen der Abtei von St. Martial.[1]

Im 11. Jh. bekommt die Bitte immer grössere Bedeutung, sie wird erweitert, wird zum wichtigsten Teil des Ganzen, und so entstehen schliesslich richtige Mariengebete, *Orationes ad S. M.*, die bereits in diesem Jahrhundert in Versen und in Prosa verfasst werden.

Die provenzalischen Lieder schliessen sich an diese fortentwickelte Form des Marienliedes mit breiter Anwendung des Bittmotivs an.

Das älteste Lied dieser Art bei den Provenzalen ist das Gedicht von Peire de Corbiac (siehe Anhang II).

Wie aus den Gegenüberstellungen im Anhang II ersichtlich ist, lehnt sich der Dichter sehr eng an die lateinische Dichtung an.

In der ersten Strophe spricht er von der Unzulänglichkeit der menschlichen Beredsamkeit, die Heilige gebührend preisen zu können. Dieses rhetorische Motiv, das oft auch in der weltlichen Dichtung in Bezug auf die Geliebte vorkommt, wird in der Marienliteratur in allen Jahrhunderten gebraucht. Hieronymus sagt (Summa Aurea, III, 1553): *Sed quid dicam, pauper ingenio, cum de te quidquid dixero, minus profecto est quam dignitas tua meretur.* Ephräm (Ed. Lamy, II, 592): *Os meum nimis exiguum est ut loquar de te et lingua*

[1] 10.–12. Jh. A. H. 7, 126 ff.: preces nostras tu suscipe.

non sufficit ut mysteria tua exponat; deficiunt vox et sermo ad narrandum tuam pulchritudinem. Nach Ennodius und Paulus Diaconus gebraucht Petrus Damiani das Motiv ausgiebig.[1]

Bernard von Morlas[2] verwendet dazu eine ganze Strophe, in der es u. a. heisst:

Omni die dic Mariae
mea laudes anima ...
Nullus certe tam diserte
extat eloquentiae,
qui condignus promat hymnos
ejus excellentiae ...
Quamvis sciam, quod Mariam
nemo digne praedicet, —
tamen vanus et insanus
est qui illam reticet ...

Ähnlich Anselmus, der sogar eine Anleitung geschrieben hat: *quomodo Mariae sit serviendum de ore* (De laudibus B. M. in den Opera Alberti Magni, 1651, t. XX, S. 69 ff.).

Die Prediger des 12. Jh. stehen nicht zurück (Terrien, La mère des hommes, I, 3e éd., 381 ff.). Bei den Troubadours kommt das Motiv in den meisten Marienliedern vor.[3]

Nach der Bescheidenheitserklärung der ersten Strophe folgt bei P. de Corbiac das Lob auf Maria in traditionellen Vergleichen und Beinamen. Der Dichter nimmt zum Teil Bezug auf die Bibel wenn er sie nennt: Rose, virga Jesse, Stern, 2. Strophe; unverbrennbarer Strauch, vellus Gedeonis, 5. Strophe; Abendstern, 6. Strophe; Arzt, 7. Strophe. In der 3. und 4. Str. hebt er die wunderbare Empfängnis und Geburt Christi hervor. Nach P. de Corbiac, Str. 3., hat die Empfängnis durch das Ohr stattgefunden. In der Literatur des 12. und 13. Jh. habe ich dieses Motiv nicht getroffen, es

[1] A. H. 48, 55: Quibus te, virgo, efferam, in talibus mens nescit, sermo deficit, stupor sensuum eximit; ähnlich in den Predigten, Migne, 144, 741 ff.

[2] A. H. 50, 427.

[3] G. d'Autpol, B. d'Auriac, Riquier (*Aissi*), P. G. de Luzerna (*Ai*), Folquet de Lunel.

findet sich dagegen bei Ennodius und Fortunatus. Unser Dichter war also auch in der älteren Hymnendichtung bewandert.

In der 4. Strophe sagt der Dichter, dass Maria vor und nach der Geburt Jungfrau blieb, d. h. dass die Geburt ohne «Zerreissen» stattfand. Diese Frage beschäftigte die Kirchenväter vom 4. bis zum 13. Jh. Besonders oft treffen wir Traktate und Auseinandersetzungen über die ewige Jungfräulichkeit Marias im 12. und 13. Jh.[1] Kein anderer als Thomas von Aquino hat die Frage in seiner Summa theol. (III, q. 28, a. 1) kodifiziert (*confitendum est ... matrem Christi etiam in partu virginem fuisse*).

In der abschliessenden Strophe, die eine Bitte an Maria enthält, treffen wir das Begriffsspiel: Braut, Tochter und Mutter; est ist sehr alt[2] und in der Literatur des 12. und 13. Jh. sehr gebräuchlich (Riquier, *Aissi* und *Santa*, und A. de Belenoi gebrauchen es auch).

Auch das Lied von Riquier, *Aissi*, lehnt sich eng an die lateinischen Hymnen an (in der ersten Strophe betont er die Notwendigkeit des Lobes der Jungfrau Maria, in den folgenden vier Strophen verherrlicht er Maria mit Hilfe der althergebrachten Bilder, Beinamen und Vergleiche; zum Schluss folgt die Bitte um Fürsprache). Das Lied weist keine besondere Originalität auf. Die Gedanken wiederholen sich öfters, und der alte Stoff ist ziemlich abgedroschen. Aber auch in diesem Lied sind Momente vorhanden, die von der besonderen theologischen Bildung des Dichters sprechen. Der negative Vergleich Marias mit der welkenden Blume ist selten (sonst nur bei B. von Morlas vorhanden).[3] In der 5. Strophe zeigt sich

[1] Vacant, Dictionnaire de théol. cat. 9, 1926, 2383 ff.

[2] Ephräm, ed. Lamy, II, 564: Maria, mater tua, soror tua, sponsa tua.

[3] Riquier, *Aissi*.

Tota flors, don frutz s'aizina,
Pert apres son frug beutat;
Vos remazetz fresqu'e fina,
Verges ...

Bernard v. Morlas (A. H. 50, 438.)

Nam si flores dant odores
Et decorem proferunt,
Mox marcescunt et arescunt,
Nec durare poterunt;
Tuus viror, quem plus miror,
Non est corruptibilis ...

der gebildete Theologe, wenn er von der Allmacht Gottes sagt: «Gott kann tausendmal mehr tun, als der Mensch sich vorstellen kann; seine Macht wird durch seinen Willen geleitet» (*dieus pot ... far mil tans que hom pessar; e'l poder ab voler capdelha*). Es handelt sich um einen speziell theologischen Gedanken von den Grenzen der göttlichen Macht, der die Philosophie des 12. und 13. Jahrhunderts lebhaft interessierte. Abaelard behauptete, dass Gott nur das machen konnte, was er tat (Migne, 178, 1098: *id solum eum facere posse arbitror, quod quandoque facit*). Diese Behauptung rief einen Sturm der Entrüstung hervor. Guillelmus (Migne, 180, 318, Adversus Abaelardum) antwortete, dass die Macht Gottes sich auf das Gemachte nicht beschränke: *potens igitur est deus de rebus multa facere quae non facit.* Wenn Gott auch nichts Böses tun und nicht lügen kann, so beweist das doch nicht, dass er nicht allmächtig ist, denn die Fähigkeit zu lügen oder sich selbst zu vernichten, würde nur seine impotentia beweisen (Hugo v. S. Victor, Migne, 176, 214). Die *Potentia* dei, sagte man, wird von der *voluntas* dei geleitet. Gott kann alles tun; wenn er aber trotzdem nicht alles tut, so erklärt sich das aus der beschränkten Wirkung seines Willens: *Multa potest facere, quae facere non vult, qui facit in caelo et in terra quaecunque acere vult.*[1] Hugo v. S. Victor sagte noch: *Cum sint etiam tria in deo: sapientia, potentia, voluntas; primordiales causae a voluntate quidem divina quasi proficiscuntur, per sapientiam diriguntur, per potentiam producuntur* (Migne, 176, 214).

Zu dem besprochenen Hymnentypus gehört auch das Tagelied von Guilhem d'Autpol (Anhang III). Das Gedicht ahmt die Form der Alba nach, so dass jede Strophe auf den Vers: *Lums* (bzw. *jorns*) *e clardatz e alba*, der sich auf Maria bezieht, endet. Maria wird das Licht des Paradieses genannt, und der Dichter bittet sie, ihm am Ende des Lebens das ewige Licht und die ewige Klarheit zu gewähren.

G. d'Autpol benutzt auf diese Weise den alten Symbo-

[1] Migne, 180, 319; ähnlich Robertus Pullus, Migne, 186, 709.

lismus, wonach Maria Morgenstern genannt wird, der den kommenden Tag-Christus herbeiführt.

Dieses Bild kommt ungemein oft bei den Kirchenvätern vor. Unser Troubadour hat den altbekannten Stoff verarbeitet, für den die Form des Tageliedes mit dem Refrainwort *alba* = Morgenstern besonders gut passt.[1]

Das Lied von G. d'Autpol enthält ausserdem noch weitere neue Momente, die hervorgehoben werden müssen. Über die Motive der Beichte und der Gnade (s. die 4. und 5. Strophe) werden wir später sprechen. In der sechsten Strophe wendet sich der Dichter mit einem Lob auf die heilige Dreieinigkeit und der Bitte um Sündenvergebung. Das ist ein Zug der älteren Hymnenlieder: die ältesten Hymnen an die Heiligen enden stets mit dem Lob auf die heilige Dreieinig-

---

[1] Petrus Damiani (A. H. 48, 34): Sidus, Maria, splendidum, ... da cor tenebris eripi, da luce vera perfrui, quae noctem vitae veteris novis illustret meritis. Derselbe, ib. 33: Aurora velut fulgida ad caeli meat culmina, ut sol, Maria splendida.

Anselmus (Migne, 158, 953): adjuva, potentissima ... ut illuminentur tenebrae meae.

Bernard v. Clairvaux (Migne, 184, 1012): felix aurora, felicis diei nuntia extitisti. Ipse enim sol justitiae de te processurus ortum suum matutina irradiatione praeveniens, in te lucis suae radios copiose transfudit, quibus potestates tenebrarum quas Eva produxit in fugam convertisti.

Adam v. Perseigne (Migne, 211, 744): Aurora consurgens quae tenebras arguit, quae malis terminum, quae finem ponit erroribus et veri luminis radios administrat.

Innozenz III. (Migne, 217, 582): Aurora fugatis tenebris lumen mundo ostendit, tu vero salvatorem protulisti. Tu es aurora, finis videlicet noctis et origo diei, finis damnationis et origo salutis.

Die symbolische Auslegung des Morgensterns führte natürlich zur Änderung der Situation: im weltlichem Tagelied wird der kommende Tag verflucht, in unserem Lied wird er als Rettung gesegnet.

Ausser G. d'Autpol hat auch Riquier dasselbe Symbol Maria-Morgenstern und Benutzung der Albaform verwendet (Qui vuelha: ieu dezir selha (Alba) del ver jorn clar, car lonc temps ai velhat ab dan en escurtat ...).

keit.[1] Zu diesem doxologischen Teil fügt der Dichter, wie gesagt, eine Bitte, in der Art, wie wir das in lateinischen Marienliedern treffen; vgl. Hermannus Contractus (A. H. 50, 314): *Salva nos, Jesu, pro quibus mater te rogat*; od. Anselm (A. H. 48, 101) usw.

In der letzten Strophe verspricht der Dichter denen Vergebung ihrer Sündenstrafen, die sein Lied beten werden. Dazu ist zu bemerken, dass der Brauch, Sündenablass für das Sprechen von Gebeten zu gewähren, amtlich erst im 15. Jh. vom Papste bestätigt worden ist. Unser Lied dagegen legt Zeugnis dafür ab, dass dieser Brauch de facto bereits im 13. Jh. verbreitet war. (Wird fortgesetzt.)

Sofia. *D. Scheludko.*

Tipse.

Dies Wort habe ich öfters, zuerst um 1929 in Marburg an der Lahn, in der Bedeutung 'Schreibfräulein' in den Kreisen von Universitätsassistenten und -Dozenten gehört, meist in familiärer Rede, ohne gerade verächtlichen Klang des Wortes, in Sätzen wie: *ich habe es meiner Tipse diktiert, ich muss mir eine Tipse anschaffen* usw. Zweifellos handelt es sich um eine Ableitung von *tippen* in der neueren Bedeutung 'auf der Schreibmaschine schreiben'.

Diese Bedeutungsspezializierung des vom Dtsch. Wb. «rasch mit einer spitze leicht berühren» definierten Verbs ist schon problemreich genug: ist est zur neuen Bedeutung bloss wegen der ja tatsächlich vorhandenen leichten Berührung der Buchstabentasten gelangt (vgl. frz. *taper à la machine*, mit demselben ursprünglich onomatopoetischen Lautstamm wie dtsch. *tippen*) oder hat sich engl. *tipe-writer, to tipe-write* lautlich eingemischt? Sicher, dass ein volkstümliches und einfaches Wort zum Ersatz des komplizierten (*auf der Schreibmaschine*) *schreiben* im Deutschen notwendig war ebenso wie im Frz.,

[1] Vgl. das Marienlied von P. Diaconus, A. H. 50, 125: sit trinitati gloria unicae usw. oder Paulinus ib. 136, usw.

das auch *dactylographier* durch *taper* ersetzt hat, dagegen *dactylo* [statt *demoiselle dactylographe*] beibehalten konnte, weil es einen volkstümlichen Anstrich hatte wie alle aus griech.-lat. zweiteiligen Wörtern abgekürzten *o*-Wörter, cf. *aristo, socialo* usw. und sich mit *typo, stylo* usw. zur selben Sphäre schickte; das Englische *to tipe* entsprach von vornherein einem volkstümlichen Verbaltypus.

Wie nun aber obige Substantivbildung erklären? Der Zweck der Neubildung ist klar: es gibt kein ganz anerkanntes Wort für diesen Begriff, und alle vorhandenen haben Mängel. Das offizielle *Steno-Typistin* ist ein Fremdkörper in der Sprache,[1] auch im Fall der Verkürzung zu *Typistin*, und selbst wenn die Assoziation mit deutschem *tippen* zustandekommt, stehen der Stamm *tipp-* und die gelehrte Endung in einem unüberbrückbaren Gegensatz zueinander. *Schreibmaschinenfräulein* ist sehr lang, die Verkürzung *Schreibfräulein* (vgl. *Heidelbeerberg* > *Heidelberg*) ist nicht durchgedrungen, *Schreibmamsell* sehr viel mehr, aber deutlich pejorativ, ein **Schreibmaschinistin*, das an grosse Maschinen erinnern würde, gibt es nicht. Von *tippen* ist **Tipperin* nicht da, *Tipfräulein* nicht allgemein, wohl wegen des Gegensatzes zwischen dienender Beschäftigung und Höflichkeitstitulatur nicht durchgedrungen, auch die Fremdwörter *tiper, dactylographe* haben sich nicht eingestellt. Und so gelegentlich: *Tipse*.[2]

[1] Man beachte, wie in folgendem Kontext (Frankfurter Zeitung vom 24. Okt. 1934): «Die Informationen über die Angelegenheit... gehen auf eine fünfundzwanzigjährige Stenotypistin zurück, Fräulein Jelka Pogoroletz, die gegenwärtig in Belgrad Tanzstunden gibt. Sie ist vorübergehend die Lebensgefährtin und Sekretärin von Perschetz gewesen, kehrte jedoch infolge privater Unstimmigkeiten als Mutter nach Südslawien zurück. Diese Dame hat der Presse bereitwillig alles erzählt, was ihr einem politischen Nimbus geben könnte...» der deutsche Leser unwillkürlich anstelle der offiziellen Bezeichnung *Stenotypistin* eine ihm vertrautere, kritischer eingestellte, familiärere einzusetzen die Lust verspürt.

[2] Puristisch eingestellte Berliner Geschäftskreise bekunden lebhaften Abscheu gegen das Wort: lieber sage man *unsere Damen*. Auch diese vag höfliche Bezeichnung weist auf die Nichtexistenz eines eindeutigen, brauchbaren Terminus hin.

Ich glaube nicht, dass man bei der Genesis des Worts an jene scherzhafte Metathesis *Tipse* für *Tisbe*, das den Kennern Shakespeares (in Schlegel-Tiecks Übersetzung) aus der Aufführung des Spiels von Pyramus und Tisbe durch die Rüpel im «Sommernachtstraum» bekannt ist, denken darf — diese Verballhornung des klassischen Namens ist nicht in weitere Kreise gedrungen, auch müsste sekundär scherzhaft eine Beziehung zu *tippen* hergestellt worden sein. Immerhin will ich nicht verschweigen, dass Berliner Gewährsleute es für wahrscheinlich halten, dass infolge des Erfolgs des Schauspielers Wassmann in der Rolle des Zettel die Verdrehung in Kreisen junger Literaten und Nachtlokalbesucher heimisch geworden sein kann.

Dagegen scheint mir das jüdischdeutsche und im Rotwelsch sowie der familiären deutschen Sprache gebräuchliche *Schickse* ein gutes Vorbild:

Das Dtsch. Wb. bucht nur *Schicksel* (Neutr.) in der Bdtg. «bezeichnung für ein judenmädchen, ursprünglich von den juden für christenmädchen (*schickzah* zu שִׁקּוּץ = abscheu, gräuel) angewendet», davon Ableitung *Schickselchen*, u. a. in der Bdtg. 'Geliebte', aber *Schickse* fem. ist wohlbekannt: H. Ostwald, Rinnsteinsprache verzeichnet es als der Kundensprache angehörig in der Bdtg. 'Frauenzimmer auf der Wanderschaft', *Schicksenpenne* 'von Frauenzimmern besuchte Herberge, Dirnenkaschemme', ein Beleg von *Schicks(e)* 'Gaunerin' für die Wiener Kundensprache steht Ztschr. f. d. Wortforsch. 9, 66. Das *-ę* ist Reflex eines hebr. *ōh* in aschkenasischer Aussprache (*-āh* in sefardischer), vgl. Strack, Jüdisches Wörterbuch: שקאח 'nichtjüdisches Mädchen, freches Mädchen', wobei *-ę* > *ōh* wie in *schuzpe, kalle*. Die Bedeutungsveränderung erklärt sich wohl so, dass das verächtliche Wort, das zuerst Juden von Christinnen sagten, als jüdisches Wort in nichtjüdischem Munde eine verächtliche Tönung erhielt, die selbstverständlich sich nur mit jüdischen Mädchen verbinden liess: Mundarten und Studentensprache haben das Wort wohl schon im 18. Jh. aus der Gaunersprache entlehnt (Kluge-Götze).

Nun weiss man ja, dass ein Vorurteil gegen die Berufs-

klasse der Schreibmaschinenfräulein besteht, wie schon *Schreib=mamsell* zeigt: daher das *Schickse* sein *=se* sehr gut auf *Tip=fräulein* übertragen konnte: ob eine **Tipschickse* als Zwischen=stufe anzunehmen ist, ist fraglich. Ich glaube nicht, dass mit *Tipse* auf jüdische Herkunft der Tipfräulein, die ja tatsächlich öfter in Deutschland vorhanden sein (oder gewesen sein) mag, gedeutet werden soll, sondern die Bdtg. 'Frauenzimmer, fre=ches Mädchen' genügt. Man beachte das Universitätsmilieu, in dem ich *Tipse* gehört habe und das zu studentendeutschem *Schickse* stimmt. Die Übertragung eines *=se* auf ein anderes Wort, wo etymologisch, d. h. dem Hebräischen entsprechend, bloss ein *=e* übertragen werden sollte, erklärt sich daraus, dass man in *Schickse* vielleicht dem Stamm von *schicken* zu erken=nen glaubte (gleichsam 'jemand den man schickt'); darauf deutet der Beleg aus König, Jeromes Carneval, den das Dtsch. Wb. zitiert: *wäre ich ein judenjüngling, so würde die freie frage lauten: schicksal, was bescherst du mir für ein — schicksel.* Mag nun auch *Schickse* das Vorbild für *Tipse* sein und mit der verächtlichen Nuance seine Endsilbe ihm vererbt haben, dadurch dass nur diese Endsilbe und nicht das ganze Wort laut wird, ist *Tipse*, so scheint mir, harmloser als ein aus=drückliches **Tippschickse* wäre. Man könnte allerdings an=nehmen, dass das gebräuchliche Wort *Tippelschickse* 'Dirne, die auf dem Strich tippelt' ein **Tippschickse* erzeugt hat — aber es fehlen mir Belege für das letztere Wort. Vielleicht haben Berliner jüdische Bankdirektorenkreise in ihrem Jargon die Neubildung geschaffen (also nicht Literatenkreise wie bei der Hypothese der Einwirkung der Shakespeare=Stelle). Wer weiss, ob nicht bei ihnen ein vager Verbundenheitsgedanke mit dem Wesen, das die eigene geistige Produktion zu Papier bringt, gerade von *Schickse* her mitgewirkt hat: sind wir aber so weit, eine Art Liebesverhältnis oder, wie der obige Beleg aus der Frankfurter Zeitung sagt, «Lebensgefährtenschaft» als vorschwebend anzunehmen, dann erhebt sich die Frage, ob das aus der Bibel bekannte *Kebse* nicht auch auf *Tipse* ge=wirkt haben könnte. Vielleicht kann man sagen, dass die

Nebeneinanderexistenz von *Schickse* und *Kebse*, die sich in dem Clandestinen glichen, die Ablösung eines Suffixes *-se* erst richtig möglich gemacht hat. Sicher ist der Klang des Wortes, mit einem *ps*, das auch sonst in familiären oder ironischen Bildungen häufig ist (*stupsen, beschupsen, hopsen, sich mopsen, Schwips, Schöps*), der Neubildung günstig gewesen: das *ps* wirkt attraktiv.

Die vorstehende Betrachtung zeigt, dass, wo keine allgemeingiltige Bezeichnung eines Begriffes vorhanden ist, das Tor den Phantasiebildungen offensteht — die nun ihrerseits oft trotz ihrer Handlichkeit keinen Anspruch auf Dauer machen können, weil der Charakter des Bizarren diesen Bildungen nun einmal anhaftet, dafür aber alle möglichen schelmischen Anspielungen, Halb- oder Viertelwahrheiten und Neckereien zartspöttisch andeuten können. Der Linguist wie der Psychologe mögen sich an der Frage nach dem Warum des Entstehens freuen: sicher ist es nie ein einfaches, sondern mannigfache (sprachliche und psychologische) Quellen fliessen in ein Wort zusammen. Für den Linguisten ist die alte Wahrheit, dass keine Aufgabe schwerer ist als die restlose Erhellung des vor uns sprachlich Neuentstehenden, um ein weiteres Beispiel bereichert. Die obigen Zeilen wollen vor allem auf das Ungenügende der bisherigen Information aufmerksam machen.

Istanbul. *Leo Spitzer.*

Besprechungen.

Ella Schafferus, *Der Verfasser der jüngeren Glosse zum Reinke de Vos.* Bernh. Sporn. Zeulenroda i. Th., 1933. 167 S.

Es handelt sich in der vorliegenden Untersuchung um den Verfasser des im Jahre 1539 in Rostock erschienenen niederdeutschen Kommentars zum Reinke de Vos. Rollenhagen hatte in seinem «Froschmeuseler» den Rostocker Drucker Ludwig Dietz als Verfasser des Kommentars bezeichnet, und Jakob Grimm erklärte die These für möglich. Mit grösserer Bestimmtheit wurde

diese Verfasserschaft von Wichmann (Mecklenburgs altniedersächsische Literatur [1864]) hervorgehoben, und Hermann Brandes, der in seiner Ausgabe des Kommentars oder der sogenannten jüngeren Glosse (1891) die Verfasserfrage eingehender untersuchte, kam ebenfalls zu dem Ergebnis, dass Dietz als der Verfasser zu betrachten sei. Diese Ansicht wurde jedoch von den Rezensenten der Brandeschen Ausgabe keineswegs einstimmig akzeptiert. Hofmeister und Krause lehnten die Dietz-These ab; der erstere erklärte Johann Frederus für den Verfasser der Glosse, der letztere vermutete, der Anonymus sei unter den Wiedertäufern zu suchen. In der Geschichte der niederdeutschen Literatur stellte Stammler noch eine vierte Hypothese auf, indem er in dem Lübecker Syndikus Oldendorp den Verfasser erblickte.

Fräulein Schafferus hat die Verfasserfrage zu erneuter Prüfung aufgenommen. Sie untersucht zunächst alle vom Kommentator benutzten Vorlagen und die Art und Weise, wie er diese kompiliert hat. Daraus zieht sie dann Schlüsse auf seine Kenntnisse und seine Gelehrsamkeit, sein Verhältnis zur Reformation, seine Einstellung zur weltlichen Macht, sein soziales Weltbild und seine Weltanschauung. Es stellt sich heraus, dass der Anonymus in konfessionellen Fragen der vermittelnden Richtung des Luthertums, wie sie sich in Oberdeutschland entwickelt hatte, angehört. Der Versuch der Verfasserin, zeit- und lokalgeschichtliche Elemente aufzuspüren, führt zu keinem solchen Ergebnis, das uns gestatten würde, den Glossator sicher zu lokalisieren. Doch ergibt sich die Wahrscheinlichkeit, dass er in Rostock zu Hause war.

Der Schlussteil der Untersuchung enthält eine Prüfung der obengenannten Verfasserthesen im Lichte der aus der Analyse der Glosse selbst gewonnenen Resultate. Nur die Verfasserschaft Ludwig Dietz' passt zu dem gewonnenen Bilde, die übrigen Theorien erweisen sich als unhaltbar.

Die Aufgabe, welche Frl. Schafferus behandelt hat, ist keineswegs leicht gewesen. Da der anonyme Kompilator seine Vorlagen meistens wortgetreu wiedergibt, ab und zu zwar die Form, selten aber den Sinn derselben ändert, so gilt es, aus ganz geringfügigen, oft kaum merkbaren Indizien Schlüsse auf die Persönlichkeit des Verfassers und seinen Standpunkt in wichtigen Zeitfragen zu ziehen. Frl. Schafferus versteht die Kunst, zwischen den Zeilen zu lesen. Sie hat das spröde Material unter eine sehr scharfe Lupe genommen und es von den verschiedensten Seiten betrachtet. Der Leser der methodisch einwandfreien und auch in formeller Hinsicht uneingeschränktes Lob verdienenden Unter-

suchung fühlt sich bei der Lektüre geneigt, sich der Beweisführung der Verfasserin anzuschliessen und ihre Behauptungen wenigstens für möglich zu halten. Dass der von ihr konstruierte Bau trotz des verwendeten Scharfsinns nicht fester erscheint, hängt mit dem Mangel an nötigem Stoff zusammen.

Hugo Suolahti.

Anneliese Bretschneider, *Die Heliandheimat und ihre sprachgeschichtliche Entwicklung* (Deutsche Dialektgeographie, Heft XXX. Marburg a. d. Lahn, 1934). 322 S.

Die zu besprechende Arbeit ist aus der Wredeschen Schule hervorgegangen und basiert auf der sprachgeographischen Methode, der die Germanistik in den letzten Jahrzehnten wesentliche Förderung verdankt. Gelegentlich macht sich die Verf. sogar solche Wredesche Anschauungen zu eigen, die immer noch umstritten sind.[1]

Ohne hier näher auf die wesentlichen Fortschritte einzugehen, die die Germanistik der Wrede-Fringsschen Schule verdankt, möchte ich in diesem Zusammenhang nur auf ein Prinzip der sprachgeographischen Methode hinweisen, das auch in der vorliegenden Arbeit die ganze Behandlung des Themas beherrscht. Früher wurden zur Lokalisierung alter Texte oft die heutigen Mundarten in einer Weise herangezogen, als ob sich die Mundart unberührt durch von aussen kommende umgestaltende Einflüsse entwickelt hätte. Dabei brauchen wir nur z. B. an die im Laufe der Zeit weiter fortschreitende «Verhochdeutschung» des jetzigen md. und ndd. Gebietes zu denken, um einzusehen, dass das fortwährende Einströmen hochdeutscher Bestandteile die betr. Mundarten dermassen umgestaltet hat, dass ein Vergleich etwa zwischen der Mundart einer nord- bzw. mitteldeutschen Ortschaft in ahd. Zeit mit der heutigen Mundart derselben Ortschaft ohne allseitige Berücksichtigung der durch diesen Einfluss verursachten Veränderungen natürlich nicht berechtigt ist. Und wenn man die Mundart eines alten Denkmals mit Hilfe der heutigen Mundarten zu lokalisieren unternimmt und dabei heute vorhandene Eigentümlichkeiten ohne genügende Berücksichtigung von aussen kommender

[1] Die Verfasserin hat sich schon in ihrer Diss. (Marburg, 1923, Maschinenschr.) «Die Sprache des Heliand und ihre dialektgeographische Entwicklung» mit dem Problemkreis beschäftigt, dem auch diese umfangreiche Arbeit gewidmet ist. Die Hauptaufgabe der Diss. war, «zu untersuchen, ob das Ergebnis einer Durchsicht der SA-Karten [SA = der in Marburg und Berlin vorhandene handschriftliche Deutsche Sprachatlas] gegen die Heimathypothese Südostfalen spricht».

umgestaltender Einflüsse auch für ältere Zeiten gelten lässt, wird das Resultat oft irreführend sein.

Die Heliandheimat verlegt die Verf. nach Südostfalen in Übereinstimmung mit Wrede (Die Heimat der altsächsischen Bibeldichtung, Zeitschr. f. deutsches Altertum 43, S. 333 ff.), Agathe Lasch (Vom Werden und Wesen des Mittelniederdeutschen, Niederdeutsches Jahrbuch 51 [1925] S. 59) und Th. Frings (Germania Romana [1932] S. 214 ff.). Bei dieser Lokalisierung stützt sich Wrede vorwiegend auf die im Heliand vorkommenden Städtenamen auf *-burg*, welcher Typus im Süden Ostfalens reichlich vertreten ist, sowie auf wortgeographische Erwägungen über das ausschliessliche Vorkommen der südlichen Form *trocken* usw. im Heliand gegenüber nördlichem ndd. *dröge* usw. Agathe Lasch stützt sich auf «allgemeine sprachliche Gründe» und Frings auf eine Anzahl wortgeographischer Tatsachen, vor allem auf einige «südlich-deutsche Neuerungen, die das ältere Niederländische nicht kennt».

Von den Wredeschen Argumenten weist die Verf. das wortgeographische (*trocken*) zurück, glaubt aber an die Beweiskraft der *-burg*-Orte. Ich wäre eher geneigt, die *trocken*-Formen als Beweis, wenn auch nicht als strikte bindenden, gelten zu lassen, natürlich unter Berücksichtigung des wahrscheinlichen Nordwärtswanderns dieser Linie, während das Zeugnis der Namen auf *-burg*, die auch anderswo vorkommen, mir für die Lokalisierung nicht auszureichen scheint. Dabei bin ich gern bereit zuzugeben, dass die von der Verf. geltend gemachten Bedenken gegen eine unvorsichtiges Ausnützung des *trocken*-Arguments methodisch richtig und durchaus berechtigt sind. Eine wichtige Stütze findet die Wredesche Heimatbestimmung in den weite Ausblicke gewährenden wortgeographischen Streifzügen von Frings, in der Stellungnahme der gründlichen Kennerin des Ndd. Agathe Lasch sowie in den eigenen Ausführungen der Verf.

In dem ausführlichen zweiten Teil der Arbeit, «Zur Sprache des Helianddichters», wird ein Versuch unternommen, die ursprüngliche Sprache des Heliand zu rekonstruieren. Als vollständig gesicherte Formen des Originals betrachtet die Verf. diejenigen, die in den Hss. PCM oder VCM übereinstimmend auftreten; ebenfalls werden die Übereinstimmungen von PC und VC gegen M für das Original in Anspruch genommen. (Die Verf. identifiziert somit das Original mit dem Archetypus; nach H. Steinger, Die Sprache des Heliand, Niederdeutsches Jahrbuch 51 [1925] S. 46 besteht kein Grund anzunehmen, «dass der Archetypus — — — nicht die erste Niederschrift des Gedichtes gewesen sei».) Das

von der Verf. eingeschlagene Verfahren, auf Grund nur des Stemmas sogar Flexionsendungen und dgl. für den Archetypus zu rekonstruieren, wird ja auch von anderen angewandt, und deswegen richten sich meine Bedenken keineswegs nur gegen die Anwendung dieser Methode in diesem Falle, sondern überhaupt gegen die allzu weit gehende, manchmal etwas mechanische, nur auf dem Stemma beruhende Rekonstruktion von Flexionsendungen und dgl. des Archetypus. M. E. vermag dieses Verfahren nur in besonders günstig liegenden Fällen und mit grösster Vorsicht angewandt sichere Resultate zu geben. Wenn z. B. die Verf. S. 108 § 196 aus der Übereinstimmung der Hss. PM in Bezug auf den dat. sg. masc. eines *a*-Stammes wie *radura* folgert, dass die Endung *-a* auch dem Original zukommt, so ist der Beweis nicht bindend, besonders da ja *-a* die spätere Form dieser Endung darstellt, die früher *-e* lautete (die in C überlieferte Form *-e* ist natürlich schon gegen den Hintergrund der spätaltsächs. Abschwächung der Endungen zu betrachten).

Im Anschluss an die Heliandgrammatik zieht die Verf. auch die Sprache der Merseburger Denkmäler heran, die sie als «die zeitlich nächsten Sprachquellen derselben Landschaft» und deren Sprache sie als reines, bodenständiges Altsächsisch betrachtet unter Verwerfung der Annahme friesischer oder sonstiger fremder Einflüsse. Diese Auffassung hat manches für sich, obgleich immer noch Schwierigkeiten bestehen bleiben. Einen ersten eindringlichen Versuch, diese Anschauungsweise zu begründen unter Berücksichtigung sowohl des Vokalismus als auch des Konsonantismus der Merseburger Denkmäler hat der schwedische Forscher Erik Rooth in der Festschrift für Conrad Borchling (1932) S. 24—54 («Die Sprachform der Merseburger Quellen»; vgl. auch Rooth, Tyskans och engelskans inbördes släktskapsförhållanden[1] [Vetenskaps-Societetens i Lund Årsbok 1932, S. 35—47]) unternommen.

Als eine wertvolle Vorarbeit zur Untersuchung der Sprache des Heliand schenkt uns die Verf. eine gründliche Darstellung der Grammatik der Prager und Vatikaner Heliandbruchstücke sowie aus den verschiedenen Hss. nebeneinander probeweise abgedruckte Parallelstellen, die dem Vergleich der Hss. in sprachlicher Hinsicht dienen sollen. — Bei der Behandlung des Vatikanbruchstücks gelingt der Verf., wie mir scheint, eine hübsche Beobachtung: S. 35 stellt sie die Behauptung auf, dass der Wechsel zwischen *gi-* und *ge-* auf Dissimilation beruhe, indem *ge-* vor *i*

[1] Antrittsvorlesung vom 18. März 1932.

der folgenden Silbe bevorzugt werde (vgl. auch S. 16 über das Prager Bruchstück). Obgleich es auch mehrere Fälle gibt, die mit dieser Regel nicht übereinstimmen, scheint in der Tat eine derartige dissimilatorische Tendenz oft wirksam zu sein.

Auf die Grammatik der Sprache des Heliand, welche die Verf. somit als die älteste uns bekannte Stufe des Ostfälischen gelten lässt, folgt eine Darstellung der allgemeinen Entwicklungslinien der ostfälischen Sprachgeschichte. Mit Recht betont die Verf., dass ein andauerndes Einströmen hochdeutscher Elemente einen wesentlichen Zug der Entwicklung des Ostfälischen bildet, und in lebendiger und anschaulicher Weise schildert sie die geschichtlichen und kulturgeschichtlichen Vorgänge, die den Hintergrund dieser sprachlichen Entwicklung darstellen. Diese Behandlung der verschiedenen verkehrspolitischen, kulturgeschichtlichen und vielen anderen Faktoren, die für die sprachliche Gestaltung von wichtiger Bedeutung sein konnten, zeigt eine achtungswerte Belesenheit der Verf. auf den verschiedensten in Frage kommenden Gebieten.

Einen interessanten, wenn auch noch einer eingehenderen Fundierung bedürftigen Versuch, Kulturgeschichte und Sprachgeschichte zu verknüpfen, stellt die (S. 191 ff.) von der Verf. gegebene Deutung des in sprachlicher Hinsicht konservativen Charakters der hess.-thüring. Landschaft durch die Koinzidenz mit der Missionsprovinz des Bonifatius dar.

Hoffentlich dürfen wir nun von der Verf., die in ihrem vorliegenden Werk mit der sprachgeographischen Methode einem wichtigen und manchmal recht schwer in concreto greifbaren Problemkomplex mutig zu Leibe geht, auch die eingehende Schilderung der verschiedenen Phasen der sprachlichen Veränderungen der Landschaft erwarten unter Berücksichtigung des Zusammenhanges dieser sprachlichen Veränderungen mit dem Gang der dargestellten allgemeinen Entwicklung. *Emil Öhmann.*

Noël Dupire, *De quelques mots français d'origine néerlandaise.* 1. Mots terminés en *-quin* (Revue du Nord, tome XX, 1934, fasc. de mai, p. 93—109). Lille, J. Tallandier et E. Raoust-Leleu.

M. Dupire, qui a déjà fait preuve d'une compétence particulière dans la lexicographie en étudiant le vocabulaire de Jean Molinet, publie aujourd'hui le premier d'une série d'articles traitant de mots d'origine néerlandaise entrés en français. La désinence *-quin* en français remonte au suffixe diminutif *-kijn* du moyen néerlandais, qui est aujourd'hui *-ke.* Les mots étudiés sont répartis en deux séries, la première comprenant les mots

empruntés entièrement au néerlandais, la seconde ceux dans lesquels le suffixe *-quin* s'est ajouté à des radicaux de formation romane.

Babequin (attesté en 1392), 'gifle', néerl. *pap, pappe,* 'bouillie'; mais le patois de Gondecourt (Nord) a encore aujourd'hui conservé le sens de 'gifle'. — *Botequin,* 'petit bateau', néerl. *bootkijn.* — *Bouquin,* 'vieux livre', néerl. *boecskijn.* — *Brodequin* (*broissequin,* etc.),[1] 'sorte de drap', néerl. *brosekijn,* 'bottine, soulier'; le sens primitif de 'drap' n'est pas attesté dans le moyen néerlandais; la filiation de sens doit être: 1) sorte de drap, 2) chaussure en drap (cf. *Une paire de brodequins de taffetas verd blaphart,* 1571), 3) chaussure montante en cuir. — *Claquin* (depuis 1377), monnaie des comtes de Flandre et des ducs de Bourgogne, néerl. *claykijn.* — *Cranequin* (depuis 1422), 'arbalète à pied', 'clef en fer servant à bander l'arbalète', etc., néerl. *cranekijn,* dimin. de *kraene* 'grue'. — *Creusequin* (*crousequin,* etc.), dérivé du néerl. *croese, kroes* (cf. suéd. *krus*). — *Dolequin,* 'poignard', dér. du néerl. *dolle.* — *Dornequin* (*dorneskin,* etc.), 'sorte de bateau', de *Doornick,* nom flamand de Tournai (adj. *doornicxsch*). — *Franschequin,* terme de mépris désignant les Français. — *Frequin,* 'petit tonneau', néerl. *vierdekin* (**vierkijn*), 'quart'. — *Hamequin,* 'mesure de capacité pour les liquides', le radical est le néerl. *ame, aem* (cf. suéd. *åm*). — *Hanequin* (1464), 'sorte de jeu de cartes', néerl. *hanneken* 'monedula, graculus et pica' (selon Kilian, *Etymologicum teutonicae linguae,* 1598). — *Heurtequin* (1597), néerl. *ort, oort,* etc., 'extrémité de quelque chose, bord', dim. *ortkijn.* — *Lambrequin,* 'bande d'étoffe', etc. néerl. *lamperskijn,* dim. de *lampers.* — *Mandequin* (*mannequin*), néerl. *mande, manne,* dim. *mandequin,* 'panier'. — *Mannequin* (mot différent du précédent), originairement 'petit homme', de *man, manne,* dim. *mannekijn.* — *Modequin,* 'mesure pour le blé', dimin. du néerl. *mudde,* 'varia apud varios mensura' (Kilian). — *Musequin,* variante du mot précédent, néerl. *mudseken* (Kilian). — *Portequin,* néerl. *poorterken,* 'fagot'. — *Quinquin,* de *kind,* 'puer, proles, soboles' (Kilian), dimin. *kindeken,* 'petit enfant'. C'est le mot qui est contenu dans *quintousse,* néerl. *kindhoest*; Kilian donne aussi la variante *kinckhoest,* 'tussis sicca et inanis, vulgo tussis puerilis'. C'est de la variante *kinckhoest* que provient le suéd. *kikhosta. Quintousse* est encore usité dans le rouchi (région de Valenciennes) et ailleurs.[2] — *Ramequin,* «pâtisserie au fromage», néerl. *rammeken,* dimin. du mot qui est

[1] P. Barbier, *Proc. of the Leeds Philos. & Lit. Soc.,* II, v (1934) p. 265, ajoute *blonquin,* sorte de drap.

[2] Il semble qu'il faille retoucher l'article *quinteux* du *Dictionnaire* de Gamillscheg.

rahm en allemand. — *Scolkin,* dim. de *skole,* nom flamand de la plie fumée. — *Touppequin,* dimin. du néerl. *tobbe, tubbe,* 'cuvier, grand baquet'. — *Troussequin,* 'outil de menuisier'. — *Villebrequin,* dimin. de *wimpel.* — *Volequin,* dim. de *wolle.*

Il faut, semble-t-il, ajouter à cette série l'anc. fr. *lewekin* (*lieuekin, liuekin*), 'bière forte', attesté dès 1266. Voir mon édition du *Miroir de Vie et de Mort,* par Robert de L'Omme, v. 454 (*Romania,* XLVII, 526, et glossaire, *ib.*, L, 52), et Godefroy, *s. v.* **leauquin** (*sic*).

Mots français auxquels s'est ajouté le suffixe *-quin. Boulquin* (XV^e^ siècle), 'petite boule', néerl. *bolleken.* — *Monnekin,* 'singe', dimin. de *monne.* — *Morequin,* du lat. maurus. — *Musequin,* dim. de *muse,* 'museau'. — *Noirquin,* 'de couleur noire'. — *Plucquin* (1515), 'charpie', néerl. *pluc,* 'flocon, déchet de laine'. — *Polkin* (*poquin,* etc., depuis 1281), 'mesure de capacité', de *pot, potte.* — *Ribaudequin,* 'machine de guerre', etc. Il paraît que la baliste fut ainsi nommée parce qu'elle était en usage dans les rangs des ribauds, soldats de la garde de Philippe Auguste. — *Rouquin,* 'roux de cheveux'. — *Troussequin* (cf. mod. *trousse*) désigne au XVII^e^ siècle la partie postérieure élevée de l'arçon de la selle. Il a dû signifier d'abord un petit paquet attaché à l'arrière de la selle (Valkhoff, *Les mots français d'origine néerlandaise*). — *Verquin,* 'petit verre'.

M. Dupire a dans cet article rectifié et complété Godefroy et d'autres lexicographes et fourni beaucoup d'explications nouvelles et ingénieuses. On attend la suite avec curiosité.

Arthur Långfors.

Protokolle des Neuphilologischen Vereins.

Sitzung am 27. Januar 1934. Den Vorsitz führte der erste Vorsitzende, Professor Dr. *H. Suolahti.*

§ 1. Das Protokoll vom 25. November wurde verlesen und geschlossen.

§ 2. Der Schriftführer verlas den Jahresbericht für das Kalenderjahr 1933.

Jahresbericht des Neuphilologischen Vereins für das Kalenderjahr 1933.

Das Jahr 1933 brachte dem Neuphilologischen Verein durch den Tod Professor Axel Wallenskölds einen schweren Verlust, der nicht

nur im Leben des Vereins überhaupt, wo Wallensköld, auch nachdem er vom Vorsitz zurückgetreten war, eine zentrale Gestalt blieb, sondern vor allem in bezug auf die Zeitschrift, zu deren Hauptmitarbeitern er bis in das letzte Jahr gehörte, sich lange fühlbar machen wird.

Während des Jahres wurden 5 Sitzungen mit den folgenden Vorträgen und Referaten abgehalten:

1) Vorträge: Der Werwolf als literarisches Motiv (am 28. Januar, von Privatdozent Dr. J. V. Lehtonen), Die Kultur des Deutschen Ordens (am 16. September, von Professor Dr. W. Ziesemer), Über die slavisch-germanischen Berührungen (am 28. Oktober, von mag. phil. V. Kiparsky), Die Bedeutungsdifferenzierung von Doppelformen (am 25. November, von Professor Dr. Emil Öhmann). 2) Referate: Das Programm des Sprachunterrichts unserer Lehranstalten, anlässlich des Gutachtens des Schulkomitees (am 29. April, von Professor Dr. K. S. Laurila).

Ausserdem hielt, am 24. März auf Veranstaltung des Vereins, Dr. Erich Drach aus Berlin einen Vortrag über «Die Hygiene der Stimme und der Sprache», zu welchem der Eintritt frei war.

Das Jahresfest wurde am 15. März gefeiert.

Die Neuphilologischen Mitteilungen erschienen im Jahre 1933 in vier Lieferungen (1/2, 3/4, 5/6, 7/8) mit zusammen 272 Seiten. Sie wurden, ausser an 289 Mitglieder und 74 Abonnenten (gegen 295 Mitglieder und 76 Abonnenten im Jahre 1932), unentgeltlich an 135 Institutionen, Zeitschriften und Personen im In- und Auslande gesandt (gegen 125 im vorigen Jahre). Der von der Regierung bewilligte Beitrag zur Bestreitung der Druckkosten der Zeitschrift (die Totalsumme dieser Kosten war für das Jahr 1933 Fmk. 24,109: 50) belief sich auf Fmk. 18,000: — (Fmk. 25,000: — für das Jahr 1932). Ausserdem wurde aus dem Gewinn der Geldlotterie ein Betrag von Fmk. 26,000: — angewiesen. Die Schriftleitung der Zeitschrift bestand aus dem ersten und dem zweiten Vorsitzenden mit dem Unterzeichneten als Redaktionssekretär.

Den Vorstand des Vereins bildeten Professor Dr. Hugo Suolahti, erster Vorsitzender, Professor Dr. Arthur Långfors, zweiter Vorsitzender, und der Unterzeichnete, Schriftführer und Kassenverwalter.

Åke Furuhjelm.

§ 3. Der Vorstand, Professor Dr. *Hugo Suolahti*, erster Vorsitzender, Professor Dr. *Arthur Långfors*, zweiter Vorsitzender, und der Unterzeichnete, Schriftführer und Kassenverwalter, wurden durch Akklamation wiedererwählt.

§ 4. Zu Revisoren wurden gewählt Frau *Elin Furustam* und Fräulein *Bertha Solitander*, mit Fräulein *Naimi Lindholm* als Suppleantin, und zu Mitgliedern des Jahresfestkomitees der Schriftführer sowie Frl. *Irma Åkerblom* und die Herren *N. Furustam* und *R. Öller*.

§ 5. Dr. *P. Katara* gab in einem in deutscher Sprache gehaltenen Vortrag einen Überblick der Debatte über die Stellung des Altsächsischen. Auf den Vortrag folgte eine längere Diskussion, an der sich die Professoren *H.-Fr. Rosenfeld* und *Emil Öhmann* sowie mag. phil. *V. Kiparsky* beteiligten.

Sitzung am 24. Februar 1934. Den Vorsitz führte der erste Vorsitzende, Prof. Dr. *H. Suolahti.*

§ 1. Das Protokoll vom 27. Januar wurde verlesen und geschlossen.

§ 2. Als neue Mitglieder wurden vorgeschlagen und gewählt: Dr. *A. Rosenqvist*, Frau Dr. *Gerda Rosenqvist*, Frau Dr. *Dagmar Lydén*, Frau *Heli Virkkunen*, Fräulein *Hillevi Sipi*, Fräulein *Ilma Ketola* und Herr *E. Pennanen.*

§ 3. Der Bericht der Revisoren für das Kalenderjahr 1933 wurde vom Schriftführer verlesen.

Bericht der Revisoren

über die Kassenverwaltung des Neuphilologischen Vereins für das Kalenderjahr 1933.

Einnahmen:

Kassenbestand am 1. Januar 1933	FM.	49,189: 89
Zinsen	»	2,909: 10
Jahresbeiträge und Abonnements sowie verkaufte Exemplare früherer Jahrgänge der Neuphilologischen Mitteilungen und der Mémoires	»	8,749: 80
Vom Staate angewiesen	»	18,000: —
Aus dem Gewinn der Geldlotterie	»	26,000: —
Summe	FM.	104,848: 79

Ausgaben:

Druckkosten der Neuph. Mitteil. (Jahrg. 1933: 1—8)	FM.	24,109: 50
Porto- und Kanzleiauslagen	»	1,735: 80
Anzeigen	»	525: —
Bedienung und Einkassierung	»	326: —
Honorar des Schriftführers	»	2,400: —
Verschiedenes	»	2,665: 55
Kassenbestand am 31. Dezember 1933	»	73,086: 94
Summe	FM.	104,848: 79

Bei der heute bewerkstelligten Revision der Kassenverwaltung des Neuphilologischen Vereins für das Kalenderjahr 1933 haben wir sämtliche Posten mit den uns vorgelegten Verifikaten übereinstimmend

gefunden und schlagen deshalb vor, dem Kassenverwalter Entlastung zu erteilen.

Helsingfors, den 21. Februar 1934.

Elin Furustam. *Naemi Lindholm.*

Dem Kassenverwalter wurde Entlastung erteilt.

§ 4. Professor Dr. *H.-Fr. Rosenfeld* hielt einen Vortrag mit dem Titel «Goethe und die deutsche Sprache».

Sitzung am 15. März 1934 (Jahresfest).

§ 1. Das Fest wurde vom Mitglied des Festkomitees, Lektor *N. Furustam*, mit einer deutschen Ansprache eröffnet.

§ 2. Der Vorsitzende, Kanzler *H. Suolahti*, hielt in deutscher Sprache eine längere Gedächtnisrede über den verstorbenen ehemaligen vieljährigen Vorsitzenden des Vereins, dessen Ehrenmitglied, Kanzler *Axel Wallensköld*.

§ 3. Ein reichhaltiges musikalisches Programm (Piano-, Violin- und Gesangsoli) wurde sowohl vor als nach der Rede ausgeführt.

§ 4. Beim Souper brachte Lektor *N. Furustam* in deutscher Sprache auf den Vorsitzenden einen Toast aus, welcher von demselben beantwortet wurde. Cand. phil. *Manus Grönbärj* wandte sich an den zweiten Vorsitzenden, Professor Dr. *A. Långfors*, in einer Rede auf Vulgärlatein. «Unphilologische Mitteilungen» wurden von Lektor *Furustam* und mag phil. *Nurmela* vorgelesen.

§ 5. Zum Schluss wurde «Monsieur Badin», von Courteline, von den Herren *N. Furustam* und *Olavi Laitinen* und Fräulein *Irma Åkerblom* in französischer Sprache aufgeführt.

Sitzung am 28. April 1934. Den Vorsitz führte der erste Vorsitzende, Prof. Dr. *H. Suolahti*.

§ 1. Die Protokolle vom 24. Februar und 15. März wurden verlesen und geschlossen.

§ 2. Als neue Mitglieder wurden die Herren *Sakari Jotuni* und *Erkki Pulkkinen* gewählt.

§ 3. Schulrat Dr. *S. Nyström* besprach die Resultate der Maturitätsprüfung in den modernen Sprachen im Frühjahr 1934. An der auf das Referat folgenden sehr lebhaften Diskussion, deren Hauptgegenstand die Beurteilung von gewissen Fehlern bildete, beteiligten sich die Professoren *Suolahti* und *Lindelöf*, die Doktoren *Katara* und *Müller*, die Lektoren *Irja Maliniemi* und *Oili Puolakkainen*, sowie der Referent.

§ 4. Mag. phil. *W. I. Kataja* gab eine Übersicht des Programmes der Ende August abzuhaltenden Neuphilologentagung.

Sitzung am 29. September 1934. Den Vorsitz führte der erste Vorsitzende, Prof. Dr. *H. Suolahti.*

§ 1. Das Protokoll vom 28. April wurde verlesen und geschlossen.

§ 2. Als neues Mitglied wurde Fräulein Lektor *Aino Helle* gewählt.

§ 3. Professor Dr. *T. E. Karsten* hielt einen Vortrag über das jüngst erschienene Werk des dänischen Forschers Gudmund Schütte über die germanischen Völkerschaften. Das Werk gab dem Vortragenden Anlass zu der Bemerkung, dass die wissenschaftliche Forschung Finnlands im Auslande in allzu geringem Masse berücksichtigt werde. Er sprach die Hoffnung aus, dass die Regierung, um die Beseitigung dieses Übelstandes zu ermöglichen, die zu Gunsten der Wissenschaft zu bewilligenden Geldmittel in Zukunft reichlicher als bisher bemessen möchte.

§ 4. Lektor *W. I. Kataja* verlas den Rechenschaftsbericht der im August abgehaltenen Neuphilologentagung. Die Prüfung desselben wurde den Revisoren überlassen.

§ 5. Schulrat Dr. *S. Nyström* berührte einige auf die Neuphilologentagung bezügliche Fragen, und zwar die Frage nach dem Druck der Verhandlungen des Kongresses sowie verschiedene von Sprachlehrern bei derselben Gelegenheit vorgebrachte Wünsche. Nach einer längeren Diskussion wurde beschlossen, dass die Protokolle der Tagung und, so weit es der Raum gestattet, die dabei gehaltenen Vorträge in einer besonderen Beilage zu den Neuphilologischen Mitteilungen gedruckt werden sollen, wozu der Saldo des Kongresses angewandt werden dürfe. Was die Desiderata betrifft wurde das Spezialkomitee beauftragt, aus seiner Mitte einen Ausschuss einzusetzen, um ev. davon veranlasste Massregeln vorzuschlagen.

Sitzung am 27. Oktober 1934. Den Vorsitz führte der erste Vorsitzende, Prof. Dr. *H. Suolahti.*

§ 1. Das Protokoll vom 29. September wurde verlesen und geschlossen.

§ 2. Als neue Mitglieder wurden gewählt: Frl. Dr. *Anne-Marie von Harlem,* die Lektoren Frl. *Ilta Kaila* und Frau *Irja Maliniemi,* Frl. *Hellin Granström,* Frl. *Maija-Liisa Auterinen,* Frl. *Martta Tynni* und Frl. *Anna Heino.*

§ 3. Dr. *Arvid Rosenqvist* hielt einen Vortrag über «französische Suffixe im Deutschen». Zum Vortrag äusserte sich mag. phil. *V. Kiparsky.*

§ 4. Dr. *P. Katara* hielt einen Vortrag über das deutsche Bibelarchiv in Hamburg.

In fidem: *Åke Furuhjelm.*

Mitteilungen.

Einheimische Beiträge zu ausländischen Veröffentlichungen: *A. Långfors*, Corrections: La Vie de sainte Catherine du manuscrit de Tours, in Romania, LX, 1934, S. 97–8; Bespr. von Archiv für das Studium der neueren Sprachen, CLXI–II (1932), 3, das., S. 123–7; J. Runeberg [nécrologie], das., S. 136. – *Emil Öhmann*, Nachkommen der mitteldeutschen Kollektiva auf *ge-–-eze* in heutigen deutschen Mundarten, in Studia Germanica tillägnade Ernst Albin Kock (Lund, 1934), S. 429–432.

Ausländische Besprechungen einheimischer Publikationen: Neuphilologische Mitteilungen, XXXIV (1933), bespr. von Mario Roques in Romania, LX (1934), S. 130–2. – *A. Långfors*, Mélanges de poésie lyrique française, III–IV (in Romania, LVI–LVII), bespr. von H. Spanke in Literaturblatt für germanische und romanische Philologie, 1935, Sp. 51–6. – *Holger Petersen Dyggve*, Chansons françaises du XIII^e siècle (in Neuphilologische Mitteilungen, XXX–XXXI), bespr. von H. Spanke in Literaturblatt, 1935, Sp. 47–50. – *O. J. Tallgren*, Uma perspectiva grega na astronomia medieval (Coimbra, 1931 [1934]), bespr. von J. M[illás] V[allicrosa], in Al-Andalus, Revista de las escuelas de estudios árabes de Madrid y Granada, II, S. 445–6.

Personnages historiques figurant dans la poésie lyrique française des XII^e^ et XIII^e^ siècles.

III[1]

Les dames du »Tournoiement» de Huon d'Oisi.

Huon III, de 1171 à 1190 châtelain de Cambrai et seigneur d'Oisi (on sait maintenant[2] qu'il s'agit d'Oisy-le-Verger, Pas-de-Calais, arr. Arras, cant. Marquion) est connu comme auteur de deux chansons, enregistrées sous les numéros 1024 (= 1924 bis) et 1030 dans la *Bibliographie des chansonniers français* de Gaston Raynaud. La première, qui sera l'objet de cet article, a été imprimée en dernier lieu par Alfred Jeanroy, *Notes sur le Tournoiement des dames*, dans *Romania*, XXVIII, 1899, p. 232 ss.; pour la seconde, également plusieurs fois publiée, nous renvoyons aux *Chansons de croisade* éditées par Joseph Bédier et Pierre Aubry, Paris, 1909, p. 53 ss.

Dans le *Tournoiement des dames* de Huon d'Oisi (titre couramment usité, mais ne se trouvant dans aucun manuscrit) les dames se sont réunies (v. 21 et 213) devant le château de Torcy[3] dans le voisinage de Lagny (v. 6) pour tournoyer. Ce tournoi a lieu

> En l'an que chevalier sont
> Abaubi,
> Ke d'armes noient ne font
> Li hardi.

Ce récit, ainsi qu'on pouvait s'y attendre, a provoqué diverses tentatives d'explication. On a cherché à démêler l'in-

---

[1] Pour les articles I et II, voir ci-dessus, p. 1.

[2] Voir Arthur Långfors, *Mélanges de poésie lyrique française. Cinquième article. Note sur le fragment de chansonnier naguère à Saint-Lô, Romania*, LVIII, 1932, p. 325.

[3] Seine-et-Marne, arr. Meaux, cant. Lagny.

tention de l'auteur et le sens de diverses allusions. Arthur Dinaux [1] présume que la chanson se rapporte à un tournoi réel: de nobles dames »s'étaient réunies . . . sur les bords fleuris de la Marne, pour un tournoi dameret, où elles désiraient juger par elles-mêmes, en combattant entre elles, quels étaient les dangers véritables que couraient leurs amis de cœur toutes les fois qu'ils rompaient ainsi des lances en leur honneur». Pour Dinaux, la pièce a été composée »vers 1180, époque de l'avènement de Philippe Auguste au trône de France», sans que toutefois il allègue aucun argument à l'appui de cette date.

Jacques-Amédée Le Paire [2] rattache le poème à un événement historique et lui attribue le caractère d'une satire politique. En 1192, Philippe Auguste, brouillé avec Richard Cœur-de-Lion, quitta la Terre-Sainte et se hâta de retourner en France sans avoir atteint le but de la croisade. »A cette occasion le chansonnier Hue composa contre le roi une chanson satirique qui fit du bruit dans ce temps-là. Il fait le récit imaginaire d'un tournoi qui aurait eu lieu, près de Lagny, sous les murs du château de Torcy. Les hommes y étaient remplacés par des femmes, car, dit l'auteur, si les hommes ne s'occupent plus d'armes, c'est aux dames à combattre.»

M. A. Jeanroy [3] voit dans la chanson une variante du genre poétique appelé *carrousel* ou *carros*, qui se rattache à son tour »à toutes ces poésies énumératives dont on a, dès le moyen âge, d'assez nombreux exemples, notamment en Italie, et dont l'objet est de magnifier les belles d'un pays ou d'une cité». Le caractère propre de cet opuscule est néanmoins dans l'intention nettement satirique: on a l'impression »que le poète, en mettant les armes aux mains des dames, veuille railler les chevaliers qui ne savent plus s'en servir». M. Jeanroy pense qu'une

---

[1] *Trouvères, jongleurs et ménestrels du Nord de la France et du Midi de la Belgique:* I, *Les trouvères cambrésiens*, 3e éd., Paris, 1836, p. 127—28.

[2] *Annales du pays de Lagny depuis les temps les plus reculés jusqu'au 20 septembre 1792*, Lagny-sur-Marne, 1880, p. 177—78.

[3] *O. c.* plus haut.

étude attentive des noms contenus dans le poème permettrait peut-être de le rattacher à quelque événement historique et de le faire rentrer dans la satire politique.

Il est évident qu'il faut voir dans cette chanson, avec Le Paire et M. Jeanroy, une satire politique. Mais, il faut le dire tout de suite, l'hypothèse de Le Paire, qui, comme nous l'avons vu, admet un événement historique de l'année 1192, n'est pas recevable. Le fait que le »chansonnier Hue», qui dans les deux manuscrits contenant le poème (*M* et *T* de Schwan) est appelé *Me sire Hues d'Oisi*, est certainement identique au châtelain de Cambrai Huon III, seigneur d'Oisi, mort déjà le 30 août 1190 [1], nous montre l'impossibilité absolue de cette date. L'événement historique qui aurait provoqué notre chanson, il faut donc le chercher à une autre date. Pour pouvoir le faire avec l'espoir d'un résultat positif, nous entreprendrons d'abord une étude minutieuse des noms des combattantes prenant part au tournoi fictif afin d'arriver ainsi à une date aussi exacte que possible de la chanson. Nous avons pensé que le mieux était de présenter les dames combattantes dans l'ordre où elles apparaissent dans le récit du poète. Nous aurions voulu en même temps donner des renseignements détaillés sur le rôle que joue chaque personnage dans le combat: vu le peu de clarté de l'exposé, il est cependant difficile, souvent même impossible d'avoir une idée nette de ce qui se passe, de discerner les péripéties de la lutte. Il nous faut donc y renoncer.

L'auteur introduit d'abord les deux dames qui ont convoqué le tournoi de Lagny et sous les auspices desquelles celui-ci se déroule, savoir *la contesse de Crespi* et *ma dame de Couci* (v. 8—9). La première est Éléonore, deuxième fille de Raoul IV, comte de Vermandois (1120—1152), petit-fils du roi de France Henri I[er], née en 1152, comtesse de Crépy [2] en 1184, et morte en 1214 après avoir épousé successivement Godefroy de Hainaut, Guillaume de Nevers (1170), Mathieu d'Alsace, comte

[1] Voir A. Långfors, *o. c.*, p. 326.

[2] Crépy-en-Valois, Oise, arr. Senlis, ch.-l. cant.

de Boulogne (1173), et Mathieu de Beaumont. Elle avait hérité le comté de Crépy de sa sœur aînée Élisabeth, comtesse de Crépy de 1168 à 1183, qui à son tour avait succédé à son frère Raoul V (1152—1168).[1] Celle qui est appelée *ma dame de Couci* est Alix, fille de Robert I[er], comte de Dreux, troisième fils du roi Louis VI le Gros, et seconde femme (après 1173) de Raoul I[er], seigneur de Couci[2] depuis environ 1148, mort en 1191 au siège d'Acre après s'être embarqué, l'année précédente, avec Philippe Auguste pour la Terre-Sainte. Elle vivait encore en 1217.[3]

La joute elle-même est ouverte par *Yolent de Cailli* (v. 22) qu'il nous a été impossible d'identifier. Le *Dictionnaire des Postes et des Télégraphes* comprend trois localités du nom de Cailly, à savoir celles du Calvados (comm. Saint-Denis-de-Méré), de l'Eure (cant. Gaillon) et de la Seine-Inférieure (cant. Clères); de cette dernière terre de Cailly, on sait qu'elle fut érigée en marquisat par lettres de septembre 1661 en faveur de Jacques le Fèvre de Caumartin.[4]

Contre cette Yolent s'avance *Marguerite d'Oisi* (v. 24; appelée *Marguerite* au v. 28), criant *Cambrai* (v. 30). Avec ce personnage Huon d'Oisi introduit dans le poème sa propre femme, plus exactement sa seconde femme, Marguerite, fille de Thibaut V, dit le Bon, comte de Blois et de Chartres depuis 1152, mort au siège d'Acre en 1191, et d'Alix de France, fille puînée du roi Louis VII, dit le Jeune, et d'Éléonore d'Aquitaine. Le fait que Huon d'Oisi était châtelain de Cambrai explique le cri de ralliement. Marguerite mourut en 1230 après s'être remariée deux fois, d'abord (en 1192) avec Othon II, comte

---

[1] Voir M. le docteur Bourgeois, *Histoire de Crépy et de ses dépendances, de ses seigneurs, de ses châteaux et de ses autres monuments, depuis l'époque la plus reculée jusqu'à nos jours*, dans *Comité archéologique de Senlis, Comptes rendus et Mémoires*, année 1867, Senlis, 1868, p. 16.

[2] Coucy-le-Château, Aisne, arr. Laon, ch.-l. cant.

[3] Voir *Art de vérifier les dates*, t. II, 1784, p. 717—18.

[4] Voir L. Lalanne, *Dictionnaire historique de la France*, éd. de 1877, *s. v.* Cailly.

palatin de Bourgogne, frère de l'empereur Henri VI et fils de Frédéric Barberousse, puis avec Gautier II, seigneur d'Avesnes.[1]

Au v. 26 figure *Amisse*, qui apparaît de nouveau au v. 111 en combattant vaillammant. Son cri de ralliement est *Lille* (v. 115). Inspiré par A. Dinaux,[2] qui fait observer que le cri de »Lille» appartenait au châtelain de cette ville, nous avons cherché à trouver Amisse parmi les femmes de ces châtelains. Selon M. Leuridan[3], pendant l'époque qui nous intéresse, c'est Jean I^er^ qui remplit les fonctions de châtelain de Lille (dès le début de l'année 1177 jusqu'en 1200); de sa femme, restée inconnue, il avait quatre fils et une fille, Élisabeth. Il existe donc la possibilité que l'Amisse de notre poème ait été la femme de ce Jean I^er^. — Il faut pourtant se rendre compte que le cri de »Lille» peut se rapporter aussi bien à L'Isle, plus tard L'Isle-Adam, Seine-et-Oise, arr. Pontoise, ch.-l. de canton. En effet on serait à priori d'autant plus tenté de donner la préférence à une dame de la maison de L'Isle qu'une telle identification nous mènerait à des contrées plus proches de la scène du combat fictif et de la patrie de la plupart des dames prenant part au tournoi. A vrai dire, nos recherches ne nous ont pas permis de trouver une Amisse parmi les dames de cette famille. Mais à l'époque justement de la composition de notre poème, on rencontre une nommée Ancilie ou Amilie de Milly, épouse de Manasse de L'Isle, seigneur de Remerangles, quatrième fils d'Ancel de L'Isle, mort avant 1162, et de sa femme Mabille de Beauvais.[4] Les formes *Ancilie*, *Amilie* et *Amisse* sont au point de vue de la graphie assez rapprochées. Nous sommes porté

[1] Voir le P. Anselme, *Histoire généalogique de la maison de France et des grands officiers de la couronne*, t. II, 1726, p. 845 ss., et Mas-Latrie, *Trésor de chronologie, d'histoire et de géographie*, Paris, 1889, col. 1563.

[2] *O. c.*, p. 134.

[3] *Les châtelains de Lille*, dans *Mémoires de la société des sciences, de l'agriculture et des arts de Lille*, année 1873, III^e^ série, 12^e^ volume, Paris—Lille, 1874, p. 133, 137—38.

[4] Voir Anselme, *o. c.*, t. VIII, 1733, p. 788.

à voir dans l'Amisse de notre texte le même personnage que l'Amilie (ou Ancilie) de L'Isle des documents recueillis par le P. Anselme. Mais quelle serait la forme originale? Le fait que dans les v. 26 et 111, les formes *Ancilie* ou *Amilie* donneraient une syllabe de trop, tandis que la forme *Amisse* donne aux vers le nombre requis de syllabes, parle en faveur d'*Amisse*. Mais *Amilie* ou *Ancilie* pourraient représenter trois et non pas quatre syllabes.

Quant à la dame qui suit, *Catherine* (v. 34) qui crie *Passe avant* (v. 36) et qui combat avec une bravoure extraordinaire, nous renvoyons à ce que nous dirons plus loin en traitant de la comtesse de Clermont.

Entre en scène *Ysabel* (v. 51), appelée *la roïne* au v. 64 et nommée une dernière fois au v. 76. L'époque dont il peut être question, c.-à-d. les années entre 1171, date à laquelle notre auteur devint seigneur d'Oisi, et 1190 où il mourut, ne présentant qu'une seule reine du nom d'Isabelle (ou d'Élisabeth), l'identification de ce personnage n'offre aucune difficulté. Il s'agit d'Isabelle, fille de Baudouin V le Courageux, comte de Hainaut, et de Marguerite d'Alsace, comtesse de Flandres, devenue reine de France en 1180 par son mariage avec Philippe Auguste, et morte en 1190, le 15 mars.[1]

Puis apparaissent trois dames ensemble, nommées dans l'ordre suivant. Premièrement *la senescaucesse* (v. 53), appelée aux v. 59—60 *la senescauchesse Yolent*. C'est probablement elle aussi que désigne l'*Yolent* du v. 99. Ce personnage défie nos essais d'identification. Il ne peut s'agir ni de la femme de Thibaut V, dit le Bon, comte de Blois et de Chartres, grand sénéchal de France depuis vers 1152 jusqu'à sa mort au siège d'Acre, en 1191, ni de ses filles, puisque aucune d'elles ne porte le nom d'Yolent.[2] Pourrait-elle être identique à Yolande, fille de Geoffroi IV, dit Trouillart, seigneur de Joinville et sénéchal de Champagne de 1184 à 1196? [3]

[1] Voir Anselme, *o. c.*, t. I, 1726, p. 79.
[2] Voir Mas-Latrie, *o. c.*, col. 1563.
[3] Voir *Art de vérifier les dates*, t. II, 1784, p. 596.

La seconde des trois, *Adeline* (v. 57) criant *Nantuel*, est Adeline de Nanteuil[1], femme de Philippe (I[er]) de Crépy, seigneur de Nanteuil depuis 1182, et encore en 1218.[2]

Pour l'identification de la troisième, *Aelis de Trie*, dont le cri de ralliement est *Aguillon* (v. 61—62), il faut choisir entre deux personnages. Il y a d'abord Adelaïs ou Alix, fille de Guillaume surnommé Aiguillon, seigneur de Trie[3] et de la terre de Fresnes qu'on appelait, à cause de lui, Fresnes-l'Aiguillon[4], mort en Terre-Sainte en 1147, et de Marguerite de Gisors.[5] Elle avait épousé un seigneur de L'Isle (L'Isle-Adam), qui serait, d'après les sources citées tout à l'heure dans la note, Anseau, seigneur de L'Isle, mais d'après d'autres[6] son fils Adam III. Si son mari était Anseau de L'Isle, mort avant 1162 — ce qui paraît le plus probable — elle appartient évidemment à une génération trop vieille pour être à sa place dans le milieu qui nous occupe. Si au contraire elle était la femme d'Adam III, qui était mort avant 1190, cette objection tombe. Mais il en reste une autre, qui d'ailleurs concerne les deux alternatives en question. C'est qu'on ne s'explique pas pourquoi cette dame, mariée à un seigneur de L'Isle, se sert du cri de ralliement des seigneurs de Trie. C'est en effet toujours le cri du mari, et non pas celui du père qui est attribué aux dames de notre pièce. Il semble donc que cette Aélis de Trie n'entre pas en considération. L'autre homonyme est Alix de Dammartin, fille d'Albéric II, comte de Dammartin, sœur de Renaud, comte de Dammartin et de Boulogne, et de Simon de Dam-

[1] Nanteuil-le-Hardouin, Oise, arr. Senlis, ch.-l. cant.

[2] Voir L. Fautrat, *Nanteuil, son abbaye et sa demeure seigneuriale*, dans *Comité Archéologique de Senlis, Comptes rendus et Mémoires*, troisième série, tome VI, année 1891, Senlis, 1892, p. 65—66.

[3] Trie-Château, Oise, arr. Beauvais, cant. Chaumont.

[4] Actuellement Fresnes- Lesguillon, Oise, arr. Beauvais, cant. Chaumont.

[5] Voir Anselme, *o. c.*, t. VI, 1730, p. 662, et Moréri, *Le grand dictionnaire historique*, t. X, Paris, 1759, *s. v.* Trie.

[6] Voir Anselme, *o. c.*, t. VIII, 1733, p. 788, et Moréri, *o. c.*, t. VI, Paris, 1759, *s. v.* Isle-Adam (L').

martin, comte de Ponthieu. Elle était l'épouse de Jean II, seigneur de Trie, nommé dans le rôle des seigneurs châtelains du Vexin qui se trouvèrent à la bataille de Bouvines en 1214.[1] Étant donné le fait que son frère Renaud succéda en 1187 comme comte de Dammartin à son père Albéric, mort en exil à Londres le 19 sept. 1200[2], il n'est pas impossible que dès l'avènement de Renaud, ou peu après, sa sœur Alix, la troisième des enfants d'Albéric, ait été en âge d'être mariée. La femme du seigneur de Trie criait normalement Aiguillon. Nous nous croyons donc autorisé à identifier ce personnage à celui des vers 61—62.

Viennent ensuite deux dames concernant lesquelles tous les renseignements nous font défaut, savoir *Jehane* (v. 72) et *Aelis de Monciauz* (v. 77—78); peut-être pourrait-on identifier Monciauz, malgré l'abondance des noms de lieux homonymes, à Monceaux, Oise, arr. Clermont, cant. Liancourt.

Dans le couplet IV le poète nous fait faire la connaissance de trois grandes dames. La première, *la contesse de Canpaigne* (v. 82), est identique à Marie de France, fille aînée de Louis VII, dit le Jeune, roi de France, et d'Éléonore d'Aquitaine, femme d'Henri I[er], surnommé le Libéral, comte de Champagne et de Brie de 1152 à 1181; elle est morte, âgée d'environ 60 ans, le 11 mars 1198.[3] Il ne pourrait s'agir d'Isabelle, reine de Jérusalem, fille d'Amauri I[er], roi de Jérusalem, veuve du marquis Conrad de Montferrat et femme d'Henri II, dit le Jeune, comte de Champagne et de Brie, qui succéda à son père, Henri I[er], en 1181. Il ne pourrait en effet s'agir de cette Isabelle, rien que pour cette raison que Henri II, devenu majeur seulement le 29 juillet 1187, ne l'épousa qu'en 1192, le 5 mai[4], et que

[1] Voir Anselme, *o. c.*, t. VI, p. 662—63, et Moréri, *o. c.*, t. X, *s. v.* Trie.

[2] Voir Mas-Latrie, *o. c.*, col. 1591.

[3] Voir Anselme, *o. c.*, t. II, 1726, p. 841, et *Art de vérifier les dates*, t. II, 1784, p. 618.

[4] Voir H. d'Arbois de Jubainville, *Histoire des ducs et des comtes de Champagne*, t. IV, première partie, Paris, 1865, p. 2 ss. — C'est à tort qu'Anselme, *l. c.* à la note précédente, donne à Henri II une première épouse, Ermenson de Namur.

notre poème ne peut pas dater de plus tard que de 1190, l'année de la mort de l'auteur.

La seconde de ces dames, l'*Aelis* des v. 91 et 95, qui crie *Monfort*, doit être Alix de Montmorency, fille de Bouchard IV, seigneur de Montmorency, femme de Simon III, seigneur de Montfort [1] depuis 1181 jusqu'en 1218; elle fut mariée avant 1190 et mourut en 1221.[2] Bien que nous ne sachions pas exactement à quelle époque elle est devenue dame de Montfort, nous savons cependant — puisqu'elle fut mariée »avant 1190» - qu'elle l'était sûrement déjà en 1189, et, comme on le verra dans la suite, cette constatation nous suffit.

Reste encore *Ysabel* (v. 104), criant *Alom lour Chastillon* (v. 108), que nous nous croyons autorisé à identifier à Élisabeth, comtesse de S:t-Paul, fille aînée et héritière de Hugues, comte de S:t-Paul, femme de Gaucher III, seigneur de Chastillon.[3] Il suivit le roi Philippe Auguste au voyage de la Terre-Sainte, où il se signala au siège d'Acre en 1191; il mourut en 1219.[4]

Le couplet suivant nous fait voir trois autres dames. D'abord *la contesse de Clermont* (v. 117, appelée *contesse* au v. 134), qui est identique à Adèle ou Aélis, dame de Breteuil, fille aînée et héritière de Valeran III, seigneur de Breteuil, et d'Alix de Dreux. Son mari est Raoul I[er] dit le Roux, depuis 1162 environ comte de Clermont (Oise), qui meurt connétable de France, le 15 octobre 1191, devant Saint-Jean d'Acre, où il avait accompagné Philippe Auguste. Il était le fils aîné de Renaud II de Clermont et de Clémence de Bar. Aélis, sa femme depuis environ 1154, est morte peu après 1194.[5] — Il y a lieu d'intercaler ici une hypothèse concernant la *Catherine* du v. 34 (voir ci-dessus, p. 70). On serait en effet tenté de l'identifier à Cathe-

---

[1] Montfort-l'Amaury, Seine-et-Oise, arr. Rambouillet, ch.-l. cant.

[2] Voir Anselme, *o. c.*, t. VI, 1730, p. 74, et t. III, p. 569.

[3] Châtillon-sur-Marne, Marne, arr. Reims, ch.-l. cant.

[4] Voir Anselme, *o.c.*, t. VI, 1730, p. 90 ss.

[5] Voir Anselme, *o.c.* t. VI, p, 43, et Mas-Latrie, *o.c.*, col. 1586.

rine, l'aînée des enfants survivants de ce Raoul I^er^, comte de Clermont, dont nous venons de parler, laquelle lui succéda en 1191 dans le comté, qu'elle apporta à son mari Louis, comte de Blois et de Chartres, fils de Thibaut V, dit le Bon, comte de Blois, et d'Alix de France, fille puînée de Louis VII dit le Jeune et d'Éléonore d'Aquitaine, tué le 15 avril 1205 devant Andrinople. Elle fut mariée avant 1184 et mourut au plus tard en 1213.[1] Sans doute n'est-ce là qu'une conjecture; on admettra pourtant qu'elle n'a rien d'invraisemblable. Ce qui semble corroborer notre hypothèse, c'est que la comtesse Catherine était belle-sœur de Marguerite d'Oisi, femme de l'auteur de notre poème, nommée aux v. 24 et 28, et que le poète nomme Catherine immédiatement après sa femme (au v. 34). Ajoutons encore que c'est la seule Catherine que nous ayons notée dans la littérature biographique se rapportant à l'époque en question.

Nous ne savons rien sur la *Climence* du v. 122 qui crie *Biausart* (probablement Beaussart, Nord, arr. Avesnes, cant. Solre-le-Château, comm. Liessies).

Par contre, la troisième de ces dames est facile à reconnaître: *Ide au cors honoré* (v. 131), qui a comme cri de ralliement *Bouloigne*, est identique à Ide, fille de Mathieu I^er^ d'Alsace, comte de Boulogne 1159 -1173, et de sa première femme Marie de Blois, dite de Boulogne, fille d'Étienne de Blois, roi d'Angleterre et de Mahaut, comtesse de Boulogne. Elle devint comtesse de Boulogne en 1173 et apporta le titre de comte à ses quatre maris: 1:o Mathieu, dont on ne connaît pas la famille; 2:o Gérard III, comte de Gueldre, mort vers 1180; 3:o Berthold IV, duc de Zaehringen, mort en 1186; 4:o Renaud, comte de Dammartin, mort en 1227. Elle mourut à Ypres en 1216.[2] C'est à cette *Ide a cui Bouloigne amonte* qu'un poète, autre-

[1] Voir Anselme, *o. c.*, t. II, 1726, p. 845, et Mas-Latrie, *o. c.*, col. 1563 et 1586.

[2] Voir Anselme, *o. c.*, t. VI, p. 721, et Mas-Latrie, *o. c.*, col. 1564—65.

ment inconnu, nommé Maître Silvestre a dédié un poème moral d'environ mille vers, intitulé *La paternostre en françois*.[1]

Le sixième couplet ne nous amène pas moins de six dames nouvelles: 1:o *Ysabiaus de Marli* (v. 138). Dans la littérature biographique ayant été à notre disposition et se rapportant à l'époque qui nous intéresse ici, nous n'avons pas réussi à trouver de dame ainsi nommée. Nous avons bien rencontré une Isabelle de Marly [2] qui fit son testament en 1277 [3], et une autre dame du même nom, femme de Robert III de Poissy-Hacqueville, lequel vivait encore en 1253 [4], mais vu les dates avancées, ni l'une ni l'autre ne saurait être identique à la dame en question. — 2:o *Gertrus*, criant *Merlou* (v. 143), qui est Gertrude, seconde femme de Guillaume, seigneur de Mello.[5] Celui-ci était seigneur de Mello au moins dès 1162, suivit au voyage de la Terre-Sainte le roi Philippe Auguste qui lui donna, en 1190, quatre cents onces d'or pour le dédommager de ses bagages qu'il avait perdus pendant la tempête. Il est mort après 1198.[6] - 3:o *Agnes de Triecoc* (v. 145), sur laquelle nous n'avons pas réussi à trouver des renseignements. Triecoc est Tricot, Oise, arr. Clermont, cant. Maignelay.[7] — 4:o *Beatris*, criant *Poissi* (v. 153), dont la patrie est Poissy, Seine-et-Oise, arr. Versailles, ch.-l. de canton. Cette Béatrice de Poissy aurait pu être la femme, ou de Gasce de Poissy, fils de Gasce ou Gaston de Poissy, connétable de France, et mort en 1190, ou de son fils, Robert de Poissy, qui lui succéda.[8] Mais nous n'avons

[1] Voir A. Långfors, *Les traductions et paraphrases du* Pater *en vers français du moyen âge*, dans *Neuphilologische Mitteilungen*, XIV (1912), p. 42.

[2] Marly-le-Roi, Seine-et-Oise, arr. Versailles, ch.-l. cant.

[3] Voir A. Maquet, *Les seigneurs de Marly*, Paris 1883, p. 251.

[4] Voir Edmond Boriés, *Histoire de la ville de Poissy*, Poissy, 1925, p. 24.

[5] Mello ou Merlo, Oise, arr. Senlis, cant. Creil.

[6] Voir Anselme, *o. c.*, t. VI, 1730, p. 59, et Arthur Baudler, *Guiot von Provins, seine Gönner, die »Suite de la Bible» und seine lyrischen Dichtungen*, Halle, 1902 (diss.), p. 38.

[7] A. Dinaux, *o. c.*, p. 136.

[8] Voir Anselme, *o. c.*, t. VI, 1730, p. 41, et Edmond Boriés, *o. c.*, p. 22, 23.

trouvé nulle part le nom de baptême des épouses de ces deux seigneurs. — 5:o *Joie d'Arsi*[1] (v. 157), criant *Saint Denise* (v. 162), dont nous ne saurions rien dire. — 6:o *Mariien de Juilli* (v. 159), dont nous n'avons pas trouvé le nom dans la littérature qui entre en considération. Vers l'époque qui coïncide avec la date de la composition de notre poème, Foucauld de Saint-Denis était seigneur de Juilly.[2] Il est connu comme fondateur et bienfaiteur de l'abbaye de Notre-Dame de Juilly, ainsi qu'il apparaît de divers actes datés des années 1182, 1184 et 1186.[3]

Dans le septième et avant-dernier couplet le poète laisse s'achever la première journée du tournoi, après avoir cité, en toute hâte, neuf noms de dames nouvelles. Nous ne savons rien d'*Aelis de Rolleïz* du v. 165; Rolleïz pourrait être Reuilly-Sauvigny, Aisne, arr. Château-Thierry, cant. Condé-en-Brie.[4] La *Climence de Bruai* [5] (v. 167—68) nous reste également inconnue. Quant à la dame *Sezile* qui suit, nous n'avons pas non plus réussi à l'identifier; il nous a même été impossible de la localiser avec certitude. Voici ce qui en est.

A côté de *Sezile de Conpeigne* (v. 169—70), leçon admise dans le texte de M. Jeanroy, la variante offre *Sezile de Coupegni*. Comme nous n'avons pas rencontré, à l'époque qui nous intéresse, de famille noble portant le nom de Compiègne (Oise) et que d'ailleurs la forme de Compeigne suppose un hiatus au v. 170, tandis que la mesure en devient tout à fait normale avec le nom de Coupegni, il faut sans doute regarder cette dernière leçon comme la bonne. A vrai dire, cette constatation ne nous mène pas bien loin non plus. D'une part la localisation du fief de Coupigny [6] auquel se rapporte notre Sezile est rendue

[1] Arsy, Oise, arr. Compiègne, cant. Estrées-St-Denis.

[2] Seine-et-Marne, arr. Meaux, cant. Dammartin-en-Goële.

[3] Voir Charles Hamel, *Histoire de l'abbaye et du collège de Juilly depuis leurs origines jusqu'à nos jours*, Paris, 1868, p. 30 ss.

[4] Voir A. Dinaux, *o. c.*, p. 137.

[5] Bruay-sur-l'Escaut, Nord, arr. et cant. Valenciennes.

[6] Telle est la forme moderne correspondant à *Coupegni* de notre texte.

difficile déjà par le grand nombre de localités portant ce nom. Le *Dictionnaire des Postes et des Télégraphes* n'en enregistre pas moins de dix-sept, situées dans les départements suivants: Aisne, Calvados (trois), Eure (deux), Eure-et-Loir, Manche, Marne (deux), Nord, Orne (deux), Pas-de-Calais, Seine-Inférieure, Seine-et-Marne (deux). D'autre part nous n'avons trouvé, dans la littérature biographique que nous avons consultée, que de très rares allusions à des familles du nom de Coupigny. Voici le résultat de nos recherches. Il y a eu, en Artois, une ancienne maison de Coupigny dont le fief était situé dans le département actuel du Pas-de-Calais, arr. Béthune (commune actuelle d'Hersin-Coupigny, à 10 kil. de Béthune). La première trace de l'existence de cette maison consiste dans la mention, en 1106, d'un chevalier Huard de Coupigny.[1] Nous regardons comme tout à fait plausible qu'il appartenait réellement à cette famille, parce qu'on sait de lui qu'il assista, dans la même année, avec d'autres chevaliers, à la dédicace de l'église d'Arrouaise, lieu situé également en Artois et pas très loin de notre Coupigny.[2] C'est seulement deux siècles plus tard que nous en trouvons une nouvelle mention, et cette fois-ci pour assister à l'extinction de la ligne directe de la maison. On sait que ce fief de Coupigny (appelé aussi Coupigny-lès-Béthune) échut au XIV^{e} siècle, par alliance, à un membre de la famille Malet de Graville en Normandie. Jean Malet, dit Grignart, chevalier, seigneur des Prets, etc., mort en 1341, avait épousé Alix de Coupigny, sœur de Ferrand de Coupigny, chevalier, seigneur de Coupigny à Hersin lès Béthune. Celui-ci étant mort sans enfants en 1356, Robert Malet, dit Grignart,

[1] Voir P. Roger, *Noblesse et chevalerie du Comté de Flandre, d'Artois et de Picardie*, Amiens, 1844, p. 121.

[2] Arrouaise, abbaye de chanoines réguliers de l'ordre de Saint-Augustin, du diocèse d'Arras, fondée en 1090, plus tard l'un des monastères les plus riches et les plus puissants du Nord de la France, était située sur le territoire de la commune du Transloy (Pas-de-Calais, arr. Arras) où quelques inégalités du sol non loin de la route de Bapaume à Péronne en indiquent seules l'emplacement (voir la *Grande Encyclopédie*).

chevalier, seigneur des Prets, etc., fils de Jean Malet et d'Alix de Coupigny, succéda à son oncle dans la seigneurie de Coupigny. Son fils Jean, qui se qualifie seigneur de Coupigny, fut tué le 26 nov. 1382 à la bataille de Rosebecque (Roosebeke).[1] Selon P. Roger[2], cette maison compte encore des représentants en Artois et en Flandre. Il se peut, et il est même probable, que notre Sezile de Coupigny appartenait à cette famille, la seule vraiment ancienne que nous ayons été à même de trouver. — Le Coupigny qui, d'une manière ou d'autre, a passé dans la possession de la maison d'Oignies (Pas-de-Calais, arr. Béthune, cant. Carvin) et qui, vers la fin du XVI[e] siècle, a donné son nom à une branche de cette famille, celle des seigneurs, plus tard comtes de Coupigny, dont l'auteur était François d'Oignies, seigneur de Coupigny[3], est, malgré la proximité géographique des deux localités respectives, sans doute un autre fief que celui d'Hersin lès Béthune. Nous ne savons pas où était situé ce fief. Il en est de même de la baronnie de Coupigny que Françoise le Gris, en 1465, apporta en dot à son mari, Guillaume du Quesnel (comm. du dép. de la Somme, arr. Montdidier). Au milieu du XVII[e] siècle on trouve un certain Charles du Quesnel, se qualifiant marquis de Coupigny, le premier de cette famille qui s'est attaché le nom de ce fief.[4] Nous ne saurions rien dire sur l'ancienneté de cette baronnie de Coupigny ni de celle du fief échu à la maison d'Oignies. Il n'y a donc pas lieu d'affirmer, ni pour l'une ni pour l'autre de ces maisons, qu'elles aient existé déjà lors de la composition de notre poème, ni d'en faire descendre notre dame Sezile.

---

[1] Voir Amaury Louys de la Grange et le comte du Chastel de la Howarderie-Neuvireuil, *Généalogie de la famille Malet, dite de Coupigny de Berlettes et de Hocron*, Douai, 1887, p. 6 ss.

[2] *O. c.*, p. 291.

[3] Voir De la Chenaye-Desbois et Badier, *Dictionnaire de la Noblesse*, 3[e] éd., t. XV, Paris, 1869, *s. v.* Ongnies.

[4] Voir *o. c.* à la note précédente, t. XVI, 1870, *s. v.* Quesnel de Coupigny (du).

L'adversaire de Sezile est *Ysabel d'Ausnai* (v. 171). Ce qui tout d'abord rend difficile l'identification de cette dame, c'est l'énorme fréquence des noms du type *Aulnay, Aulnoy, Aunay, Aulnais, Aulnois, Aunais.*[1] Nous avons trouvé une ancienne famille d'Aunoy, originaire du Soissonnais où était situé son château. On connaît des chevaliers de ce nom dès le XII[e] siècle, dont le plus ancien est nommé dans un document de 1132. Peut-être notre Ysabel appartenait-elle à cette famille-là? Son mari aurait-il été ce Gautier d'Aunoy, chevalier, qui accompagna Philippe Auguste dans les guerres de Flandre et qui, qualifié de sénéchal de Dammartin et de seigneur en partie de Moucy-le-Neuf, figure encore dans un acte du mois de décembre 1220? Ou peut-être plutôt ce Guillaume d'Aunoy, chevalier, qui fut l'un des seigneurs qui prêtèrent serment au roi pour Thibault comte de Champagne, lorsqu'il entra en l'hommage du roi en 1198, et dont fait mention, dès 1203, Villehardouin dans son *Histoire de Constantinople.* Il y a aussi Allard d'Aunoy, mentionné dans un acte de 1202, et Gilles d'Aunoy, chevalier, qui fut tué au secours d'Andrinople en 1204.[2]

Au v. 175 apparaît une certaine *Aelis* dont le cri de ralliement est *Garlandon* (v. 176). Dans ce Garlandon il faut très probablement voir Gallardon[3], et ainsi notre Aélis est identique à Alix, fille de Geoffroy III, vicomte de Châteaudun, femme d'Hervé III, seigneur de Gallardon. Celui-ci est devenu seigneur de Gallardon »au plus tôt» en 1188, date approximative de la mort de son père Hugues.[4]

L'*Agnès* du v. 178, criant *Paris* (v. 179), a résisté à notre

---

[1] Voir le *Dictionnaire des Postes et des Télégraphes.*

[2] Voir P. Roger, *o. c.*, p. 222, Anselme, *o. c.*, t. VIII, 1733, p. 881, et de la Chenaye-Desbois et Badier, o. c., t. II, 1863, *s. v.* Aunoy.

[3] Eure-et-Loir, arr. Chartres.

[4] Voir Luc. Merlet, *Gallardon et ses environs*, dans *Mémoires de la Société archéologique d'Eure-et-Loir*, t. II, Chartres, 1860, p. 294—96.

tentative d'identification. A vrai dire, nous ne savons pas à qui appartenait le cri de ralliement de »Paris». Ce qui est certain, c'est qu'on ne peut penser ni aux comtes ni aux vicomtes de Paris. C'est chose connue que Hugues Capet, à son avènement, réunit à la couronne le comté de Paris en même temps que le duché de France (en 987), et d'autre part le vicomté de Paris fut supprimé en 1032.[1] Est-ce que ce cri était celui des prévôts de Paris? Le prévôt de Paris était un personnage important. On sait qu'il était chef du Châtelet et y représentait le roi au fait de la justice; il était encore chef de la noblesse et la commandait à l'arrière-ban sans être sujet aux gouverneurs, au lieu que les baillis et sénéchaux y étaient assujettis. On ne possède pas de liste complète des prévôts de Paris; le plus ancien dont on sait le nom est Étienne (1060). En 1192 le prévôt s'appelait Anselme de Garlande, en 1196 Hugues de Meulan.[2] Selon une autre source[3], on trouve dans une série de documents à partir de l'année 1175 jusqu'en 1192 le nom de Theobaldus Dives comme celui du prévôt de Paris. La dame Agnès reste ainsi inconnue.

Le v. 180 nous amène *Ade de Parçain*, ayant comme cri de ralliement *Biaumont* (v. 181). On reconnaît dans ce personnage Ade de Persan, femme de Hugues II, vicomte de Beaumont (Beaumont-sur-Oise, Seine-et-Oise, arr. Pontoise, cant. L'Isle-Adam) et seigneur de Persan (même canton); elle était veuve en 1223.[4]

La patrie d'*Agnès de Cressonessart* (v. 184—85), la dame qui suit dans le récit, est Cressonsart, plus tard Cressonsacq, Oise, arr. Clermont, cant. Saint-Just-en-Chaussée.[5] Elle-même est identique à Agnès, femme de Dreux II, seigneur de Cres-

[1] Voir L. Lalanne, *o. c.*, s. v. Prévôt de Paris.

[2] Voir Charles Desmaze, *Le Châtelet de Paris, son organisation, ses privilèges*, deuxième édition, Paris, 1870, p. 54 ss.

[3] Robert de Lasteyrie, *Cartulaire général de Paris*, t. I[er], Paris, 1887, p. 441 ss.

[4] Voir A. Dinaux, *o. c.*, p. 138, et Anselme, *o. c.*, t. VIII, 1733, p. 399.

[5] Voir A. Dinaux, *o. c.*, p. 139.

sonsart, mentionné dans des documents de 1165 à 1202. Il prit part à la troisième croisade.[1] Agnès de Cressonsart vivait encore en 1202.[2]

La dame arrivée la dernière, tout juste avant le moment où, à cause de la nuit tombante, le tournoi est suspendu, est *Ysabiaus de Villegaignart* (v. 186—87). Villegaignart est, selon Dinaux [3], Villegagnon, Seine-et-Marne, arr. Provins, cant. Nangis. Nous n'avons pas trouvé de traces d'une famille de ce nom avant 1510.[4]

Le lendemain le tournoi reprend, et c'est cette reprise d'armes que décrit le poète au huitième et dernier couplet. A vrai dire il n'y nomme qu'une seule dame, *Yolent* (v. 194) dont il conte le triomphe et qu'il laisse remporter le prix. Qui est cette dame, ainsi distinguée entre toutes? En premier lieu on voudrait l'identifier à l'Yolent de Cailli du v. 22 (voir plus haut): c'est en effet celle-ci que l'auteur introduit la première en scène. Cette place d'honneur signifie-t-elle qu'à la même dame revient aussi le prix du tournoi? En second lieu on serait tenté — précisément à cause du rôle important que joue cette Yolent dans la chanson — de voir dans ce personnage Yolant, fille de Baudouin V le Courageux, comte du Hainaut, et sœur de la reine Isabelle qui, comme nous l'avons vu, figure dans cette même pièce, et qui était depuis 1193 femme de Pierre II de Courtenay, finalement empereur de Constantinople.[5]

Nous voici arrivés à la fin de la liste des dames figurant dans le *Tournoiement* de Huon d'Oisi. C'est une assemblée fort brillante, présentant la plus haute noblesse de l'époque: nous y avons vu figurer la reine elle-même, ainsi que plusieurs dames de sang royal. Malheureusement, il s'en faut bien que toutes ces dames nous aient révélé le secret de leur lignage: tant y a qu'une bonne moitié d'entre elles ont été identifiées

[1] Voir P. Roger, *o. c.*, p. 79.
[2] Voir Anselme, *o. c.*, t. II, 1726, p. 263—64.
[3] *O. c.*, p. 139.
[4] Voir L. Lalanne, *o. c.*, s. v. Villegagnon.
[5] Voir Anselme, *o. c.*, t. I, 1726, p. 475.

et nous fournissent ainsi des dates plus ou moins précises pour nous aider dans notre tentative de fixer l'époque de la composition du poème.

Nous savons à priori que la chanson a dû être composée entre 1171, date de l'avènement de Huon à la seigneurie d'Oisi, et le 30 août 1190, date précise de sa mort. Après avoir reconnu, parmi les combattantes, Isabelle, devenue reine de France en 1180 et morte le 15 mars 1190, — et qualifiée de »reine» par le poète, — on est à même d'affirmer avec certitude que le *Tournoiement des dames* a été composé entre 1180 et le 15 mars 1190. Il est pourtant possible d'arriver à une plus grande précision encore. Le fait — nous l'avons rapporté plus haut — que le mari d'Aélis de Gallardon n'est devenu seigneur de Gallardon qu'»au plus tôt» en 1188, nous apprend en même temps que le poème ne peut pas être antérieur à cette dernière année. Il faut nous arrêter là, car l'examen des autres dates obtenues ne nous permet pas d'arriver à un résultat plus précis. Comme il n'y a rien dans la chronologie des autres dames identifiées qui contredise le résultat obtenu, on peut donc regarder comme établi que Huon d'Oisi a composé son *Tournoiement* dans l'intervalle de 1188 à mars 1190.

Après avoir fait cette constatation, nous sommes enfin en état d'aborder la question de savoir si, à la même époque, nous pouvons découvrir un état de choses qui ait pu fournir à Huon d'Oisi le motif de la composition d'une satire politique où la chevalerie est accusée de ne plus faire d'exploits d'armes. Ce motif, nous croyons l'avoir trouvé. Comme on le sait, les victoires du sultan d'Égypte en Syrie aboutissant à la prise de Jérusalem le 2 octobre 1187 ont donné lieu à la troisième croisade. Bien que, dès l'automne de 1188, certains groupes de croisés se fussent rendus en Terre-Sainte, l'intervention du roi et du gros des chevaliers traînait en longueur. Quant au roi lui-même, il ne débarqua qu'au cœur de l'été de 1190. Or il régnait en France un mécontentement général à cause de la mauvaise volonté du roi qui oubliait la croisade pour s'occuper de sa guerre contre l'Angleterre. Écou-

tons ce qu'en dit M. J. Bédier[1]: »Après la seconde conférence de Gisors (16 août 1188), on se rappelle que la reprise de la guerre entre Philippe Auguste et Henri II fut un scandale pour tous ceux qui désiraient la croisade et que de nombreux barons, Philippe de Flandre par exemple et Thibaut de Blois, refusèrent de prendre part aux hostilités entre le roi de France et le roi d'Angleterre, et firent serment de ne combattre contre des chrétiens qu'après qu'ils auraient accompli leur vœu de croisés . . . En avril 1189 le cardinal-légat Jean d'Anagni, lassé de ses retards [de Philippe Auguste], le menaça de l'excommunication . . . Des milliers de partisans de la croisade ont pu et dû, en cette année 1189, croire que Philippe Auguste ne partirait jamais.» Il nous semble tout à fait vraisemblable que notre poème a été écrit précisément cette année-là pour stimuler par sa fine satire l'intérêt pour la croisade, et pour exprimer, par le même moyen, l'indignation provoquée par l'indifférence du roi et de la plupart des grands seigneurs, à un moment où le mécontentement avait évidemment atteint son apogée. Qu'il vise le roi lui-même, c'est ce qui résulte de la mention expresse de la reine. Que Huon d'Oisi lui-même fût animé de tels sentiments[2], cela devient déjà probable si l'on songe à la proche parenté qui l'unissait au comte Thibaut de Blois dont nous venons de parler et qui était son beau-père; mais, ce qui vaut mieux, il en existe une preuve convaincante, fournie par Huon lui-même dans la chanson Raynaud 1030, datant de cette même année 1189.[3] Cette pièce, dont le contenu est trop

[1] *Les chansons de croisade*, Paris, 1909, p. 60—61.

[2] Rappelons ici les termes dans lesquels Conon de Béthune exprime son indignation dans une chanson de croisade (*Ahi! Amors, com dure departie.* Raynaud 1125. Éd. A. Wallensköld, Paris, 1921, p. 6), composée après la prise de Jérusalem par les Sarrasins en 1187:

Honi soient tot chil ki remanront,
S'il n'ont poverte ou viellece ou malaige!
Et cil ki sain et jone et riche sont
Ne poevent pas demorer sans hontaige. (v. 21—24).

[3] Voir J. Bédier, *o. c.*, p. 60.

connu pour qu'il soit nécessaire d'en faire ici la relation, est inspirée par une violente indignation contre ceux qui ne vont pas en croisade, mais qui restent en France avec un roi oublieux de ses devoirs. Si l'intention de l'auteur, dans le *Tournoiement des dames*, est assez obscure et déguisée sous une ironie légère, ici elle n'est pas dépourvue de clarté: Huon d'Oisi a certainement nourri les mêmes sentiments que son beau-père à l'égard de ceux qui manquaient à prendre la croix, et c'est ainsi que notre interprétation des intentions du poète dans le poème qui nous occupe devient complètement justifiée.

Notre étude est finie. Comme l'avait prévu M. Jeanroy, elle a révélé, croyons-nous, l'événement historique auquel se rattache le poème ainsi que son caractère de satire politique.

IV

Une dame de Canaples destinataire d'une chanson anonyme du XIII[e] siècle.

Gaston Raynaud, dans sa *Bibliographie des chansonniers français* (n:o 384), indique un *unicum* du manuscrit *R* comme ayant été publié par Dinaux.[1] Ce n'est cependant qu'une édition partielle, puisque des cinq couplets et de l'envoi dont se compose la chanson dans le manuscrit, Dinaux n'a publié que les premier, troisième et cinquième couplets ainsi que l'envoi. La raison pour laquelle elle nous occupe sous cette rubrique est qu'elle contient, dans l'envoi, la mention d'une *dame de Canapes*, destinataire de la chanson. Il y a lieu en effet de voir dans quelle mesure elle peut être identifiée.

Voici d'abord le texte intégral de la chanson, restée partiellement inédite.

---

[1] *Trouvères, jongleurs et ménestrels du Nord de la France et du Midi de la Belgique*, III: *Les trouvères artésiens*, Paris et Valenciennes, 1843, p. 63.

Raynaud 384.

Manuscrit: *R* (*Pb*[8]), fol. 147; musique.
Versification: a b a b c c d d *e e*. Cinq *coblas unissonans* (aus our is ir ie) avec un envoi de deux vers.
7 7 7 7 7 7 10 10 10 10

I
Bien doi chanter liés et baus
Et gracïer bonne Amour
Qui m'envoie si doulz mals
Que ne puis avoir le jour
Que lez sent grief, ce m'est vis:
Si est mez cuers raemplis
De tous biens que riens ne mi puet nuisir,
Ainçois me fait entierement haïr,
Pour miex valoir, barat et tricherie,
Et loyauté amer et cortoisie.

II
Moult est signouriex et haus
Li malz dont j'ai tel vigour.
Trop seroie desloyaus,
Se n'estoie sans retour
Tous jours mays de lui saisis
Pour celi ou sui sougis,
Tout fust si que ne me vausist merir,
Si serai je, quar j'aim trop miex languir
De si doulz mal tous lez jours de ma vie
Qu'avoir tous biens qui ne meuvent d'amie.

III
Hé! douce dame royalz,
Plainne de senz et d'onnour,
Emploier voeil mez travaux
En vous amer sans folour;
Si sui je de vous souspris
Que, s'estoie .M. ans vis,

I — 5 *Corr.* griés (?) — 8 Ains me.
II — 18 trop *manque*.

Ne voeil je mais de vo dangier issir.
Amours m'i doinst si vraiement tenir
Que Loyautez se tiengne a bien paÿe,
Tout ne m'en soit ja la painne merie.

IV J'aim miex que soie loyaus
Et que j'endur ma dolour
Qu'estre envers ma dame falz
Ne qu'avoir par malvais tour
De li mez plaisanz delis.
Cilz n'est mie fins amis
Qui veult l'onnour de sa dame amenrir;
Chascuns le doit eschiever et laidir.
Voeilliez m'aidier, douce dame jolie,
Si voir qu'a vous ne pensai vilonnie.

V Franc cuers gentils liberaux,
Corps jolis de noble atour,
Je ne sui paz vos parals,
Quar je n'ai pas tant valour
Que doie estre en tel lieu mis.
Assez me seroit meris
Mez servicez, se volez consentir
Que par vo gré puisse mon chant furnir
En vous servant, dame tres bien norrie:
Plus paiement demander je n'os mie.

VI Cheste chanson soit ma dame envoïe
De Canapes, si en ert miex prisie.

Le nom de Canapes ne se trouve pas dans le *Dictionnaire des Postes et des Télégraphes*, mais bien celui de Canaples (Somme, arr. Doullens, cant. Domart). Divers actes, depuis 1160 jusqu'en 1638, mentionnent cette localité sous les graphies

IV — 39 me aidier.

Canapes, *Kanapes* et *Chanapes*, dès 1186 à côté de *Canaples*, *Chanaples*.[1] L'identité du Canapes de la chanson et du Canaples du département de la Somme serait ainsi prouvée sans autre forme de procès, n'était la mention d'un autre Canaples, ancien manoir et fief situé dans le Pas-de-Calais (arr. Montreuil, cant. Campagne-lez-Hesdin, comm. Hesmond), également connu sous la forme de *Canapes*, attestée dans un document de 1372, à côté de celle de *Canaples* (XIV^e^ siècle).[2] Duquel des deux la dame destinataire de la chanson tire-t-elle son nom?

Mes recherches généalogiques ont donné les résultats suivants. Il y a eu autrefois deux familles de Canaples. L'une était une branche de la maison d'Amiens, l'autre issue de la maison de Créqui. Amiens étant le chef-lieu du département actuel de la Somme, il est sans doute permis d'identifier le Canaples ayant appartenu à une branche de la famille d'Amiens au Canaples situé dans ce même département à environ 18 kil. du chef-lieu.

L'ancienne seigneurie de Créqui, dans l'Artois, tirait son nom du petit village de Créqui près de Fruges (ch.-l. de canton, Pas-de-Calais, arr. Montreuil): on peut donc voir dans le Canaples de l'arrondissement de Montreuil le fief ayant appartenu à une branche de la maison de Créqui.

Nous constatons donc l'existence de deux localités nommées Canaples auxquelles se rattachent deux familles nobles distinctes. Il semble que les seigneurs de Canaples du Pas-de-Calais issus de la maison de Créqui aient fait leur apparition à une époque beaucoup trop tardive pour pouvoir être pris en considération lorsqu'il s'agit de la famille dont faisait partie la dame de la chanson. Le comte de Loisne (*l. c.*) n'a trouvé aucune mention antérieure au XIV^e^ siècle de la localité même du Pas-de-Calais; c'est seulement au XV^e^ siècle que moi-même j'ai

---

[1] J. Garnier, *Dictionnaire topographique du département de la Somme*, dans *Mémoires de la Société des antiquaires de Picardie*, 3:e série, tome I:er, Amiens, 1867.

[2] Comte de Loigne, *Dictionnaire topographique du département du Pas-de-Calais*, Paris, 1907.

rencontré la première mention d'un seigneur de Canaples descendant des Créqui.[1] Comme la chanson anonyme envoyée à la dame de Canapes ne saurait être postérieure au XIII[e] siècle,[2] il ne pourrait donc pas s'agir ici d'un membre des Canapes de la branche de Créqui. Il ne nous reste ainsi que la famille du même nom issue de la maison d'Amiens. C'est là qu'il faut chercher la dame honorée par le poète anonyme.

C'est de bonne heure que la terre de Canaples figure parmi les possessions des seigneurs d'Amiens, bien qu'elle ne leur ait pas appartenu originairement. Elle a été apportée à cette maison par Gui de Long (G u i d o d e L o n g o) qui épousa Mahaut, devenue, à la suite de la mort de son frère Aleaume d'Amiens (vers 1147), seule héritière des biens des châtelains d'Amiens. Il est connu sous le nom de Gui d'Amiens et se qualifie comte et châtelain d'Amiens.[3] Ce n'est pourtant que d'un de ses arrière-petits-fils que la branche des seigneurs

[1] Il s'agit de Jean de Créqui, seigneur de Canaples, qui combattit dans les rangs des Bourguignons contre Charles VII et mourut en 1473 (voir L. Lalanne, *Dictionnaire historique de la France*, 2[e] édition, Paris, 1877).

[2] Il est impossible de dater la chanson d'une manière exacte. Le manuscrit (*Pb*[8] de Raynaud, *R* de Schwan) date du XIV[e] siècle (voir A. Jeanroy, *Bibliographie sommaire des chansonniers français du moyen âge*, Paris, 1918, p. 9); les pièces qu'il comprend appartiennent au XIII[e] siècle, il y en a même qui datent du XII[e]. Le fait que notre chanson se trouve au milieu d'une série de pièces anonymes et uniques, qu'elle est précédée d'une chanson (R. 500) attribuée à Adam de la Halle par d'autres manuscrits et qu'elle est suivie de deux chansons (R. 1973 et R. 2024) attribuées ailleurs au même chansonnier, nous autoriserait-il à supposer que ces chansons anonymes sont des chansons tardives et que par conséquent notre chanson, elle aussi, daterait du dernier tiers du XIII[e] siècle? On ne peut rien affirmer à cet égard et il faut avouer qu'en général les chansons du manuscrit se suivent sans aucun ordre établi.

[3] Pour ces renseignements et pour ceux qui suivent, voir *Dictionnaire historique et archéologique de la Picardie*, III, *Arrondissement d'Amiens. Cantons d'Oisemont, Picquigny, Poix et Villers-Bocage*, Paris, 1919, et J. Noulens, *Maison d'Amiens, histoire généalogique*, Paris, 1888, p. 71 ss. et 144 ss.

de Canaples tire son origine. Le fondateur en est Thibaut d'Amiens, troisième fils de Dreux I^er^ d'Amiens, sire de Vignacourt et de Flixecourt [1] (qui en 1195 était mort), et de Mathilde (Marguerite?) de Saint-Pol. Le sceau de Thibaut, conservé sur un acte de vente de 1238, le qualifie de seigneur de Canaples. Il est inscrit sur la liste des nobles des comtés de Flandre, d'Artois et de Picardie qui s'étaient distingués à Bouvines (1214); la ceinture de chevalier lui fut donnée, sur le champ de bataille même, par Philippe Auguste. En mars 1221 il assigna à l'abbaye de Saint-Martin aux Jumeaux, sur le cens de Canaples, pour la célébration d'un service annuel en l'honneur de sa femme Béatrix, antérieurement trépassée, vingt sols de rente, pour suppléer au capital de vingt livres qu'il avait promis audit monastère. On ne sait pas le nom de famille de sa femme Béatrix ni celui d'Aélis, sa seconde femme, avec laquelle il était marié dès juin 1226.[2] Quelque temps avant sa mort, au mois d'avril 1252, Thibaut, sa femme Aélis et Pierre, son fils aîné, assistent à la consécration épiscopale d'une chapelle fondée par eux au château de Canaples. Ce Pierre d'Amiens, chevalier, fut le successeur de son père (en 1252) et se qualifiait, comme lui, sire de Canaples, ce qui appert, entre autres, de son sceau apposé à un document de 1269 avec cette légende: S i g. P e t r i d e A m b i a n i s m i l i t i s d o m i n i d e C a n a p e s.[3] Il ressort d'une charte du mois d'avril 1259 [4] qu'il était marié avec Ymanie, dont on ignore le nom de famille. Un autre acte, daté du 2 août 1262 et signé de cette même Ymanie, est muni d'un sceau qui lui attribue le titre de dame de Canaples: S i g i l l u m Y m a n i e d o m i n e d e C a n a p e s. A Pierre d'Amiens, seigneur de Canaples, qui vivait encore en 1279 et était mort avant mars 1284, succéda son fils Gilles d'Amiens, chevalier, le dernier des seigneurs de Canaples. Il sanctionna, en mars 1284, tous les actes de bienfaisance de son père, ce

[1] Communes de la Somme, arr. Amiens, cant. Picquigny.
[2] Voir J. Noulens, *o. c.*, *Pièces justificatives*, p. 402.
[3] Voir J. Noulens, *l. c.*, p. 410.
[4] Voir *ib.*, p. 407.

qui donne à croire qu'il n'y avait pas bien longtemps que son père était mort. De sa femme, restée inconnue, il n'eut qu'une seule fille, Marthe, qui épousa en premières noces Baudouin IV, seigneur de Créqui, dont elle n'eut pas d'enfants, et, après la mort de celui-ci [1], Jean de Picquigny, seigneur de Saint-Ouin.

Nous l'avons vu, la branche des seigneurs de Canaples, issue de la maison d'Amiens, n'a pas été de longue durée. Elle ne comprend que trois générations: Thibaut d'Amiens, son fils Pierre et son petit-fils Gilles, qui ont été seigneurs de Canaples depuis quelques années avant 1200 jusqu'à un certain temps après 1284. Il faut que la dame de Canaples de notre chanson soit identique à la femme de l'un de ces seigneurs, ou peut-être à Marthe, fille du dernier seigneur de Canaples. Nous croyons devoir éliminer tout d'abord Béatrix, la première femme de Thibaut d'Amiens, décédée déjà en 1221, puisqu'il semble que l'époque à laquelle elle appartient est trop reculée pour pouvoir être celle de la composition du poème. Quant aux autres dames de Canaples, à savoir Aélis, la seconde femme de Thibaut, Ymanie, femme de Pierre d'Amiens, la femme, anonyme pour nous, de Gilles d'Amiens et enfin même Marthe d'Amiens, leur fille, il n'y a pas moyen de donner la préférence à l'une plutôt qu'à l'autre.

---

[1] Il était mort en 1289; voir De la Chenaye-Desbois et Badier, *Dictionnaire de la Noblesse*, 3e édition, t. VI, Paris, 1865, s. v. *Créquy*. Nous ne voyons dans cette union entre les familles de Canaples (Somme) et de Créqui qu'une rencontre fortuite assez curieuse; elle ne pourrait avoir aucun rapport avec la création, plus tard, d'une branche de Canaples de la maison de Créqui.

Holger Petersen Dyggve.

Tableau généalogique des seigneurs de Canaples de la maison d'Amiens.

Aleaume d'Amiens (m. vers 1147 sans enfants) — Sa sœur *Mahaut d'Amiens*, dame de Vignacourt
ép. Gui de Long, seigneur de Flixecourt

|

Aleaume (*d'Amiens*), s:r de Vignacourt et de Flixecourt (m. 1176)
ép. Ade

|

Dreux d'Amiens, s:r de Vignacourt et de Flixecourt (m. 1195)
ép. Mathilde (Marguerite?) de Saint-Pol

|

I — Leur troisième fils *Thibaut d'Amiens*, s:r de Canaples (m. 1252)
ép. 1:o Béatrix, (m. avant mars 1221) — 2:o (av. juin 1226) Aélis (elle vivait encore en 1252)

|

II — Son fils (avec Béatrix ou Aélis?) *Pierre d'Amiens*, s:r de Canaples (m. av. mars 1284)
ép. (av. avril 1259) Ymanie

III — *Gilles d'Amiens*, dernier s:r de Canaples
ép. X

IV — *Marthe d'Amiens*, dame de Canaples
ép. 1:o Baudouin IV, s:r de Créqui (m. 1289), 2:o Jean de Picquigny, s:r de Saint-Ouin

Das altsächsische Taufgelöbnis.

[Besondere Umstände haben es veranlasst, dass die für die Suolahti-Festschrift bestimmte grössere Arbeit über den »Schreiber des Hildebrandsliedes und die Anfänge des altsächsischen Schrifttums» nicht rechtzeitig vorgelegt werden konnte. So sei es mir erlaubt, eine Einzelheit aus dem Rahmen der grösseren Arbeit herauszulösen und als nachträglichen Gruss Herrn Professor Suolahti zu widmen. Den Forscher, der die Erkenntnis des fremden Wortguts im älteren Deutschen vielfach gefördert hat, der schon früh auf die Wichtigkeit der Erforschung des ags. Einflusses auf das älteste deutsche Schrifttum hingewiesen hat, interessiert vielleicht auch ein besonders deutlicher Fall, der in die Werkstatt der deutsch-fremden Berührungen führt.]

Die Arbeit, aus der hier ein Teil gegeben wird, hat es sich zur Aufgabe gestellt, den Aufbau einer sächsischen Schreibform im Einflussgebiet von Mainz-Fulda zu zeigen, die Anregungen, die ihr hierbei wie aus den hochdeutschen, so auch fraglos aus den angelsächsischen Schreibgebräuchen (so besonders im verwandten Konsonantismus) erwuchsen. Sie hatte versucht, die Schreibbemühungen des sächsischen Mönchs, der den hd. Fuldaer Hildebrandstext in der ihm gewohnten Schreibform, doch zweifellos hochdeutsch gemeint, abschrieb, im Zusammenhang der orthographischen Beobachtungen an altsächsischen Stücken, die dem fuldischen oder mainzischen Missionskreise entstammen, zu sehen. In dieser Gruppe war auch das As. Taufgelöbnis zu betrachten, das man von jeher gern mit dem Hildebrandslied vergleichend zusammengestellt hat. Neuerdings noch hat es Neckel[1] in diesem Sinne herangezogen, der hier eine entsprechende »unvollkommene Umschrift aus dem Ahd. ins As.» findet wie dort. So wenig ich mich

[1] Beitr. 42, 105. Vgl. auch Baesecke, ZfdA. 58, 277, Anm. 1.

für das auch noch in seiner as. Schreibweise m. E. durchaus hd. gemeinte Hild. dieser Charakterisierung anschliessen kann, so wenig auch für die Zusammenstellung mit dem As. Taufgel. Die Einstellung beider Stücke nach Ausgang wie Ergebnis ist völlig verschieden. Dies für das Hild. vom sächs. Standpunkt aus zu zeigen, muss nun späterer Veröffentlichung vorbehalten bleiben; die folgenden Zeilen werden die Entstehung des As. Taufgel. betrachten.

Es kommt mir dabei nicht auf bestimmte Einzelfragen an, die die Forschung vielfach beschäftigt haben, sondern allein auf die Sprachfrage. Wenngleich die sprachlichen Bedingungen, unter denen das Taufgel. entstand, in Mainz wie in Fulda in gleicher Weise Geltung haben, so scheinen die äusseren Verhältnisse überzeugender auf Mainz als Entstehungsort der Übersetzung zu weisen, wenn man auch die Möglichkeit, dass die Übersetzung mit der Tätigkeit des Fuldaer Abts Sturm († 779) und der Seinen in Beziehung stehen könne, nicht verkennen kann. — Die auseinandergehenden Ansichten über das As. Taufg. sind so zahlreich, dass hier nur einige typische aufgeführt werden können: Nach Scherer, Denkmäler[3] II, 319 wurde die fuldische Formel »vielleicht mit hilfe eines Angelsachsen ins Sächsische, speziell ins Engrische» umgeschrieben. Da zu Scherers Zeit ein sprachlich fassbarer Begriff mit der Bezeichnung engrischer Dialekt nicht verbunden sein konnte, der erst gegenwärtig sich aus dem bisher mehr oder weniger allgemeinen Begriff »Altsächsisch» loszulösen beginnt, so ist diese Bestimmung, wie Scherer auch im Zusatz angibt, nur aus dem fuldischen Missionsbezirk erschlossen.[1] Die Anschauung Neckels, der ebenfalls (unvollkommene) Übersetzung aus dem Hd. ins As. annimmt, war schon erwähnt. Steinmeyer, Kl. ahd. Denkmäler S. 21, vermutet, dass »ein der Sprache des Missionsgebietes kundiger Rheinfranke mit der Redaktion der Formel betraut (wurde), nicht ein gebürtiger Niederdeutscher»; so erklären sich ihm die hd. Spuren. Andere wieder schreiben

[1] Ein sachliches Bedenken s. schon bei Jostes, ZfdA. 40, 185.

diese dem Mainzer Schreiber zu, z. B. Kögel, Grundriss[1] II 158, Leitzmann, Beitr. 25,578, dem Grienberger, Beitr. 47,452 folgt, Pongs s. u., Ehrismann, der in seiner Literaturgeschichte[2] 298 das Stück als as. bezeichnet, doch mit »hd. Spuren, die von dem Mainzer Schreiber herrühren können», aber, nach Anm. 3, auch aus der fränkischen Vorlage. Leitzmann a. a. O. hielt die von einem nicht-sächsischen Schreiber in Mainz kopierte Vorlage unseres Textes für sächsisch, u. zw. »rein ostfälisch» im ingwäonischen S. O. des Gebietes, im Friesenfeld, beheimatet.[1] Auch die Literaturgeschichte von Siebs-v. Unwerth spricht S. 204 von as. Vorlage mit »englisch-friesischem» Einschlag, bemerkt aber kritisch dabei, dass die Form *halogan* jedenfalls nicht friesisch sei. Friesische Anklänge im sächsischen Text hatte schon früher vor allem Kögel gefunden unter bestimmter Ablehnung ags. Berührungen[2], während Wadstein, Kl. as. Denkmäler S. 120, neben den friesischen »vielleicht» auch ags. Spuren sieht. — Eine nd.-ags. Vorlage, abgeschrieben von einem hd. Mainzer Schreiber, setzt Pongs[3] an. — Die Arbeit eines Angelsachsen hatte früh schon Massmann[4], dann Wackernagel[5] erwogen, auch Scherer, der freilich gegen Wackernagel das einmalige *and* für das einzige notwendig ags. Wort hielt. Wackernagel denkt sich eine Mischsprache, Übersetzung aus hd. Vorlage, die Übersetzer »hielten, da es ihnen weder auf durchgreifende Übertragung derselben in die eigene Mundart noch auf genaues Abschreiben ankam,

---

[1] Beitr. 25, 583. Doch ist die Auffassung der »Ingwäonismen» im As. seitdem stark revidiert. Vgl. z. B. Rooth, Borchlingfestschrift, S. 24 ff., E. Schröder, ebd. S. 14 ff.

[2] Grundriss[2] III, 58: »Das Sächsische des Stückes weist allerhand Eigentümlichkeiten auf; es zeigt Berührungen mit dem Friesischen, aber nicht mit dem Ags.» Vgl. auch seine Literaturgeschichte S. 446. Die polemische Ablehnung ags. Bestandteile hebt m. E. diese besonders hervor.

[3] Das Hildebrandslied, S. 172.

[4] Die deutschen Abschwörungs-, Glaubens-, Beicht- und Betformeln. Quedlinburg u. Leipzig 1839, S. 25 ff., bes. 27.

[5] Zfd Phil. I, 298.

je nach Zufall die hd. Worte und Laute und Flexionen fest, z. B. *forsachistu*, *gotes*, teils brachten sie ihre ags. mit hinein, z. B. *allum*, *and*, teils und noch mehr gerieten sie in eine Mischung beider, z. B. *genotas*». »Eine wirkliche Mischung» findet auch Baesecke, Reallexikon der deutschen Literaturgesch. I, 46, der sich ZfdA. 58, 277 Anm. im ganzen Neckel anschliesst: »eine mangelhafte Umsetzung, in der neben hd. Resten der ags. Schreibereinfluss grassiert». Im Verlaufe seiner weitreichenden Studien über die ags. Mission, den ags. Schreibeinfluss, Fulda[1] spricht B. schliesslich die Überzeugung aus, dass das As. T. eine in Mainz durch einen Angelsachsen hergestellte Umschrift aus dem Hd. darstellt. — Hauck, Kirchengeschichte II² 392 A. 1, schloss aus der sprachlichen Form auf »einen in Niedersachsen wirkenden Engländer». »Ags. Federn» vermutet auch Schlüter in seinen Untersuchungen z. Gesch. d. as. Spr. S. 104.

Die Frage steht also zwischen einem niederdeutschen, einem hochdeutschen, einem angelsächsischen Übersetzer, eines lateinischen, eines hd. Textes, zwischen einem sächs. Text, von einem Hd. oder von einem Ags. abgeschrieben, mit hd., mit engl.-fries., mit friesischen, mit ags. Zügen. Übereinstimmung ist heute wohl darin erreicht, dass das in einer Mainzer Handschrift überlieferte, wohl in Mainz (s. o.) in ags. Schrift geschriebene Stück in die Bekehrungszeit unter Karl dem Grossen gehört. Im einzelnen gehen auch hier die Ansetzungen auseinander. Ist die Entstehungsgeschichte, die ich im folgenden aufstellen möchte, richtig, so muss die Übersetzung doch in die Frühzeit der karolingischen Missionsperiode gehören, ehe das Sächsische eine eigene kirchliche Terminologie besass, also wohl in die 70er bis 80er Jahre des 8. Jhd. Die vorliegende Handschrift, die wohl als Abschrift zu gelten hat (s. auch unten S. 118 über die Wiedergabe der Konjunktion »und»), kann entsprechend jünger sein.

---

[1] Der Vocabularius Sti. Galli in der ags. Mission, Halle 1933, S. 111 f., 160.

Als die vorliegenden Ausführungen völlig fertiggestellt und zum Druck bereit waren, erschien Heft 3 der Zeitschrift f. deutsches Altertum 71 mit einer von Goswin Frenken in kölnischen Humanistenhandschriften gefundenen neuen Form eines altsächsischen Taufgelöbnisses, das St. Broelmann um die Wende des 16. und 17. Jhd. aus einer Handschrift im Besitze von St. Cäcilien in Köln abgeschrieben hat. Frenken hat a. a. O. schon das Wichtigste zu diesem Stück selbst zusammengetragen. Es gehört dem mehrfragigen Typus an (S. 103, 120), doch fehlt ihm im Vergleich mit dem Fränk. T. die Trinitätsfrage und der Sündenerlass. Auch sind die Fragen nicht wie im Fränk. einzeln gestellt, sondern wie in den lateinischen Bekenntnissen ohne neue Einführung an das Bekenntnis zum hlg. Geist angeschlossen. Frenken weist auch schon auf den besonderen Nachdruck, der hier auf der Auferstehungsstelle liegt, die sich ähnlich auch in einem ordo findet, der in der gleichen Handschrift steht wie der As. Beichtspiegel. Es kann hinzugefügt werden, dass auch der Nd. Glaube (Steinmeyer S. 363), der aber sonst ganz unverwandt ist, diese leibliche Auferstehung ebenso betont (*that ic . . . in theme sulven live the ic hir nu scine sterven scel wir ubstanden scel, gode rithe given scel . . .*), aber s. auch eine entsprechende Fassung in der Handschrift der Freisinger Paternosterauslegung (Denkmäler[3] II, 440, me resurrecturum in eadem carne qua nunc vivo). Die symbol- und kirchengeschichtlichen Fragen, die sich hieran knüpfen, müssen hier übergangen werden, wo überhaupt nur ein kurzer Hinweis auf dieses neue Taufgelöbnis im Hinblick auf etwaige Vergleiche gegeben werden soll. Das eben angeführte zeigt, dass es sich nicht nur von dem kürzesten Typus des As. T. scheidet, dass es auch grundlegende Verschiedenheiten vom Fränk. T. trennen wie auch von der von Hraban (S. 100 Anm. 2) überlieferten Fuldaer Taufordnung. Es gehört eben auch nicht wie das Fränk., wie das As. T. nach Mainz-Fulda: dem Fundort, der Sprache, den Beziehungen nach gehört es in die Kölner Diözese, repräsentiert eine im westl. Westfalen zu Ende des 9. Jhd. gebrauchte Form. Wortschatz, Laut- und Flexionsstand stellen es in die nächste Nähe der in Düsseldorfer Handschriften erhaltenen Essener Denkmäler, namentlich des Beichtspiegels, der Essener Glossen, in das Gebiet Essen, Werden.

Es ist für unsere weiteren Ausführungen nicht uninteressant, dass das Altwestf. Taufg. (wie wir es wohl bezeichnen dürfen im Unterschied von dem bisher bekannten altsächs. T., das im folgenden weiter As. T. genannt wird) die Übersetzung von Satanas wie das Fränk. durch *unholda* gibt, einer kontinentalen

Tradition folgt (s. S. 103), die wir beim As. T. vermissen. Neben *geld* (s. S. 108) kennt das Altwestf. T. auch schon das Fremdwort *offar*, das dem As. T., auch noch dem Hel. fehlt; aber auch schon die Form dieses Wortes scheidet es dialektisch von dem Gebiet, für das As. T. bestimmt ist (vgl. Borchlingfestschrift S. 266; ofäl. *oppar*), kennzeichnet es auch als jünger. Für über ein Jahrhundert jünger wird man, wie vorher schon angedeutet war, die vorliegende westfäl. Überlieferung halten müssen (Ende 9., Wende 9./10. Jhd.) nach dem Stand der Endungen, der Entwicklung *ahter* < *after* (auch Bedahomilie, Nd. Glaube), der durchgehenden Schreibung *v* (*u*) für älteres *b*, aber auch kaum viel später, denn noch sind die *i* vor Vokal bewahrt (*uuillion*, *gilouiu*), sind die auslautenden *-u* (*farsaku*, *sunu*) ungestört.

Abrenuntio, credo sind auch deutsch ohne Pronomen *farsaku*, *gilouiu* übersetzt gegen den deutschen Gebrauch in Taufgelöbnissen oder Glaubensbekenntnissen. Das lässt eine lateinische Vorlage vermuten. Dabei aber sind und das ist wohl wichtig für die Geschichte derartiger Übersetzungen überhaupt einige traditionelle deutsche Ausdrücke beibehalten, so das schon genannte alte deutsche *unholda*, nicht *diuval*, für Satanas oder das seltene *gelp*. Aus solchen Traditionen versteht man die bei aller Abweichung dem Fränk. T. doch ähnliche Übersetzung der 3., bzw. im Altwestf. T. 1. Abschwörungsfrage. Völlig anders ist das As. T. Das Wort *gelp* aber eröffnet noch eine weitere Beziehung. Frenken schon hat in diesem Zusammenhang den bekannten Briefwechsel zweier Erzbischöfe (Gallée, As. Sprachdenkmäler S. 252, Jostes, ZfdA. 40, 187 ff.) genannt, »catecuminus . . . renuntiet maligno spiritui et omnibus dampnosis eius (et) pompis. Pompas autem nos dicimus *siniu gelp anda* (?) *sinen uuillon*». Das Altwestf. und das Fränk. T. geben *willon* (*uuerkon endi uuillion*) in der zweiten Frage; in der 1. Frage aber schwört das Altwestf. T. *hethinon geldon endi gelpon* ab. Dass diese Fragen (die 1. entspricht der Fränk. 3. Frage) wohl erst allmählich ausgestaltet sind, vermutet auch Ehrismann zum Fränk. T. (Litgesch. S. 300 Anm.). Der Briefwechsel zeigt, dass um 800 eine ältere deutsche Form bestanden hat, abweichend vom As. T., er zeigt auch, in welcher Weise die Auffassungen weiter gegeben werden konnten. Jostes vermutet die Erzbischöfe von Mainz und Köln als Korrespondenten und hält den Mainzer für den Schreiber. Seine Ansicht, die sich auf das Primat von Mainz gründet, scheint mir nicht unanfechtbar: Es ist kaum zu vermuten, dass der Mainzer die Stelle, in der er den gängigen Gebrauch anführt, nd. zitiert, die unverschobene Form *gelp* scheint eher nach Köln als nach Mainz zu gehören, und im Altwestf. T. aus

der Kölner Diözese finden wir jetzt das Wort wieder für pompis, wie angegeben. Man wird daraus auf eine ältere Kölner (mfränk. oder nd.) Fassung schliessen müssen, einfacher als die vorliegende, wie wir im weiteren auch eine ältere Mainzer Form erschliessen werden. Die seltene Teilung der Abschwörung in vier Fragen mag vielleicht mit der Benutzung einer älteren Form bei Aufstellung der ausgeführteren zusammenhängen.

Aber diese Fragen müssen in der Schwebe bleiben, da die Erwähnung hier nur den Zweck hat, auf diese zweite sächs. Formel zu weisen, die bei allen Unterschieden sich doch mit dem Fränk. vergleichen lässt, während sie vom As. T. völlig abweicht. Nicht mehr wie dieses sagt sie den einzelnen Göttern ab, sondern heidnischem Tun, Heidentum (hethin(n)ussia) im ganzen (vgl. Beichtspiegel *ik gihorda hethinnussia endi unhrenia sespilon, ik gilofda thes ik gilouian ni scolda*), dem heidnischen Götzendienst, auch darin jünger als das As. T.

Der Text ist von Broelmann, wenn auch nicht ganz fehlerlos, doch überraschend gut übermittelt. Ihn in die vorliegende Arbeit noch einzuarbeiten, war nicht mehr möglich, aber auch für meine Zwecke nicht nötig, da das As. Taufg. ganz andere Fragen stellt, diese Kölner Form völlig ohne Zusammenhang mit ihm ist. Doch habe ich nachträglich wichtigere Formen vergleichend in die Anmerkungen bringen können.

Die Bedeutung der Angelsachsen für die Mission Mitteldeutschlands und Sachsens ist bekannt [1], bekannt auch, dass der (wenn auch zunächst noch nicht erfolgreiche) Wunsch, gerade den »Altsachsen» [2] das Heil zu bringen, immer wieder

[1] S. u. a. A. Hauck, Deutschland und England in ihren kirchlichen Beziehungen, Leipzig, 1917; ders., Kirchengeschichte Deutschlands, Bd. I, II; H. v. Schubert, Gesch. der christlichen Kirche im Frühmittelalter, Tübingen 1921, 288 ff.; H. Lau, Die ags. Missionsweise im Zeitalter des Bonifaz, 1909; Baesecke, Vocabul. Sti. Galli, im ganzen und S. 155 ff.

[2] Die seltsame Form »Altsaxones» s. Mon. Germ. Hist. Ep. III, Nr. 21, S. 269, »Gregorius papa universo populo provinciae Altsaxonum»; Antiqui Saxones stets bei Beda, Hist. eccl. gentis Angl. ed. Plummer z. B. V, 10, 299: »duo quidam presbyteri de natione Anglorum (d. s. die beiden Ewalde) . . . venerunt ad provinciam Antiquorum Saxonum» V, 11 »a gente Antiquorum Saxonum» u. ö. In der Volkssprache *Eald Seaxe*.

mit dem Bewusstsein der Stammesverwandtschaft begründet wird[1]: Als Bonifatius die englische Christenheit ansucht, für die Bekehrung der heidnischen Sachsen zu beten, fügt er hinzu: »Miseremini illorum, quia et ipsi solent dicere de uno sanguine et de uno osse sumus.»[2] Der ags. Priester Vigberht schreibt an den Mainzer Erzbischof Lul: »Si in regione gentis nostrae id est Saxanorum aliqua ianua divinae misericordiae aperta sit, remandare nobis id ipsum curate. Quam multi cum Dei adiutorio in eorum auxilium festinare cupiunt.»[3] Dies Bewusstsein näherer Gemeinschaft mit den Sachsen als mit den Hochdeutschen scheint nicht nur geschichtlich, sondern, bei allen Unterschieden, auch sprachlich wirksam gewesen zu sein, offenbar bedingt durch den vom Hd. abweichenden gemeinsamen Konsonantismus, auch z. T. den Wortschatz, scheint auch von hd. Seite gefühlt zu sein, und es ist wohl auch von hier aus erklärlich, wenn der as. Schriftaufbau in gewissen Zügen dem ags. Vorbild folgt.[4] Zu Bonifatius' Zeiten ist freilich von einer Wirksamkeit in Sachsen noch wenig zu sprechen, fand die christliche Lehre nur in vereinzelten Gruppen und Plätzen Anhänger; sein Wirkungsgebiet lag in Thüringen, Hessen, Franken, in Friesland.

Die vielfach aufgeworfene Frage, ob das As. Taufgel. in die Zeit des Bonifatius zurückgeht, hat für die volkssprachlichen

[1] Vgl. bes. Lau, a. a. O., der zahlreiche Belege zusammenstellt.

[2] Mon. Germ. Hist. Ep. III, Nr. 16, S. 294, vom Jahre ca. 717.

[3] Ebd. Nr. 137, S. 422.

[4] Das gilt nicht nur von der Übernahme einzelner Zeichen, þð, die ja auch ins Hd. dringen (Tatian), sächsisch aber den gleichen Lautwert wie ags. haben, noch überzeugender ist, worauf ich schon mehrfach hingewiesen habe, die Schreibung der Nasalspiranten, die im Sächsischen der Heliandzeit sicher noch, mindestens vor þ, nasalen Vokal hatten, aber nach ags. Muster ohne jede Spur des Nasals geschrieben werden. Wenn der Hildebrandschreiber, der so aufgebauten sächsischen Schreibweise folgend, *usere* (sächs. wäre *use*) *gud-* (st. *gund*) schreibt, so ist das nur sächs. »Orthographie» für *unsere*, die hd. Form, die er in der Tat in sächs. Schreibweise wiedergibt, nicht die sächs. Form. Ähnliches lässt sich Punkt für Punkt nachweisen.

liche Übersetzung, die uns interessiert, keine Geltung, ist für sie mit Recht verneint worden.[1] Diese allereinfachste Bekenntnisformel, beschränkt auf das reine Bekenntnis zu Gott, Christus, dem hlg. Geist, veranlasste in ihrer Einmaligkeit, die eine Einstellung in die Geschichte der Symbolformel so schwierig macht, in Abweichung von der zum Vergleich bereiten fränkischen Formel und von dem, was über fuldisch-mainzische Taufgebräuche im Anfang des 9. Jhd. bekannt ist[2], immer wieder, ihr (lat.) Vorbild in den ersten Anfängen der ags. Mission in Deutschland zu suchen.[1] Der sächs. Text, wie er vorliegt, gehört in eine Zeit der Erwachsenentaufe, eine Zeit, die noch die namentliche Abschwörung fordert, die aber doch das Bekenntnis des Täuflings selbst, und in der Muttersprache, verlangt. Damit reiht er sich ein in die Anfänge volkssprachlicher Übersetzungen im Dienste des Christentums unter Karl dem Grossen, seine weitsichtigen Forderungen auf

[1] Kattenbusch, Das apostolische Symbol, Leipzig 1900, II, 823 Anm. 17 stimmt Scherer hierin bei, fügt aber hinzu: Ob sie (die Formel) nicht doch in der Sache die von Bonifaz gebrauchte sein sollte?

[2] Hraban hat im Traktat »De Clericorum Institutione» (Migne Bd. 107, S. 311) lib. I, cap. 27, den er 819 aus Fulda an den Mainzer Erzbischof Heistulf sandte, die hier geltende Ordnung mitgeteilt: »Catechizandi enim ordo hic est: Primum interrogatur paganus si abrenuntiat diabolo et omnibus damnosis eius operibus atque fallacibus pompis . . . Deinde apostolicae fidei ostenditur ei Symbolum et exquiritur ab eo si credat in Deum patrem omnipotentem et in Iesum Christum filium eius unicum Dominum nostrum et in Spiritum sanctum, unum Deum in trinitate et unitate, si confiteatur unam esse Ecclesiam catholicam et si credat remissionem peccatorum...» Das alles finden wir im fränk. Taufgel., im sächs. aber nur das kürzest mögliche Bekenntnis zu Gott, Christus, dem hlg. Geist. Hier interessiert auch die Erklärung des Zeremonials, die sich bei Alkuin findet (Alcuini opera, Migne 101, S. 613): Primus paganus catechumenus fit; accedens ad baptismum maligno renuntiat spiritui et omnibus damnosis eius et pompis . . . Deinde symboli apostolici traditur ei fides . . . (De Baptismi Caeremoniis ad Oduinum Presbyterum epistola). Vgl. auch zum Verhältnis der Formeln, Ehrismann, Lit.[2] 301 f.

Berücksichtigung der Volkssprache im Kirchendienst[1], für die gerade die Angelsachsen, die dies gleichfalls betonen, Verständnis haben mussten. Das Taufgel. setzt ferner Vertrautheit mit as. Sprachformen voraus, die der ags. Übersetzer, der, wie zu zeigen sein wird, allein in Frage kommen kann, als Pfarrer im Lande wirkend erworben haben muss, eine Lage, die zur Zeit des Bonifaz noch kaum gegeben war. Andrerseits darf es aber, für die Erwachsenentaufe bestimmt, und in einer Zeit, in der die alten Götter noch voll leben, nicht zu spät angesetzt werden. Man denkt an die Zeit der Wirksamkeit Sturms, seiner Zeitgenossen und nächsten Nachfolger. Doch wird man kaum annehmen, dass bei den engrischen Massentaufen, die die politische Unterwerfung bekräftigten, Wert auf ein persönliches Bekenntnis in der Muttersprache gelegt wurde, als vielmehr dort, wo die Mission in weniger politisch-kriegerischen Formen wirkte. Nicht nur die Bonifazische Mission, sondern auch die jüngere Gruppe, zu Karls Zeit, die die grosse Sachsenbekehrung durchführt, sah in ihren Reihen zahlreiche ags. Geistliche. Unter Bonifatius waren Hunderte ins Land gekommen, die andere nach sich gezogen hatten. Später hat auch Alkuin[2] zahlreiche Landsleute nach Deutschland gebracht, die nicht nur der Schreibstube auf lange hinaus ihren Stempel aufgedrückt haben, die auch als Pfarrer im Lande sassen[3] und natürlich, mag auch für den Gottesdienst das Lateinische ausgereicht haben, im Zusammenleben gezwungen waren, sich mit der Bevölkerung zu verständigen. Mag man immerhin annehmen, dass die führenden Männer, die das Land durchzogen, sich der Dolmetscher bedient haben können, die auf den Pfarren sitzenden mussten jedenfalls eigene Verständigung versuchen. In welcher Weise dies geschah, dafür wird gerade das Taufgelöbnis ein belehrendes Beispiel liefern. —

[1] S. z. B. Baesecke, Reallexikon d. Lit.-Gesch. I, 26.

[2] Alkuin sagt, dass von Northumbrien viele Diener am Wort nach Sachsen kämen, vgl. Hauck, Deutschland u. England S. 10 (nach De sanct. Eubor. eccl. v. 1071). – Ebenso gehen Deutsche nach York, um dort zu studieren, so der hlg. Liudger, ein Friese, der Gründer des in Sachsen so bedeutenden Klosters Werden.

[3] S. Braune, Althochdeutsch u. angelsächsisch, Beitr. 43, 381.

Der Text ist in ags. Schrift überliefert. Bei dem verbreiteten Gebrauch derselben in Mainz wie in Fulda um die Wende des 8./9. Jhd. sagt das natürlich nichts für den Übersetzer aus, zumal nach der Art der Überlieferung der Übersetzer kaum mit dem Schreiber identisch ist. Dem Taufg. folgt im Manuskript von gleicher Hand der ebenfalls gewöhnlich auf die Sachsenmission bezogene »Indiculus superstitionum», dessen wenige volkssprachliche Formen der Sprachform des Taufgel. nahe zu stehen scheinen.

Es ist naheliegend, das sächs. Taufgel. mit dem fränk., bzw. dessen Vorstufe zu vergleichen. In diesem Sinne äussert sich z. B. STEINMEYER, Kl. ahd. Denkm. S. 21 (»weil ich mit Wilmanns nahen Zusammenhang zwischen unserem Taufgelöbnis und dem fränkischen wahrzunehmen glaube»)[1]; aber so stark die Fäden nach Inhalt, Zeit und Ort zu sein scheinen, so wahrscheinlich die Heranziehung einer hd. Übersetzung (s. u.) n e b e n der lat. Vorlage ist, die, im Mainzer Gebiet vorliegend, auch im fränk. Stück nachklingen kann, so lässt sich doch ein engerer Zusammenhang mit dem überlieferten fränkischen Text m. E. nicht erweisen. S. hierzu auch aus anderen Gesichtspunkten Ehrismann, Literaturgesch.[2] S. 301 ff. Abgesehen von den in der Tat sehr nahen äusseren Verhältnissen ist es wohl nur das gleiche Verb *forsahhan*, mit dem beide Stücke beginnen, das zu dieser Zusammenstellung geführt hat. Doch wird *forsahhan*, da es offenbar für abrenuntiare[2]

[1] Vgl. auch Frenken, ZfdA. 71, 125.

[2] Im St. Galler Gl. II (Denkm. 291, Steinmeyer 343): *Ich fersache den tiufel unt elliu sinu werc unt alle sine gezierde*. Tatian, 67, 15: qui non renunciat omnibus *thie ni fursehhit allen*. — *farsakan* im Altwestfäl. Taufg. · renuntiatis *forsekenun* Merseb. Gl., Wadstein S. 70; *farsakan* Genes. 81, weitere Beispiele erübrigen sich, da das Wort as. und ags. als lebend bekannt ist. – Neben *forsahhan* findet sich *Ich firsago demo tiuvale*, Bamberg. Gl. (Denkm. 298); die Hauptmasse der obd. Stücke wählt *ich widersage*, die Benediktbeurer Beichte: *ich widersage mich:* der Wessobr. Gl.: *ih intsago mih*. – Vgl. zur Verbreitung von Wort und Bedeutung im Ahd. auch GRAFF VI, 75.

der geltende Ausdruck im Entstehungsgebiet beider Stücke war und im kontinentalen Deutsch, hd. wie nd., und im Ags. lebte, kaum ausschlaggebend sein. Wichtiger als dieses an dieser Stelle kaum vermeidbare Wort ist doch, dass die Übersetzung beider Stücke in verschiedenen Linien verläuft. Das Fränk. T. übersetzt »abrenuntias Satanae?» mit dem altheimischen *unholda* (schw. Fem. Sing.)[1], das schon bei Wulfila (als Masc. *unhulþa*) für *σατανᾶς* (K 5, 5), *διάβολος* (7 mal), *δαίμων* gesetzt wird[2]; das As. dagegen braucht den neuen lateinisch-christlichen Ausdruck. Doch ist auch ihm das germanische Wort nicht fremd, es braucht aber *unholdum* (offenbar schw. Masc. Plural s. u.) an anderer Stelle, den *gotum* des Fränk. T. mehr oder weniger entsprechend, die alten Götter und Geister, Dämonen bezeichnend. Hier liegt doch ein grundlegender Unterschied in der Übersetzung, den vergleichende Betrachtung der folgenden Sätze noch erweitern wird, s. in der nächsten Frage fränk. *forsahhistu unholdun werc* und as. *dioboles wercum* mit anderer grammatischer Beziehung. Es wird bei Betrachtung der Wortformen mehr hierzu zu sagen sein. Aber auch in der Form selbst finden sich bedeutsame Abweichungen: das ältere sächsische Stück gibt die kürzeste Form der confessio fidei, die überhaupt möglich ist (3 Fragen, vgl. Ehrismann an der eben genannten Stelle), das Fränk. überliefert die siebenfragige voll ausgebaute Form (mit der im Altwestf. T. fehlenden Trinitätsfrage), wie sie durch die Jahrhunderte gebraucht wurde, wie sie auch Hraban an der oben genannten Stelle für Fulda verbürgt hat; freilich kann eine hd. Vorstufe, die allein mit dem As. T. verglichen werden dürfte, einfachere Form gehabt haben, s. auch u. S. 120. Das As. T. folgt dann auch im Abschwörungsteil einer andern Reihenfolge als das Fränk.: es stellt die Fragen 2 und 3 um, und diese Umstellung, die übrigens

[1] Dat. Sing. *unholdon* (so doch wohl statt *unaholdon*) auch im Altwestf. Taufg. Damit ist dies Wort für die kontinentale Überlieferung verbürgt, aus der das As. T. sich überall heraushebt.

[2] Das got. Fem. *unhulþo δαίμων, δαιμόνιον* ist häufig.

auch sonst gelegentlich nachweisbar ist[1], muss älter sein als die speziell sächsische Einfügung (*and uuordum — sint*), die doch wohl von der asächs. Übersetzung nicht loszulösen ist. Abweichend ist auch die Wortstellung im ersten Bekenntnissatz, as. *in got alamehtigan fadaer*, frk. *in got fater almahtigan*.

Man ist an das As. Taufg. gewöhnlich mit der Fragestellung herangetreten: Was ist in diesem Stück, das allein schon durch den Götternamen Saxnote seine sächs. Bestimmung sicher verrät, sprachlich nicht rein as., sei es hd., fries., ags.? Richtiger und ergebnisreicher scheint die Frage: Was ist unbedingt rein as., kann nur as. aus der Zeit vor 800, letztes Viertel des 8. Jhd. sein? Betrachtet man das Stück einmal von dieser Seite, so erstaunt man über die geringe Ausbeute. Eigentlich bleibt nur *ec* (6 mal), während die auch unzweifelhaft gut as. Formen *ende* (so in der as. Götterformel, sonst *end*), *uuercum*, *uuordum*, *allum*, *them*, *the*, *fadaer* auch den andern Dialekten angehören können, *ende*, *fadaer*, *them* auch hd., die übrigen (über *them*, *fadaer* s. u.) auch ags. Der Rest wird seiner Sprachform nach im einzelnen zu beleuchten sein. Hd. F o r m e ngut ist in unserem sächsischen Stück nur so spurweise zu bemerken, dass auch die Mehrzahl der Forscher diese nur als Reste der Vorlage oder als Fehler des Abschreibers betrachten. Eine andere Hand hat die Übersetzung geleistet, deren Züge deutlicher als die hd. in die Erscheinung treten: ein Ags., und zwar aus dem a n g l i s c h e n Sprachgebiet Englands, der vielleicht aus längerem Aufenthalt in Sachsen als Missionär, als Pfarrer mit sächsischen Sprachformen nicht ganz unbekannt war[2], hat die Übersetzung der lateinischen Formel, anscheinend unter Zuhilfenahme eines hd. Vorbildes, hergestellt. Die für das Sächsische neu zu schaffende geistliche Terminologie — und das Stück besteht ja beinahe vollständig aus bestimmten theologischen Ausdrücken — hat er der eigenen Sprache entnommen, um so leichter, als die ags. Terminologie auch der mittel-

[1] So Ehrismann, Ahd. Literaturgesch.[2] S. 298. Das Altwf. T. wie das Fränk. Die Abweichungen liegen beim As. T.

[2] Vgl. die oben angeführte Annahme Haucks.

deutschen[1] nahe stand. Hierbei hat er nur die dem Sächs. auffallendsten Diphthonge der eigenen Sprache (konsonantisch bestand ein Unterschied nicht), die, wie er vielleicht im mündlichen Verkehr erfahren hatte, dem Verständnis Schwierigkeiten boten[2], in den Hauptsilben ersetzt, wobei es sich vornehmlich um die Einsetzung von as. *-o-* < germ. *-au-* (ags. *ea, eo, e*) handelt (*gelobo, genotas*), *-i-* für *io, ea* in *hira*, *-e-* für das dem as. damals noch fehlende *æ* in *them* (während *al-, allum, e* in *uuercum* dem anglischen Übersetzer selbst angehört haben können), ohne Rücksicht auf die Nebensilben, die alle ags. geblieben sind, in der Überzeugung, schon damit einen dem Sachsen zugänglichen Text geliefert zu haben.[3] Da die sächs. Götterformel zur 3. Abschwörungsfrage bis auf die Form *ende* (und), statt des bisherigen *end*, völlig gleiche Behandlung zeigt, wird sie kaum von der ursprünglichen Formel zeitlich getrennt werden können, mit der sächsischen Übersetzung als für Sachsen notwendige Erweiterung der Frage zusammen entstanden sein. Sie erweist, wie der »Indiculus superstitionum», der in der Handschrift folgt, dass man die Äusserungen des sächs. Volkslebens und -glaubens kennt, auch den speziell sächs., oder eher einem sächs. Teilgebiet angehörigen, Namen Sahsnot für Tiu. —

Beginnen wir, um diese Angaben zu erweisen, mit dem ersten christlichen Begriff des Stückes, der schon in seiner grundlegenden Unterscheidung von der Terminologie des Fränk. T. und des Altwfäl. T. erwähnt war, der Wiedergabe von satanas, diabolus der lat. Frage (Abrenuntias Satanae *Forsachistu diobolae?*), den die kontinentale Tradition mit altem

[1] Vgl. Braune, Ahd. u. Ags., Beitr. 43, 364, 371 f.; H. Brinkmann, Sprachwandel u. Sprachbewegungen in ahd. Zeit 116 ff., 120 ff.; auch Baesecke, Voc. Sti. G., 153 f.

[2] Vgl. in der Gegenwart die Schwierigkeiten, die den meisten Niederdeutschen aus anderen Teilen die unechten Diphthonge des Westfälischen beim Lesen wie beim Hören bereiten.

[3] Man denkt hier etwa daran, wie sich der Plattdeutsche notdürftig in der Mundart doch mit dem Flamen unter gegenseitigen Zugeständnissen verständigt.

heimischen Gut als *unholda* bezeichnet[1], das Asächs. T. mit einem neuen lat.-christlichen Ausdruck. Sechsmal kommt der Teufelsname vor, fünfmal in der Form *diobol*, d. i., da *-b-* für *-ƀ-* steht (stimmh. Spirant, vgl. *gelobo*), *dioƀol*, *diofol*, einmal mit *ia: diabolae*. Aber die Form *diobol-* entspricht der sonstigen as. Überlieferung des Teufelsnamens ebensowenig wie der lautlichen Weiterentwicklung im Niederdeutschen: Im Heliand[1] ist die herrschende Form *diuƀal* (nur einmal *diuƀules* M 1366 für C *diuƀales*), *holtdiuval* pilosus Trierer Glossen, *thero diuvilo* Bedahomilie; im Mnd. *düvel* (nicht *devel*, wie die aus *-io-* entstandene Form lauten würde). Das altnd. *diuval* steht wie das mnd. *düvel* unzweifelhaft, auch im Weiterleben, in der Tradition des kontinentalen *diuval*, *tiuval*[2], in der Stammsilbe ebenso wie in dem *a* der Nebensilbe, die die aus der ahd. Grammatik bekannte Ersetzung des *u*, *o* durch *a* in Bildesilben durchführt. Die der frühen as. Entwicklung in Fulda nahestehende Tatianübersetzung schreibt *diuval*, *tiuval*, ein einzelner Genitiv *diuvolo* bei Schreiber γ ist wie *tougolo* $<$ *tougalo* ebd. zu beurteilen, vgl. Sievers, Tatian § 85. Die dort vorliegenden besonderen Verhältnisse sind auf die *diobol-* des As. T. nicht anwendbar; dagegen hat die Form in der Hauptsilbe wie in der Nebensilbe ihre genaue Entsprechung im ags. *diófol*, *deófol*. (Für die südnorthumbrische Glosse Rushworth[2] des 10. Jhd. noch, die wir, auch wenn sie bedeutend jünger ist, mehrfach heranziehen werden, gibt U. Lindelöf, Die südnorthumbrische Mundart des 10. Jhd., Bonn 1901, § 101, 105, 127, *diowol*, *diowul*,

[1] Das Altwestf. T. hat ebenfalls das kontinentale *unholda*. *unholda* — diabolus findet sich auch in den Murbacher Hymnen XXIV, 3: Quem diabulus deciperat *then unholda pisuueih*. — Weitere Belege aus Glossen bei Graff IV, 915. Im Plur. *unholde* eumenides, Gl., *dien unholden* manibus, Marc. Capella. Das ist interessant für die Beziehungen, für die Erkenntnis der Wortaufnahme, die erste christliche Terminologie.

[2] Kluge weist Beitr. 35, 134 ff. darauf hin, dass in *tiuval*, *diuval* oberdt. Vokalismus vorliegt, das Wort schon vor der römischen Mission im Obd. heimisch gewesen sein muss, als obd. Lehnwort ins Mitteld., von hier aus ins Nd. dringt.

Normalform *diowul* an). Der neue christliche Begriff Satanas, die Bezeichnung des bösen Elements in christlicher Auffassung, den die Mission lehrt, ist in ags. Lautform, *diobol*, gegeben. Es ist aber interessant, gegenüber dieser ersten Übermittlung durch die ags. Mission festzustellen, dass doch im Fortleben nicht diese, sondern die kontinentale Form durchgedrungen ist[1], hier und an anderen Stellen: Das Nd. hat nicht das engl. *fulwian*, nicht *ondettan* u. a., sondern das kontinentale *dopian*, *gehan* aufgenommen. Vermutlich haben sich die ags. Missionare auch im ganzen an den im Mainzer Gebiet üblichen Wortschatz angeschlossen, s. *forsakan*, wie sie sich ja auch in den Wortformen angeglichen haben (*genotas*). Vor allem hat auch im weiteren Verlauf der Christianisierung, aus dem die Ags. ja ausschieden, Sachsen seine Vorlagen aus hd. Gebiet bezogen (Beichtspiegel, Glaube, Psalter). Seine Verbindungen wiesen dorthin. Und es ist (abgesehen von Glossen) nur dieser allererste christliche Text, der (zur Übersetzung einem Ags. anvertraut, der die Form zwischen engl. und hd. sucht) das Ags. stärker zum Ausdruck kommen lässt.

Im altengl. Wortmaterial ist auch *diobolgeldae* (*end allum diobolgelde* et omnibus pompis eius) zu suchen. Das Fränk. T. führt diese Stelle aus: *allem them bluostrum indi den gelton*[2]. Die hd. Überlieferung kennt nur ein ganz junges Beispiel für *tievelgelt* aus den obd. Zwettler Gl.[3], was mindestens die Seltenheit des Wortes im Mitteldeutschen der Missionszeit ver-

[1] Auch in neuerer Zeit wieder bezog das Nd. die Form »Deibel« aus dem Md.

[2] Das Altwestf. Taufgel. löst in 2 Fragen auf. *Farsakis thu hethin(n)ussion? F. thu allon hethinon geldon endi gelpon that hethina man te geldon endi te offara haddon?* Der oben angeführte Briefwechsel zweier Erzbischöfe um 800 erklärt zu »pompis«: »Pompas autem nos dicimus *siniu gelp anda* (?) *sinen uuillon*. Ahd. Texte übersetzen »pompae«: *zierden*, *gezierden* (St. Galler Gl. II, Steinmeyer 343; III, ebd. 353; Alemann. Gl., ebd. 350; Benediktbeurer Gl., ebd. 358).

[3] Steinmeyer-Sievers, Glossen IV, Nr. MCLXXV, Graff IV, 193.

bürgt. Im Ags. ist es dagegen reich belegt, vgl. *diófolgild*, *-geld*, *-gield* bei Bosworth-Toller (devilworship, sacrifice to devils, idolatry; idolatria; daemonum cultus), *in deofulgeldum heara* in idolis suis s. im ältesten engl. Psalter (Vespasian) Hymne 7 (Deuter. 32, 21); die genau entsprechende Schreibung *diofolgeld* s. etwa in der Bedaübersetzung bei Schreiber T[5] (Beitr. 26, 211), den Deutschbein für kentisch hält. Das Wort *geld* selbst ist ein alter germanischer Wortstamm. Die Bedeutungsentwicklung von *geld* [1] Abgabe, führt über die Abgabe sakraler Natur, Darbringung zu Opferdienst, Gottesdienst, pompa, ceremonia, cultus, in christlicher Zeit idolatria. Als altes Wort für Opferdienst, Zeremonie ist es gerade besonders geeignet zur Bezeichnung der nicht-christlichen Bräuche wie in den Abschwörungsformeln [2], daher *heidangeld* sacrilegium, idolatria, *diobolgeld; gotegeld* (*kotekelt* caeremonia in Reichenauer und Murbacher Glossen, Graff IV 1911). Die Zusammenstellung *diobolgeld* ist im engl. Wortschatz heimisch [3], im deutschen, abgesehen von jener späten Glosse, nur hier vorkommend.

Der 3. Abschwörungsformel ist der speziell sächs. Götterzusatz angefügt, für den eine für hd. Gebiet geschaffene Vorlage nicht in Frage kommt. Es wird für die Erörterung lehrreich sein, zunächst diesen für Sachsen bestimmten Teil zu berücksichtigen, für ein Gebiet, das nicht wie das Frankenland

---

[1] Vgl. zur Geschichte dieses Wortes auch Rooth, Altgerm. Wortstudien, 74, 79 ff.

[2] *geldon* auch im Altwestf. Text, s. S. 107 Anm. 2. Bemerkenswert ist dort das daneben gebrauchte christliche Lehnwort *offar*, das Hel. noch nicht kennt, das im Laufe des 9. Jhd. im nd. Gebiet vorzudringen scheint. Hier in der Form *offar*, während der Psalter die Mainzer-ostfäl. Form mit *-pp-* braucht, wie Tatian *obphar*. — Hel. braucht *geld*. Von Interesse ist, dass der Dichter zu *geld* mehrfach auf den fremden jüdischen Brauch weist. Sehrts Übersetzung »Opfer» scheint nicht ganz ausreichend. An einigen Stellen wird doch »Opferdienst, Tempeldienst, officium» für *geld* gefordert.

[3] Vgl. auch die zahlreichen ags. Bildungen: *feondgield*, *hæðengield*, *idolgield*, *godgield* Götzendienst bei Philippson, German. Heidentum bei den Ags. S. 192, þæt ge forberen þæt ge deofolgeld ne weordien . . . ebd. nach Liebermann, Aelfr. Ges. El. 19,5, S. 198.

schon christlichen Charakter hatte, sondern wo die Götter noch leben, der Täufling an den Festen für Wodan und Thonar noch kürzlich teilgenommen hat und leicht wieder teilnehmen kann [1], wo sich die praktische Notwendigkeit gezeigt hat, den hier noch waltenden Göttern nicht abstrakt und allgemein (wie im Fränk. T. *den gotum thie im heidene man zi bluostrum indi zi geldom habent*) [2], sondern einzeln abzusagen. Dass die Namen dieser Götter unter den Sachsen aufgenommen sind, beweist Saxnote. Aber sind auch die Wortformen sächsisch? Statt der zu erwartenden Form *Uuodan(e)* steht *Uuoden* mit einer Ableitungssilbe, die weder dem Sächsischen noch dem Hd. der Zeit angehört. Im Hd. ist *Uuodan*, *Uuotan* stets mit voller Ableitungssilbe, der Ablautstufe *-a-* überliefert, nicht nur auf der vorliterarischen Nordendorfer Spange, auch zweimal in dem vermutlich in Fulda niedergeschriebenen 2. Merseburger Zauberspruch (*Uuodan, Uuodanes*). Auch der Langobarde Jonas v. Bobbio (Vita Columbani) schreibt im 7. Jhd.: »alii aiunt deo suo Vodano, quem Mercurium vocant alii». Paulus Diaconus [3] schreibt (Godan) Uuotan: »Uuotan sane quem adiecta littera Godan dixerunt ipse est qui apud Romanos Mercurius dicitur.» Ein Uuotan, sei es Name, sei es (nach ZfdA. 12, 403) Beiname, erscheint häufig als Zeuge in Fuldaer Urkunden, zuerst Dronke, Cod. Dipl. Fuld. Nr. 202, fortlaufend zwischen Nr. 379 und 482 in den Jahren 819 –830. Im Hd. und ebenso, im Nd. hat die Ableitungssilbe *-an* (Ablaut *-in*) um 800 den Vokal noch stets erhalten. So heisst es z. B. im As. *theodan thiodan* [4], bzw. im Ablaut *-in*, *drohtin;* ebenso ist *a* bewahrt,

[1] Indiculus: De sacris mercurii et iovis. — De feriis quae faciunt iovi vel mercurio.

[2] Ähnlich im Altwfäl. T. Dieses sagt aber nicht mehr *gotum*, geschweige den einzelnen Göttern ab; es gehört schon in eine jüngere Zeit.

[3] Mon. Germ. Hist. SS. Rer. Langobard. Ed. Waitz S. 53, lib. I cap. 9.

[4] Noch für die Heliandzeit, auch in den späten Handschriften, vgl. die Beispiele in Sehrts Heliandwörterbuch S. 604. Neben zahlreichen *-an* ist nur e i n *-en* verzeichnet, das vermutlich auch nur für *-an* verschrieben ist.

auch wo es sekundär ist: *bocan*, *tecan*. Danach kann auch hier die as. Form, deren Bildung die gleiche ist wie *theodan*, nicht anders als *Wodan*[1] lauten. Dagegen zeigt das gleichzeitige Ags. die Silbe *-en:* wie *theoden*, *dryhten*, *hæden* (ahd. *heidan*) so auch Woden z. B. *Uuoden* bei Beda Hist. Eccl. I, 15; Mercurium *Woden* (Corpus Gl. 57)[2]; *Voden* in den Stammtafeln von Essex[3]; »Mercurium quem *Woden* lingua nostra appellamus»[4]; *Wodnesdæg*, *Wodensdai*. Die im sächs. T. überlieferte Form ist also wieder die ags., nicht die altsächs. Auffallend ist die unfektierte Form *Uuoden*, *Thunaer* (Form des Nom.-Vok.? Vermutlich ist es Akk., wie ja *forsakan* in bestimmten Bedeutungen auch mit dem Akk. konstruiert wird, trotz des Dat. in den anderen Fragen). — Auch *Thunaer* mit *-u- -e-* (*ae*=*e*, vgl. *fadaer*, *diobolae*, *geldae*, s. u.) ist ags.: Jovem *þuner* (Corpus Gl.[5]), Joppiter *þunor*[6]; wenngleich diese Namensform noch einige weitere Erwägungen zulässt. Als Grundform bietet sich **þunaraz* unter Hinweis auf kelt. Tanaros, und **þunraz*.[7] Die englischen Formen sprechen für die letzte Form, die kontinentalen nicht dagegen, da auch ahd. Thonar den *a*-Umlaut einem frühen Sprossvokal verdanken kann.[8] Thonar steht auf der um 600 angesetzten deutschen Nordendorfer Spange. Aber noch Tatian: *thonar* tonitruus, *thonares kind*. Paulus Diaconus spricht vom dänischen Gott Thonar[9]. Für das Nd. ist *thonoron* (Trierer Gl.) anzuführen. Da der Sprossvokal im Nd. wie im

[1] Adam v. Bremen noch schreibt, von den schwedischen Göttern sprechend, lib. IV, cap. 26 neben Thor und Fricco: Wodan.

[2] Sweet, Oldest Engl. Texts. S. 77, Wright-Wülker 32, 30. S. weitere Zusammenstellungen bei Philipsson, German. Heidentum bei den Ags., S. 153, 154, 156, 164.

[3] Grimm, Mythologie III[4] 379, auch I[4] 100.

[4] Geoffr. of Monmouth, s. Philippson, a. a. O. 149, 152.

[5] Sweet, a. a. O. S. 73, Wright-Wülker 28, 34.

[6] Wright-Wülker 425, 36; 526, 20, Philippson, a. a. O. S. 137.

[7] Hjalmar Lindroth, Om gudanamnet Tor, Namn och Bygd IV, 161 ff., der für die Form **þunraz* eintritt.

[8] S. schon *hagal* in den Weserrunen.

[9] ZfdA. 12, 453.

Hd. *-a-* ist (bei *thonoron* spricht die Umgebung mit) im Unterschied zum Engl., so ist auch für das As. nur die Form *Thonar* anzusetzen, wie sie das Ahd. überliefert, gleichviel, ob man von **þunaraz* oder von **þunraz* ausgeht. Hierzu kommt weiter, dass das As., im Unterschied zum Ags. *o* neben *n* beibehält [1]. Die Namensform *Thuner* kann daher nicht as. sein: die ags. Form ist für sächs. Thonar eingetreten. Im Anschluss an Lindroths Aufstellungen (vgl. S. 110 Anm. 7) sei aber darauf hingewiesen, dass möglicherweise das Nd. auch die (natürlich auf den Obliquus beschränkten) Belege für die Grundform **þunraz* > Nom. *Thonar*, Gen. *Thunres* darzubieten scheint: Der Name des Donnersberges bei Warburg kommt in Urkunden v. 1100 und 1123 als *Thuneresberg* (< *Thunresberg*) vor [2]: S. Erhard, Regesta Hist. Westfaliae I. Dipl. Nr. 170, S. 133 (Bischof v. Paderborn), *Thuneresberch* ebd. Nr. 191, S. 150 (Kloster Herise). Danach könnte neben dem Nom. *Thonar*, Gen. *Thonares*, ein Obliquus *Thunres*, *Thunre* noch längere Zeit bestanden haben. Das Thunaer des As. T. stimmt allerdings weder zum as. Nom. Akk. Thonar, noch zu einem Dativ *Thunre*, *Thonare*, nur zu dem ags. überlieferten *Þuner*. Wie der christliche Begriff *dioðol*, so haben also auch die beiden Götternamen hier die ags. Form, selbstverständlich ohne dass der Übersetzer sich der Abweichung bewusst war. Er erfasst ungefähr die ihm bekannten Namen und zeichnet sie in der ihm geläufigen Form auf. Gerade dies Vorgehen verbürgt den Übersetzer, der die ihm eigenen Wortformen aus den fremden heraushört, als einen Angelsachsen, den Übersetzer, nicht nur den Schreiber, wie man vielleicht nach den Namen allein annehmen könnte; denn es wird sich zeigen,

[1] Vgl. Bülbring, Altengl. Elementarbuch § 125. Die northumbr. Gl. Rushw.[2] braucht nach Lindelöf § 46 *hunig*, *dunor*; im As. heisst es dagegen *honag*, *hanig*, *thonoron* usw. mit *o*, nicht *u*.

[2] Neben Riet*bike* in derselben Urkunde besteht allerdings auch die Möglichkeit, dass *u* die gerade in frühmittelwestfäl. (nicht engrisch.) Texten nicht seltene Darstellung der Zerdehnung ist. Die im Text gegebene Auffassung ist die wahrscheinlichere.

dass er das gleiche Verfahren selbst bei Nebensilben anwendet, die doch ein integrierender Teil der Grundform sind. Gerade diese scheinen mir besonders wichtig für die Beurteilung, unwiderlegbar.

Das *x* in Saxnote ist allgemein als ags.[1] anerkannt. Die sächsische Aussprache, die noch in weit späterer Zeit in Geltung war, war *sahs*. Bei Widukind von Corvey[2]: ». . . cultelli enim nostra lingua *sahs* dicuntur ideoque Saxones nuncupatos . . .» Danach bemerkt die spätere auf hd. Boden entstandene Vita Altmanni[3]: »qui (cultelli) lingua eorum *sahs* dicebantur a quibus *Sahsônes* non Sáxones appellantur». Die Entwicklung der Gruppe *-hs-* im Nd. > *ss* in einer dem Englischen und späteren Hd. entgegengesetzten Richtung kommt für die Entstehungszeit unseres Textes noch nicht in Frage; auch der Heliand kennt sie noch nicht. In Westfalen zeigt ein Werdener Register des frühen 10. Jhd. (Kötzschke, Werdener Urb. I, S. 29) den Ortsnamen *Thasbiki*, ebd. S. 32 *Thasmathon*, während das ältere Register, Ende des 9. Jhd. (S. 62) den gleichen Ort *Thahsbeki* nennt, vgl. *Ohsanobeki* S. 63. Die Grundrolle der Freckenhorster Heberolle noch schrieb *sehs*, *fohs*, was die Handschrift K beibehielt, wie auch viele Reste in der Handschrift M beweisen, doch führt die Handschrift M auch schon *ses*[4] ein. Länger noch erhält sich die alte Form natürlich in Namen, *Sahso* trotz *Thas-* in Werden noch im 10. Jhd. (a. a. O. S. 27). Der Göttername lautete also bei den Sachsen selbst damals *Sahsnot*, konnte nur von einem Ags. als Saxnote erfasst und wiedergegeben werden. Der Name ist auch in England nachgewiesen (vgl. Sweet Oldest Engl. Texts S. 179) in der

[1] Oder friesisch. Aber friesisch kommt nicht mehr in Frage.

[2] Oktavserie der Mon. Germ. Hist. S. 7. Ebd. S. 6: Erat autem illis diebus Saxonibus magnorum cultellorum usus quibus usque hodie Angli utuntur morem gentis antiquae sectantes.

[3] Mon. Germ. Hist. SS. XII, 229.

[4] In derselben Handschrift auch *te mezaskapa. mezas* kann natürlich schon wie *ses* als junge Entwicklung gefasst werden, würde sich aber auch als Erleichterung der weniger betonten Silbe erklären.

patronymischen Form *Gesecg seaxneting* aus Genealogien von Essex (de regibus orientalium seaxonum) 9. Jhd. Schon Jakob Grimm hat diesen *Seaxnete*[1] *Saxnat*, der in den Stammtafeln von Essex hinter *Voden* steht, in diesem Zusammenhang besprochen. Aber kaum war der Name hier volkstümlich, vollends nicht im nicht-sächs. England, in das der Übersetzer seinen Sprachformen nach gehört. Es ist daher nicht anzunehmen, dass, wie bei *Thunaer* und *Woden*, die engl. Form selbstverständlich substituiert wurde, obgleich man geneigt sein möchte, neben dem endungslosen Thunaer, Woden das *e* in Saxnote mit dem Wortausgang in Seaxnete, Eaxneta (s. Anm. 1) zusammenzustellen. Zudem überliefert das Wort im zweiten Teil den Vokal *-o*, der deutsch ist. Die zahlreichen angelsächs. Namen auf *-noð*[2], an die man für die vokalische Aufnahmebereitschaft denkt, scheiden sich konsonantisch so deutlich, dass sie die vorliegende Wortform nicht beeinflusst haben können. Diese dankt vielmehr ihr *-o-* dem überall bemerkbaren Bemühen des Übersetzers zu vokalischer Anpassung in den Hauptsilben (Nebensilben behalten die ags. Form), soweit man sich des die Verständigung hemmenden Unterschiedes bewusst wird[3], durch Vermeidung der ags. stark abweichenden Vokale, bes. Diphthonge. Es heisst *Saxnote*, nicht *-neate* oder *-nete*, *genotas*, *gelobo*, nicht *geneatas*, *geliefe* oder *gelefe* (aber auch nicht as. *ginotos*, *gilobiu*) u. a. im weiteren zu nennende Formen. Einer hd. Vorlage waren diese Formen nicht zu entnehmen, denn im Hd. hiess das Verb *gilaub(i)u*, während *genotas* (mit ags. Vor- und Nachsilbe, ahd. *ginozza*, bzw. *ginoz*) und *Saxnote* der sächs. Götterformel den ahd. Texten fehlen mussten. Es war

[1] Deutsche Mythologie 3[4], 379, 382. Nach der Überlieferung des Florentinus Wigornensis (1118) *Seaxnete*, *Eaxneta*, bei Henr. Huntingd. *Saxnat*.

[2] Aedelnoð, Bada-, Beadunoð, Beorhtnoð, Beornnoð, Ceol-, Ciolnoð, Deornoð, Hysenoð, Sigenoð, Wer-, Wærnoð u.a. Sie entsprechen den hd. Namen Sigenot, Gernot.

[3] Vgl. ganz Ähnliches in nd. Dialekten, wo beim Vordringen des Hd. die Vokale nachgeben.

schon darauf hingewiesen, dass sich eine ganz ähnliche Mischbildung in dem *nodfyr*[1] des »Indiculus» findet, der in dem wenigen volkssprachlichen Gut, das er bietet, auch die gleiche nicht-sächs. Endung *-as*[2] (*nimidas*, *dadsisas*) zeigt[3]. Man wird sich gerade aus solchen Mischformen, *gelobo*, *genotas*, ein ungefähres Bild machen von der »Verkehrssprache», die sich zwischen den landfremden Geistlichen und der Bevölkerung, unter der sie wirkten, herausgebildet haben wird, leichte Umsetzung der auffallendst abweichenden Vokale, Aufnahme leichter kleiner Wörter (*ende*, *ec*), wie überall, wo zwei Dialekte sich treffen. Im übrigen aber tritt das Ags. an allen wichtigen Stellen des Stückes unverkennbar hervor. Eine niederdeutsche Terminologie bestand noch nicht, war zu schaffen, gewiss nicht ohne Einfluss der hd. Terminologie des Gebietes, von dem die Mission ausging, aber im wesentlichen wird einfach das dem Übersetzer geläufige Wortgut eingesetzt, zumal es, wie wir wissen (vollends in diesen allgemeinsten christlichen Begriffen), dem mitteldeutschen Wortschatz vielfach nahe stand. Aber wenn es richtig ist, dass das As. noch nicht verwendungsbereit lag, das wenige Jahrzehnte später, gegen Ende des ersten Drittels des 9. Jhd. schon, im Heliand zu so überwältigender sprachlicher Formung des christliches Stoffes fähig ist, so ergibt sich, schon hieraus, wie oben angedeutet (S. 101), dass die Übersetzung in die e r s t e n Anfänge volkssprachlicher Bemühungen gehören muss, in die Anfänge der Missionszeit unter Karl. Doch wird dies zunächst am Text noch weiter zu untersuchen sein, vorerst am Material des speziell sächs. Satzes, der mit Hauck, Kirchengeschichte II², 392 A. 1 als eine aus

[1] Der erste Teil muss doch wohl zu »Not» gestellt werden; die Auffassung »Reibefeuer» scheint mir etymologisch nicht gesichert.

[2] Kögels Angabe (Litgesch. S. 448), die Endungen *-os-*, *-as* ständen im As. gleichberechtigt nebeneinander, hat um diese Zeit, und noch lange nachher, keine Gültigkeit.

[3] Aber *a* in *dadsisas!* Diese *a* finden sich zwar schon im 9. Jhd., und auch später am eindrucksvollsten, in Westfalen. Doch werden sie im Verein mit *-as* hier vielleicht eher einen Aufzeichner friesischer Abkunft kennzeichnen.

praktischen Erwägungen für die sächs. Zwecke hervorgegangene Beifügung betrachtet werden muss.[1]

Viel ist über die Stellung derselben gesprochen worden: Im Sächs. Taufgel. haben, s. oben S. 104, wie auch sonst vereinzelt vorkommt, die Fragen der römischen Formel »et omnibus operibus eius» und »et omnibus pompis eius» den Platz getauscht[2]. Das Fränk. T. verknüpft die Absage an die alten Götter (*indi den gotum*) sinngemäss mit dieser 3. (d. i. sächs. 2.) Frage, während das sächs. T. die Götterformel nicht an diese sachlich beste Stelle schliesst, sondern zur eigentlich 2. Frage, et omnibus operibus, d. i. bei der Anordnung des Sächs. T. an den Schluss der Abschwörung, stellte, eine ebenso einfache wie leicht verständliche Stellung. Die vielfachen Diskussionen über die ungewöhnliche Zusammenstellung *wercum and wordum*, während die Formel sonst stets umgekehrt *wordum ende wercum* heisst, erledigen sich eben dadurch, dass hier gar keine Formel vorliegt, sondern eine selbständige Anfügung an das vorliegende *wercum*[3]. Diese nun, für die ein hd. Vorbild, das für den übrigen Text möglich ist, sicher nicht bestand, beginnt der Übersetzer (oder der Schreiber, der die ags. übliche Kürzung 7 vorfand und auflöste, s. S. 118) mit einem heimischen *and*, das ihm, vielleicht auch in der Alliteration befangen, zwischen zwei Wörtern, die ebenso gut ags. wie as. sind, entschlüpft. Gerade dies ags. Wort im Einsatz einer ganz freien Stelle erscheint bezeichnend, wenn auch vielleicht nur für den Abschreiber. Nach der meist vertretenen Ansicht, die im vorhergehenden unbeachtet blieb,

[1] Dass auch sonst Taufformeln dem Zweck angepasst wurden, zeigt Heurtley, Harmonia Symbolica, Oxford 1858, S. 103, an einem allerdings älteren Beispiel, das Taufbekenntnis Justinians betreffend.

[2] Das Altwestf. T. bewahrt die übliche Stellung: Frage 2: *Farsakis thu un(a)holdon uuerkon endi uuillion* (wie fränk.). Die 3. Frage ist hier in 2 Fragen aufgelöst.

[3] Wobei dahingestellt bleiben kann, ob die Wahl des Eingangs etwa durch die Formel *wordum ende wercum* beeinflusst worden ist. S. auch *werc indi willon* im Fränk. T., *werkon endi uuillion* im Awestfäl.

wäre der Satz an seine »falsche» Stelle durch falsche Einfügung einer ursprünglich am Rande stehenden Schrift gelangt. Da er aber der Form nach nicht zur Frage nach *diobolgeldae*, zu der man ihn stellen will, gehört, sondern (*dioboles*) *wordum* des Zusatzes das *dioboles wercum* der letzten Frage deutlich fortsetzt, so muss er zu dieser Frage gedacht sein, auch wenn er sich sachlich der vorhergehenden besser anschliessen würde und ihr, wenn sie am Ende der Abschwörung gestanden hätte, wohl auch angefügt wäre. Daraus ist zu schliessen, dass die lat. Vorlage die beiden Fragen schon umgestellt hatte. Leider lässt sich nicht erkennen, ob es eine derartige Taufformelgruppe im ags. Gebrauch gegeben hat. Jedenfalls setzt die Einführung die Umstellung voraus und darf nicht als irrig eingestellt betrachtet werden. Ihr Platz am Ende des ganzen Teils ist der gegebene für einen Zusatz.

In diesem Zusatz ist unbedingt as. (auch hd.) *ende* (*them* s. u.); aber *and*, *Thunaer*, *Uuoden*, *Saxnote* (doch mit sächsischem *o*) waren schon als ags. erkannt (*unholdum* s. u.); *uuordum*, *allum*, *the*[1] sind ebenso gut as. wie ags. Gerade diese doppelgesichtigen Formen erklären, wie es möglich ist, dass ein Ags. dieses Stück mit den geringen Zugeständnissen für den sächs. Taufdienst bestimmen konnte. Nicht sächs., sondern ags. ist auch der Schluss des Satzes *hira* (as. *iro*) *genotas* (as. *ginotos*) *sint* (as. *sind*). Das letzte Wort kann so gut ags. wie hd. sein, wird aber in diesem Zusammenhang wohl ags. bewertet werden müssen. In *hira* liegt wieder Vereinfachung des diphthong. Vokals (*hiora*, *heara*) vor, ebenso in dem schon früher genannten *genotas*, wo in der Hauptsilbe sächs. Vokal hergestellt ist; Vor- und Nachsilbe aber behalten in *genotas*, wie an allen anderen Stellen die ags. Gestalt. Von hier aus gesehen wird man aber auch *unholdum* als ags. verstehen müssen. Der vom Fränk. T. abweichende Gebrauch war vorher schon festgestellt: dort der Dativ Sing. Femin. *unholdun*[2] zur

[1] Unflektierte Relativpartikel, nicht etwa, wie Kögel will, fem. Relat.

[2] S. hierzu oben S. 106 Anm. 1. Ebenso *unholdon* Sg. fem. im Altwfäl. T.

Wiedergabe von Satanae, einem christlichen Ausdruck; hier fasst der Plural die heidnischen Götter, die Dämonen, die Unholden zusammen. Der schwache Dat. Plural *unholdum* ist ags. für masc. und fem. gleich, wird aber hier masc. sein, da das ags. *unholda* (a fiend [1]) als masc. gebraucht wird. Denn als as. kann die Form nicht gedeutet werden, da der as. Plural, wie der hd. als *unholdom* anzusetzen ist. Vgl. hierzu SCHLÜTER, Untersuchungen zur Gesch. d. as. Sprache, Göttingen 1892, S. 56, 92, u. bes. 57 und 57 Anm. Bei Gallée § 330 ist, nach SCHLÜTER S. 92, bezeichnend, dieses *unholdum* im Taufgel. als einziges Beispiel für *-um* im Ausgang des schw. Masc. Plur. angeführt (im Femin. 3 Fälle s. SCHLÜTER S. 69); etwas häufiger tritt später, namentlich in westfäl. Texten, das in dieser Flexion jüngere *-un* in die Erscheinung. Im Ags. dagegen ist der Ausgang auf *-um* die regelmässige Form für den Dat. Plur. der schw. Masc. Hier wieder hält der Engländer die heimische Endung fest.

Führt so die Beifügung immer wieder auf ags. Sprachzüge, so ist doch zu dem zuletzt besprochenen Stück *allum them unholdum* noch eine Einschränkung zu machen: *allum*, die as. und ags. gleichlautende Form, ist erst aus *allem* flüchtig verbessert, einer entschieden hd. aussehenden Form, die auch allgemein den hd. Überresten der Vorlage [2] zugezählt wird. Diese Erklärung, die in anderen Teilen innerhalb der allgemein verbreiteten Formel, der traditionellen Fragen die zweifellos richtige ist, die wir auch für ähnliche Fälle im Hauptteil noch anwenden werden, wird hier im speziell sächs. Teil, wo alles auf den ags. Übersetzer wies, nicht annehmbar sein. Neben zwei eben geschriebenen richtigen *allum* muss man *allem* wohl als (später in *allum* korrigierte) Verschreibung des Abschreibers unter Einfluss des folgenden *them* verstehen, um so mehr, wenn die Aufmerksamkeit auf *them* gerichtet war, wo wieder die erwähnte vokalische Angleichung (*e* für *æ*, *ðæm*, da dem As. langes *ā*

[1] BOSWORTH-TOLLER s.v.
[2] Bezw. den Einführungen des hd. Schreibers.

fehlte, da Umlaut des *ā* jünger ist) wie in *hira*, *gelobo* usw. zu beachten war.

Auffallend ist auch die Durchführung von *ende* (und) in diesem Teil (nach dem erwähnten ersten falschen *and*) dreimal neben 4 *end* im Hauptteil der Abschwörungsformel. Hier drängt sich doch die Frage auf, ob sich nicht hierin eine andere Übersetzerpersönlichkeit zeigt, als in der alten Formel, deren *end*, wenn es nicht dem anglischen Übersetzer angehört, auch unter Einfluss des ags. einsilbigen Wortes gekürzt sein könnte.[1] Lag zuerst nur die Übersetzung der üblichen, doch in Frage 2/3 umgestellten Form vor, für die ein zweiter mit der gleichen as.-ags. »Verkehrssprache» (s. o.) den Zusatz lieferte, der an das Ende der Abschwörungsformel gestellt wurde? Ein Mann, der nach dem ersten unaufmerksamen *and* zum deutschen *ende*[2] übergeht? Der Gesamtcharakter ist in beiden Teilen so sehr derselbe, dass man kaum an zwei verschiedene Männer glauben kann, und die Unstimmigkeit lässt sich wohl begreifen, wenn man daran denkt, dass die Vorlage unseres Abschreibers (s. o.) mit grosser Wahrscheinlichkeit die übliche Kürzung für »und» 7 gesetzt hatte, die der Schreiber zuerst durch *and*, dann sich besinnend, durch deutsch *ende* wiedergab, während im Hauptteil vielleicht *end* ausgeschrieben war. — Übrigens wird man diese *end*(*e*) auch zu einem negativen Schluss auf das Wirkungsgebiet verwenden können, wenn dies nicht schon durch den Mainzer Sprengel gegeben wäre: Das nd. *ande*-Gebiet Westfalens[3] fällt auch hiernach aus, sonst würde das engl. *and* nicht so konsequent ersetzt worden sein.

[1] Die in den ältesten englischen Denkmälern belegten seltenen *end* sind gerade wieder anglisch, merc. und northumbr. S. Sehrt, Zur Geschichte der westgerm. Konjunktion und, Hesperia 8, S. 23. *and* braucht nur für den Schreiber zu zeugen. — Die weiter geäusserte Meinung, *end* im Hauptteil sei in der Stellung vor Vokal (2 mal *end allum*, 2 mal *end ec*) < *ende* entstanden, übersieht, dass auch im Einschub (*ende allum*) *ende* einmal vor Vokal steht.

[2] *ende*, *endi* auch in den Basler Rezepten von ags. Hand.

[3] Vgl. besonders Erik Rooth, Eine westfäl. Psalmenübersetzung. Uppsala 1919, S. IX ff., auch E. H. Sehrt, a. a. O., S. 25, 37.

Der ags. Übersetzer ist auch in der Prǿfessio fidei nicht zu verkennen: *gelobistu in got al(a)mehtigan fadaer?* Doch neue Fragen tauchen hier auf. Im besonderen fällt die Konstruktion von *giloƀian* mit *in* auf. Es ist bekannt, dass das as. Schrifttum *in* so gut wie ganz meidet, wenn auch sicherlich die Volkssprache das Wort nicht ganz aufgegeben hatte. Noch das älteste Mnd. zieht *an* vor. *giloƀian*, glauben an jem., wird mit einem Kasus (im As. Beichtspiegel *Ik gilofda thes ik gilovian ne scolda*) oder einer Präposition gebraucht, *te*, z. B. Hel. 3915, oder *an* Genes. 173, so auch im Altwf. T. *gilouis thu an god*. *Ik kelave in* im Nd. Glauben (Steinm. 362) fällt genau so aus der Überlieferung wie das *in* im Taufgel., es ist nicht nd., sondern, wenn nicht der hd. Vorstufe, wie so vieles andere hier dem vermutlich friesischen Schreiber zuzusprechen. *-on hine gelyfan* ist (vgl. New Engl. Dictionary s. v.) auch die gewöhnliche ags. Form, die auch die ältest überlieferten engl. Bekenntnisse, die freilich beträchtlich jünger sind als das As. T., brauchen, z. B. das Lambeth-Man. (10. Jhd.)[1]: *Ic gelyfe on God Fæder ælmihtigne*. S. die Reihe der bei Heurtley oder bei Hahn, Bibliothek der Symbole, angeführten Stücke, so S. 90 (Hahn S. 87, Cambridger Hdschr., 11. Jhd.): *Ic gelyfe on God Fæder ælmihtigne*, oder S. 91 (Hahn 88) 12. Jhd.: *Ic geleſe on gode fædera ælwealdend*. Erst im 13. Jhd. auch *in:* Der N.E.D. bringt aus Trin. Coll. Hom., ca. 1200, neben *Ich bileve on the holie gost*, ebd. *to bileuen in god;* Heurtley S. 94, 13. Jhd. *Hi true in God Fader Halmichttende;* S. 95 (Hahn 91), 13. Jhd. *I bileve in God Fader almichty*. Noch im 16. Jhd. steht *on* neben *in* an vorderer Stelle. *-in* im As. T. ist also nicht ags., sondern wird, wie *ende, ec*, gerade wieder in bewusster Ersetzung der Partikel *on* gewählt sein, weniger freilich, bei ihrer Seltenheit, der as. Volkssprache angeglichen, als doch wohl eher unter dem Einfluss der Vorlagen, der hd., die wie die lateinische das dem Ags. und dem As. doch auch nicht ganz fremde *in*

[1] Heurtley, Harmonia Symbolica, Oxford, 1858, S. 88; Hahn, a. a. O. S. 86; Lindelöf, Acta Soc. Scientiarum Fennicae XXXV, S. 252.

hatte, das der Schreiber auf hd. Boden lebend hörte, das also als kontinental gelten mochte. Das Fränk. T. überliefert bekanntlich in den 3 ersten Fragen, die dem As. T. entsprechen, die Konstruktion mit *in* (*gilaubistu in got*), von der vierten Frage ab aber ist die Akkusativkonstruktion gebraucht (*gilaubistu einan got?*) – W. Krogmann hat Z. f. d. Phil. 54, 269 f. diesen Wechsel vom lateinischen Text aus zu erklären versucht, der »credo in Spiritum sanctum, sanctam ecclesiam . . .« ohne Wiederholung der Präposition fortsetzt. Die Schwierigkeit, dass die Akkusativform im Fränk T. schon mit der dazwischen geschalteten Trinitätsformel einsetzt, hat K. noch nicht ganz befriedigend lösen können; doch wird sich diese Lösung gerade für das Fuldaer Taufgelöbnis aus Hrabans oben S. 100 Anm. 2 angeführter Taufordnung ergeben, in der tatsächlich die Trinitätsformel schon ohne die Präposition angeschlossen ist: ». . . in Spiritum sanctum, unum Deum in trinitate et unitate . .« in voller Übereinstimmung mit der in der Fuldaer Übersetzung angewandten Konstruktion (auch mit Krogmanns Vermutung). Und doch bleibt m. E. trotz dieser Erklärung die Frage offen, ob nicht doch im Mainzer oder Fuldaer Gebiet (vgl. Ehrismann, Ahd. Litgesch.[2] 302, der zwei Schemata aufstellt, das einfache mit drei Fragen, wie As. T., und die mehrfragigen Interrogationes) eine dreifragige ältere Fassung in deutscher Sprache bestanden hat, die im Fränk. Taufgelöbnis mit seinem alten *unholda* benutzt ist, eine deutsche Übersetzung, älter als die von Hraban angeführte Form, die auch der ags. Geistliche, der die Übersetzung ins As. ausführte, neben der lat. Form als kontinental zur Hilfe herangezogen haben könnte. Zugleich mit *in* scheint auch das folgende Wort *got* (*in got*) mit *t* herübergenommen zu sein. – Wenn aber auch im nächsten Wort die Akkusativendung *-an*, *al(a)mehtigan fadaer*, ebenso *in halogan gast*, mit ahd. *almahtigan*, *heilagan* übereinzustimmen scheint, so ist das nur zufällig; in Wirklichkeit liegen hier grammatisch ganz verschiedene Formen vor. Die dem Hd. entsprechenden starken Adjektivformen, die man hier erwartet, wären engl. *almehtigne*, as. *alomahtigna*, *helagna*.

Beide Wörter zeigen in ihren Stammsilben durchaus ags. Lautstand: Das Ahd. wie auch das As. führt Umlaut vor *-ht-* erst in bedeutend späterer Zeit durch, ahd. *al-, alamahtig*, Hel. *ala-, alomahtig;* As. Beichtspiegel *Ik giuhu goda alomahtigon fadar, thes alomahtigon godas;* Strassburger Gl. *mahtigaro*[1]. Dagegen ist ags. *e* in dieser Stellung als Umlaut des *ea* im Anglischen, Merc. und Northumbr., wie auch im Kentischen bekannt, *allmectig* Caedmons Hymnus[2] (northumbr., 8. Jhd.), *gode allmehtgum* in einer kentischen Urkunde v. 837 bei Sweet a. a. O. S. 449[3], wie denn alle Erscheinungen unseres Textes immer wieder auf die nicht-sächsischen Teile Englands, bes. das Angl., weisen. Dass auch das *a* in *halog(an)* hierher gehört, ist nie bezweifelt worden. Man wird demgemäss auch die Endung beider Adjektive nicht vom Hd., sondern vom Ags. her verstehen müssen, um so mehr als sich ja stets gezeigt hat, dass Nebensilben nirgend umgesetzt sind, kontinentale, d. h. sächs. Endungen sich überhaupt nur da finden, wo sie mit dem Ags. übereinstimmen, *allum, wercum, wordum*, d. h. sie sind im Grunde alle ags. Man könnte zur Erklärung der Endung *-an* vom sächs. Standpunkt auf die vereinzelten Fälle weisen, wo auch im Heliand *helagan* statt des zu erwartenden *helagna* steht[4]. Doch ist die Erklärung schon aus dem eben angegebenen Grunde sicherlich in anderer Richtung zu suchen: Die Endung *-an* ist nicht als starke, sondern als schwache Endung aufzufassen, leicht verständlich in den beiden vorliegenden for-

[1] *gimehlida, uuelmehtigan* Essener und Lindauer Gl. gehen zweifellos auf eine fremde Schichtung zurück, wie sie ja für die meisten unserer Glossensammlungen bekannt ist.

[2] Sweet, The Oldest Engl. Texts S. 149.

[3] Vgl. Sievers, Ags. Gram. § 159, Bülbring, § 179 A, 180; Lindelöf, D. südnorth. Mda. § 78.

[4] Hel. C. 414 *abhuoðun thuo helagan sang* (M *helagna);* während C 1129 *that fridubarn godes, frahon sinan, helagan hebancuning* als Attraktion oder auch Formel verstanden werden kann (M *helagana*). — *mahtigan Crist* C 4528 (M *mahtigne*). S. auch Schlüter, Untersuchungen S. 134, der sie als »vielleicht nur durch die Umgebung veranlasste Schreibfehler» betrachtet.

melhaften Zusammenstellungen in bestimmter Bedeutung. Diese ist im ersten Fall, *got alamehtigan fadaer*[1], überdies noch gestützt durch die enge Anlehnung an *god*. Vgl. ganz entsprechende syntaktische Verhältnisse im As. Beichtspiegel, der zweimal *goda alamahtigon fadar* mit schwach flektiertem Adjektiv setzt; auch Hel. 476 *almahtigon* (C *-gen*) *gode* in Variation und Abhängigkeit von *waldande*. Mit der Formel *in halogan gast* vergleicht sich die Übersetzung von »et Spiritui sancto» im Gloria der Psalmenfragmente (9. Jhd.) *endi heilegan geiste* (*-an* in diesem Text < *-on;* altes *-an* wäre hier *-en*). S. entsprechende Beispiele und Belege bei Rödder, Wortlehre des Adjektivs im As., Bulletin of the University of Wisconsin Nr. 50, S. 383 § 63, der auch die beiden Stellen aus dem Taufg. in diese Gruppe schwacher Flexion bei attributivem Adjektiv, »wenn es sich auf eine bereits bekannte oder erwähnte Grösse bezieht», stellt. Aber die gewöhnliche Endung der schw. Adj. in den Kl. Denkmälern[2] ist *-on*. Die vorliegende Endung *-an* muss wieder als ags. verstanden werden.

Vom Anglischen her erklärt sich auch der erste Bestandteil des Wortes *al(a)mehtigan*, die Vorsilbe *al-*; denn an b e i d e n Stellen unseres Textes ist erst nachträglich *al-* in *ala-* verändert. Im As. heisst die Vorsilbe gewöhnlich *ala-*, *alo-*. Das zeigt ebenso die as. Überlieferung (die wenigen *almahtig*, *alwaldo* stehen alle in C, ihnen steht in M *alo-*, *ala-* gegenüber, *alomahtigan* auch im Awestf. T.) wie die mit ihr übereinstimmende jüngere Entwicklung; denn das häufige mnd. *ăl-* mit Zer-

[1] Schon oben war auf die Wortstellung hingewiesen, da sowohl das Fränk. T. wie die oben aufgeführten engl. Formeln der lat. Wortstellung »Credis in patrem omnipotentem» folgen. Ebenso im Altwf. T. *god fader alomahtigan.*

[2] Nicht ganz selten finden sich im Hel. namentlich C, *-an* für die zu erwartenden *-on* im Adj. nach bestimmtem Artikel (s. z. B. Schlüter S. 33 f., 41 ff.), für die Schlüter S. 44 verschiedene Erklärungen versucht. Dass sie sich am häufigsten in C zeigen, dürfte aber vielleicht nicht ohne Zusammenhang mit der Geschichte der Handschrift sein. — *thena helagon gest* mit dem Artikel im Altwf. T.

dehnungsvokal setzt die zweisilbige Form voraus. Das zeigt aber auch die Verbesserung unseres Schreibers, der es an beiden Stellen nötig fand, *al-* in *ala-* zu ändern. Die zuerst geschriebene Silbe *al-*, die unter diesen Umständen dann auch wieder für den Engländer in Anspruch genommen werden muss, führt aber mit ihrem *a* ohne Brechung wieder in die gleichen Sprachgebiete Englands wie die bisher hervorgehobenen Formen (Bülbring § 68; Lindelöf, a. a. O. § 5, 53; Luick § 146; Sievers § 158, 2; vgl. auch die oben angeführten Beispiele für *almehtig*), und auch die hiermit gleichgehenden *a* in *all-*, *allum* sind nicht erst Umsetzung für sächs. Verhältnisse, sondern Übereinstimmung zwischen beiden Idiomen, die hier selbst die für *ea: o* (genotas) beobachtete vokalische Anpassung nicht nötig hat. - Das Wort *fadaer*, das in dieser Frage noch aussteht, entspricht in der Schreibung der zweiten Silbe (vgl. *thunaer*) ältesten englischen wie auch auf deutschem Boden nachweisbaren Schreibbräuchen (s. etwa Bülbring § 369; Franck, Altfränkische Grammatik § 56, Tatian, ed. Sievers § 64). Fehlt es dem Ags. auch nicht g a n z an Beispielen für die Form *fader* mit *a* im Nom., Akk., so sind sie doch Ausnahmen. Eher liegt hier Anpassung des dem As. fremden *æ* vor, wie in andern schon erwähnten Fällen, wenn nicht überhaupt das häufige Alltagswort *fader* wie *ende*, *ec* aus der deutschen Alltagssprache bekannt und aufgenommen ist; es wird, wie diese, als as. gelten dürfen. Eben die überaus nahen Beziehungen des einfachen Formen- und Wortschatzes bewirken es ja, wie schon oben beobachtet werden konnte, dass der Übersetzer mit den allerbescheidensten Mitteln auskommen kann.

Die für die Einschätzung der Übersetzung besonders wichtige Tatsache, dass der Übersetzer sich mit leichter Anpassung im Wortkörper, wo nötig, begnügt, Nebensilben nirgends umsetzt, hatte sich schon mehrfach gezeigt. Das gilt für Vorsilben wie für den Wortausgang: *Ec gelobo* (as. *gilobiu*, awestf. T. *gilouiu*, ahd. *gilaubu*) mit Ausgleichung in der Hauptsilbe aber mit frühengl., anglischer, Endung[1], die ebenso in *ec forsacho*

[1] *-o* gerade im Anglischen, s. Sievers § 355 u. Anm. 1, 2, 3. Schlüter, a. a. O. S. 175 hält es für möglich, dass as. die Formen

steht, und mit englischer Vorsilbe *ge-* (as., ahd. *gi-*). Das gleiche Bild zeigte sich z. B. in *genotas* in der sächs. Götterformel statt as. *ginotos:* sächs. *o* im Stamm, engl. Vorsilbe *ge-*, engl. Endung *-as*. — Nicht mit der gleichen Sicherheit wird man sagen können, dass die Frageform *gelobistu* mit enklitischem *thu*, die dem Ags., aber auch dem Hd. früh geläufig ist (auch das Fränk. T. fragt *gilaubistu*), nicht auch as. gewesen sein könnte. Hel. und Genes. freilich bewahren die Vollformen [1], brauchen aber in ihrer konservativen Epensprache kein ganz vollgültiges Zeugnis für den Stand der Sprechsprache in diesem Punkte zu bieten. Immerhin gehen wir auch hier mit der ags., nicht mit der as. Überlieferung. — *Gilobistu in Crist godes suno?* (In der Antwort ein hd. *gotes*). Für *suno* wiederholt sich die schon für das Verb aufgeworfene Frage nach der Endung $u > o$. *suno* steht ags. früh neben *sunu*. Beträchtlich später erst ist in der jungen Heliandhandschrift C und in P, das die meisten Endungen abschwächt oder verwischt (selbst *i* ist hier schon 2 mal zu *e* geworden) [2],

auf *-o* die älteren seien. Schon seine eigenen Zusammenstellungen widersprechen dem. Man vergisst zu häufig, dass die Handschriften des Hel. jünger und unter sich im Alter verschieden sind, dass zwischen ihnen und der Zeit des Taufg. das Jahrhundert liegt, in dem der Endungsverfall allmählich einsetzt. Der Psalter Mitte des 9. Jhd. kennt nur *-u*. Das Altwestfäl. T. *farsaku, gilouiu.*

[1] z. B. (gewählt sind hier nur wirkliche Fragen, nicht Inversionen anderer Art) Heliand: *habis thu* 5215, *uueldas thu* 821, *bist thu* 920, 923, *uuest thu* 975, *uuill thu* M 4132, C 5590; doch neben *scalt thu* C 704 auch *scaltu* M 704, *mahtu* C 773, (M *maht thu*), d. h. gelegentlich bei Präterito-Präsentien, deren 2. Pers. auf *-t* ausgeht, noch nicht aber bei anderen Verben. Genes. *habas thu* 43, *duos thu* 213, aber häufig *uuillthu* 168, 215, 236. Auch in der ags. Übersetzung der Genes. sind die Vollformen bemerkenswert: *gesyhst thu* 792. Dagegen hat im Hd. der dem Hel. zeitlich nahe Tatian einige Beispiele für Enklise, Sievers § 62. — Auch im Altwestf. T.: *farsakis thu, gilouis thu.*

[2] Wenn P wirklich in das 9. Jhd. gehört, dann doch an das Ende des Jhd. — Steinger. Nd. Jb. 51, 52 stellt für den Hel., wie ich glaube, mit Unrecht *suno* her, erklärt dies aber selbst als

suno (*fritho*, *sido*) neben *sunu* zu beobachten. *suno* gehört in den Kreis der Endungsabschwächungen, die im Laufe des 9. Jhd. vordringen, zunächst *o*/*a*, *a*/*e*, auslautendes *u* hält sich im allgemeinen fester. *frithu* schreibt auch der Psalmenkommentar, *sunu* der Psalter, um nur zwei Texte zu nennen, die dem Taufgel. örtlich nicht sehr fern liegen. Die Formen auf *u* sind lange nachzuweisen, und es kann nicht fraglich sein, dass sie für den Ausgang des 8. Jhd. auch im Ostfäl. die lebenden waren, dass die *o* von C und P etwas Jüngeres darstellen. V, eine Handschrift, die den ostfäl. Dialekt des Dichters beibehält, und sich kritisch besonders sicher verwenden lässt, weil man nachweisen kann, dass die dialektisch etwas andere Vorlage der Genes. sich noch in V vom Heliandtext scheidet, schreibt *sunu*. Die junge Form *suno* gehört noch nicht in die Zeit des Taufg. *suno* muss dem Ags. zugeschrieben werden.

Unbestritten ist stets die Auffassung der dritten Frage (*gilobistu in halogan gast*) als nicht-altsächsisch, als angelsächsisch. Dass das Fries. wie Kögel wollte, nicht in Frage kommen kann, da es auch hier *helig* mit *e* heissen würde, ist schon lange festgestellt. Der christliche B e g r i f f wird hier wie an allen andern Stellen des As. T. dem ags. Wortgut entnommen, aus diesem einfach übernommen, obwohl das W o r t *helag* im Altsächs. zur Verfügung gestanden hätte. — Aber hier ist doch nicht alles ganz klar. Über die Endung *-an*, vermutlich die ags. schwache Endung, war oben schon in anderem Zusam-

»eine Verlegenheitsausflucht» bei unsicherer Überlieferung' Vgl. Schlüter, S. 178 ff., der ebenfalls in *suno* P C ein dialektisches Moment sieht. Ich glaube doch, dass die Beobachtungen, die wir für das As. neu aufzunehmen haben, die die örtliche und zeitliche Entstehung der Heliandhandschriften zu berücksichtigen haben werden, ebenso wie die zu einem guten Teil neu zu datierenden kleineren Denkmäler, zeigen werden, dass der Vokalwandel der Endsilben im Laufe des 9. Jhd. allmählich vordringt, gewiss nicht überall gleichzeitig. Besser als *a*, *o*, *e*, halten sich *u*, *i*. *sunu* ist auch im 10. Jhd. nicht geschwunden. S. dagegen im Englischen *u* > *o* Ende des 8. Jhd., Luick § 328; *o* neben *u* »in frühester historischer Zeit» Bülbring § 364, 373. — Altwestf. T.: *sunu*.

menhang gesprochen. Auffallend ist aber die Mittelsilbe *-o-* neben dem engl. *halig* mit *-i-*, bzw. synkopierten Formen einerseits und dem gewöhnlichen ahd. *heilag*, as. *helag* mit *-a-* andererseits: *helagon* Awf. T. Allerdings fehlen Formen mit *-o-* in der Mittelsilbe weder dem Hd. noch dem Nd. Vgl. ahd. *heilogo* im Weissenburger Katechismus (Steinmeyer S. 31), s. auch Schatz § 109, freilich vor *-o* der Endung stehend. Wichtiger noch ist, dass sich völlig gleiche Formen in der nd. Ortsnamenbildung noch in weit späterer Zeit finden: Eine Paderborner Tradition aus dem Jahre 1015 (Erhard, Regesta Historiae Westfaliae, Diplom. I, S. 67, Nr. 87, 61, übernommen von der Vita Meinwerci, Mon. Germ. Hist., Schulausg. S. 51) überliefert für das lippische Heiligenkirchen die Form *Halogokircan* (Dat. Sing.), bzw., ebd. S. 54, *Halogokircun* (dagegen S. 130 *Helagankyrcan* im Anschluss an eine Urkunde von 1036). Auch hier steht *-o-* vor *-o* der Endung und muss doch wohl (vgl. Gallee § 138) durch Vokalangleichung erklärt werden, um so mehr als auch entsprechende Formen von *helag* im Heliand M [1] sich zum Vergleich bieten, 1902, 1924, 2022, 2035, 2068, 2167, alle Nom. masc. vor der schwachen Endung *-o* : *the helogo* (*gest*, bzw. *god*, bzw. *Christ*), die Ausweichungen in dieser Richtung zu sein scheinen; C bietet in allen diesen Fällen das gewöhnliche *helago*. Vgl. auch M 1071 *helogun*, *C helagun*. Aber für *halogan* des Taufg. ist diese Bedingung nicht gegeben, und es wird sich nicht entscheiden lassen, wie weit hier für diese nicht-englische, nicht-kontinentale Mittelsilbe falsche Lautwiedergabe, wie weit falsch wiedergegebenes Vorbild oder doch vielleicht eine uns noch nicht zugängliche Form vorliegt [2].

Auffallend ist dagegen die verhältnismässig grosse Zahl von Beispielen, die in Namen [3] aus dem westfäl. und dem

[1] Bei der noch ausstehenden genaueren dialektischen Erfassung von M wird man das beachten müssen.

[2] S. auch gelegentliches *manogan* Hel. C 937.

[3] Neben dem ständigen *helag* in den Texten, das die as. Form sicher verbürgt; s. auch vereinzelt Hel. M 890 *thena halagon gest* (C *helagan*), C 5771 *halag athom*.

engrischen Gebiet und darüber hinaus die Form *Halag-* mit *-a-* statt *-e-* noch in weit späterer Zeit übermitteln: *Halecwardus* im Corveyer Catalogus abbatum (826—856)[1]; in den Corveyer Traditionen[1] *Halecbern*, *Halecmar*, *Halecghard* u. a. Im Jahre 980 tauscht Otto II. mit Corvey thüringische Güter gegen Waldeckssche u. a. in *Halegehuson in pago Nihtherse*[2]. Aber auch tief in Westfalen begegnen derartige Schreibungen: *Halicgeringhuson* (Heldringhausen b. Recklinghausen 900/911, Werdener Urbare S. 32) enthält den Personennamen *Halicger; Halagfrid* zinst in *Sulisun*, d. i. im S. von Lüdinghausen (ebd. S. 76), im westl. Westfalen.[3]

Bei dieser Verbreitung über Raum und Zeit wird man doch davon absehen, hierin eine speziell engrische Form zu suchen, sondern wird mit E. Schröder[4] annehmen, dass die Form *halig, halag* tatsächlich in der Missionszeit von den ags. Geistlichen als Sprechform gebraucht wurde, und dass das Fremdwort, das zugleich mit so vielen anderen in dieser Zeit aufgenommen wurde, neben das heimische *helag* trat, dass es als seltnere und somit wohl vornehmere Form gerade in die Namenbildung Eingang fand, in Namen sich lange erhalten konnte.

Die bisherige Übersicht hat gezeigt, dass das Taufg. nach Wortwahl und Formengebung durchaus aus dem Ags. zu verstehen ist[5], altsächs. sind allein gewisse vokalische Zugeständnisse bzw. wenige kleine Partikeln (*ende, ec*). Aber es zeigte sich nach S. 120, dass auch mit der Einsicht in eine hd. Übersetzung zu rechnen ist, die namentlich in der ersten Bekenntnisfrage *in got, gotes* durchscheint, vielleicht auch an einigen andern Stellen, etwa in der Abschwörungsformel in der Wortwahl des

[1] Jaffé, Monumenta Corbeiensia S. 67, Wigand, Traditiones Corbeienses, S. 56, § 268, 77, § 353, 98, § 445.

[2] Erhard, Regesta, Diplom. Nr. 65, S. 51.

[3] Das von Förstemann-Jellinghaus, Ortsnamen, angeführte *Halacboldessun* (nach Lüntzel, Die Diözese Hildesheim, S. 150) gehört nicht hierher.

[4] Borchlingfestschrift S. 18.

[5] Wie ein altsächs. Taufgel. aussieht, zeigt jetzt das altwestfäl.

Abschwörungsverbs *forsakan* (wie im fränk. Taufg.),wenngleich das Wort so gut der hd., wie der ags., wie der as. Terminologie eigen ist. — Nicht aber darf man, wie das häufig geschehen ist, das *ch* in *forsacho, forsachistu* als hd. Spiranten, verschobenen Laut, fassen. Schon Gallée, As. Gram., hat § 168 auf die verhältnismässig zahlreichen *ch* für *k* in as. Texten hingewiesen. Selbst wenn einige davon der Kritik nicht stand halten, so bleibt doch eine beweisende Menge. Im Ags. nennt Sievers, Ags. Grm. § 120, 4 sie gerade wieder in der oft genannten Gl. Rushworth[2] (vgl. Lindelöf, a. a. O. § 57 , 134).[1] Aber diese ist ein junger Text. Wichtiger ist für das Verständnis unseres in Mainz geschriebnen Stückes der fränkische Schreibgebrauch, der sich urkundlich wie literarisch gerade für die zweite Hälfte des 8. Jhd. fassen lässt und sicher auch die spätere as. Schreibung hier beeinflusst hat, die sich am fränk.-ags. Brauch des Gebietes zu Anfang des 9. Jhd. entwickelte. Vom Westfränk. ausgehend, wo *ch* (vgl. auch für das Engl. Anm. 1) vor hellem Vokal die nicht-sibilierte Aussprache anzeigt, findet sich *ch* auch im Deutschen, im Fränk., in dieser Stellung, so häufig in *chirihha*, z. B. *chirichun* Fränk. T., Fuldaer Beichte, auch Mainzer Beichte, deren Belege auf die Stellung vor *i, e* beschränkt bleiben, eine Beschränkung, die sich aus der Herkunft erklärt, die aber oft nicht mehr durchgehalten ist[2]. Das in Ortsnamen häufige Wort *-kirche* ist vielfach auch aus Urkunden in dieser Schreibung beizubringen: *Holzchirche* (»Tradidit Karolus imperator . . . *Holzchirche* cum omnibus appendiciis suis», Fuldaer Tradit. ed. Dronke[3],

[1] z. B. *folches, werches, bruche, sollíche*. Sie gelten hier (vgl. Bülbring, Beibl. zur Anglia IX, 75) als Zeichen nicht-sibilierter Aussprache vor Palatal. Diese alte Funktion können sie natürlich in einer Sprache mit nicht-verschobenem Konsonantismus besser bewahren als im Hd., wo andere Konkurrenzen sich geltend machen.

[2] S. auch die vorige Anm. *ch*=*k* vor *e, i* in Corvey bespricht E. Schröder, Urkundenstud. e. Germanisten, Mitt. d. Inst. f. oesterr. Gesch. 18, 46 f.

[3] Traditiones et antiquitates Fuldenses, Fulda 1844.

S. 16, c. 4, Nr. 11; Kopiar III schreibt *Holzchirke*), *Uuibileschiricha* bei dem Wormser Schreiber Jabo (Hiaebo) i. J. 765, u. a. m.[1] Bei der Zweideutigkeit dieses *ch* im Hd., wo *ch* ja gerade auch den verschobenen Spiranten, auch Affrikata darstellt, bei dieser widersprechenden Geltung verbreitet es sich als Schreibform selbstverständlich über die ursprüngliche westfränkische Gegebenheit hinaus, wie wir Ähnliches im Nd. später für *gh* kennen.

Der Isidorübersetzer schreibt im Anlaut (wo überdies die obd. Affrikataschreibung konkurriert) schon früh *chalp*, *bechenne*, *chind*, *chuning*, wie er bekanntlich auch *chi-* in der Vorsilbe *gi-* schreibt. Häufig ist *ch* hinter *l*, *n*, *r*: *folcho* Isidor, *untarmerchi* Tatian, *trinchanti* Fuldaer Beichte, *dranche*, *folches* Mainzer Beichte, *Blenchibrunnon* Hammelburger Markbeschreibung usw. Besonders nahe stehen uns hier die Zusammenstellungen von Kletschke, Die Sprache der Mainzer Kanzlei nach den Namen der Fuldaer Urkunden, Halle 1933, der das bei Stengel, Dronke [2] veröffentlichte Material für die 3 Mainzer Schreiber der zweiten Hälfte des 8. Jhd. untersucht und für die Gruppe nach Konsonant den Namen *Erchanpraht* 779 u. ö. feststellt. Er zieht (S. 107) die Summe: »Die Schreibung wechselt (nach Nasal und Liquida) also zwischen *c* und *ch*.» So in den deutschen Formen, während die latinisierten *c* bevorzugen. In der Komposition *Rincholf* 756, aber Rincolfi im lat. Genitiv, doch auch latinisiertes *Thanchulfus* 762, *Thancholfi* 791 bei dem Wormser Asaph, ebd. S. 20, *Folcholti* 756, 763. Es lassen sich aus hd. Quellen natürlich schwer Beispiele aus anderen Stellungen beibringen (doch sei bemerkt, dass in der Gemination, *kk*, die Schreibung *ch* neben *cch* beliebt ist), weil sie bei hd. Lautverschiebung im vokalischen Inlaut fortfallen, im Anlaut obd. zweideutig sind. Doch müssen m. E.[3] die Schrei-

[1] Vgl. Franck, Altfränk. Grm. § 115; Braune, Ahd. Grm. § 143, Anm. 2; Schatz, Ahd. Grm. § 216, 218, 226, 228; Baesecke, Einf. in das Ahd. § 54, 3 a.

[2] Stengel, Urkundenbuch des Klosters Fulda I, 1, Marburg 1913; Dronke a. a. O.

[3] Ebenso Braune, Ahd. Grm. § 143 Anm. 2.

bungen des Hildebrandsliedes *chind*, *chuninc riche*, *chuning*, *chud*, *cheisuringu*, *chonnem*, *folches* (vgl. in der Gemination *Otachres*, ein in den Fuldaer Urkunden der Zeit häufiges Schreibbild) durchaus in diesen Kreis gezogen werden. Sie sind nicht als fragwürdige bairische Reste zu erklären, sondern wie die gesamte Schreibweise des Stückes gehören sie dem in Fulda geschulten sächsischen Schreiber an [1], der eine Fuldaer Vorlage in hd. Sprachform, doch in seiner sächs., in Fulda an hd. und ags. Bräuchen aufgebauten Schreibweise kopiert, für den *ch* = *k* ist. Von hier aus versteht man, dass auch *forsacho*, vollends *forsachistu*, wo das *ch* = *k* vor *i* steht, nicht hd. Spiranten, sondern as.-ags. Verschlusslaut enthalten, nicht als hd. Formen gelten können. Den fehlenden Umlaut in *forsachistu* zu erklären, wäre leichter, dürfte man das Wort vom As. aus sehen, ist doch noch in dem etwa ein Menschenalter jüngeren Heliand, ja in der noch jüngeren Psalmenübersetzung der Umlaut neben einer nicht-umgelauteten Grundform oft unterblieben [2]. Auch das Altwestfäl. T. schreibt *farsakis thu* ohne Umlaut. Vom Stand des ags. Übersetzers aus, der doch zweifellos tätig war, wird die Erklärung auf Sievers, Ags. Grm. § 371, § 358 A. 3 etwa weisen, wenn nicht auch hier jene wiederholt beobachtete vokalische Angleichung der Hauptsilbe an kontinentale Formen vorliegt, *a* für *æ*, die gerade im Anfang besonders erklärlich ist, zumal neben *forsacho*, wobei auch das Bild eines hd. Hilfstextes mitgewirkt haben könnte.

Die Besprechung ist bisher über e i n Wort noch hinweggegangen, das sechsmal gebrauchte *ec* ich, eines jener kleinen häufigen Wörter, die bei Berührung verschiedener Sprachgruppen stets leicht aufgenommen werden. Denn *ec* kann weder ags. noch ahd, kann nur as. sein. Zwar fehlen weitere as. Belege für *ec*, aber wir haben in *mek*, *thek* des Psalters bei dem südostfäl. Schreiber β [3] die entsprechenden Obliquusfor-

[1] Das eben suchte ich in der grösseren Arbeit, aus der ich hier einen Teil vorlege, zu erweisen.

[2] *farid* fährt, Hel. 1774 M, 1951, 2488, 4359 C, 4047 C usw. Zum Psalter s. Borchlingfestschrift S. 271.

[3] Borchlingfestschrift S. 268.

men und kennen diese Pronomina, auch den Rectus *ek* seit frühmittelniederdeutscher Zeit, wie neund., im südostfäl.[1] (und südostengr.) Gebiet zwischen Elbe, Harz und Weser. Mag auch das Verbreitungsgebiet in as. Zeit im Umfange etwas verschieden gewesen sein, so wird man doch danach schliessen müssen, dass der ags. Geistliche, der diese Form hörte und übernahm, im Mainzer Bezirk Südostfalens oder Südostengerns, etwa, um einen ganz g r o b e n Anhalt zu geben, zwischen Halberstadt und Höxter, gewirkt haben wird.

[1] Ich bemerke hier, dass, als ich s. Z. den Begriff »südostfäl.« für die Sprachform des Helianddichters (ohne Beziehung auf Wredes anders begründete Lokalisierung), für die Psaltererörterungen u. a. verwandte, ich den Terminus nur vom Mnd. aus wählte (die as. Dialektgruppierung beginnt ja erst ganz neuerdings, sich klarer zu enthüllen), wo es eine engrische Mundart nicht mehr gibt. Vom Erfassen des Elbostfäl. (von der Elbe zum Harz, doch deutlich damals schon im Westen eingeschränkt, ursprünglich weiter nach W. reichend) hatte sich die Übereinstimmung mit der Mundart des Hel. ergeben. Die genauere Bestimmung des südofäl. Unterdialekts in as. Zeit, aus dem As. heraus, bleibt noch zu tun. Es sei schon hier angegeben, dass Hel. und Gen. zweifellos verschiedenen Teilen des südofäl. Gebietes angehören, mundartliche Verschiedenheiten innerhalb des Südofäl. aufweisen. Ebenso ist auch die Abgrenzung zum Engrischen, das ja mnd. nicht mehr in Betracht kommt, noch zu tun. Der Hel. zeigt oft selbst bis in überraschende Einzelheiten hinein die Spuren seiner Mundart, die wir seit dem 13. Jhd. gut kennen. Natürlich wendet er keine umgangssprachliche Form an, sondern die sehr vielfach im Wortschatz, oft in den Formen überbrückende konservative Form der epischen Dichtungssprache, die, über der Alltagssprache stehend, manches alte oder allgemeine Gut bewahrt hat (z. B. *briost*, *bium*, die Pronomina, wo die Alltagssprache *brust*, *bim* fortsetzt). Mehr als einmal auch braucht er in seiner souveränen Sprachmeisterschaft die eine und die andere Form nebeneinander. Die südostfäl. Mundart entwickelt sich in historischer Zeit unter Bedingungen, die sich auch aus ihrer geographischen Lage, ihren Verkehrsverbindungen mit dem Thür.-Fränk. ergeben, während etwa das Westfäl. sich auch in geistigen und merkantilen Interessen zum Rheinland hin erstreckt, das binnen liegende Engrische aber, wie gerade in letzter Zeit von verschiedenen Seiten erkannt worden

Überblickt man zusammenfassend die Tatsachen noch einmal, so ergibt sich folgendes Bild: Der Übersetzer stand vor der Aufgabe, die christlichen Begriffe für das sächsische Gebiet aufzustellen. Der sächsische Sprachschatz bot das Wortgut nur zum Teil, etwa *forsakan, god, geld, unholdo, giloƀian, helag* u. a., für das weitere musste man das in der Mission lebende Gut nutzen. Woher stammte sprachlich dieses Gut, und wer wandte es an? Drei Antworten sind theoretisch möglich: 1) Ein Sachse gewinnt die Terminologie bei hd. oder ags. Geistlichen; 2) ein Hochdeutscher, Franke etwa, und 3) ein ags. Geistlicher übersetzt das Stück. Die erste Annahme, die üblichste, scheidet aus bei der vorliegenden Verteilung des sächsischen Gutes nach Wortschatz oder Flexion. Eindeutig sächsische Wörter sind nur verschwindend vorhanden und beschränkt auf die leicht nachgebenden Partikeln; dagegen ist so speziell sächsisches Gut wie die sächsischen Götternamen nicht einmal in der sächs. Form, die ein Sachse unfehlbar gewählt hätte, Uuodan, Thonar, Sahsnote, sondern in ags. Laut- und Schreibweise gegeben; noch überzeugender vielleicht ist es, dass die Nebensilben nur so weit sächsische Form haben, wie sie mit der ags. übereinstimmt, etwa *allum, uuordum uuercum*, aber nicht *unholdum*, s. o. Ags., nicht altsächs., ist der Nom., Akk. Plur. masc. auf *-as*, nicht *-os*, *genotas*, ags. ist der Ausgang der 1. Pers. Sing. des Präs. auf *-o*, *gelobo*, nicht *giloƀiu*, *forsacho*, nicht *-u*, ags. ist die Vorsilbe *ge-* für sächs. *gi-* u. a. m. In diesen Zusammenhang stellt sich dann auch das nichtsächsische Lautgut ein: z. B. *halogan gast*. Ein Sachse hätte aber doch wohl, wenn er für seine Landsleute schreibt, eine

---

ist, ältere Züge von bestimmter Färbung, dem Anglo-Friesischen verwandt, in Resten bewahrt, diese jedoch, die der sächsischen jüngeren Entwicklung der sprachlichen Richtung nach entgegenstehen, bald abstreift, sich dem West- und Ostfäl. so einordnet, dass zu Beginn der mnd. Zeit so wenig wie politisch auch sprachlich mehr eine engrische Gruppe besteht. Der vierte as. Dialekt, das Nordniedersächsische, ist bisher aus der as. Sprachgeschichte nicht genügend herausgestellt.

lat. und hd. Vorlage, wie man sie hier anzunehmen hat, in heimische Formen gekleidet, nicht in ags. Innerhalb der Übersetzung herrscht eine Sprachform, die wohl den Willen hat, im Sächsischen verstanden zu werden (vgl. die Hauptsilbe in *genotas gelobo* mit der Vor- und Endsilbe, vgl. *ec*, *end*^{o}), ohne den sächsischen Grundtypus gewonnen zu haben. Bei der Übereinstimmung einer Reihe von Erscheinungen, die vom Hochdeutschen abwichen, namentlich im Konsonantismus und in den Endungen, schien das wohl schriftlich ungefähr ausreichend, denn mündlich gleicht da natürlich der einzelne nach seinem Können, seiner Sprache in jedem Falle aus. Dieser ags. Charakter kann aber natürlich nicht von einem Hochdeutschen hineingetragen sein, nur von einem Angelsachsen. Der ags., anglische, Übersetzer, den man hiernach annehmen muss, war offenbar ein Mann, der schon in der Mission Sachsens gewirkt, im südostfäl. Einflussgebiet von Mainz gearbeitet hatte, sächsische Sprachzüge gehört hatte, wusste, wie weit er seinen Lautstand anzupassen hatte, um verstanden zu werden, und in seiner auf dem Boden von Mainz erwachsenen Schreibweise trachtete er, das Sächsische, wie er es aufgefasst hatte, wiederzugeben (*gelobo*, *Saxnote* usw.), so weit nicht mit neuen Begriffen ganz neues Wortgut einzuführen war.

Der Schluss, den die altsächsische Grammatik hieraus ziehen muss, ist dann, dass der grösste Teil der Formen unseres Stückes kaum als Beispiele des Altsächsischen gelten kann, standen sie doch auch bisher in den Gammatiken stets isoliert als Ausnahmen da. Wohl wird das Taufgelöbnis, da es für Sachsen bestimmt ist, immer am Anfang der altsächs. Überlieferung stehen dürfen, aber der fremde Missionar hat es abgefasst in einer Form, die das Sächsische nur ungefähr trifft. Für das, was die as. Grammatik hier verliert, aber gewinnt sie ein anderes, eine Ahnung davon, wie sich der ags. Pfarrer mit dem sächsischen Bauern abfand, ein Bild davon, wie die fremde Terminologie in den deutschen Sprachschatz eindringen und hier Fuss fassen konnte.

Hamburg. *A. Lasch.*

Besprechungen.

Die Erlösung, eine geistliche Dichtung des 14. Jahrhunderts. Auf Grund der sämtlichen Handschriften herausgegeben von **Friedrich Maurer** (= Deutsche Literatur. Reihe Geistliche Dichtung des Mittelalters. Band 6.). Philipp Reclam, Leipzig 1934. 317 S.

Als Bartsch das mittelhochdeutsche Gedicht, das er »Die Erlösung» benannte, herausgab, war nur eine einzige Handschrift desselben bekannt. Nachher sind mehrere Handschriften aufgetaucht; für die vorliegende Neuausgabe standen deren sieben Maurer zur Verfügung. Die Nürnberger Handschrift, die der Bartschschen Ausgabe zugrunde lag, hat zwar ihren Wert nicht verloren, denn sie überliefert das ungefähr 7,000 Verse enthaltende Gedicht fast vollständig, während von den später gefundenen Handschriften diejenigen, die besser sind — die aus dem 14. Jahrhundert stammende Berliner (B_1) Hs. und die Prager (P) Hs. — nur etwa ein Drittel des Textes enthalten. Aber der von Maurer angestellte Vergleich hat gezeigt, dass der Schreiber der Nürnberger Handschrift nicht ganz zuverlässig ist, weil er stellenweise seine Vorlage absichtlich geändert hat und weil er dem Schreiber des Originals zeitlich und örtlich fern steht.

In einem in der Zeitschrift für deutsches Altertum im Jahre 1931 erschienenen Aufsatz »Überlieferung und Textkritik in der Erlösung»[1] hatte Maurer den Wert der Handschriften des Gedichtes und ihr Verhältnis zueinander eingehend erörtert. Die Ergebnisse dieser Untersuchung rekapituliert er kurz in einem Anhang zu seiner Ausgabe. Auch die literaturgeschichtliche Stellung der Erlösung hatte er bereits in einer in demselben Jahre in der Zeitschrift für deutsche Philologie veröffentlichten Abhandlung bestimmt. Während man bis dahin ziemlich allgemein angenommen hatte, dass die vielfache Übereinstimmungen aufweisenden Gedichte »Erlösung» und »Elisabeth» von demselben Verfasser herrührten und dass die Erlösung vor der Elisabeth gedichtet worden sei, zeigte Maurer in seinem Aufsatz, dass die beiden Gedichte von verschiedenen Verfassern herrühren und dass die Elisabeth das ältere von ihnen ist. Da dieses Gedicht aber nachweislich erst nach dem

[1] Durch einen Druckfehler ist der Hinweis auf den Aufsatz unrichtig geworden; statt ZsfdA. 63, 196 f. (S. 312, 314, 315) soll es ZsfdA. 68, 196 f. heissen.

Jahr 1297 entstanden ist, folgt daraus, dass die Erlösung in den Anfang des 14. Jh. gesetzt werden muss.

Es ist eigentlich schade, dass Maurer in der Einleitung zu seiner Ausgabe nicht die Argumente kurz darstellt, auf welche er seine Schlüsse in bezug auf Zeit der Entstehung und Mundart des Gedichts aufbaut, sondern sich damit begnügt, das Ergebnis festzustellen und auf seinen diesbezüglichen Artikel in der Zeitschrift für deutsche Philologie hinzuweisen. Vielleicht hätte auch jemand gerne gesehen, dass die rein orthographischen Textvarianten, die der Herausgeber an anderer Stelle zu veröffentlichen verspricht, ihren Platz in dem unter dem Text befindlichen Apparat gefunden hätten. Aber auch so wie der Variantenapparat in der Neuausgabe vorliegt, ist er recht ausführlich und wird für die Allermeisten, die sich mit dem Texte befassen, ausreichen.

Der Kommentar, der bei Bartsch beinahe 50 Seiten umfasst, ist bei Maurer auf 4 Seiten zusammengedrängt. Unter seinen Anmerkungen, die sich teilweise mit denen von Bartsch decken, nehmen die Worterklärungen den grössten Raum ein.

Von den in der Beschreibung des Throns und des Tabernakels (V. 393 ff.) aufgezählten Edelsteinnamen sind im Kommentar unerklärt geblieben die Wortformen *alamanden*, *ascalamus*, *truchmus* und *pintes;* Maurer bemerkt nur, dass er für sie im Mittelhochdeutschen Wörterbuch keine weiteren Belege gefunden hat. Aber *alamanden* ist doch nur eine Lautvariante von *alabanda*, das im Parzival als Edelsteinname belegt ist und im Jüngeren Titurel in der Form *alabanden* erscheint; das afrz. Etymon findet sich im Marbodtext: »*Alamandine* in Asie est trovee En *Alamande* la cuntree.» In den Mémoires de la Société néo-philologique VIII, wo ich S. 54 dieses Wort behandelt habe, habe ich *ascalamus* als eine Korruptel aus *oftalamus* = afrz. *ophtalmius* (vgl. *octalamus* S. 169) betrachtet und *pintes* (S. 184) als *pirites* gedeutet, das im Parzival belegt ist und = lat. afrz. *pyrites* ist. Was schliesslich die Form *truchmus* betrifft, so ist sie wohl eine Verschreibung für *turchinus*, s. Neuphilologische Mitteilungen 33,206. Von den beiden Handschriften N und T, welche allein die Beschreibung des Throns und des Tabernakels in der Erlösung überliefern, hat die erstere einen Edelsteinnamen in der Form *gamahüe* und die letztere in der Form *gamahie*. Maurer setzt in den Text die Form *gamahî* (: die). Aber eine solche Form ist sonst nicht sicher belegt. In Volmars Steinbuch heisst der Stein *kamahû* bzw. *kamahiu* (*kamachu δ*, *gamahw* Dr, *kamahü* w, *gamahiv* L, *gamaheü* d, *gaman* H,

thannā W) und reimt auf *nû*, in Konrads von Würzburg Goldener Schmiede *gamahiu* bzw. *gamahû* (*gamahiv* ACFfg, *gamahew* b, *gamahu* a, *gamahelu* c, *maheldeu* B) und reimt auf *driu*, im Trojanischen Krieg ebenfalls *gamahiu* : *driu* (*gamahy* bd, *chammachu* A), in der Martina *gamahiv*. Die Form *gamahy* in der späten, aus dem 15. Jh. stammenden Handschrift bd des Trojanischen Kriegs kann nicht als Stütze für eine Form *gamahî* um 1300 dienen gegenüber den gut überlieferten Belegen *gamahiu* bzw. *gamahû* und dem afrz. Etymon *gamahieu*. In der Vorlage von NT muss *gamaheü* gestanden haben, welches N mit *gamahüe* und T mit *gamahie* wiedergegeben hat. So wird man wohl doch den Reim *gamahû* : *dû* mit Bartsch (Anm. zu V. 409) für möglich halten müssen.

Die Verse 5690 f. lauten bei Bartsch: *die turteltûben singent nû: in unser froude. frûndin dû*. Das Wort *froude*, welches Bartsch nach der Handschrift N in den Text gesetzt hat, ersetzt Maurer durch *gemde*. Er folgt hier der Handschrift B_1, die er für die beste Handschrift hält. Ein Wort *gemde* ist sonst nicht belegt; der Sinn würde nach Maurer »Freude» seien. Ausser N und B überliefern auch die Handschriften B_2 und T die betreffende Stelle. In der ersteren lautet der Vers: *in unser gende freude dv*, in der letzteren: *alle freude faltn haben nu*. Alle Lesarten sind Verderbnisse des Originals, aber ihm steht doch die Form *gende* am nächsten, denn diese ist meines Erachtens eine Verschreibung für *geude* = mhd. *giude*, welches »Freude» bedeutet und auch in der mitteldeutschen Form *gude* in der Elisabeth belegt ist (s. Lexer Mhd. Wb. I, 1025).

Trotzdem die Heranziehung mehrerer Handschriften und ihre kritische Behandlung zu einem richtigeren Verständnis des Textes viel beigetragen haben, sind da noch einige dunkle Stellen stehen geblieben. So V. 3449 ff., wo der Reim des Originals offenbar verderbt ist, und V. 3279 f., wo das Wort *verlast* doch kaum zu *verlazzen* »vernachlässigen» gestellt werden kann, wie der Herausgeber zweifelnd annimmt.

Maurer hat sich bemüht, den Text in einer sprachlichen Form zu bieten, die dem Original möglichst nahe kommt. Da das Original in hessischer Sprache gedichtet ist, hat gerade Maurer, der bewährte Kenner des hessischen Dialekts, die besten Voraussetzungen gehabt, den Text in der Gestalt des Originals wiederzugeben.

Sowohl die technische Anordnung wie die typographische Ausstattung der Neuausgabe der Erlösung verdient unser volles Lob.

Hugo Suolahti.

Friedrich Maurer, *Volkssprache.* Abhandlungen über Mundarten und Volkskunde. Zugleich eine Einführung in die neueren Forschungsweisen. (Fränkische Forschungen. Arbeiten zur Sprachgeographie und zur Volkskunde, besonders der rhein- und ostfränkischen Gebiete, hrsg. von *Friedrich Maurer*, I.). Mit 21 Kartenbildern im Text. Palm und Enke, Erlangen. 1933. X + 135 S. Preis: RM. 5: —.

Unter dem oben angegebenen ausführlichen Titel hat Maurer 8 meistens schon früher erschienene Vorträge und Aufsätze vereinigt: »Volkssprache», »Volkssprache als Teil der Volkskunde», »Geographische und soziologische Betrachtung in der neueren Sprachgeschichte und Volkskunde», »Der Atlas der deutschen Volkskunde», »Die deutschen Mundarten und ihre Erforschung», »Der Verkehr als sprachgestaltende Kraft», »Über Arten der deutschen Wortbildung, besonders Wortkreuzungen», »Sprachwandel und Lautgesetz».

Der zusammenhaltende Rahmen dieser vielfach ineinander übergreifenden Aufsätze ist die Idee von der Gemeinsamkeit sprach- und volkskundlicher Forschung. Die Gedanken, die in ihnen ausgesprochen werden, sind meistens keine neuen. Es sind die Leitgedanken, wie wir aus den Arbeiten von Frings, Hans Naumann, Spamer kennen. Aber Maurer hat sie an sein eigenes engeres Forschungsgebiet, die hessische Mundart, angepasst und zeigt durch Belege, die aus dieser geholt sind, die nahe Zusammengehörigkeit des Sprach- und Volkskundlichen.

Der Verfasser strebt in seinen Vorträgen und Aufsätzen danach, die Ziele und Methoden der »neueren sprachwissenschaftlichen Richtung», so wie diese in den Arbeiten der oben genannten Gelehrten und des Verfassers selbst zutage tritt, darzulegen. Es handelt sich dabei oft um prinzipielle Fragen, um Klarlegung von sprachlichen Erscheinungen und sprachwissenschaftlichen und volkskundlichen Begriffen, um Feststellung von Grenzen verschiedener Forschungsgebiete, um Charakterisierung der Volkssprache u. s. w. Bei der Behandlung dieser allgemeinprinzipiellen, teils sprachphilosophischen, Probleme kommt es oft auch zu einer Auseinandersetzung mit den Ansichten anderer Forscher. So besonders in dem letzten Aufsatz vom Sprachwandel und Lautgesetz, wo Maurer feststellen will, was von der alten Regel von der Ausnahmslosigkeit der Lautgesetze übrig bleibt, wenn man ihre Gültigkeit im Lichte der von der neueren mundartlichen Forschung gewonnenen Ergebnisse prüft. Er spricht da sehr vernünftige Gedanken aus, indem er vor überteilten Schlüssen warnt und im Gegensatz zu der

Auffassung einiger radikaler Forscher die alte These in einem gewissen Umfang gelten lässt. Aber er macht sich doch meines Erachtens selbst einer Übertreibung schuldig, wenn er die Gesetzmässigkeit des Lautwandels nur in sehr beschränktem Umfange zugibt, wie aus folgender Stelle hervorgeht: »Man kann aber zugleich feststellen, dass mit einer Reihe von Fällen zu rechnen ist, in denen die Möglichkeit gesetzmässiger, oder sagen wir lieber, regelhafter Wandlungen gegeben ist. Sehr zahlreich sind diese tendenzlosen, mechanischen, physiologischen Wandlungen allerdings offenbar nicht.» Die Darstellung der Tendenz oder der »Teleologie», d. h. der Zwecktätigkeit und der verschiedenen Stufen derselben beim Sprechen, führt, ebenso wie die Auseinandersetzung mit den Vertretern der verschiedenen diesbezüglichen Theorien, in diesem letzten Aufsatz oft zu Spitzfindigkeiten und Haarklaubereien, in denen mir der praktische Wert der Problemstellung sehr fraglich scheint und wo ich den Eindruck habe, dass es sich eigentlich nur um einen Streit mit Worten handelt.

Bei der Beobachtung der Volkssprache hat Maurer seine Aufmerksamkeit auch auf die Erscheinung gerichtet, die Paul in seinen »Prinzipien» unter dem Namen »Kontamination» behandelt. Für diese »Kreuzungen» werden S. 14 einige Belege angeführt, die als mundartliche bezeichnet werden. Dabei wird der Ausdruck »Ein Beamter hat vieles über sich» als eine Mischung aus »Er hat viel unter sich» und »Er ist über vieles gesetzt» erklärt. Dies will mir nicht einleuchten. Wenn der Ausdruck in der Mundart nicht etwas Anderes bedeutet, als dass der Beamte vieles zu besorgen hat oder mit Arbeit überhäuft ist, so ist die Redensart nicht auf die Mundart beschränkt; eine entsprechende Ausdrucksweise ist auch in anderen germanischen Sprachen bekannt. Die Entstehung derselben braucht nicht durch Kreuzung zweier so weit voneinander stehender Ausdrücke wie der von Maurer angenommenen erklärt zu werden, denn der bildliche Ausdruck ist ohne weiteres klar. Man braucht nur an die Redensart »er hat vieles über sich genommen» zu denken.

Maurer hat die Gabe, seine Gedanken auch da, wo er schwierige Probleme behandelt, in klare, leichtfassliche Form zu kleiden. Seine Sammlung von Vorträgen und Aufsätzen wird sicher viel Leser finden.

Hugo Suolahti.

Lothar Glattes, *Wortbildung (durch Ableitung) im Oberen Markgräflerischen* (Vogel Greif. Arbeiten über Mundarten und Volkstum Südwestdeutschlands. Hgg. von *Ernst Ochs*. Heft 5). Moritz Schauenburg, Lahr i. B. 1933. S. 59.

Diese Schrift ist ein willkommener Beitrag zu der keineswegs reichhaltigen Literatur, die sich mit der Wortbildung der deutschen Mundarten befasst. Ein Netz solcher Einzeldarstellungen, das sich über das ganze deutsche Sprachgebiet erstreckt, würde ein viel schärferes und zuverlässigeres Bild der deutschen Wortbildung ermöglichen als dasjenige, womit wir uns vorläufig begnügen müssen.

Die Darstellung, die uns Lothar Glattes geschenkt hat, beruht offenbar auf lebendiger und sicherer Kenntnis des Markgräflerischen, wofür auch der Name des Herausgebers Ernst Ochs bürgt, der ein ausgezeichneter Kenner der südwestdeutschen Mundarten ist.

Es ist ein reichhaltiges und wertvolles Material, das der Verf. vor uns ausbreitet. Ohne auf Einzelheiten näher einzugehen, hebe ich nur als Beispiel die Behandlung des charakteristischen alemann. Suffixes *-ədə* (fem.) hervor, das auf ahd. **-ēta* zurückgeführt wird. Im Markgräflerischen werden damit Kollektiva gebildet, die grösstenteils von Verbalstämmen abgeleitet sind. Glattes gibt eine reichhaltige und gut gruppierte Auswahl dieser Bildungen und bemerkt, dass dieses Suffix, das bei der älteren Generation durchaus lebendig ist, bei der jüngeren bereits an Produktivität bedeutende Einbusse erlitten hat und mancherorts sogar ausgestorben ist.

Emil Öhmann.

Otto Jespersen, *Growth and Structure of the English Language.* Eighth Edition. Leipzig, B. G. Teubner, 1935. IV + 239 p. 8:o. Price: RM. 4.50, Cloth RM. 5.40.

L'auteur de ce livre, dont la première édition a été signalée en son temps dans cette revue (tome VII, 1905, p. 30—32), a été un précurseur dans les études grammaticales. Il y a trente ans, il y avait encore un abîme entre la grammaire d'une part et la littérature, l'histoire, la forme de civilisation du peuple dont on étudiait la langue. La largeur des vues, la finesse des observations, le sens vivant de l'unité organique des différentes manifestations de l'esprit qui se font jour dans ce livre ont donné une heureuse impulsion aux études linguisti-

ques dans les différents domaines. Le livre est devenu classique et il serait oiseux d'en exposer à nouveau l'économie ou d'en analyser le contenu à propos de cette huitième édition, qui d'ailleurs ne semble pas avoir subi de modifications. Je me permets seulement d'attirer l'attention de l'auteur, en vue de la neuvième édition, sur un petit détail qui m'a arrêté à la lecture du chapitre, de tout point excellent, consacré à l'influence de l'ancien français sur le vocabulaire anglais. »Les substantifs et les adjectifs, y lit-on, p. 94, ont presque toujours adopté l'accusatif, qui dans la plupart des mots se distinguait du nominatif par l'absence de l'*s*. Cette dernière désinence se rencontre cependant dans quelques rares mots, tels que . . . *dace*, jadis *darce* (anc. fr. nom. *darz*, acc. *dart*) . . .» L'opinion selon laquelle ce nom de poisson serait identique à *dart* (*dard*) »trait acéré» est une erreur dont M. Antoine Thomas a fait justice il y a longtemps (*Romania*, XXXVII, 1907, p. 91—96). Le poisson appelé vulgairement »dard» ou »vandoise» (c'est le *Leuciscus vulgaris* des naturalistes) s'appelle en ancien français *dars*, avec un *s* thématique, donc l'accusatif présente le même *s* que le nominatif, ce qui est encore confirmé par le diminutif *darset*. Le latin de Smaragdus (*Expositio in octo partibus Donati*) a *darsus:* »Piscis species sunt haec: . . . darsus . . .». Il faut dont rayer *dace* (*darce*) de la liste de M. Jespersen. Il faut supprimer encore *appentice* (*pentice*, *penthouse*), l'anc. français *apentiz* (et non *apentis*) ayant un *z* thématique; l'accusatif *apentif* est une formation analogique.

Arthur Långfors.

W. Meyer-Lübke, *Romanisches Etymologisches Wörterbuch.* 3. neubearbeitete Auflage (Sammlung Romanischer Elementar- und Handbücher, herausgegeben von W. Meyer-Lübke. III. Reihe: Wörterbücher, 3). Lief. 2—20. Heidelberg, Carl Winter's Universitätsbuchhandlung, 1930—1935. S. 65—1204. 8:o. Preis: RM. 2.50 jede Lieferung; Preis der Schlusslieferung (18—20): RM. 6. .

La nouvelle édition du précieux dictionnaire étymologique de M. Meyer-Lübke, dont nous avons signalé (*Neuphilologische Mitteilungen*, XXXI, 1930, p. 245) la première livraison, s'est achevée avec une louable rapidité. Malgré les nombreuses additions, le volume n'a augmenté, en comparaison de la première édition, que d'environ deux cents pages. Aux quelque 9600 articles du corps du livre l'auteur a ajouté une série d'articles

devenus nécessaires au cours de l'impression. Une liste de corrections, mise à la fin, rectifie de menues erreurs. Dans l'introduction sont signalés les comptes rendus apportant des éléments nouveaux. Voici quelques nouvelles notes d'un intérêt secondaire.

1137. * B i t o n s i a r e. Le renvoi à l'article de M. A. Thomas (qui avait d'ailleurs proposé * b i s t o n s i a r e) a été déformé par une faute d'impression; lire *Rom.* 38, 367 (et non 267). — 1532. C a l v u s. Ne serait-il pas utile de mentionner la forme ancienne et réguliere *chauf* à côté de la moderne *chauve*? — 2027. Je crois que M. M.-L. a raison d'écrire, à propos de * c u g i t a r e, proposé par G. Paris et encore aujourd'hui assez généralement admis: »Das *-u-* erklärt sich einzelsprachlich, lat. * c u g i t a r e ist nicht nötig und lateinisch nicht verständlich.» Mais l'auteur n'est pas toujours aussi explicite. Ainsi, on serait curieux de savoir les raisons pour lesquelles il rejette 2338 le * c r ŏ d i u s proposé par M. Thomas et maintient * c r ō d i u s. — 2294. * C r a m a. Le renvoi est faux; lire *Arch.* 126, 185. — 3568. F u m a r i u m »Rauchfang». Je comprend difficilement l'omission de l'anc. franç. *fumier* (*fumiere*) »fumée». — 5221. L'article m a e s t u s »traurig» ital. *mesto*, prov. *mest*, esp. *mesto*, a disparu avec raison: ce sont tous des mots savants. Mais je crois que ce mot n'a pas encore été signalé en ancien français. Or il se trouve chez Gautier de Coinci (*mest*). — 6524. P i r u m. Pour le frioulan il y a à ajouter *piruts* »poire». Voir mon article *La plus ancienne chanson frioulane*, dans *Ce fastu*, 1933. — 8170. S p o n d a. Il n'est pas indifférent pour le développement du sens que l'anc. fr. *esponde*, en dehors de son acception courante de »bord du lit», signifie aussi »plateau de la balance», comme il signifie dans certains dialectes (M. M.-L. l'indique) »planche placée sur un chariot» (pour servir de siège?). Voir ma *Notice des manuscrits 535 de la Bibliothèque municipale de Metz et 10047 des nouvelles acquisitions de la Bibliothèque nationale, suivie de cinq poèmes français sur la parabole des Quatre Filles de Dieu*, au glossaire (*Notices et extraits des manuscrits*, p. p. l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, tome XLII, 1932). — 9451. * v o m i c a r e. On peut ajouter maintenant afr. *vonchier, vongier;* voir mon article *Mots rares chez Gautier de Coinci*, dans *Romania*, LIX, 1933, p. 464. Sur v o m i c a (et beaucoup d'autres mots qui intéressent le vocabulaire roman) on trouve des renseignements très précieux dans un travail que, si j'ai bien vu, M. M.-L. n'a pas eu le temps de

mettre à profit pour cette édition: c'est *Wortstudien zu den spätlateinischen Oribasiusrezensionen*, par J. Svennung, dans *Språkvetenskapliga Sällskapets i Uppsala Förhandlingar* (*Uppsala Universitets Årsskrift*, 1933).

J'ai noté sur mon exemplaire les erreurs suivantes dans la table: *auques* 345 manque; *pieu* 6182 (non 6482).

Arthur Långfors.

Eingesandte Literatur.

Berliner Beiträge zur Romanischen Philologie, hrsg. von *Ernst Gamillscheg*, Band IV, 2: *Oskar Henke*, Grammatischer Kommentar zu *Bousquet*, Comptes consulaires de la cité et du bourg de Rodez. I^e^ partie: Cité (Rodez 1925). Jena u. Leipzig, W. Gronau, 1934. 76 S. 8:o.

Giulio Bertoni, La »Chanson de Roland». Introduzione, testo, versione, note, glossario (15 fac-simili). Firenze, Leo S. Olschki, 1935. 502 p. 8: o. Prezzo:L. 40.—.

Gunnar Biller & Christer Thorn, La vie française. Några franska texter för mellanstadiet. Stockholm, Albert Bonnier, 1934. 136 S. 8:o. Preis: kart. Kr. 3: —.

Conrad Borchling, Plattdeutsche Rechtschreibungslehre für die Mundarten des nordniedersächsischen Raumes. Nebst einem Wörterverzeichnis von *Walther Niekerken*. Hamburg, Karl Wachholtz, 1935. 57 S. 8:o Preis: RM. 1.—.

Vagn Börge, Der unbekannte Strindberg. Studie in nordischer Märchendichtung, aus dem Dänischen übertragen von *Emil Schering*, mit einem Vorwort von *Friedrich von der Leyen*. Kopenhagen, Levin & Munksgaard, Marburg, N. G. Elwert, 1935. 155 S. 8:o. Preis: geh. RM. 6.—.

Études françaises publiées par l'Institut français de l'Université de Szeged, 13: *Olga Droszt*, Les premiers imprimés en français de Vienne (1521 1538). Avec un supplément à la bibliographie française de Vienne. Szeged, 1934. 175 p. 8:o.

Louis Hamilton, Handbuch der englischen und deutschen Umgangssprache. Berlin -Schöneberg, Langenscheidtsche Verlagsbuchhandlung, 1935. X + 256 S. 12:o. Preis: RM. 3.—.

Paul Hazard, La crise de la conscience européenne (1680 - 1715), I— II. Paris, Boivin & C^ie^, 1935. VIII + 326 & 316 p. 8:o. Prix: 60 fr. — Notes et références. 159 p. Prix: 20 fr.

Irene Hesse, Die Darstellung der menschlichen Gestalt in Rundskulpturen Neumecklenburgs. Diss. Köln, 1933.

Huebergs kurze Grammatiken, Ergänzungsreihe: *Rudolf Plate*, Zur historischen und psychologischen Vertiefung der englischen Schulsyntax. Ein Hilfsbuch in Frage und Antwort. München, Max Hueber, 1934. 114 S. 8:o. Preis: kart. RM. 2.50.

Iorgu Iordan, Note lingvistice. Extras din Buletinul Institutului de Filologie Română, vol. I (1934). Iași, p. 110—160.

Jean de Meun, Traduction de la première épître de *Pierre Abélard* (Historia calamitatum), éd. par *Charlotte Charrier*. Paris, Librairie ancienne Honoré Champion, 1934. 198 p. 8:o. Prix: broché fr. 40.—.

Ernst Kieckers, Altenglische Grammatik. München, Max Hueber, 1935. XX + 199 S. 8:o. Preis: kart. RM. 5.20.

Lebende Sprachen, 1. Jahrgang, Januar 1935, Heft 1. Kirchhain N.-L., Brücke-Verlag Kurt Schmersow.

Eugen Lerch, Historische französische Syntax, III. Bd. Leipzig, O. R. Reisland, 1934. IX + 504 S. 8:o. Preis: geh. RM. 29.40, geb. RM. 32.—.

—»—, Unsere Klassiker und die französische Klassik. (Neuphilologische Monatsschrift, Jahrg. 5, Heft 7—8, S. 304—398.) Leipzig, Quelle & Meyer. 8:o.

—»—, Die neue Sprachwissenschaft. Sprachgeschichte und Nationenkunde. I. (Die neueren Sprachen 1934, Heft 9. S. 375—398). 8:o.

Elise Richter, Beiträge zur Geschichte der Romanismen. I. Chronologische Phonetik des Französischen bis zum Ende des 8. Jahrhunderts. Beihefte zur Zeitschrift für romanische Philologie, hrsg. von *A. Hilka*, H. 82. Halle (Saale), M. Niemeyer, 1934. XVI + 290 S. 8:o. Preis: geh. RM. 28.

Hans Ruin, Gycklare och apostlar. Helsingfors, Holger Schildt, 1934. 241 S. 4:o. Preis: geh. FM. 75.—.

Sammlung romanischer Elementar- und Handbücher, I. Reihe, 2: *W. Meyer-Lübke*, Historische Grammatik der französischen Sprache I. 4. u. 5. durchges. Aufl. 1934. XVI + 282 S. 8:o. Preis: geh. RM. 5.60, geb. RM. 6.50. III. Reihe, 3: *W. Meyer-Lübke*, Romanisches etymologisches Wörterbuch, Lief. 17. Heidelberg, Carl Winter, 1934. Preis: RM. 2.50. Lief: 18—20 (Schlusslieferung), 1935. Preis: RM. 6.—.

Otto Schmidt, Methodik des französischen Unterreichts für die Praxis dargestellt. 2. Auflage. Berlin und Bonn, Ferd. Dümmler, 1935. 96 S. 8:o. Preis: geb. RM. 3.80.

Wolfgang Schmidt, Neuphilologie als Auslandswissenschaft auf der Grundlage des Sprachstudiums. England. Marburg, N. G. Elwert'sche Verlagsbuchhandlung, 1934. 52 S. 8:o. Preis: geh. RM. 7.—.

Mitteilungen.

Am 4. März hielt Universitätsprofessor Dr. *Paul Merker* aus Breslau in der Aula der Universität einen Vortrag mit Lichtbildern über das deutsche Bühnenbild vom Mittelalter bis zur Gegenwart.

Ausländische Besprechungen einheimischer Publikationen: *A. Långfors*, Notice des manuscrits 535 de la Bibliothèque municipale de Metz et 10047 des nouvelles acquisitions du fonds français de la Bibliothèque nationale, bespr. von A. Bayot in Revue d'histoire ecclésiastique, 1935. — *Emil Öhmann*, Über Homonymie und Homonyme im Deutschen (Annales Academiae Scientiarum Fennicae, XXXII, 1), bespr. von F. Piquet in Revue Germanique, 1935, S. 78—79.

Ferienkurse im Auslande. — Deutschland: *Berlin*, vom 11. Juli bis 21. August. — *Bonn*, vom 1. bis 28. August. — *Dresden*, vom 2. bis 27. Juli und vom 19. August bis 14. September. *Frankfurt am Main*, vom 8. Juli bis 17. August. — *Freiburg im Breisgau*, vom 25. Juli bis 24. August. — *Halle an der Saale*, vom 16. bis 27. August. — *Hamburg*, vom 5. bis 31. August. — *Heidelberg*, vom 1. Juli bis 24. August. — *Jena*, vom 18. Juli bis 14. August. — *Köln*, vom 15. Juli bis 31. August. — *München*, vom 10. Juli bis 18. August. — *Münster in Westf.*, vom 8. bis 28. Juli. — England: *London*, University College, vom 29. Juli bis 12. August. — Frankreich: *Besançon*, Juli—September. — *Clermont*, vom 15. Juli bis 31. August. — *Dijon*, vom 15. Juni bis 31. Oktober. — *Grenoble*, vom 1. Juli bis 26. Oktober. — *Boulogne-sur-Mer* (Université de Lille), vom 17. Juni bis 24. August. — *Paris*, Institut de phonétique de l'Université, vom 1. Juli bis 10. August. — Italien: *Perugia*, vom 1. Juli bis 30. September.

Les personnages du »Tournoiement aus dames».

(Paris, Bibl. nat., ms. fr. 837)

Le petit poème qu'on va lire a déjà été imprimé, d'après l'unique manuscrit[1], sans commentaires, par Méon dans son *Nouveau recueil de fabliaux*, I, Paris, 1823, p. 394 ss. Si une nouvelle édition de ce spécimen d'un genre nettement caractérisé s'impose, ce n'est certes pas à cause de sa valeur littéraire qui est médiocre; mais l'intérêt historique qu'il offre est considérable.

Les relations de tournois où les participants sont des dames forment un genre poétique bien déterminé. Quatre spécimens français, y compris le poème qui nous occupera ici, en sont parvenus jusqu'à nos jours. Deux ont été publiés par M. Alfred Jeanroy dans la *Romania*[2] sous le titre de *Notes sur le Tournoiement des dames*. Ce sont des pièces lyriques. L'une, qui devrait porter dans la *Bibliographie des chansonniers* de G. Raynaud le numéro 1044bis, et qui est incomplète du commencement, a vraisemblablement été composée par maistre Richart de Semilli. Les nobles dames que le poète nous présente engagées dans un tournoi se répartissent entre deux camps rivaux, conduits l'un par Jacqueline de Vitry[3], l'autre par la châtelaine de Montlhéry.[4] L'arrivée d'un messager du roi, porteur de l'ordre de terminer le combat, y met fin. Ce roi ne saurait être que Philippe-Auguste, et par conséquent *ma dame la roïne* qui figure au v. 33 doit être l'une des femmes de ce monarque. Pour la seconde pièce, datant de 1189, qui a pour auteur Huon d'Oisy et où apparaît, dans une assemblée brillante

[1] Voir Arthur Långfors, *Les incipit des poèmes français antérieurs au XVI^e siècle*, Paris, 1917, p. 1.

[2] T. XXVIII, 1899, p. 232—44.

[3] Vitry, Seine-et-Marne, arr. Melun, cant. Mormant, comm. Guignes-Rabutin, ou bien Vitry-sur-Seine, Seine, arr. Sceaux, cant. Ivry-sur-Seine.

[4] Seine-et-Oise, arr. Corbeil, cant. Arpajon.

de grandes dames, la reine Isabelle, femme de Philippe-Auguste, nous renvoyons à notre article imprimé plus haut, p. 65 ss.[1] La troisième, si l'on suit l'ordre chronologique, est le texte anonyme publié par Méon et republié ici-même. La quatrième, intitulée *Le Tornoiement as dames de Paris*, composée par Pierre Gencien et éditée par M. Mario Pelaez [2], est la plus longue de toutes ces pièces, comprenant 1794 vers. Ce poème décrit un tournoi où ne figurent plus, comme dans les trois autres, des dames nobles, mais de grandes bourgeoises de Paris. Les deux partis rivaux, représentant la paroisse Saint-Merri et de la Courroierie, d'une part, et la paroisse Saint-Gervais et de la Grève, de l'autre, s'avancent de deux côtés opposés. L'un, dont le chef se nomme

[1] C'est par inadvertance que nous avons omis, en exposant (*ib.*, p. 65—67) les diverses tentatives d'explication du poème de Huon d'Oisy, de rendre compte de l'avis exprimé par Paulin Paris. *Histoire littéraire de la France*, t. XXIII, p. 626. On y lit: »Cette chanson peut se rapporter à l'année 1185, quand le jeune roi Philippe-Auguste venait de réduire les grands vassaux à l'obéissance. La comtesse de Crespi est Éléonore, fille de Raoul le Vaillant, comte de Vermandois; elle avait tout nouvellement conclu un traité aux termes duquel son quatrième mari, Matthieu de Beaumont, ne devait plus porter le titre de comte de Valois, et le comté devait retourner à la couronne de France après elle. La dame de Couci était Alix de Dreux, et son mari Raoul de Couci, qui venait de se reconnaître vassal immédiat du roi de France pour ses terres de la Fère. Il est donc permis de penser que le châtelain de Cambrai veut ici gourmander la faiblesse de Matthieu de Beaumont et de Raoul de Couci, en donnant à leurs femmes la présidence du tournoi.» L'examen minutieux de toutes les circonstances aboutit à un résultat tout différent, pour lequel nous renvoyons à notre article précité.

[2] *Le Tornoiement as dames de Paris. Poemetto antico francese di Pierre Gencien*, Perugia, 1917, in-8, 68 pages (Estratto dagli *Studj Romanzi* pubblicati dalla Società Filologica Romana a cura di E. Monaci, n:o XIV). Pour plus de renseignements sur ce texte, voir l'important compte rendu de A. Långfors et M. Roques dans la *Romania*, XLVI, 1920, p. 408 ss., et l'article de Charles-Victor Langlois, *Pierre Gencien, auteur d'un poème en français*, dans *Histoire littéraire de la France*, t. XXXV, Paris, 1921, p. 284—301.

Gervaise des Champs, vient du côté de Chelles [1], l'autre, conduit par Geneviève d'Asnières, du côté de Gournay-sur-Marne [2], localité située sur la rive gauche de la Marne, en face de Chelles. Le poème semble — de même que celui de Huon d'Oisy — avoir une intention satirique, puisque l'auteur allègue comme motif de ce tournoi le désir des dames d'éprouver comment elles se tireraient d'affaire dans une expédition en Terre-Sainte où elles pensaient aller.[3] Nous savons que le poème a été composé avant 1292, mais nous ignorons quel est le fait historique qui a provoqué la satire de l'auteur. Ce n'est cependant pas le lieu de traiter cette question, notre tâche étant de commenter le troisième de la série des »tournoiements des dames».

Ainsi que nous l'avons fait pour le *Tournoiement des dames* de Huon d'Oisy, nous allons essayer d'identifier les dames qui figurent dans le tournoi qui est l'objet de cette notice. Ensuite nous tâcherons, en nous appuyant sur les dates ainsi obtenues, de fixer d'abord la date de la composition, puis de voir si nous pouvons rattacher certaines allusions à des faits historiques connus. Pour présenter les dames, nous les mentionnerons dans l'ordre même où elles apparaissent dans le texte, relatant en même temps les péripéties de la lutte et tous les autres événements.

Nous sommes cependant obligé d'indiquer d'abord, par quelques mots, sur quoi se fonde notre identification des dames prenant part au tournoi. C'est la mention, au v. 251, de *Blanche de Bretagne*, la seule des dames qui soit nommée par son prénom, et celle, au v. 111, de *la dame de Blois*, qualifiée sa fille, qui nous fournit le point de départ, car ces deux dames sont immédiatement reconnaissables: nous avons affaire à Blanche, femme du comte de Bretagne Jean I^er^ le Roux, morte en 1283, et à Alix, depuis 1253 femme de Jean de Châtillon, comte de Blois, morte en 1288. Ces faits nous donnent comme date de la com-

[1] Commune de Seine-et-Marne, arr. Meaux, cant. Lagny, sur la Marne.

[2] Seine-et-Oise, arr. Pontoise, cant. Le Raincy.

[3] Voir le compte rendu cité, p. 424.

position du poème l'époque entre 1253 et 1283. Par un procédé analogue, dont on lira les détails plus loin, nous avons réussi à préciser cette date de plus en plus, pour arriver finalement à la date probable de 1261. Ces constatations faites, nous passons à l'analyse du poème.

Comme dans la chanson de Huon d'Oisy, ce sont encore ici deux dames, savoir *la bone dame de Braibant* (v. 20) et *la contesse de Grantpré* (v. 21), qui prennent l'initiative du tournoi en invitant les dames »de grant pris» à se réunir à Soissons (v. 41) pour faire preuve de leur bravoure et de leur habileté dans les exercices d'armes. Nous verrons dans la suite, lors du commencement des combats, que les dames se répartissent entre deux partis adverses, *celes de Braibant* (v. 43), appelées plus tard *ceus de France* (v. 284), d'une part, et *ceus de Champaigne* (v. 287), nommées aussi *les Champenois* (v. 266), de l'autre: c'est la première des deux dames citées qui représente le parti de Brabant-France, tandis que la seconde évidemment agit au nom du parti opposé.[1]

La bone dame de Braibant (v. 20), appelée ailleurs *cele de Braibant* (v. 178) et *la duchoise* (v. 194 et 204), est Alix de Bourgogne, fille de Hugues IV, duc de Bourgogne, et d'Yolande, fille de Robert III, comte de Dreux, et femme d'Henri III, duc de Brabant dès 1248, mort le 28 février 1261. Son mari, fils

[1] Il est parfois difficile et même impossible de démêler la répartition des dames du tournoi entre les deux partis. Au parti français appartiennent la reine de France, la duchesse de Brabant, la comtesse d'Anjou, les comtesses de Clèves et de Poitiers, à peu près certainement la comtesse d'Artois, et très probablement la dame de Maubuisson et la comtesse de Dreux. Les »Champenois» sont représentés par les reines de Navarre, d'Angleterre et d'Écosse, les comtesses de Gueldre, de Bretagne et de Blois, avec la plus grande probabilité par les comtesses de Grandpré et de Forez. Y appartiennent vraisemblablement encore la dame de Foissy et la dame de Sailly. Sur la comtesse de Bar, la comtesse de Roucy, la vidame de Châlons, la dame de Marcilly, la dame de Limeilli, la vicomtesse de Linières et la dame d'Andrezel, nous ne savons rien à cet égard.

aîné d'Henri II de Brabant et de sa première femme Marie, fille de l'empereur d'Allemagne Philippe de Souabe, deuxième fils de Frédéric Barberousse, est connu comme trouvère et protecteur de poètes.[1] La duchesse Alix elle-même était renommée pour sa grande piété. Elle était en correspondance avec saint Thomas d'Aquin, lequel lui dédia son traité du *Gouvernement du Prince*. Veuve d'assez bonne heure, elle prit l'administration de ses pays pendant la minorité de ses enfants. Préférant son second fils Jean (né en 1251) à l'aîné, Henri, elle engagea ce dernier à se faire moine. Devenu majeur en 1268, Jean, connu sous le nom de Jean I^{er} le Victorieux, prend entre ses mains les rênes du gouvernement, épouse l'année suivante (en 1269) Marguerite, fille de saint Louis, et après la mort, en 1271, de celle-ci, deux aus plus tard, en 1273, Marguerite, fille de Gui, comte de Flandre, morte en 1285. Lui-même décéda en 1294, mortellement blessé dans un tournoi. Alix de Brabant n'a pas vécu assez longtemps pour assister à la brillante carrière de sa fille Marie: née vers 1260, celle-ci fut, en 1274, mariée à Philippe III le Hardi, roi de France de 1270 à 1285; elle s'est fait un nom comme poétesse et protectrice des trouvères et survécut longtemps à son mari, puisque ce n'est que le 10 janvier 1321 que la mort l'a atteinte. Sa mère Alix était morte depuis le 23 octobre 1273.[2]

La comtesse de Grantpré (v. 21) est Isabeau de Brienne, fille d'Érard de Brienne, seigneur de Rameru, et de sa seconde femme, Philippote de Champagne, dite de Jérusalem, et femme d'Henri VI, comte de Grandpré [3] dès 1231 jusqu'à environ 1287. Il résulte d'anciens actes qu'Isabelle était mariée déjà en 1239 et qu'elle vivait encore en 1267.[4]

[1] Voir Gröber, *Grundriss*, II, 1, p. 949.

[2] Voir *Art de vérifier les dates*, t. III, Paris, 1787, p. 105—106, et Mas-Latrie, *Trésor de chronologie, d'histoire et de géographie*, Paris, 1889, col. 1592—93.

[3] Ardennes, arr. Vouziers, ch.-l. cant.

[4] Voir le P. Anselme, *Histoire généalogique de la maison de France et des grands officiers de la couronne*, t. II, 1726, p. 318—19, et Mas-Latrie, *o. c.*, col. 1610.

La première à suivre l'appel de prendre part au tournoi est *la contesse de Forois* (v. 23) qui arrive avec une grande suite. C'est Isabelle, fille d'Humbert V, seigneur de Beaujeu, femme depuis 1247 de Renaud I[er], comte de Forez[1] depuis 1259 (date à laquelle il succéda à son frère Guigues VI) jusqu'en 1275. Elle vivait encore en 1265, car nous savons que cette année-là, à la mort de son frère Guichard IV de Beaujeu, elle hérita du Beaujolais[2] qu'elle apporta ainsi au comte de Forez son mari.[3] Elle était la grand'tante de Blanche de Bretagne, dont il a déjà été question.

Arrivent ensuite, de même avec un grand train, *cele* (c.-à-d. la comtesse) *de Bar*, *cele de Roussi* et *la contesse d'Artois* (v. 25—26). La comtesse de Bar est la femme de Thibaut II, comte de Bar[4] de 1240 à 1296 ou 1297, fils d'Henri II de Bar et de Philippe de Dreux. Comme Thibaut avait été marié deux fois, 1°, en 1245, avec Jeanne de Flandre, fille de Guillaume de Dampierre et de Marguerite, comtesse de Flandre, 2° avec Jeanne de Toucy[5], il faut se décider pour l'une ou l'autre de ces dames. Il nous semble évident qu'il s'agit ici de Jeanne de Toucy. Le fait que cette dernière, sur laquelle nous ne possédons aucune date pour nous aider dans notre choix, mit au monde non moins de douze enfants, – le premier mariage de Thibaut était resté sans enfants, – nous apprend que le comte de Bar vécut pendant un espace de temps assez long en union conjugale avec sa seconde femme, et c'est ainsi que nous pensons que sa première femme

[1] Forensis pagus, anc. prov. de France, formant actuellement le département de la Loire et une partie des dép. de la Haute-Loire et du Puy-de-Dôme.

[2] Ancien pays de France, formant aujourd'hui une partie des dép. du Rhône et de la Loire.

[3] Voir Mas-Latrie, *o. c.*, col. 1604—1605.

[4] Ancien pays de France, formant de nos jours à peu près tout le dép. de la Meuse et une partie de Meurthe-et-Moselle (Pont-à-Mousson) et des Vosges.

[5] Toucy ou Tocy, Touciacum, Yonne, arr. Auxerre, ch.-l. cant. – Voir Mas-Latrie, *o. c.*, col. 1553 et 1601, et *Art de vérifier les dates*, III, p. 48.

n'était plus en vie à l'époque, assez tardive (relativement à 1245, l'année de son alliance avec Thibaut de Bar) où fut composé notre poème.

Cele de Roussi peut être identifiée avec Isabelle, fille de Bérard, dit le Grand, sire de Mercœur, femme de Jean III, comte de Roucy[1] de 1251 à 1284, dont les parents étaient Jean II, comte de Roucy et Marie de Dammartin, fille de Simon de Dammartin, comte d'Aumale et de Ponthieu.[2]

La contesse d'Artois est Maheut (ou Mathilde) de Brabant, fille aînée d'Henri II, duc de Brabant, et de sa première femme Marie, fille de l'empereur allemand Philippe de Souabe, et par conséquent belle-sœur de la comtesse Alix de Brabant, mentionnée ci-dessus. Elle avait épousé en 1237 Robert I^er^, dit le Bon et le Vaillant, né en septembre 1216, comte d'Artois de 1237 à 1250, frère de Louis IX qui avait érigé pour lui l'Artois en comté-pairie. Après avoir suivi ce prince en Égypte, il livra contre ses ordres la bataille de Mansourah, y combattit avec succès, mais périt en poursuivant les fuyards, le 8 février 1250. Pendant la minorité de Robert II, fils posthume de Robert I^er^ et son successeur comme comte d'Artois, Mahaut, qui s'était remariée en 1250 à Gui III de Châtillon, comte de Saint-Pol, garda (avec son nouveau mari) la tutelle de son fils et le titre de comtesse d'Artois jusqu'au mois de septembre 1265, date où Louis IX prit en main lui-même l'administration tutélaire du comté pour le compte de son neveu. En tout cas, elle ne pouvait plus être appelée comtesse d'Artois depuis le 5 juin 1267, car c'est à cette date que Robert II, après avoir atteint la majorité, prit possession de son comté et qu'Amicie de Courtenay, sa femme depuis 1262, automatiquement devint comtesse d'Artois. Robert II, surnommé l'Illustre et le Noble, fut tué le 11 juillet 1302, comme il commandait l'armée de Philippe le Bel à la défaite de Courtrai; sa femme Amicie était morte dès 1275. Quant à Maheut, elle

---

[1] Roucy, R o c c i u m, R u c i a c u m, Aisne, arr. Laon, cant. Neufchâtel.

[2] Voir Mas-Latrie, o. c., col. 1670–71.

mourut le 29 septembre 1288.[1] De même que son frère, le duc Henri III de Brabant dont nous venons de rappeler les titres littéraires, et que sa sœur Béatrice de Brabant, protectrice de Gillebert de Berneville et, probablement, de Jehan Bretel, Mahaut d'Artois elle-même a eu le renom de s'être intéressée à la poésie courtoise: on sait qu'elle a reçu, entre autres, les hommages du trouvère Lambert Ferri.[2]

Ces dames, à qui s'associent encore un certain nombre de grandes dames que l'auteur ne s'est pas donné la peine de nommer expressément, offrent, à la foule accourue, un spectacle curieux et brillant en passant par les routes avec leurs magnifiques trains. Arrivées à Soissons avec leur suite, elles s'y trouvent en si grand nombre que l'auteur s'étonne que la ville ait pu les héberger. Mais quand les dames, après s'être reposées pendant toute une journée, se rendent aux champs en dehors de la ville pour discuter les mesures à prendre pour le tournoi, elles s'aperçoivent qu'elles ne sont cependant pas en nombre suffisant. C'est *la contesse d'Anjou* (v. 59) qui se fait l'interprète de cette opinion, faisant valoir quelle serait la déception de toutes celles qui étaient venues de pays lointains, si le tournoi ne pouvait pas avoir lieu. Il était venu trop peu de *ceus de Braibant* (v. 67), dit-elle, entendant par cette expression sans doute les dames appartenant au parti que représente la duchesse de Brabant, d'ailleurs son propre parti à elle. Elle propose de proclamer publiquement la convocation d'un tournoi, dans quinze jours, à Meaux[3] (v. 71), pour permettre à toutes celles qui n'étaient pas venues encore d'y participer, surtout à celles du Nord-Ouest (*les Norois*, v. 76)

---

[1] Voir pour tous ces renseignements Mas-Latrie, *o. c.*, col. 1541, le *Répertoire* d'Ulysse Chevalier, et Angelica Hoffmann, *Robert de le Piere, Robert le Clerc, Robert de Castel. Zur Arraser Literaturgeschichte des 13. Jahrhunderts*, Halle, 1917 (diss.), p. 42.

[2] Voir mon travail *Onomastique des trouvères* (*Annales Academiae Scientiarum Fennicae*, B. XXX,1, 1934), *s. v. Henri, duc de Brabant*, *Beatris* et *Artois* (*dame d'*).

[3] Seine-et-Marne, ch.-l. arr.

et de l'Ile-de-France (*François*, v. 76), qui pour un motif quelconque ne s'étaient pas rendues à Soissons. Cette proposition est approuvée par acclamation.

La comtesse d'Anjou ainsi acclamée est Béatrix de Provence, fille et héritière de Raymond-Bérenger IV, comte de Provence, et de sa femme Béatrix de Savoie, fille de Thomas, comte de Savoie. Elle succéda à son père en 1245 et épousa, au mois de janvier 1246, Charles, frère de saint Louis, né en mars 1226, qui ainsi devint comte de Provence. L'année même de son mariage, le 27 mai, Charles fut investi par le roi des comtés d'Anjou et du Maine. Parti de Marseille, le 15 mai 1265, pour son expédition en Italie, il fut roi de Naples par la victoire qu'il remporta, le 26 février 1266, près de Bénévent, sur le roi Manfred. Le couronnement avait eu lieu, à Rome, dès le 6 janvier 1266. Charles d'Anjou mourut à Foggia (Pouille) le 7 janvier 1285; sa femme Béatrix, devenue reine de Naples, était décédée en juillet 1267.[1]

Conformément à la nouvelle résolution, qui d'ailleurs ne fut pas appréciée par toutes, parce qu'elle fit ajourner le combat, l'assemblée part le lendemain de Soissons. La nouvelle du prochain tournoi se répand vite dans le pays, et les comtesses et les reines se réjouissent de la belle occasion qu'on leur offre.

Parmi les premières, *la bone dame de Poitiers* (v. 102) et *la dame de Maubuisson* (v. 103) arrivent au lieu de réunion. La dame de Poitiers est Jeanne, fille unique et héritière de Raymond VII, de 1222 à 1249 comte de Toulouse, née en 1220. Sa mère était Sancie d'Aragon, sœur du roi Pierre d'Aragon. Elle épousa en 1237 Alphonse, frère de Louis IX, né le 11 novembre 1220, comte de Poitiers depuis le 24 juin 1241, date où il fut intronisé par son frère et reçut l'hommage de ses vassaux. En 1249, après la mort du père de Jeanne, les deux époux entrèrent en possession du comté de Toulouse. Le comte de Poitiers prit

---

[1] Voir Mas-Latrie, *o. c.*, col. 1539 et 1664, et la *Grande Encyclopédie*.

part, avec sa femme, aux deux croisades de saint Louis. Au retour de celle de Tunis il mourut, à Savone en Italie, le 21 août 1271. Quatre jours plus tard, le 25 août, Jeanne suivit son mari dans le tombeau. Après leur mort, l'héritage des deux époux fut réuni à la couronne.[1]

Quant à la dame de Maubuisson, nous n'avons pu l'identifier d'une manière sûre. Le nom de Maubuisson est lié à une célèbre abbaye de filles, de l'ordre de Cîteaux, fondée en 1241 par Blanche de Castille, à Aulnay, puis transférée à Maubuisson[2] en 1243. L'abbé Lebeuf[3] nous apprend que ce Maubuisson était un petit fief dont la reine avait fait acquisition dès 1241 en l'achetant à Robert de Maubuisson et à sa femme Odeline de Château-Rainard. L'existence d'une ancienne famille portant le nom de Maubuisson est attestée encore par la mention, par le même auteur (*ib.*, p. 363), d'un Gazon de Maubuisson, chevalier, qui revendit en 1246 à l'évêque de Paris ce qu'il tenait de lui de cens au bout du pont de Charenton et dans les carrières de Charenton, mais nous ne savons pas s'il appartenait à la même famille que Robert. A la rigueur, la dame que nous cherchons aurait pu être la femme de Robert, Odeline de Château-Rainard, ou celle du chevalier Gazon de Maubuisson. Nous préférons pourtant la chercher ailleurs. Nous croyons en effet que, par *la dame de Maubuisson*, l'auteur entend l'abbesse du couvent de Maubuisson, comme plus tard — on le verra dans la suite — il entend la supérieure du couvent de Foissy par »la dame de Foissy». Ce n'est pas l'apparition ici d'une religieuse qui fait difficulté — les prélats guerriers ne manquaient nullement au moyen âge — ce sont des considérations d'une autre nature qui semblent s'opposer à une telle interprétation: la première abbesse, qui resta en fonctions jusqu'en 1275,

[1] Voir la *Grande Encyclopédie* et le *Répertoire* d'U. Chevalier.

[2] Seine-et-Oise, arr. et cant. Pontoise, comm. Saint-Ouen-l'Aumône.

[3] *Histoire de la ville et de tout le diocèse de Paris*, t. II, Paris, nouv. éd., 1883, p. 118—119.

l'année de sa mort [1], et qui par conséquent serait précisément le personnage en question ici, ne semble pas avoir été noble de naissance. Voici ce qu'en dit l'abbé Lebeuf [2]: »On a cru pendant longtemps que la première abbesse de Maubuisson était une nièce de la reine Blanche, mais sans aucun fondement. C'était une simple religieuse tirée de l'abbaye de Saint-Antoine de Paris, appelée Guillemette, choisie par la reine comme la plus capable de gouverner son abbaye. Son épitaphe en vers latins, gravée sur la pierre dans le chapitre, devant le siège de l'abbesse, en fait un grand éloge sans marquer de quelle famille elle était. Quant à la seconde abbesse qui siégea en 1275, ce fut Blanche de Brienne d'Eu [3], fille d'Alphonse comte d'Eu, chambrier de France, petite-nièce de la reine Blanche». Là-dessus on pourrait pourtant faire remarquer que c'est peut-être par pur hasard que le nom de famille de l'abbesse ne se trouve pas sur la pierre de l'épitaphe, et, surtout, que le fait d'être la supérieure d'un grand couvent, et encore d'un couvent favorisé par toute la famille royale y compris le roi lui-même, comme l'était celui de Maubuisson, suppose un rang élevé dans la société, partant une grande distinction. — Ajoutons encore, pour être complet, qu'on trouve la mention de seigneurs de Maubuisson, issus de la famille de Cambray, originaire de Picardie [4], mais à une époque trop tardive pour qu'ils puissent nous intéresser ici. Le *Dictionnaire des Postes et des Télégraphes* enregistre, outre le Maubuisson du département de Seine-et-Oise, un autre Maubuisson, Isère, arr. Vienne,

---

[1] Voir A. Demarsy, *Les abbesses de Maubuisson,* dans *Revue nobiliaire historique et biographique publiée sous la direction de M. L. Sandret, avec la collaboration de littérateurs et d'archéologues.* Nouvelle série. — Tome quatrième, Paris, 1868, p. 193.

[2] *O. c.*, p. 119.

[3] Elle mourut en 1309 (voir A. Demarsy, *o. c.*, p. 194).

[4] Voir L. Lalanne, *Dictionnaire historique de la France*, 2e éd., 1877, *s. v.* Cambray. — Dans le *Dictionnaire de noblesse* par de la Chenaye-Desbois et Badier, 3e édition, t. IV, 1864, *s. v.* Cambray, figure un Jean de Cambray, seigneur de Maubuisson, qui se maria en 1550.

cant. Heyrieux, comm. Saint-Georges-d'Espéranche, ainsi que quatre localités nommées Le Maubuisson (Eure, arr. Pont-Audemer, cant. Bourgtheroulde, comm. Saint-Léger-du-Gennetey; Eure, arr. Évreux, cant. Damville, comm. Manthelon; Eure, arr. et cant. Bernay, comm. Serquigny; Calvados, arr. Lisieux, cant. Livarot, comm. Aquainville), mais nous ne savons rien concernant l'histoire de ces localités sans importance.

Arrive ensuite un grand nombre de dames parmi lesquelles le poète nomme d'abord *la contesse de Bretaingne* (v. 109), présentée avec beaucoup d'épithètes élogieuses, et *sa fille la dame de Blois* (v. 111), déployant une grande magnificence.

La comtesse de Bretagne est Blanche de Champagne, fille unique de Thibaut IV, dit le Posthume, comte de Champagne et plus tard roi de Navarre, et de sa seconde femme Agnès, fille de Guichard IV, sire de Beaujeu. Née vers 1222, elle épousa en 1236 Jean I[er], dit le Roux, comte de Bretagne, fils de Pierre de Dreux, surnommé Mauclerc, et d'Alix, unique héritière du comté de Bretagne, né en 1217 et mort le 8 octobre 1286. Jean n'était comte de Bretagne qu'à partir de 1237, date où il fut majeur et où son père lui remit ses états pour suivre plus tard saint Louis à la croisade et pour trouver la mort en mer, au mois de mai 1250, au voyage de retour. En 1257, Jean de Bretagne fit, pour ainsi dire, un geste semblable en abandonnant les droits qu'il avait sur la Navarre par sa femme Blanche. Les deux époux accompagnèrent, en 1270, avec le comte et la comtesse de Richemont, leurs fils et bru, Louis IX dans sa croisade et furent témoins de sa mort. Blanche est morte, avant son mari, le 5 août 1283.[1]

---

[1] Voir Mas-Latrie, *o. c.*, col. 1571–74 et 1582–83, le *Répertoire* d'U. Chevalier, et la *Nouvelle biographie générale* (Firmin Didot frères). Les comtes de Bretagne se trouvent, dans la littérature biographique, fréquemment qualifiés ducs. C'est qu'en effet ils avaient le droit à l'un et à l'autre titre. Il en était comme le dit Pitre-Chevalier dans *La Bretagne ancienne et moderne*, Paris, 1844, p. 292, note 2: »Les princes bretons s'appelaient alors alter-

Le poème offre tous les éléments nécessaires pour permettre l'identification de *la dame de Blois*.[1] Née le 6 juin 1243 et fille de Blanche de Bretagne et de Jean I[er] le Roux, Alix de Bretagne, dame de Pontarcy[2] et de Brie-Comte-Robert[3], avait épousé, en 1253, Jean de Châtillon, comte de Blois. Celui-ci était le fils aîné de Hugues de Châtillon, seigneur de Crécy et comte de Saint-Pol, et de Marie d'Avesnes, comtesse de Blois, fille unique et héritière de Gautier, seigneur d'Avesnes, et de Marguerite de Champagne, comtesse de Blois. Il avait en 1241 succédé à sa mère dans le comté de Blois et la seigneurie d'Avesnes et hérita, en 1269, du comté de Chartres. Des deux époux, Jean mourut le premier, le 28 juin 1279, Alix en 1288, le 2 août, après son retour d'un voyage à la Terre-Sainte qu'elle avait entrepris en 1287. Un autre signe de sa piété est la fondation, du consentement de son mari, en 1277, de l'abbaye de la Guiche près Blois, où son mari et elle-même furent enterrés.[4]

Suit dans la liste *la contesse de Dreues* [5] (v. 113—114), qui a commandé à toutes les dames de son entourage de se rendre avec elle au lieu de destination en voiture, pour augmenter l'éclat de leur cortège. Dans ce personnage nous reconnaissons Béatrix, fille unique de Jean I[er], comte de Montfort-l'Amaury, femme dès 1259 de Robert IV, comte de Dreux de 1249 jusqu'en 1282, fils aîné de Jean I[er] de Dreux et de Marie, fille d'Archambaud IX, seigneur de Bourbon. La comtesse Béatrix mourut le 9 mars 1312.[6] La maison de Dreux était une des plus nobles du royaume, ayant pour aïeul Robert, frère de Louis VII le

nativement ducs et comtes, et la différence n'était pas autre entre ces deux titres que précédemment entre les titres de rois et de ducs. Les maîtres des grands fiefs s'appelaient ducs à la tête des armées, et comtes pour rendre la justice.»

[1] Loir-et-Cher, ch.-l. dép.

[2] Pont-Arcy, Aisne, arr. Soissons, cant. Vailly.

[3] Seine-et-Marne, arr. Melun, ch.-l. cant.

[4] Voir Mas-Latrie, *o. c.*, col. 1563, Anselme, *o. c.*, t. I, 1726, p. 447—48, et t. VI, 1730, p. 94.

[5] Dreux, Eure-et-Loir, ch.-l. arr.

[6] Voir Mas-Latrie, *o. c.*, col. 1592—93.

Jeune, roi de France, lequel lui avait donné, en 1137, le comté de Dreux.

Ensuite sont énumérées successivement 1:o *la visdame de Charlions*, 2:o *la dame de Marcilli*, 3:o *la dame de Foisi*, 4:o *la dame de Seilli*, 5:o *la dame de Limeilli*, 6:o *la viscontesse de Linieres* et 7:o *la dame d'Andresel* (v. 122—29). Nous les ferons passer en revue encore une fois en tâchant de les identifier.

1:o *La visdame de Charlions.* Malgré la forme de *Charlions*, attestée par la rime (: *oublions*), nous sommes bien décidé à voir dans ce nom une variante de Châlons.[1] On sait[2] que l'institution des voueries épiscopales et celle des vidamies, après l'avènement de la féodalité, ne demeuraient en application que dans les contrées du nord et de l'est de la France. Les vidamies se trouvaient circonscrites dans les provinces ecclésiastiques de Reims et de Sens. A celle-là appartenaient, avec des vidamies, les évêchés de Reims, Châlons, Laon, Beauvais, Senlis, Noyon, Amiens, Cambrai; à la province de Sens, ceux de Chartres et de Meaux. Il n'en existait pas d'autres, et voilà pourquoi nous croyons que c'est la »vidame» de Châlons qu'entend l'auteur. M. Félix Senn nous apprend[3] que le premier seigneur-vidame de Châlons connu est Eustache I[er] de Châtillon, seigneur de Matouges, vidame de Châlons de 1084 à 1126, mais que ce fut ensuite une branche de la famille des seigneurs de Bazoches[4] qui posséda le vidamé, par suite du mariage de Hugues I[er] de Bazoches avec Godde, fille unique d'Eustache. Le vidamé resta à la famille de Bazoches jusqu'en 1395. Pendant la période qui nous intéresse ici, c'est Hugues III de Bazoches qui remplit les fonctions de vidame de Châlons (1253—1279). La liste des vidames de Châlons[5] ne comprend par les noms de

[1] Châlons-sur-Marne, ch.-l. du dép. de la Marne. *Charlions* (ou tout au moins *Carlion*) est une ville de chanson de geste.

[2] Voir Félix Senn, *L'institution des Vidamies en France*, dans *Bibl. de la Fondation Thiers*, fascicule X, Paris, 1907, p. 101—102.

[3] *O. c.*, p. 104.

[4] Bazoches, Aisne, arr. Soissons, cant. Braine.

[5] Voir Félix Senn, *o. c.*, p. 104, note 2.

leurs femmes, et c'est ainsi que la vidame de Châlons, femme de Hugues III de Bazoches, nous restera inconnue.

2:o *La dame de Marcilli.* En consultant le *Dictionnaire des Postes et des Télégraphes* on ne trouve pas moins de trente-six localités appelées Marcilly. Il n'est donc pas surprenant que nous ayons trouvé la mention de plusieurs familles de ce nom: on connaît des seigneurs de Marcilly de la famille de Camus (Auxonne), de la famille de Contremont (Berry), de la maison de Custine, de la maison de Damas, de la famille de Deschamps (Champagne) et de la maison de Salazar, c.-à-d. de régions diverses.[1] De toutes ces familles de Marcilly, nous n'avons trouvé de renseignements détaillés que sur celle qui tire son origine de la maison de Damas, famille forézienne des plus anciennes et des plus considérables. L'ancienne baronnie de Marcilly, terre et seigneurie au bailliage de Montcenis, en Bourgogne, fut portée dans la maison de Damas par l'alliance de Jeanne de Bourgogne avec Hugues Damas II, seigneur de Cousan[2] et vicomte de Chalon[3], vivant en 1208. Celui-ci fut le père de Renaud Damas I^er^, mort en 1240, et l'aïeul de Guy Damas I^er^, seigneur de Cousan, dont le troisième fils, Robert Damas, eut en partage la seigneurie de Marcilly et la vicomté de Chalon. Il se qualifia Robert Damas, chevalier, sire de Marcilly, et c'est ainsi qu'il fut l'ancêtre de cette branche latérale de la maison de Damas. En 1248 il partagea, avec Henri de Chastillon, les biens de Delphine de Lavien, sa mère; dans un acte du mois d'avril 1288 il reconnut tenir en fief de Robert duc de Bourgogne le château de Marcilly; il mourut en 1301. Cette famille

[1] Voir L. Lalanne, *o. c., s. v.* Marcilly. — C'est évidemment à tort que l'auteur cite encore des seigneurs de Marcilly issus de la maison de Cousan (Forez) à côté de ceux descendant de la maison de Damas: dans la suite nous verrons que le père du premier des seigneurs de Marcilly issus de la famille de Damas est qualifié seigneur de Cousan, d'où il résulte qu'il ne s'agit ici que d'une seule et même branche de la maison de Damas.

[2] Sail-sous-Couzan, Loire, arr. Montbrison, cant. Saint-Georges-en-Couzan; ruines du château de Couzan.

[3] Chalon-sur-Saône, Saône-et-Loire, ch.-l. arr.

de Marcilly s'éteignit avec Ant.-François de Damas de Marcilly en 1748.[1] Ce fief de Marcilly, dont le suzerain était le duc de Bourgogne et qui est appelé, dans la *Grande Encyclopédie*, Marcilly en Charolais, ne saurait être localisé ailleurs que dans la commune de Marcilly-la-Gueurce, Saône-et-Loire, arr. et cant. de Charolles, sur l'Ozolette, où se voient, de nos jours encore, des restes de l'ancien château fort de Marcilly.[2]

Une autre famille de Marcilly a été liée à Marcilly-le-Pavé (M a r c i l l i a c u s c a s t r i, Marcilly-le-Châtel), Loire, arr. Montbrison, cant. Boën. Cette localité est située sur un dyke basaltique qui porte dès le X^{e} siècle un château fort, souvent mentionné dans les chartes de Savigny, où Louis le Jeune céda ses droits régaliens à Guy II, comte de Forez. Après avoir appartenu du XIII^{e} au XIV^{e} siècle à une famille particulière, cette seigneurie fit retour au comté de Forez.[3]

Ces deux familles de Marcilly, celle issue de la maison de Damas et la »famille particulière» dont nous venons de parler, étant les seules qui, à ce que nous sommes à même de constater, soient suffisamment anciennes pour entrer en considération ici, ce sera donc parmi leurs dames qu'il faudrait chercher la dame de Marcilly de notre texte. Oserions-nous donner la préférence à la première de ces familles et voir dans la femme anonyme de Robert Damas de Marcilly le personnage visé par l'auteur?

3:o *La dame de Foisi.* Le nom de Foissy nous fait penser

---

[1] Voir Anselme, *o. c.*, t. VIII, 1733, p. 320, la *Grande Encyclopédie, s. v.* Damas, et de la Chenaye-Desbois et Badier, *o. c.*, t. XIII, 1868, *s. v.* Marcilly. — Dans ce dernier livre est mentionné, sans autres commentaires qu'une description des armoiries, un fief Marcilly en Normandie, ancienne élection de Lisieux (Calvados, ch.-l. arr.).

[2] Il faut pourtant remarquer que la *Grande Encyclopédie*, en énumérant, *s. v.* Marcilly-la-Gueurce, les familles auxquelles a appartenu la seigneurie, à savoir les familles Dagoneau, Du Breuil, de Saint-Amour, de Cypierre qui en ont pris le nom, d'Aoustein et d'Aréna, n'y dit rien de la famille Damas-Marcilly.

[3] Voir la *Grande Encyclopédie*, *s. v.* Marcilly-le-Pavé.

à l'ancien prieuré de Foissy (F o s s i a c u m)[1], monastère de religieuses de l'ordre de Fontevrault, diocèse de Troyes. Fondé par Thibaut II, comte de Champagne de 1125 à 1152, le prieuré existait dès 1134, ce qui est attesté par un acte datant de cette même année. Sur la liste des prieures figure, pour l'époque où fut composé notre poème, une certaine Alix.[2] Le P. Anselme[3] nous apprend que cette Alix, prieure de Notre-Dame de Foissy, était Alix de Joinville, fille de Guy de Joinville, seigneur de Sailly, et de sa femme Perronelle de Chappes, sœur de Robert de Sailly dont nous allons parler et belle-sœur de la dame de Sailly qui suit. Est-ce en effet qu'on pourrait se représenter une dame aussi vénérable que la prieure de Foissy comme prenant part à ce tournoi imaginaire? Nous venons de répondre affirmativement à cette question en traitant de la dame de Maubuisson. — Le *Dictionnaire des Postes et des Télégraphes* enregistre encore trois autres localités du nom de Foissy: 1:o Foissy, Côte-d'Or, arr. Beaune, cant. Arnay-le-Duc; 2:o Foissy, Yonne, arr. Sens, cant. Villeneuve-l'Archevêque, et 3:o Foissy-les-Vézelay, Yonne, arr. Avallon, cant. Vézelay. Nous n'avons vu ces localités en connexion avec le nom d'aucune famille noble.[4] D'un autre côté, nous avons trouvé la mention d'un Foissy en Mâconnais qui a donné son nom à une famille de Foissy: Pierre de Foissy, seigneur de Chamesson[5], vivant en 1493, en était originaire.[6]

---

[1] Aube, arr. et cant. Troyes, comm. Saint-Parres-aux-Tertres.

[2] Voir Alphonse Roserot, *Notice sur le prieuré de Foissy*, dans *Annuaire administratif, statistique et commercial du département de l'Aube pour 1886*, 60e année, Troyes, 1886. *Annuaire de l'Aube*, deuxième partie, *Renseignements statistiques, historiques et administratifs*, p. 51—67.

[3] *O. c.*, t. VI, 1730, p. 700.

[4] Toujours est-il que le *Dictionnaire géographique et administratif de la France*, publié sous la direction de Paul Joanne, mentionne les ruines d'un château dans la commune de Foissy, Yonne, cant. Villeneuve-l'Archevêque.

[5] Côte-d'Or, arr. et cant. Châtillon-sur-Seine.

[6] Voir de la Chenaye-Desbois et Badier, *o. c.*, t. VIII, 1866, *s. v.* Foissy.

Il se pourrait, pourvu que cette maison fût assez ancienne, que notre dame de Foissy eût appartenu à cette famille de Foissy, la seule que nous ayons réussi à découvrir.[1]

4:o *La dame de Seilli*. Seilli est ici une graphie pour Sailli.[2] Dans le *Dictionnaire des Postes et des Télégraphes* on trouve vingt et une localités portant le nom de Sailly. Nous voilà donc dans l'embarras du choix! Sailly, Haute-Marne, arr. Chaumont, cant. Poissons, est connu comme la patrie de Gui de Joinville, auteur de la branche des seigneurs de Sailly et protecteur des trouvères Colin Muset et Gautier d'Épinal.[3] Son fils aîné, Robert de Joinville, lui succéda en 1256 comme seigneur de Sailly. Celui-ci était mort au plus tard en 1274, car un acte de cette année porte le nom de son fils Guy comme seigneur de Sailly. Nous sommes porté à regarder sa femme Auneix(?)[4], qui fit son testament en 1278 [5], comme la dame de Sailly visée par l'auteur de notre poème. Mais nous avons trouvé aussi quelques renseignements concernant des seigneurs de Sailly se rapportant à d'autres localités de ce même nom, et dont nous allons rendre compte. Dans une liste de chevaliers qui, en 1269, avaient promis de suivre saint Louis à Tunis est cité un certain Jean, seigneur de Soilly [6] (autre forme pour Sailly), sans que nous sachions où était situé son fief: il est en tout cas certain qu'il ne s'agit pas du Sailly de la Haute-Marne, puisque, comme nous

---

[1] Chose singulière, dans le livre de L. Lex, *Les fiefs du Mâconnais*, dans *Annales de l'Académie de Mâcon*, Mâcon, 1897, c'est en vain qu'on cherche la mention d'un fief du nom de Foissy.

[2] Alphonse Roserot, *Dictionnaire topographique du département de la Haute-Marne, comprenant les noms de lieu anciens et modernes*, Paris, 1903, cite entre autres formes anciennes pour Sailly (cant. Poissons), celle de Seilly (fin du XIII[e] siècle).

[3] Voir notre article ci-dessus, p. 12, 13, 24–26.

[4] Elle s'appelait Aufelie, selon Émile Jolibois, *La Haute-Marne ancienne et moderne, dictionnaire géographique, statistique, historique*, etc., Chaumont, 1858, p. 476.

[5] Voir Anselme, *o. c.*, t. VI, 1730, p. 700.

[6] Voir J. A. Félix Faure, *Histoire de Saint Louis*, t. II, Paris, 1866, p. 635.

venons de le voir, le seigneur qui y résidait s'appelait, en 1269, Robert (ou Guy). Il est possible qu'il soit identique à ce Jean de Sailly, chevalier, vivant en 1240, qui tirait son nom du fief de Sailly-en-Arrouaise, dans le voisinage de Bapaume.[1] Cette maison ne s'est éteinte qu'au XVIII[e] siècle.[2] Finalement nous avons trouvé la mention, en 1243, du sire Bauduin de Sailly i n b o s c o, tirant son nom d'une terre de Sailly-en-Bois située dans le canton de Pas.[3] Au XV[e] siècle cette terre, qui avait le titre de baronnie, passa par mariage dans la famille de Saveuse.[4] Malgré ces traces d'autres seigneuries portant le nom de Sailly, nous persistons à voir dans le Sailly du département de la Haute-Marne la patrie de la dame qui nous occupe ici. C'est ainsi qu'elle se trouvera dans le milieu qui lui convient, étant donné le fait que les autres dames, dans la compagnie desquelles elle arrive au tournoi, viennent de contrées situées dans la même direction par rapport à Meaux, leur lieu de destination. Si nous avons raison dans cette hypothèse, la dame de Sailly est, de plus, la belle-sœur de celle de Foissy.

5:o *La dame de Limeilli.* Nous n'avons trouvé aucune mention d'une localité ni d'une famille appelées ainsi.

6:o *La viscontesse de Linieres.* Il y a plus de trente localités de France portant le nom de Linières (Lignières et Lignères)[5]; dans la littérature biographique les allusions à des familles s'étant approprié ce nom atteint un nombre plus modeste, il est vrai, mais pourtant assez grand. Le P. Anselme[6] donne la généalogie de la maison de Linières de la province de Berry[7], dont on con-

[1] Pas-de-Calais, arr. Arras, ch.-l. cant.

[2] Voir P. Roger, *Noblesse et chevalerie du Comté de Flandre, d'Artois et de Picardie*, Amiens, 1844, p. 307.

[3] Pas-de-Calais, arr. Arras, ch.-l. cant.

[4] Voir *Dictionnaire historique et archéologique du département du Pas-de-Calais publié par la Commission départementale des monuments historiques*, t. II, Arras, 1874, p. 214.

[5] Voir le *Dictionnaire des Postes et des Télégraphes*, Paris, 1913.

[6] *O. c.*, t. VIII, 1733, p. 834 ss.

[7] Il s'agit de Lignères, Cher, arr. Saint-Amand-Mont-Rond, ch.-l. cant.

naît des seigneurs dès le début du X^e siècle. Nous croyons que c'est à cette ancienne famille qu'appartenait notre vicomtesse et qu'elle est identique à Marguerite, femme de Guillaume III, baron de Linières, lequel vivait encore en 1262. Quant à l'attributif de vicomtesse, il serait admissible de supposer, croyons-nous, qu'il provient de ce que le baron de Linières aurait rempli, quelque part, les fonctions de vicomte. — Nous n'avons rencontré des traces que d'une seule autre famille noble de Lignières dont on puisse être certain qu'elle est assez ancienne pour que la dame que nous cherchons ait pu lui appartenir, mais nous ne savons guère où la localiser. Étant donné le fait que les deux membres de cette famille que nous connaissons, savoir Gautier de Lignières, chevalier, et Robert de Lignières, chevalier, étaient châtelains de Picquigny — le premier mentionné dans un acte de l'an 1223 [1], le second attesté en 1279 [2] — on est peut-être autorisé à affirmer qu'ils étaient originaires de l'une des trois localités du nom de Lignières situées dans le département de la Somme.[3] Il va de soi que notre vicomtesse aurait pu appartenir à cette famille-là. — Toutes les autres familles nobles qualifiées de Lignières, sur lesquelles nous avons été à même de trouver des renseignements, remontent, à ce que nous voyons, à une époque trop récente pour entrer en considération. C'est le cas de la branche des seigneurs de Linières issue de la famille Le Bigot [4], d'une famille noble de Lignières originaire

---

[1] *Dictionnaire historique et archéologique de la Picardie*, t. II, *Arrondissement d'Amiens, cantons de Corbie, Hornoy et Molliens-Vidame*, Paris 1912, p. 384.

[2] M. l'abbé Daire, *Histoire civile, ecclésiastique et littéraire du doienné de Picquigny*, publiée d'après le manuscrit autographe par M. J. Garnier, Amiens, 1860, p. 9.

[3] Ce sont Lignières, arr. et cant. Montdidier; Lignières-Châtelain, arr. Amiens, cant. Poix; Lignières-en-Vimeu, arr. Amiens, cant. Oisemont. – La localité du cant. de Poix est peut-être celle que nous cherchons.

[4] Voir Le Prothonotaire De Longueil, *Généalogie de la Maison des seigneurs de Linières, du nom de Le Bigot, en Anjou*, Paris, 1655.

du département de l'Aisne (élection de Soissons)[1], des seigneurs de Lignières issus des maisons picardes d'Andechy (Somme, arr. et cant. Montdidier) et de Riencourt (Somme, arr. Amiens, cant. Molliens-Vidame), de ceux de la maison d'Albon (Drôme, arr. Valence, cant. Saint-Vallier), de la maison des Essarts (Vendée, arr. La Roche-sur-Yon, ch.-l. cant.); Lignières (Vendée, arr. La Roche-sur-Yon, cant. St-Fulgent, comm. Chauché), des maisons d'Estouteville (Seine-Inf^re^, arr. Rouen, cant. Buchy) et de Colbert (Eure, arr. Évreux, cant. Damville, comm. Manthelon).[2] -- Pour être complet, citons la mention que fait V. Godard-Faultrier[3] d'un certain Guillaume de Linières figurant à la bataille de Poitiers, en 1356, et y perdant la vie en même temps que le roi de France Jean fut fait prisonnier par les Anglais, et dont nous ne connaissons ni la famille ni le lieu d'origine.

7:o *La dame d'Andresel.* Sa patrie était évidemment Andrezel, commune du dép. de Seine-et-Marne, arr. Melun, cant. Mormant. Par la mention chez de la Chenaye-Desbois et Badier[4] de trois familles d'Andresel - on n'y trouve pas d'autres renseignements que de courtes descriptions des trois blasons - nous sommes du moins à même de constater l'existence de diverses branches d'une famille noble d'Andresel. Il faut nous contenter, jusqu'à nouvel ordre, de ce maigre résultat.

Toutes les dames arrivées à Meaux, dans la Brie champenoise, y forment une assemblée imposante, et, sans plus attendre, elles sortent de la ville pour livrer un tournoi selon toutes les règles. Avant le commencement de la lutte, *la roïne de France* (v. 135) s'élance au-devant des autres et leur propose de désigner deux »diseurs» pour veiller à ce que tout se passe convenablement. Les diseurs, choisis par les deux partis d'un tournoi, y tenaient

---

[1] Voir de la Chenaye-Desbois et Badier, *o. c.*, t. XII, Paris, 1868, *s. v.* Lignières.

[2] Voir L. Lalanne, *o. c.*, *s. v.* Lignères et Linières.

[3] Dans *Répertoire archéologique de l'Anjou*, année 1862, Angers, 1862, p. 6.

[4] *O. c.*, t. I, 1863, *s. v.* Andresel.

le rôle d'ordonnateurs et de juges-arbitres; ils organisaient le tournoi, ordonnaient les phases de la lutte, et c'était à eux de désigner finalement le chevalier vainqueur pour lui attribuer un prix.[1] La proposition de la reine est adoptée à l'unanimité, mais nous n'apprenons rien sur l'élection de ces diseurs ni sur leur activité. Ce n'est qu'à la fin du poème, où il sera question de l'attribution du prix, annoncée par les hérauts, que nous les entrevoyons en fonctions.

La reine de France est Marguerite de Provence, fille aînée de Raymond-Béranger IV, comte de Provence, et de Béatrix de Savoie. Née en 1221, elle avait épousé, le 27 mai 1234, Louis IX, roi de France de 1226 à 1270. Elle accompagna son mari à la croisade, en 1248, d'où elle ne revint qu'avec lui, en 1254, mais lorsque saint Louis partit pour Tunis, elle ne l'y suivit pas. Après la mort de son époux, Marguerite vécut pour la plupart dans la retraite et mourut le 21 décembre 1295 dans le couvent des religieuses de Sainte-Claire, qu'elle avait fondé au faubourg Saint-Marcel.[2] La reine Marguerite était la sœur de Béatrix, comtesse d'Anjou, plus tard reine de Naples, dont nous avons parlé plus haut. Nous savons que leurs deux maris étaient frères. Chose curieuse, ses deux autres sœurs, elles aussi, ont porté la couronne: Éléonore épousa Henri III, roi d'Angleterre — nous la verrons bientôt figurer dans ce même tournoi —, et Sancie était mariée à Richard, duc de Cornouailles, roi des Romains in partibus et d'ailleurs frère d'Henri III.

Tout le monde se prépare à la lutte et les pelotons se rangent en deux camps adverses, l'un vis-à-vis de l'autre. C'est *la chevalereuse de France* (v. 149), la reine, reconnue comme telle par sa lance munie d'une enseigne portant les armoiries de France, fleurs de lis sur champ d'azur, qui attaque la première. De l'autre côté s'avance à sa rencontre la *roïne de Navarre*

[1] Voir Maurice Delbouille, *Jacques Bretel, Le tournoi de Chauvency*, dans *Bibliothèque de la Faculté de philosophie et lettres de l'Université de Liége*, fascicule XLIX, Liége et Paris, 1932, p. 158 59.

[2] Voir la *Nouvelle biographie générale* (Firmin Didot frères).

(v. 157) montée sur un cheval couvert d'une housse mi-partie présentant, respectivement, les armoiries de Navarre et celles de Champagne. En disant d'elle qu'elle n'était pas »orfeline» (v. 156), ce qui veut dire qu'elle était d'une extraction brillante et, peut-être en même temps, qu'on n'avait pas à chercher bien loin pour trouver sa propre mère, l'auteur à bien raison. C'est que la grande dame qu'elle va rencontrer n'est rien moins que sa mère à elle, et c'est ainsi que nous sommes ici en présence d'Isabelle, fille de la reine Marguerite et de saint Louis, née au mois de mars 1241 et mariée, le 6 avril 1255, à Thibaut V, dit le Jeune, comte de Champagne et roi de Navarre de 1253 à 1270. Celui-ci était fils aîné de Thibaut IV, dit le Posthume, et de sa troisième femme Marguerite de Bourbon, fille d'Archambaud VIII, seigneur de Bourbon, et mourut le 4 décembre 1270 à Trapani en Sicile, étant de retour de Tunis, où il avait suivi saint Louis, son beau-père. Isabelle de Navarre mourut en 1271, le 27 avril, aux îles d'Hyères.[1]

A la rencontre de la mère et de la fille, le choc fut si violent que leurs lances se brisèrent. Ce voyant, les dames de l'entourage des deux reines sortent des rangs des deux côtés, luttent ensemble un certain temps, sur quoi elles reprennent leurs places dans les rangs. La joute suivante est livrée par *l'Englesche* et *cele de Braibant* (v. 178). Celle-ci est Alix de Brabant dont nous avons déjà fait la connaissance comme l'une des dames ayant pris l'initiative du tournoi. Dans l'autre nous reconnaissons la reine d'Angleterre Éléonore, fille de Raymond-Béranger IV, comte de Provence, née en 1222, dès le 14 janvier 1236 épouse d'Henri III, roi d'Angleterre de 1216 à 1272, morte le 25 juin 1291 dans l'abbaye d'Ambresbury où elle s'était retirée après la mort de son époux. Sa grande piété lui a valu la canonisation. La fête de sainte Éléonore est le premier juillet.[2]

[1] Voir Mas-Latrie, *o. c.*, col. 1582—83, et la *Grande Encyclopédie*.

[2] Voir le *Répertoire* d'U. Chevalier, et M. N. Bouillet, *Dictionnaire universel d'histoire et de géographie*, Paris, 1884. — A vrai dire, nous avons d'abord cru voir dans *l'Englesche* du v. 178

Cette fois-ci les deux combattantes sont désarçonnées à la rencontre et jetées par terre (v. 182). Et voici que, comme dans la première joute que nous venons de décrire, les entourages respectifs de la comtesse de Brabant et de la reine d'Angleterre se mêlent du jeu. A la tête d'un peloton de quatre-vingts cavalières, *la roïne d'Escoce* (v. 189) s'élance au secours de la reine anglaise. On dirait un acte de dévotion filiale, car cette reine d'Écosse est Marguerite d'Angleterre, fille du roi Henri III et de la reine Éléonore, née en 1240. Le 25 décembre 1251 elle avait épousé Alexandre III, roi d'Écosse. Celui-ci, qui était né le 4 septembre 1241, monta sur le trône à l'âge de huit ans, en 1249, après la mort de son père, Alexandre II d'Écosse, et mourut le 12 mars 1286. La reine Marguerite était morte dès 1275.[1]

La reine d'Écosse fonce droit sur l'adversaire de sa mère, la duchesse de Brabant (celle-ci a donc eu le temps de remonter en selle, cf. v. 182). Les deux dames tombent de leurs destriers, mais la duchesse, plus preste que la reine, se lève la première et, se précipitant sur elle et lui administrant un grand coup sur son heaume, elle la force à s'avouer vaincue, lui fixe une rançon et la laisse libre sur parole. Les »gens» de la reine la conduisent hors du champ de bataille pour qu'elle »reprenne haleine».

Et voilà la scène prête pour s'ouvrir sur la prochaine phase du combat. C'est *d'Anjou la nobile contesse* (v. 217) qui conduit sa troupe à l'attaque, stimulant la bravoure des siennes par la promesse de »maint riche don». Contre elles s'avancent *celes de*

Béatrix d'Angleterre, seconde fille d'Henri III, roi d'Angleterre et d'Éléonore de Provence, mariée à Saint-Denis en France, en 1259, à Jean de Bretagne, comte de Richemont, successeur en 1286 de son père Jean Ier le Roux, comte de Bretagne. Elle mourut à Londres au mois de mars 1277 dans sa 35e année et fut enterrée au couvent des Cordeliers de cette ville, qu'elle avait fait bâtir (voir Anselme, *o. c.*, t. Ier, 1726, p. 448).

[1] Voir *Encyclopædia britannica*, et *Biographie universelle, ancienne et moderne*, t. Ier, Paris, 1811, p. 530.

Gueille (v. 221), mais bientôt la comtesse d'Anjou a fait prisonnière *lor dame* (v. 223), appelée *cele de Gueille* au v. 228.

Nous connaissons déjà la comtesse d'Anjou. *Gueille* est une autre forme pour Gueldre.[1] La dame de Gueldre, c.-à-d. la comtesse de Gueldre dont il s'agit ici, est Philippote de Dammartin, troisième fille de Simon de Dammartin, comte de Ponthieu, veuve de Raoul II, comte d'Eu, mort au plus tard en 1246, et de Raoul II, seigneur de Coucy, lequel avait péri à Mansourah le 9 avril 1250. Elle contracta un troisième mariage avec Othon III le Boiteux, comte de Gueldre de 1229 à 1271, veuf de Marguerite, fille de Thierri V, comte de Clèves, morte en 1251. On ne connaît pas la date exacte (après 1251) où le comte de Gueldre contracta son mariage avec Philippote, qui mourut en 1268.[2] Elle était la tante de Jean III de Roucy, mari d'Isabelle de Roucy dont nous avons parlé ci-dessus.

D'abord fort malmenées par leurs ennemies, les dames appartenant à la suite de la comtesse de Gueldre reprennent courage, délivrent leur maîtresse et font reculer la troupe angevine. Mais voici que la fortune inconstante va les trahir de nouveau: la comtesse d'Anjou prend son adversaire une fois encore et ne la laisse libre que sur sa parole. C'est ainsi que la mêlée s'achève en faveur des Angevins.

Suit un combat singulier acharné entre *Blanche de Bretaingne* (v. 251) et *de Cleves dame riche* (v. 253), sans que l'auteur nous dise laquelle des deux remporte la victoire. Nous avons parlé plus haut de la comtesse de Bretagne. La dame de Clèves[3] est Adélaïde de Heinsberg, fille d'Henri, seigneur de Heinsberg[4],

---

[1] Gueldre, ville de la Province Rhénane, jadis la capitale du comté de Gueldre, transformé en duché vers le milieu du XIV^e^ siècle.

[2] Voir *Art de vérifier les dates*, t. III, Paris, 1787, p. 163 ss., et Mas-Latrie, *o. c.*, col. 1590 et 1595.

[3] Clèves, ancien état immédiat de l'empire d'Allemagne, dans la Prusse-Rhénane, portant d'abord le titre de comté, depuis le commencement du XV^e^ siècle celui de duché.

[4] Heinsberg, ville de la Province Rhénane, à 31 kil. N. d'Aix-la-Chapelle. Elle était avant le XV^e^ siècle ch.-l. d'une seigneurie.

et épouse de Thierri VI, comte de Clèves. Celui-ci avait succédé à son père Thierri V au plus tard en 1261 et était sûrement mort en 1277. Des liens de parenté unissaient le comte de Clèves à Othon III de Gueldre, dont la première femme était la sœur de Thierri VI (voir plus haut).[1]

Le dernier couple de jouteurs est constitué par *la dame de Poitiers* (v. 264) et *cele de Blois* (v. 265). En voyant s'avancer la comtesse de Poitiers, appartenant au parti français, la comtesse de Blois se précipite à sa rencontre, *car*, comme dit l'auteur, *ele tint aus Champenois* (v. 266), ce qui était bien naturel, entre autres parce que sa mère était née comtesse de Champagne. Nous n'apprenons rien sur l'issue de ce combat singulier, car à ce moment la lutte devient générale. Toutes les forces assemblées luttent entre elles et le cliquetis des armes se fait entendre au loin. La mêlée se continue longtemps à chances variables jusqu'à ce que *ceus de France* (v. 284) soient forcées de reculer et de laisser *ceus de Champaigne la fine* (v. 287) demeurer maîtres du champ de bataille. Finalement les hérauts font connaître que c'est à la comtesse de Blois que revient le prix. En revanche, celle-ci invite tous les assistants à venir le lendemain matin à son hôtel où elle les régale d'un banquet splendide. Après avoir séjourné à Meaux toute cette journée-là, les dames se séparent et s'en retournent dans leurs pays.

En relatant les péripéties du tournoi, nous avons ainsi fourni les dates biographiques des dames identifiées. Notre tâche sera maintenant de chercher à préciser, à l'aide de ces dates, l'époque de la composition du poème.

La mention de *Blanche de Bretaingne* (v. 251), appelée *la contesse de Bretaingne* (v. 109), et de *sa fille la dame de Blois* (v. 111) — combinaison qui ne se rencontre qu'une seule fois dans l'histoire de ces deux familles - nous donne tout de suite deux dates de démarcation. Puisque la dernière de ces dames devint comtesse de Blois en 1253 par son mariage avec Jean de Châtillon I[er], comte de Blois, et que la comtesse de Bretagne

[1] Voir *Art de vérifier les dates*, t. III, p. 164 ss.

mourut en 1283, avant sa fille, il s'ensuit que notre poème a été composé (nous l'avons déjà dit) entre les années 1253 et 1283. Ce long espace de temps peut être considérablement réduit, d'abord grâce au fait que le poète, en parlant de Béatrix d'Anjou, la qualifie de comtesse et non pas de reine. Comme nous l'avons dit plus haut, c'était le 6 janvier 1266 que son mari fut couronné roi: il faut donc que le *Tournoiement* soit antérieur à cette date-là, vu l'impossibilité d'admettre que l'auteur appelle comtesse une dame à qui l'épithète de reine revient de droit.

Le *terminus ad quem* ainsi obtenu, nous croyons pouvoir le faire reculer quelque peu encore. Je me permets, dans ce but, de rappeler au lecteur quelques détails relevés déjà plus haut. Mahaut, veuve de Robert I[er] d'Artois, ici nommée comtesse d'Artois, eut la tutelle de son fils Robert II et devait normalement porter le titre de comtesse jusqu'à la majorité de celui-ci. Or le roi Louis IX, oncle de Robert II, se chargea lui-même, au mois de septembre 1265, de l'administration tutélaire du comté en écartant la mère. Il est donc bien vraisemblable que Mahaut, à partir de cette date, ne pouvait plus prétendre au titre de comtesse d'Artois [1], ayant d'ailleurs à sa disposition celui de son second mari, le comte Gui de Saint-Pol. Le poème aurait donc été composé avant septembre 1265.

Tâchons maintenant de faire avancer le terminus a quo obtenu jusqu'ici, c.-à-d. l'année 1253. A cet effet nous nous servirons d'un passage du récit où est mentionnée Alix de Brabant, *la duchoise, la vaillant qui tient la terre et le païs* (v. 194–95), c.-à-d. qui gouverne son pays. Cette formule, qui, le duc vivant, serait tout à fait déplacée, s'applique parfaitement à sa veuve. C'est un fait connu, et nous l'avons déjà mentionné plus haut, qu'Alix de Brabant, après la mort de son mari, le 28 février 1261, fut la régente du pays pendant la minorité de ses enfants jusqu'en 1268, date de l'avènement de Jean I[er] le Victorieux. Nous prenons les mots en question comme une allusion à cet état des choses et nous y voyons une preuve

[1] Tel est l'avis de Mlle Angelica Hoffmann, *o. c.*, p. 42.

que notre poème a été composé après le 28 février 1261. Nous voilà donc arrivé à un intervalle de quatre ans et demi pendant lequel notre »tournoiement» a vu le jour. Ajoutons que toutes les dates obtenues concernant les autres dames prenant part au tournoi s'accordent d'une manière parfaite avec ce résultat.

Mais nous ne sommes pas forcé de nous en tenir là. Pour obtenir une date plus précise encore, il suffit d'appliquer un procédé nouveau. Notre tâche sera maintenant d'examiner, à l'aide des sources historiques, à quel point la situation générale, indiquée sommairement par le poète et alléguée comme motif de sa composition, correspond à l'état réel régnant pendant la période qui va de mars 1261 à septembre 1265. Voici comment l'auteur nous décrit (v. 1—22) l'époque où il écrivit son *Tournoiement*. Dans le monde entier, la chevalerie est tombée en décadence, car personne n'ose plus rompre des lances dans un tournoi. Les chevaliers sont tellement poltrons que les dames, par effet de contraste, se sentent pleines de hardiesse et de courage. Elles donnent à leurs maris le sobriquet, dédaigneux pour un chevalier, de »prêtres»: c'est qu'ils tiennent leurs »synodes», leurs »conciles» à *Montoire*[1], à *Orliens*[2], à *Baugenssis*[3], à *Compiengne*[4], à *Miaus*[5] et à *Senlis*[6], où ils ne font que perdre leur argent sans y rien gagner. Pendant une bonne année ils ont ainsi couru le pays sans se battre dans un seul tournoi, et voilà pourquoi les grandes dames les méprisent et qu'elles ont décidé d'organiser enfin un tournoi.

Malheureusement, les noms géographiques que nous venons de citer ne nous disent rien, puisque nous n'avons trouvé aucune mention d'assemblées qui, vers l'époque qui nous intéresse, auraient été tenues dans ces villes. Il faut donc nous en tenir exclusivement au renseignement, d'ailleurs d'une impor-

---

[1] Montoire-sur-le-Loir, Loir-et-Cher, arr. Vendôme, ch.-l. cant.
[2] Orléans, Loiret, ch.-l. dép. (siège épiscopal).
[3] Beaugency, Loiret, arr. Orléans, ch.-l. cant.
[4] Compiègne, Oise, ch.-l. arr.
[5] Meaux, Seine-et-Marne, ch.l. arr. (siège épiscopal).
[6] Oise, ch.-l. arr.

tance capitale, qu'au moment où l'auteur se met à écrire son poème il y avait une bonne année qu'on n'avait rompu des lances dans un tournoi. Un si grand délai dans l'organisation des tournois ne peut tenir qu'à ce que ceux-ci, pour un motif quelconque, avaient été défendus. On sait que les papes et les rois interdirent souvent les tournois et qu'ils étaient toujours prohibés en temps de croisade. Les rois de France promulguèrent des prohibitions, généralement temporaires, depuis saint Louis jusqu'à Philippe le Bel.[1] Or, justement pendant l'espace de temps délimité comme on l'a vu, savoir entre mars 1261 et septembre 1265, tombe une période où tout tournoi était interdit. L'invasion de la Syrie par les Tatares avait, entre autres, provoqué, le 21 mars 1260, la réunion à Paris d'un concile solennel, convoqué par ordre du roi Louis IX. On y arrêta les mesures qui d'ordinaire précédaient et annonçaient l'ouverture d'une croisade: il fut ordonné d'implorer le secours de Dieu par des processions, de punir les blasphèmes, de réprimer le luxe de la table et des habits; les tournois furent défendus pour deux ans, tandis qu'on encouragea les exercices de l'arc et de l'arbalète. Un nouveau concile fut tenu le 10 avril 1261, également à Paris, où l'on ne fit que renouveler ce qui avait été résolu au concile du 21 mars de l'année précédente.[2] Après ces informations, nous voilà enfin, croyons-nous, arrivé à la solution de notre problème: les tournois étaient interdits dès le mois de mars 1260; une bonne année plus tard représente un certain moment vers le milieu de l'année 1261, date présumée de la composition de notre *Tournoiement*.

Reste à nous expliquer ce qu' étaient les assemblées que l'auteur caractérise par *senes*, c.-à-d. synodes ou conciles, et qui valurent à ceux qui y prirent part le sobriquet de »prouvoires». Nous pensons que les *senes* du poème avaient un rapport avec le concile général de Paris et les résolutions qui y avaient été prises. Pour exécuter celles-ci, sans doute des assemblées

[1] Voir la *Grande Encyclopédie, s. v.* Tournoi.

[2] Voir Mas-Latrie, *o. c.*, *Table alphabétique des conciles*, col. 1303—1304.

provinciales de prélats et de barons étaient nécessaires, réunions tenues pour délibérer sur les mesures à prendre et pour s'entendre sur les détails. On conçoit aisément — à cause de l'importance des affaires traitées qui regardaient entre autres des questions d'argent — que ces assemblées aient été ajournées, même plusieurs fois, et qu'on ait pu, pour des motifs divers, en changer le lieu de réunion. C'est ainsi que s'expliqueraient les allées et venues des barons de notre poème.

Voici enfin encore un fait qui mérite peut-être de retenir l'attention. En lisant, aux vers 1—2, que la chevalerie était »par tout le monde périe», on peut se demander si l'auteur, par cette expression, n'entend pas dire simplement »partout en France». Mais dans le cas où il voudrait être pris au mot, on peut affirmer qu'il ne s'est pas rendu coupable d'exagération, car des conciles avec le même programme que ceux de Paris furent tenus, à l'instigation du pape, dans toute la chrétienté.[1]

L'intention dissimulée de gagner de l'argent, un bon accueil et de la bonne chère, a-t-elle été la seule qui ait inspiré l'auteur à composer le poème? On pourrait très bien s'imaginer que l'auteur, familier avec le genre littéraire des »tournoiements des dames», n'a fait qu'exploiter habilement une situation opportune, et même exigée par ce genre de poésies — j'entends le manque de tournois — flairant le profit à tirer de la mention flatteuse de tant de grandes dames.

Autrement il est bien possible que le poème ait été composé comme une protestation contre l'interdiction des tournois, tout bonnement, et que l'auteur ne se soit fait que l'interprète de l'opinion de la noblesse qui aimait ces brillantes fêtes et désirait vivement recouvrer ces passe-temps courtois. Tel est l'avis de Victor Le Clerc, le seul qui ait consacré quelques lignes, en passant, à notre poème. Ce récit parut, dit-il, »comme une protestation publique en faveur d'un plaisir défendu».[2]

[1] Voir, par exemple, les conciles énumérés par Mas-Latrie, *o.c.*, col. 1303—1304.

[2] Voir *Histoire littéraire de la France*, t. XXIII, Paris, 1856, p. 178. — Rappelons ici que Victor Le Clerc date, à tort, le poème du règne de Philippe III le Hardi.

Rien n'empêche cependant de voir chez l'auteur une intention satirique, le désir de faire de la propagande politique dans l'intérêt de ceux, en premier lieu le pape et le haut clergé, qui s'intéressaient à amener une croisade contre les »Tatares». L'auteur, tout en parlant de tournois et tout en blâmant les chevaliers de ne s'y être pas exercés depuis longtemps, se serait donc servi d'une métaphore et aurait en effet visé à des actes guerriers au sens propre du mot, et ce qu'il blâme véritablement serait le peu d'intérêt que montraient les hauts barons, y compris le roi lui-même, à organiser et à prendre part à une croisade dans le but de délivrer la Terre Sainte. Ce qui parle en quelque sorte en faveur de cette hypothèse, ce sont les invectives dédaigneuses que décoche l'auteur (la chevalerie *n'ose mes tornoier; li chevalier sont couart*, ils *sont provoire*) et le grand dédain manifesté par les dames envers les barons qui, incapables de prendre une résolution quelconque, vont d'assemblée en assemblée. En d'autres termes, la déclamation est peut-être un peu trop vive pour n'avoir en vue que l'abandon des jeux chevaleresques. La satire, si satire il y a, est à l'adresse des maris des dames prenant part au tournoi, en première ligne à l'adresse du roi de France, de ses frères, des rois de Navarre, d'Angleterre et d'Écosse, accusés d'indifférence et de mauvaise volonté. On s'étonnera peut-être de voir lancer une telle accusation à un roi aussi pieux que saint Louis, mais vu le sujet de la plainte et l'époque de la composition de notre poème, l'accusation ne laisse pas d'être juste: ce n'est en effet qu'en 1267 que le roi prit la résolution d'aller en croisade et qu'il en commença les préparatifs.

Ce qui appuie encore notre hypothèse, c'est le fait qu'une tendance satirico-politique semble inhérente au petit groupe littéraire que forment les »tournoiements des dames», qui, sous prétexte d'un tournoi, ont trait à des affaires beaucoup plus graves. Cette tendance, nous l'avons constatée dans les poèmes de Huon d'Oisy et de Pierre Gencien; quant à la poésie de maistre Richard de Semilly, vu son état fragmentaire, nous ne saurions dire quel en est, à ce point de vue, le caractère.

Quoi qu'il en soit, à tous les autres égards le poème est tout à fait typique, conventionnel. La raison alléguée pour la composition du poème est conventionnelle, le haut rang social des personnages mis en scène — cette fois-ci il n'y figure pas moins de quatre reines — l'est aussi. A propos de ces grandes dames, leur rapprochement ici n'est pas nécessairement dû à une pure fiction. Une grande fête quelconque, une occasion solennelle dont nous ne saurions spécifier la nature, aurait bien pu réunir dans un seul et même endroit, sans compter les autres dames, les deux sœurs, les reines de France et d'Angleterre ainsi que leurs deux filles, les quatre reines du poème: la Manche n'était guère plus difficile à traverser vers cette époque-là que de nos jours, et c'est un fait acquis que des membres de la famille royale anglaise, plusieurs ensemble ou séparément, la franchirent souvent pour rendre visite à leurs parents royaux en France.[1] On sait d'ailleurs l'intérêt constant qu'avait montré la reine Marguerite à entretenir entre les deux familles royales de France et d'Angleterre des habitudes de parenté et d'affection, plus respectées que ces liens ne le sont généralement entre les princes.[2] On peut donc supposer que l'auteur a vu les assistants d'une telle réunion, ce qui aurait déterminé son choix.

Après cette parenthèse, revenons à l'analyse de notre poème. Il nous reste encore en effet à dire quelques mots sur le lieu de la réunion. On se rappelle que les dames, après s'être assemblées préliminairement à Soissons, finirent par se réunir aux bords de la Marne, à Meaux, la scène définitive du tournoi. Or, le choix de cette localité comme rendez-vous est, selon toute vraisemblance, influencé par la tradition littéraire qui exigea, semble-t-il, que le tournoi eût lieu dans un territoire assez resserré, s'étendant le long de la Marne, dans le voisinage de Paris. Huon d'Oisy place la scène du combat devant le château de Torcy dans le voisinage de Lagny, sur les bords de la Marne, dans l'arrondissement de Meaux. Dans le même arrondissement,

[1] Voir, par exemple, Angelica Hoffmann, *o. c.*, p. 43, note 2.

[2] Voir *Nouvelle biographie générale* (Firmin Didot frères), t. XXXIII, Paris, 1860.

voire dans le même canton de Lagny, toujours aux bords de la Marne, à Chelles, et à Gournay-sur-Marne, en face de Chelles, sur la rive gauche de la Marne, Pierre Gencien situera plus tard son tournoiement des grandes bourgeoises de Paris.[1] Nous voyons que dans ce détail, comme partout, l'auteur du *Tournoiement aus dames* se conforme à la tradition.

On ne sait rien sur l'auteur, qui ne nous a pas révélé son nom. La manière dont il se comporte envers les dames figurant dans le poème indique peut-être qu'il favorise, tant soit peu, »celes de Champagne». C'est qu'il présente aux auditeurs la comtesse Blanche de Bretagne, née de Champagne, en termes plus flatteurs que de coutume (v. 106—110), qu'il fait valoir, pour ainsi dire, l'extraction brillante de la reine de Navarre-Champagne (v. 156) et qu'il fait enfin décerner le prix à la comtesse de Blois, fille de la comtesse de Bretagne et elle-même appartenant au parti champenois, qui d'ailleurs reste maître du champ de bataille (v. 287). Tous ces faits produisent l'impression que l'auteur aurait pu, d'une manière ou d'une autre, vivre dans la dépendance d'un seigneur lié lui-même plus ou moins aux »affaires de Champagne». Il est juste de dire en même temps que l'auteur s'efforce, visiblement, de n'offenser en aucune façon les dames de l'autre parti. En nous racontant les combats singuliers, qui sont au nombre de six, il omet quatre fois, discrètement, de nous dire laquelle des dames, du parti français ou du parti champenois, a le dessus, tandis qu'il fait vaincre »celes de France» dans les deux autres cas: la comtesse de Brabant remporte la victoire sur la reine d'Écosse, la comtesse d'Anjou bat la comtesse de Gueldre. L'habileté que fait voir sur ce point le médiocre auteur lui fait malheureusement défaut partout ailleurs.[2]

---

[1] Nous ne savons pas où a lieu le tournoi fictif décrit par Richart de Semilli.

[2] J'ajoute ici quelques remarques grammaticales. Les rimes des vers 19 *tornoiemant: Braibant*, 47 *chans: porpans*, 175 *desrangent: changent*, 177 *duremant: Braibant* et 193 *liemant: vaillant* font voir que le poète, en entremêlant les rimes en *an* et *en*, ne suit

(Paris, Bibl. nat. fr. 837, fol. 75 b)

Le tournoiement aus dames

A cel tens que chevalerie
Est par tout le monde perie,
Que nus n'ose mes tornoier,
Tant sont couart li chevalier
Que les dames en sont hardies,
Durement en sont esbaudies,
Dïent lor seignor sont provoire:
Il tienent lor sene a Montoire,
A Orliens et a Baugenssis,
A Compiengne, a Miaus, a Senlis,

pas la règle »picarde». Pour ce qui est de la réduction de *iee* en *ie*, les rimes respectives ne permettent pas de l'attribuer à l'auteur. C'est que la rime 167 *peçoiees: mesnies* peut être lue ou *peçoiees: mesniees* ou *peçoïes: mesnïes*, et la rime 249 *proisïes: envoisïes* peut aussi bien représenter la prononciation francienne *proisiees: envoisiees*. Notons que le copiste semble préférer la graphie picarde. Le poète connaît l'infinitif *veoir* (: 37 *voir*), forme francienne de v i d ē r e, à côté de la forme dialectale *veïr* (: 279 *fuïr*). La rime 97 *estees: reconfortees* présente une flexion surprenante du premier des deux participes passés, et *bant* (: 68 *Braibant*) a un *t* analogique, ajouté pour la perfection de la rime. Constatons d'ailleurs chez l'auteur des efforts prononcés pour obtenir des rimes riches. — Étant donné le fait que, si l'on ne compte pas la courte introduction, il s'agit toujours de dames dans notre poème, il faut voir dans *ceus* des vers 67, 226, 232, 234, 241, 284, 287 des formes féminines du pluriel correspondant à *celes* des vers 192, 221 et 302. Au singulier, notre texte ne connaît que la forme *cele* (v. 163, 164, 210, 212, 223, 228, 243, 265, 294). *Ceus*, forme collatérale de *celes* qui ne se retrouve que bien sporadiquement dans l'ancien français, doit être expliquée comme une formation analogique influencée par l'existence de *el*, *els* à côté de *ele*, *eles*. Ces dernières formes abrégées sont aussi représentées dans notre texte: une fois, au v. 204, nous trouvons *el*, et de même une seule fois *eus*, au v. 193. Voïr sur toutes ces formes Kr. Nyrop, *Gram. hist. de la langue française*, t. III, Copenhague, 1903, p. 379 et 396, *Remarque*, et Gunnar Tilander, *Lexique du Roman de Renart*, Göteborg, 1924, p. 29. Mais *ceus* pourrait aussi être une forme »sans sexe».

S'en vont por despendre le lor
Ne ja n'i avront autre honor.
Bien ont alé par le païs
.j. an, si con lor est avis,
Onques .j. jor ne tornoierent
Ne desus hiaume ne se fierent.
Grant despit en ont entr'aus pris
Les dames qui sont de grant pris.
Primes manda tornoiemant (*fol. 75 v°*)
La bone dame de Braibant
Et la contesse de Grantpré
Qui bien sert Amors a son gré.

Et la contesse de Forois
I vint a mout riches conrois,
Cele de Bar et de Roussi,
La contesse d'Artois ausi.
Trestoz li mons les regardoit
Et chascuns mout se merveilloit
Ou eles voloient errer.
Qui veïst les destriers aler
Aprés eles enz el chemin,
Il ne cuidast en nule fin
Que tant en peüssent avoir.
Et quant ce vint a l'esmovoir
Des autres dames du païs,
Qui mout estoient de grant pris,
C'estoit merveilles a bon voir.
Toz li mons les aloit veoir.
Quant trestoutes furent ensamble,
Ce fu merveilles, ce me samble,
Comment Soissons le pot souffrir
Qu'il nes en covint departir.

Titre ajouté après coup, au XIV^e siècle, d'après l'explicit. — 24 riche.

Celes de Braibant i revienent,
Qui bones et beles cors tienent.
Quant .j. jor furent en la vile,
Ne voudrent pas servir de guile,
Ainz s'en issirent fors aus chans
Les plus sages, de grant porpans,
Por miex atorner lor afere,
Quar ainsi le covint a fere
Selonc coustume de tornoi.
Sachiez que la ot grant desroi,
La ou tantes granz dames furent,
Et quant toutes aus chans s'esmurent,
Si se virent mout poi de gent.
Mout se contindrent bel et gent
Du tornoiement esforcier.
Primes parla au commencier
La contesse d'Anjou sachanz
Et dist: »Ci a mout de vaillanz
Dames, qui sont d'estrange terre,
Qui por pris et por los conquerre
Vindrent a cest tornoiement,
Et je ne voi mie comment
Nous puissons avoir le tornoi,
Si vous dirai reson por qoi:
Poi i a de ceus de Braibant.
Mes fesons crïer nostre bant
Qu'a grant joie et a grant deduit (*fol. 75 v° b*)
S'en revoisent toutes et tuit
A Miaus, a .xv. jors tout droit,
Et por ce que teus i vendroit
Qui n'est pas ore ci venue.
Dont ert la chose miex tenue
A grant afere et aus Norois,
Et si l'orront dire François,
Si leront les dames venir

75 *Ce vers n'est pas clair.*

Por nostre afere miex tenir
Et por loer miex nostre fet.»
Dont dient toutes: »C'est bien fet.»

A tant s'en vont a lor osteus,
Et s'en i ot assez de teus
Qui pesa de la departie,
Que si demoroit l'aatie.
Toutes voies l'estut souffrir
Et aus plus granz dames tenir
De qoi movoit toz li renons.
L'endemain partent de Soissons,
Si s'en alerent droit au jor
Qui mis i estoit sanz sejor.

Tels chose qui n'est pas celee
Fu tost seü par la contree
Des contesses et des roïnes,
Les merveilles, les aatines
Que les dames fet s'entr'avoient.
Por .j. petit que ne dervoient
De ce que n'i orent estees,
Mes mout se sont reconfortees
Du tornoiement qui doit estre,
Si que mout bien i pueent estre.

Adonc s'atorna de premiers
La bone dame de Poitiers
Et la dame de Maubuisson
Et des autres mout grant fuison
Que nous ne savons pas nommer.
Cele qui mout fet a amer
Et qui mout est cortoise et sage,
Bien le doit estre par lingnage,
C'est la contesse de Bretaingne
Qui bien atorna son ouvraingne.

Sa fille, la dame de Blois,
Si s'en revint a grant noblois.
De Dreues s'est bien atornee
La contesse et si a mandee
Toutes ses dames, sanz eschars,
Qu'eles viegnent dedenz les chars,
Qu'ainsi, ce dist, le voudra fere
Por plus le beuban contrefere.
Ainsi le firent quant le vost, (*fol. 76*)
A li s'en sont venues tost.
Adont i vint, que oublions,
La visdame de Charlions
Et la dame de Marcilli,
Li et la dame de Foisi,
Si vint la dame de Seilli
Et la dame de Limeilli,
La viscontesse de Linieres
Et si amena .ij. banieres,
Dont vint la dame d'Andresel
Appareillie bien et bel.
Quant furent en la vile toutes,
Merveilles i avoit de routes.
Le jor meïsme s'en issirent
Que le droit tornoiement firent.
Lors dist la roïne de France,
Qui devant les autres s'elance,
Que »bien seroit droiz et resons
Que nous .ij. diseors fesons
Qui la chose deviseront
Ne nul mal n'i regarderont,
Ainz en diront la verité
Si que ja n'en seront reté.«
Dont respondent toutes ensamble:
»Vous dites mout bien, ce nous samble.«

Adonques s'atornerent toutes
Et deviserent bien lor routes.

Adonques n'i ot qu'arouter.
Premiere se vout assambler
La chevalereuse de France
Qui en ses poins tint une lance
Ou il avoit .j. pingnoncel
Des armes de France mout bel:
Le champ des armes ert d'asur
Semez de flors por plus seür
Estre connue la roïne.
L'autre, qui n'ert pas orfeline,
Qui roïne de Navarre ert,
S'en ist sor .j. cheval couvert
De couverture mi partie:
De Navarre ert l'une partie
Et de Champaigne refu l'autre.
Adonc s'en vint lance sor fautre
Contre cele de l'autre part,
Et cele des rens se depart,
Mout durement s'en vint en contre.
Entr'eles font si dur encontre
Que les lances sont peçoiees.
Adonc desrengent lor mesnies
De la partie d'ambes .ij.; (*fol. 76 b*)
Toutes s'arestent sor eus .ij.,
Mout tres durement se travaillent,
De desus ces .ij. dames maillent.

Quant les autres routes revienent,
.ij. dames qui mout grant leu tienent
L'une contre l'autre desrangent.
Les .ij. dames qui pas ne changent,
Ainz s'entrevienent duremant,
L'Englesche et cele de Braibant,
Qui tant par sont chevalereuses
Et d'aquerre honor desireuses,

176 Des .ij. dames.

Mout tres crüelment se hurterent
Si qu'an .ij. a terre volerent
Si crüelment que c'est merveille,
Ne veïstes onques pareille
Meslee qu'a ceste aferist,
A grant merveille la tenist.
Les autres s'entrevienent tost:
Vous deïssiez ce fust .j. ost.
La roïne d'Escoce i vint,
Qui en sa route ot .iiij.^{xx}
De dames mout chevalereuses.
Celes vienent, ne sont douteuses,
Assambler a eus lïement:
C'est la duchoise la vaillant
Qui tient la terre et le païs.
Dont assamblent, ce m'est avis,
Entr'eles .ij. mout fierement,
Si se fierent communement,
Ne s'entr'espargnierent de rien.
Veraiement vous di je bien
Que s'entr'abatent des chevaus.
Eles cheïrent en .j. vaus
Ambes .ij., mes pas n'aresta
La duchoise qu'el ne monta
Et cort a la roïne sus,
Grant cop li done de desus
Le hiaume qu'ele ot en sa teste,
Tant que par force et sanz arreste
Li a fet fiancier prison,
Se cele nuit en sa meson
Sa raençon ne li envoie.
Cele sor sa foi li otroie.
Adonc se departirent lors,
Et la roïne traisent lors

194 C'est la duchoise *signifie sans doute »c'est celle* (*c'est-à-dire la troupe*) *de la duchesse.*

Sa gent por reprendre s'alaine.
Au tornoi sa route ramaine
D'Anjou la nobile contesse
Qui lor a fet bele promesse
De doner lor maint riche don. (*fol. 76 v°*)
Adonc s'en vienent a bandon
Celes de Gueille contre cés,
Mes mout i orent maus retrés,
Que cele d'Anjou prist lor dame
Qui mout estoit cortoise fame.
Malement furent recueillies:
Ceus d'Anjou les ont assallies,
Ses pristrent mout mal a mener.
Cele de Gueille, qui mener
S'i vit issi vilainement,
Dont s'esforça mout malement,
Tant que sa route retorna
Et que ceus de la dessevra;
Mout vilainement les menerent.
Ceus d'Anjou se desconforterent
Comme se virent reüser
Et toute lor prouece user.
Adonques misent tout por tout:
Eles misent ensamble tout
Le pooir que porent avoir.
Ici poez vous bien savoir
Que ceus de Gueille ont mal menees
Et vilainement demenees,
Que cele d'Anjou prist lor dame,
Qui mout estoit cortoise fame,
Se li a fet lors fiancier
Prison, et por plus essaucier
Se feri es greignors meslees.
Adonc se sont entremeslees

228 Celes de.

.ij. dames qui mout sont proisies
Et qui de cuer sont envoisies:
Blanche de Bretaingne fu l'une,
L'autre, qui de bien ert commune,
Estoit de Cleves dame riche,
Durement es estriers s'afiche.
Tout maintenant se desrengierent
Et au venir si fort se fierent
Que li cheval sont descenglé,
Que par pou ne sont estranglé.
Granz cops se vont entredoner;
Bien se vuelent abandoner
Et soufrir dolor et martire
Por avoir d'onor la matire,
Si font les autres volentiers.
Dont vint la dame de Poitiers,
Contre li vint cele de Blois,
Quar ele tint aus Champenois.
La meslee fu fort et dure
Et li tornois longuement dure.
Plus longue riote n'i fais. (*fol. 76 v° b*)
Toutes assamblent a .j. fais
Et chascune ala a son droit,
Si comme il est resons et droit.
Quant furent en une pelote,
Qui la fust si oïst tel note
Qu'eles fesoient desus hiaumes:
Miex vaut a oïr que .vij. siaumes.
Mout durement se domagierent
Et mout forment se ledengierent.
C'estoit merveilles a veïr
Qui veïst les unes fuïr,
Les autres durement chacier
Et teles i ot manecier.

---

262 lonor.

Au pardestroit, au departir
Covint ceus de France partir
De la place tout maugré aus.
La place si fu communaus
De ceus de Champaigne la fine.
La contesse cortoise et fine
Demoustre sa proëce noble.
L'espee que tint fu mout noble.
Ele s'embat parmi les lices,
De .iiij. lances fist esclices.
Que vous diroie? Plus n'i a:
C'est cele qui le pris en a.
Vraiement a trestout vaincu,
Bien i parut a son escu
Et au cisne que li donerent
Li hiraut qui s'abandonerent
A ce qu'il l'en donent l'onor.
Et ele fist mout grant honor
A toutes celes qu'i esturent:
Par li toutes semonsses furent
L'endemain matin au mengier.
Eles n'en firent nul dangier,
Ainz s'en vindrent a son ostel,
Ou ele dona mengier tel
Que teus ne fu, ce m'est avis.
L'endemain vont en lor païs,
Quar trop sont iluec sejornees.
Or vous ai les resons contees
Par coi fu le tornoiement.
Ici faut le definement.

Explicit le tornoiement aus dames.

---

302 Por.

Table des noms propres.

Andresel, *Andrezel, Seine-et-Marne, arr. Melun, cant. Mormant;* la dame d' — 129 (*voir p.* 165).

Anjou; la contesse d' — 59, 217, cele d' — 223, 243, *Béatrix de Provence, femme de Charles, comte d'Anjou et du Maine, plus tard roi de Naples et de Sicile* (*voir p.* 152); ceus d' — 226, 234, *les dames à la suite de la comtesse d'Anjou.*

Artois; la contesse d' — 26, *Maheut de Brabant, femme de Robert I^er^, comte d'Artois* (*voir p.* 151).

Bar; cele de — 25, *Jeanne de Toucy, femme de Thibaut II, comte de Bar* (*voir p.* 150).

Baugenssis 9, *Beaugency, Loiret, arr. Orléans, ch.-l. cant., rendez-vous d'un concile provincial* (*voir p.* 172).

Blois; la dame de — 111, cele de — 265, *Alix de Bretagne, femme de Jean de Châtillon, comte de Blois* (*voir p.* 157).

Braibant, *Brabant;* la bone dame de — 20, cele de — 178, *Alix de Bourgogne, femme d'Henri III, duc de Brabant* (*voir p.* 148); celes de — 43, ceus de — 67, *les dames appartenant au parti que représente la duchesse Alix de Brabant* (*voir p.* 148).

Bretaingne; la contesse de — 109, Blanche de — 251, *Blanche de Champagne, femme de Jean I^er^, dit le Roux, comte de Bretagne* (*voir p.* 156).

Champaigne 161, *il s'agit des armoiries de Champagne* (*voir p.* 167) ceus de — la fine 287, *les dames appartenant au parti champenois* (*voir p.* 148 *et* 170).

Champenois (les) 266, *le parti de Champagne* (*voir p.* 148).

Charlions, *Châlons-sur-Marne;* la visdame de — 122, *femme de Hugues III de Bazoches, seigneur-vidame de Châlons* (*voir p.* 158).

Cleves; de — dame riche 253, *Adélaïde de Heinsberg, femme de Thierri VI, comte de Clèves* (*voir p.* 169).

Compiengne 10, *Compiègne, Oise, ch.-l. arr., lieu de réunion d'un concile provincial* (*voir p.* 172).

Dreues, *Dreux, Eure-et-Loir, ch.-l. arr.;* la contesse de — 113

—14, *Béatrix de Montfort-l'Amaury, femme de Robert IV, comte de Dreux* (*voir p.* 157).

Englesche (l') 178, *Éléonore de Provence, femme d'Henri III, roi d'Angleterre* (*voir p.* 167).

Escoce, *Écosse;* la roïne d' — 189, *Marguerite d'Angleterre, femme d'Alexandre III, roi d'Écosse* (*voir p.* 168).

Foisi, *Foissy, Aube, arr. et cant. Troyes, comm. Saint-Parres-aux-Tertres;* la dame de — 124, *Alix de Joinville, prieure de Notre-Dame de Foissy* (*voir p.* 160).

Forois, *Forez;* la contesse de — 23, *Isabelle de Beaujeu, femme de Renaud I^er^, comte de Forez* (*voir p.* 150).

France; la roïne de — 135, la chevalereuse de — 149, *Marguerite de Provence, femme de saint Louis* (*voir p.* 165); les armes de — 152, *les armoiries de France* (*voir p.* 166).

François 76, *les nobles dames de l'Ile-de-France* (*voir p.* 153).

Grantpré, *Grandpré, Ardennes, arr. Vouziers, ch.-l. cant.;* la contesse de — 21, *Isabeau de Brienne, femme d'Henri VI, comte de Grandpré* (*voir p.* 149).

Gueille, *Gueldre;* cele de — 228, *Philippote de Dammartin, femme d'Othon III le Boiteux, comte de Gueldre* (*voir p.* 169); celes (ceus) de — 221, 241, *la troupe de la comtesse de Gueldre.*

Limeilli, *localité non identifiée;* la dame de — 126, *personnage inconnu.*

Linieres, *très probablement Lignères, Cher, arr. Saint-Amand-Mont-Rond, ch.-l. cant.;* la viscontesse de — 127, *selon toute vraisemblance Marguerite, femme de Guillaume III, baron de Linières* (voir p. 163).

Marcilli; la dame de — 123. *Voir, pour la localisation et l'identification, p.* 159.

Maubuisson, *Seine-et-Oise, arr. et cant. Pontoise, comm. Saint-Ouen-l'Aumône;* la dame de — 103, *vraisemblablement Guillemette, abbesse du couvent de Maubuisson* (*voir p.* 154).

Miaus 10, 71, *Meaux, Seine-et-Marne, ch.-l. arr., lieu du tournoi des dames* (*voir p.* 152) *et celui d'un concile provincial* (*voir p.* 172).

Montoire 8, *lieu de réunion d'un concile provincial* (voir p. 172).

Navarre 160, *il est question des armoiries de Navarre;* la roïne de 157, *Isabelle de France, femme de Thibaut V, dit le Jeune, comte de Champagne et roi de Navarre* (*voir p.* 166).

Norois (les) 75, *les nobles dames du Nord-Ouest* (*voir p.* 153).

Orliens 9, *Orléans, Loiret, ch.-l. dép., rendez-vous d'un concile provincial* (*voir p.* 172).

Poitiers; la (bone) dame de — 102, 264, *Jeanne de Toulouse, femme d'Alphonse, comte de Poitiers* (*voir p.* 153 *et* 170).

Roussi, *Roucy, Aisne, arr. Laon, cant. Neufchâtel;* cele de — 25, *Isabelle de Mercœur, femme de Jean III, comte de Roucy* (*voir p.* 151).

Seilli, *Sailly, Haute-Marne, arr. Chaumont, cant. Poissons;* la dame de — 125, *Auneix* (*?ou Aufelie*), *femme de Robert de Joinville, seigneur de Sailly* (voir p. 162).

Senlis 10, *Oise, ch.-l. arr., lieu de réunion d'un concile provincial* (*voir p.* 172).

Soissons 41, 88, *Aisne, ch.-l. arr., lieu premièrement choisi pour le tournoi des dames.*

Glossaire.

aatie 84, *lutte, joute.*

aatine 94, *provocation, défi; joute.*

abandoner 260, *v. réfl., s'aventurer, s'exposer au danger;* a. a 298, *v. réfl., se livrer à.*

aferir a 185, *être comparable à.*

afichier 254, *v. réfl.,* (*se*) *tenir ferme.*

arouter 147, *se mettre en route, avancer.*

arreste 208, *retard, délai.*

assambler 196, 270, *s'attaquer;* 148, *v. réfl., attaquer;* 193 a. a, *s'attaquer à qn.*

atorner 49, 110, *préparer, arranger, organiser;* 101, 113, 145, *v. réfl., se préparer, s'équiper.*

bandon (a) 220, *avec impétuosité, violemment.*

beuban 118, *magnificence, pompe.*

changier 176, *hésiter.*

chevalereus 179, 191, *vaillant;* chevalereuse 149, *s. f., correspondant à* chevalier.

cisne 297, *signe* (*?*).

communal; estre communaus de 286, *avec rég. de personne au pl., être la propriété commune de, appartenir à.*

commune (de bien) 252, *accou-*

tumée (cf. Regrés ND, éd. Långfors, 81, 9: de mal faire commune; *Tobler-Lommatzsch, II, 641, trad. »vertraut, gewohnt»*).
conroi 24, *suite, train.*
contenir 56, *v. réfl., s'appliquer.*
contrefere 118, *faire relever, donner éclat à.*
cort 44, *cour.*

dangier (faire) 304, *faire des difficultés.*
demorer 84, *être retardé.*
departie 83, *départ.*
departir (au) 283, *finalement.*
derver 96, *devenir fou, perdre la raison.*
descenglé (estre) 257, *avoir la sangle rompue.*
despendre 11, *dépenser.*
despit 17, *mépris, honte, humiliation.*
desrengier 168, 175; *v. réfl.* 255, *sortir des rangs, avancer.*
desroi 52, *cohue.*
dessevrer 232, *séparer, enlever, délivrer.*
deviser 139, 146, *mettre en ordre, ranger, arranger, organiser.*
diseor 138, *juge, arbitre.*
domagier 277, *v. réfl., se faire du mal réciproquement.*
douteus 192, *craintif, peureux.*
droit (a son) 271, *comme il convient.*

embatre 291, *v. réfl., se précipiter.*
encontre 166, *rencontre.*
entredoner 259, *v. réfl., se donner réciproquement, échanger.*
entrevenir 177, 187, *v. réfl., aller l'un contre l'autre, se rencontrer.*
envoisié 250, *gai, joyeux, de bonne humeur.*
errer 29, *voyager, marcher, aller.*
esbaudi 6, *plein de hardiesse, de courage.*
eschars(sanz) 115, *sans exception.*
esclice, *éclisse, éclat de bois;* faire esclices de 292, *briser, mettre en pièces.*
esforcier 57, *donner de l'éclat à; v. réfl.* 230, *résister avec violence, se battre.*
esmovoir 54, *v. réfl., se mettre en mouvement; subst.,* esmovoir 34, *départ.*
essaucier 246, *se faire valoir, se couvrir de gloire.*
esturent 301, *passé simple d'*ester, *se tenir debout, rester, être.*
estut 85, *passé simple d'* estovoir, *v. imp., falloir, être nécessaire.*

faire a 106, *mériter de.*
fais (a un), *en masse, tous ensemble.*
fautre 162, *garniture de feutre placée sur l'arçon de devant et qui servait à appuyer la lance lorsqu'on chargeait.*
ferir 247, *v. réfl., se précipiter avec ardeur.*
fiancier prison a (faire) 209, *promettre de se constituer prisonnier;* 245—46, *laisser libre sur parole.*
fin (en nule) 32, *aucunement.*
fuison 104, *foison.*

guile (servir de) 46, *tromper.*

issi 229, *ainsi.*

ledengier 278, *v. réfl., se maltraiter mutuellement.*

maillier 172, *battre, frapper.*
maintenant (tout) 255, *tout de suite, immédiatement.*
malement 230, *redoutablement, furieusement.*
manecier 282, *menacer.*
mesnie 168, *train, suite, troupes.*
movoir de 87, *relever, dépendre de.*

noblois 112, *magnificence.*

ost 188, *armée.*
ouvraingne 110, *ouvrage; préparation, équipement.*

pardestroit (au) 283, *à la fin, enfin.*
peçoier 167, *mettre en pièces, briser.*
pelote 273, *tas, pêle-mêle.*
peser 83, *v. imp., être désolé, s'affliger, être mécontent.*
petit; por un p. que 96, *peu s'en fallut que.*
pingnoncel 151, *petite bannière.*
porpans (de grant) 48, *plein de sagesse, avisé, prudent.*
pou (par) 258, *à peu de chose près.*
premiers (de), *premièrement.*

recueillier 225, *accueillir, recevoir.*
renon 87, *fête.*
reter 142, *accuser, blâmer.*
retret 222, *contre-coup, contre-charge.*
reüser 235, *être mis en fuite, être repoussé.*
revenir 43, en r. 112, *v. réfl., venir aussi.*
revoisent 70, *prés. du subj. de* raler, *partir.*
riote 269, *bavardage.*
route, 132, 146, *etc., troupe.*

sejor (sanz) 90, *sans retardement.*
semonsses 302, *p. p. de* semondre, *inviter.*
sene 8, *synode, concile, assemblée quelconque.*
seür 154, *sûrement.*
siaume 276, *psaume.*

tant (a) 81, *là-dessus, puis;* tant que 231, *jusqu'à ce que.*
teles i ot 282, *quelques-unes.*
tenir a 86, *s'en tenir à.*
tout por tout (metre) 237, *faire tous ses efforts.*
traisent 214, *passé simple de* traire, *traîner.*

vaus (en .j.) 202 (: chevaus), *en bas.*
voies (toutes) 85, *néanmoins, en tout cas.*
voir (a bon) 37, *vraiment.*
vost 119, *passé simple de* voloir.

Holger Petersen Dyggve.

Anlässlich panporcino.

(Neuph. Mitt. XXXV, 232, ff.)

Dass in *panporcino* »Alpenveilchen, Zyklamen» *pane* steckt, wie P. S. Pasquali, a. a. O. mit Hinweis auf den posthumen Artikel Salvioni's und meinen Artikel (Revue de Ling. Rom. IV (1928), S. 29 (sard. *panebórku* u. ähnl.) nochmals ausdrücklich hervorhebt, kann in keiner Weise bezweifelt werden. Dass dies so lange verkannt wurde, ist merkwürdig, denn die Benennung ist keineswegs auf Italien beschränkt.

Ein mittelalterliches *panis porcinus* »ciclamen, malum terrae» findet sich bei Du Cange, unter *casanum* nach einem medizinischen Glossar.

Ebenso heisst die Pflanze franz. *pain de pourceau;* span. *panporcino, pan de puerco;* port. *pão porcino, pamporcino, pão de porco:* kat. *pá de porch, pá porcí* [1], rumän. *pânea porcului* [2], aber auch deutsch *Schweinebrot, Saubrot* [3]; engl. *sowbread*, auch *hog's bread* [4]; holl. *varkensbrood* [5]; schwed. *swinbrod* [6]; poln.

---

[1] Miguel Colmeiro, Enumeración y revisión de las plantas de le península hispano- lusitana e Islas Baleares, Madrid 1885—1889, Bd. IV, S. 12. Er gibt auch als provinziellen portug. Namen *maçãa de porco;* für die Balearen *rapa de porc* (Barceló).

[2] Z. C. Panțu, Plantele cunoscute de poporul român, Bukarest 1906, S. 202; auch Tiktin, Wtb., s. v.

[3] Nemnich, Polyglottenlexikon der Naturgeschichte, Hamburg 1726—1739 I, 1336, unter »cyclamen»; Grimm, Deutsches Wörterbuch VIII, 1860. *Saubrot* als Namen nicht nur des Cyclamen europaeum, sondern auch anderer knolliger Pflanzen, wie des Lathyrus tuberosus, der Lathraea spumaria, des Helianthus tuberosus. (So auch G. Pritzel und C. Jessen, Die deutschen Volksnamen der Pflanzen, Hannover 1882, S. 201, unt. »Lathyrus tuberosus».)

[4] Nemnich, a. a. O.; Oxford Dictionary, s. v.

[5] »zekere plant (Cyclamen europaeum), wier wortels door de varkens worden gegeten» (van Dale's Groot Woordenboek der nederlandsche Taal, 6. Uitgave, s'Gravenshage - Leiden 1924, s. v.).

[6] Nemnich, a. a. O. — Auch dän. *galteknappe* »Cyklamen» ent-

chlèb świny oder *wieprzowy chlèb* (von *wieprz* »Mastschwein»)[1]; russ. свиной хлѣбъ [2]; ungar. *disznókenyér* (von *disznó* »Schwein» und *kenyér* »Brot») [3]; türk. *domúz ekmeği* (von *domúz*, Vulgärform für *doñúz* »Schwein» und *ekmék* »Brot» mit dem Besitz-

hält in seinem ersten Teile *galt* »Eber», also gewissermassen »Eberknopf», d. h. eine Knolle, die von wilden Schweinen gerne gegessen wird.

[1] Ersteres nach Calepinus, Dictionarium undecim linguarum, Basel 1590, S. 365; letzteres nach Jac. Waga, Flora Polska jawnokwiatowych rodzajów, Warszawa 1847–48, Bd. II, 2, S. 44 unter »Cyclamen» (dieses wieder nach »Botanika dla szkół narodowych, podług prospektu Pawła Czenpińskiego, przez X. Krzysztofa Kluka, w Warszawie 1785). Auch in »Vollständiges Handwörterbuch der deutschen und polnischen Sprache», bearbeitet von Franz Konarski, Adolf Ladislaus Hender, Dr. Felix Goldscheider und Dr. Albert Zipper, Poln.-deutsch. Teil II, 502 (Wien 1913). Die meisten modernen polnischen Wörterbücher geben nur *c y c l a m o n*.

[2] Pawlowski, Deutsch-russ. Wörterbuch, 4. Aufl., Leipzig 1922, unter »Saubrot» (Cyclamen europaeum).

[3] Révai Nagy Lexikona V (1912), 614 unter dem Worte mit der Übersetzung »Cyclamen europaeum». Das Wörterbuch von Ballagi, Pest 1857, übersetzt das Wort mit »Schweinsbrot, knollige Platterbse, Kartoffel»; gemeint ist aber das Zyklamen mit »Schweinsbrot» und vermutlich auch mit »Kartoffel» (denn die Kartoffel selbst heisst ungar. *burgonya*, *krumpli*); es wird der Bezeichnung »Erdapfel» entsprechen, die im Deutschen vielfach eine Benennung der Kartoffel, aber auch des Lathyrus tuberosus ist (s. S. 193, Anm. 3), daher dann die Angabe »knollige Platterbse». Überhaupt scheint es, dass die ungarischen Namen des Zyklamen Lehnübersetzungen aus dem Deutschen sind; *disznó-kenyér* begegnet nach Mitteilungen eines ungarischen Botanikers, die ich der liebenswürdigen Vermittlung von B. E. Vidos verdanke, von der Mitte des XVI. Jahrhunderts ab; J. s. Kassai, Származtató, 's gyökerészö magyar-diák szó-könyv, Pest 1833, Bd. I, S. 441 bringt *disznó-répa* als Namen der Pflanze an der Donau; von *disznó-kenyér* sagt er, es sei gebräuchlich »másutt Pestenn alól», d. h. »anderswo, unterhalb Pest». Danach József Szinnyei, Magyar tájszotár, Budapest, I (1893), S. 405. Jedenfalls haben sich diese Bezeichnungen volkstümlich eingebürgert, mögen sie auch heute nicht mehr allgemein angewendet werden (man sagt heute *ciklámen*, nach Vidos). Aber auch das deutsche *Schweinsbrot*,

suffix)[1]; und auch das Arabische kennt ähnliche Bezeichnungen; Dozy, Suppl. hat *ḫobz aldúbb* »cyclamen, pain de pourceau», wörtlich »Wolfsbrot» und *ḫobz al-maimûn*, »dass.», wörtlich »Affenbrot».[2] Wenn Busuttil, English-Maltese Dictionary, Malta 1900, S. 227 für »cyclamen» die Definition *xorta tal ḫaxixa*, d. h. »eine Art Pflanze» gibt und in Klammern beifügt: *il ḫobz tal ḫniezer* (Pl. von *ḫanzîr* »Schwein»), so mag das ganz einfach eine wörtliche Übersetzung des ital. *panporcino* sein.

Dazu gehört auch das volkstümlich-franz. *marron de cochon*.

Die angeführten Beispiele zeigen jedenfalls, dass die Bezeichnung des Zyklamen als »Schweinebrot» weit verbreitet ist und zu jenem »lessico botanico europeo» gehört, von dem Bertoldi, »Calchi baschi dal latino e dal romanzo» (Arch. Roman. XVIII (1934), S. 25 des Sonderabzugs), spricht.

Wenn man in der Steiermark nach Hegi[3] das Zyklamen auch *Hirschbrot* heisst, so kommt das davon her, dass man die Knollen der Pflanze mancherorts den Schweinen und auch

---

Saubrot ist heute den wenigsten Deutschen mehr bekannt, wenn es auch volkstümlich vorkommen wird, und dasselbe gilt für poln. *chlèb świny*, und auch für ital. *panporcino*, das im allgemeinen Sprachgebrauch durch *ciclamino* ersetzt ist. Im übrigen haben ja Bertoldi's Untersuchungen zur Genüge gezeigt, dass sich Pflanzennamen vielfach auf halbgelehrtem Wege (durch Vermittlung der Apotheker und Herboristen) weiter ausbreiten.

[1] Bianchi et Kieffer, Dict. turc-français, türk.-franz. Teil I, 201, franz.-türk. I, 413 unter »cyclamen»; Kélékian, Dict. turc-franç., Constantinople 1911, S. 821.

[2] Eine merkwürdige Benennung des Zyklamen ist die nordafrikanisch-maghrebinische *ḫobz-el-mešaiḫ*, wörtlich »Brot der Greise» (pain des vieillards), die Ibn el-Beïṭâr in seinem »Traité des Simples», (XIII. Jhd.) übs. von L. Leclerc, Paris 1877—83, Bd. I, no. 247 und Bd. II, no. 758 angibt, die aber in neueren Wörterbüchern nicht mehr vorzukommen scheint; Ahmed Bey Issa, Dictionnaire des noms de plantes, Le Caire 1930, S. 63 gibt es unter anderen Benennungen wieder, fügt aber in Klammern auf Arabisch hinzu: *ʿâma ifriqîya*, d. h. »vulgär in Nordafrika (ausschliesslich Ägyptens)».

[3] Gustav Hegi, Illustrierte Flora von Mitteleuropa, Bd. V, Teil 3, S. 1844.

Hirschen als Brunstmittel gibt, ähnlich wie die sog. »Hirschkugeln» (Elaphomyces), die deutsch auch *Hirschtrüffel*, engl. *hart's truffles*, franz. *champignons de cerf*, holl. *hertentruffel* heissen; deutsch auch *Brunst* (*hirschpilz*), *Hirschbrunst*.[1] Dasselbe gilt für die weisse Schweinetrüffel (Choiromyces maeandriformis), die gleiche Namen trägt, daher auch ungar. *fehér szarvas-gomba*, d. h. »weisser Hirschpilz».[2] Auch die wirkliche Trüffel heisst daher »*Hirschschwamm*»[3].

Da die Knollen der verschiedenen Erdschwämme so wie die des Zyklamen gerne von den Tieren des Waldes gefressen werden, gelten vielfach die gleichen Namen für beide. Zedler VIII, 1514 [4] bringt unter »*Erdäpfel*» die Namen des Zyklamen, da es volkstümlich auch diesen Namen hat; S. 1517 folgt ein weiterer Abschnitt »*Erdäpfel*», wo es heisst: »unter diesem Namen verstehen einige die Tubera, welche sie tubera subterranea nennen, so die im Teutschen eigentlich so genannten Erdäpfeln und denen Tuberibus cervinis, Teutsch *Hirsch-Brunst*, *Hirschschwämme*, welche auch in der Erde unter denen Fichten gefunden und von denen Hirschen ausgescharret werden».

Die Bezeichnung *Erdapel* für Zyklamen ist auch schon früh bezeugt; sie kommt schon im mittelalterlichen Latein als *malum terrae* [5] vor; so auch älteres Ital. *mela di terra*[6], heute noch neapol. *mela terragna;* kalabr. *puma terrigna* [7]; dial. port. *maçãa de porco* [8]; engl. *apple of the earth* [9]; älteres holl. *aerdappel* [10]; vgl. auch türk. *domúz elmassý* »truffe», eig. »Schweineapfel».[11]

[1] H. L. Gerth van Wijk, A Dictionary of Plantnames, The Hague I (1911), S. 477 (Elaphomyces).

[2] Révai Nagy Lexikona XVII, 384.

[3] W. Ulrich, Internationales Wörterbuch der Pflanzennamen, Leipzig 1872, S. 243; Gerth van Wijk, a. a. O. I, 1364 (Tuber).

[4] Zedler, Grosses vollständiges Universal-Lexikon, VIII (1734).

[5] Diosk. I, 228 (Immanuel Löw, Die Flora der Juden III, 77).

[6] Tommaseo-Bellini, s. v.

[7] Penzig, Flora popolare italiana, Genova 1924, I, 152.

[8] Colmeiro, a. a. O. IV, 12.

[9] W. Miller, A dictionary of English names of plants. London 1884.

[10] Gerth vanWijk, a. a. O. I, 409.

[11] Bianchi et Kieffer, turc-franç. I, 201.

Daneben mittelalt. lat. *rapum terrae* [1], danach deutsch *Erdrübe*, *Waldrübe* [2]; kärtner.-deutsch *Goasrubn* [3]; dial. katal. *rapa de porc* [4]; ungar. *disznórépa*, eig. »Schweinerübe»[5].

Wenn die unterirdischen Knollen der Erdschwämme (Trüffeln) und des Zyklamen den Schweinen und Hirschen als Nahrung dienen, so sind die oberirdischen geniessbaren Pilze nicht minder gewissen Tieren des Waldes eine willkommene Nahrung, so besonders bei uns den Rehen. Aber das Volk glaubt, dass auch andere Tiere sich gerne davon nähren, wie die Raben und Krähen, was ja zutreffen mag, daher das von mir hervorgehobene sard. (Fonni) *panekorra*, eig. »Krähenbrot» als allgemeine Bezeichnung für Pilze [6]; eine ganz ähnliche Bezeichnung begegnet in berberischen Dialekten; so bedeutet in Rifmundarten *aġrum en tbaġra*, eig. »Rabenbrot», die Pilze[7]. In

---

[1] Löw, a. a. O.

[2] Zedler VIII, 1515, unter »Cyclamen»; daneben *Erdscheibe*, *Erdnabel*. Ähnlich Nemnich, a. a. O. ad n. 10 und G. Pritzel und C. Jessen, Die deutschen Volksnamen der Pflanzen, Hannover 1882, S. 123.

[3] Hegi, a. a. O., wo auch noch andere deutsche Dialektbezeichnungen zu finden sind, von denen deutsch-schweiz. *Gumeli*, eig. »Kartoffel» hervorzuheben ist, da auch diese vielerorts »Erdäpfel» genannt werden. Auch das Schweiz. Idiotikum II (1885), 307 gibt den Namen *Gummeli*, auch *Hasel-Gummeli* für die Knolle des Cyclamen europaeum (unter *Gummel* »Kartoffel»). Vgl. dazu die von Bertoldi bei Pedrotti-Bertoldi, S. 119 vermerkten Namen des Zyklamen: *tartufole* (Lodrone), *patata endolèra* (M. Valsugana), *patata del salvanèl* (Terragnolo), *patate de montagna* (Pietra Murata).

[4] Colmeiro, a. a. O.

[5] Révai Nagy Lexikona V, 614; ebenda XII, 352; daneben als weiterer volkstümlicher Name der Pflanze: *kunrépa* (mit dunklem ersterem Teile) und *földi kenyér*, eig. »Erdbrot».

[6] Revue de Linguistique Romane IV (1928), S. 29.

[7] A. Renisio, Étude sur les dialectes berbères des Beni Isnassen et des Senhaja de Sraïr, Paris 1932, S. 362, s. v. »champignon».

der marokkanischen Mundart der Zayan heisst wiederum der Pilz: *aǧlum uwuššen*, eig. »Schakalsbrot».[1]

Da die Pilze dort gedeihen, wo der Boden feucht ist, und sich an solchen Stellen auch Kröten und Schlangen gerne aufhalten, sieht das Volk auch diese Tiere als Verzehrer der Pilze an; so heisst im asturischen Dialekt der Pilz *pan de sapo* »hongo silvestre»[2]; und diese Benennung hat ihr Seitenstück in dem holl. *paddenbrood*, eig. »Krötenbrot», das neben dem gewöhnlicheren *paddenstoel* vorkommt und eine allgemeine Bezeichnung für alle Arten von Pilzen geworden ist, »een plantengeschlacht (agaricus) tot de familie der zwammen behoorende, dat zich onderscheidt door een hoed op een steel geplaatst».[3]

[1] Loubignac, Étude sur le dialecte berbère des Zayan et Aït Sgougou, I, Paris 1924, S. 529, s. v. »champignon».

[2] Acevedo-Fernández, Vocabulario del Bable de Occidente, Madrid 1932, S. 164.

[3] Van Dale's Groot Woorderboek I, 1427. Die Bezeichnung *padde(n)stoel* ist im Holländischen so verallgemeinert, dass z. B. der Titel eines Buches über die Pilze von Dr. Vitus Bruinsma lautet: »*Eetbare en vergiftige paddestoelen*».

Im Englischen ist *toadstool* eine Bezeichnung für grosse Pilze mit breitem Kopf, vor allem für gewisse Giftpilze (»the general name for fungi – more especially the species of Agaricus, but extended to Polyporus and Boletus – as distinguished from the edible mushrooms», James Britten and Rob. Holland, A Dict. of English plant-names, London 1886, S. 471), und in Schottland heissen fast alle »Blätterpilze» (Agaricus): *paddock-stools* (Nemnich I, 101; Britten and Holland, S. 365). Daneben dial. auch *frog-seat*, *frog-stools*, und *toad's meat* (ibid., S. 471). In Schweden (Schonen) ist wieder *puggemat*, wörtl. »Krötenspeise» eine Bezeichnung für Lemna L., deutsch »*Wasserpest*, *Entenspeise*» (schwed. *andmat*), s. Fries, l. c., S. 97. Auch im Deutschen ist *Krötenstuhl* der volkstümliche Name verschiedener Giftpilze; im Niederdeutschen ist sehr verbreitet und vielfach in der Bedeutung »Pilz» überhaupt gebräuchlich: *poggenstoel;* westfäl. *huckenstaul* (*hucke* »Kröte»), nach Grimm, Deutsch. Wörterbuch V, 2423.

Der volkstümliche Glaube nimmt an, dass sich die Kröten und Frösche gerne auf die Pilze setzen, wie es R. C. A. Prior, On the popular names of British plants, being an explanation of the origin and meaning of the names of our indigenous and most

Pandeculobra (»Schlangenbrot») heisst der Pilz in anderen asturischen Mundarten (in Navia und Tapia).[1]

Anderwärts begegnet auf nordspanischem Gebiet *pan de culiebra* für eine »especie de panoja cuyo fruto es de color encarnado brillante; la presencia de la planta que la produce, hace sospechar a los aldeanos de la Montaña la presencia de la *culiebra*, y creen que es su alimiento favorito».[2]

Pasquali hat (S. 233) schon bemerkt, dass in Italien *pan di serpe* der volkstümliche Namen des »gichero», d. h. des Arum italicum, ist, auch *pan di biscia* (Piemont), *pan d'bessa* (Emilia); *pan di botta*, also »Krötenbrot», in Pistoia; in Apulien (Lecce) wieder *pan di sorci* (»Mäusebrot») für den Arum maculatum.[3]

Einer fast an die Verbreitung der Benennung »Schweinsbrot» für Zyklamen heranreichende »europäische» Bezeichnung ist die von »Kuckucksbrot», *cuculi panis* (schon vom 12. Jahrhundert ab), worüber sich schon Bertoldi bei Pedrotti-Bertoldi, Nomi dialettali delle piante indigene del Trentino, etc. Trento 1932, S. 262 genügend verbreitet hat (vgl. auch

---

commonly cultivated species, London and Edinburgh 1863, ausdrücklich bezeugt: »*toad-stool* »any of the unwholesome fungi, from a popular belief that toads sit on them», mit Anführung einer Stelle aus Spenser's »Shepherdes Calender», Dec. I, 69:

»*The griesly todestool grown there mought I see,*
And loathed paddocks lording on the same.»

Vgl. dazu auch noch dän. *paddehat* »Krötenhut» und holl. *paddenhoedken* (Nemnich, a. a. O.); engl. dial. *toad's cap* (Britten and Holland 471), schwed. dial. (Schonen) *puggehat* »Agaricus campestris», »skånsk benämning på svampar med hatt» (von *pugga* »Kröte») nach Elias Fries, Kritisk Ordbok öfver Svenska Växtnamnen, Stockholm 1880, S. 147.

[1] Acevedo-Fernández, a. a. O.

[2] Garcia-Lomas, Estudio del dialecto montañés, San Sebastián 1922, S. 265.

[3] Penzig, Flora popolare italiana, Genova 1924 I, 52, f.

Vgl. auch rum. *burete-şerpesc* (Moldau); *pălăria-şerpelui* (Moldau), eig. »Schlangenhut» für verschiedene Agaricus-Arten, s. Z. Pantu, a. a. O., S. 34.

REW 6198). Hier findet man auch andere mit *pane* zusammengesetzte Pflanzennamen, wie *pan d'ors* (*fave da'l ors*) für sorbus aria (S. 373), *pan d'ouzèl* (Cortina d'Ampezzo) für brisa media (S. 462). In der Provence ist *pan d'aucèu, pá d'aucé* teils der »Erdrauch» (fumeterre), teils der »orpin brûlant» (sedum acre)[1]; in Nordspanien (Álava) *pan de pájaro* »senecio vulgaris».[2] Die brisa media heisst wieder provenz. *pan de passeroun* (»pain de moineau»), und *pan de tourdre* (»pain de grive») ist ein weiterer Name derselben Pflanze.[3] Vgl. noch *pan de lèbre* (»pain de lièvre») als Name der »grande orobanche»[4]; vaud. *pan au laû* (ital. *fava di lupo*) »Helleborus foetidus».[5]

Zweifellos würde sich noch manches aus mundartlichen Pflanzenwörterbüchern beibringen lassen; doch das Zusammengetragene genügt reichlich, um die Volkstümlichkeit und Verbreitung dieser Benennungen zu bezeugen, was der Zweck dieser Zeilen war.

M. L. Wagner.

Il problema di «vignoble».

Uno dei problemi del lessico francese, su cui più si sono affaticati gli studiosi è quello di *vignoble* 'vigneto'. Chi ne ha trattato con maggiore ampiezza e più di recente è stato Petar Skok nella IV puntata dello studio *Du rôle de l'homonymie dans les créations phonétique et morphologique*[6]. Egli partiva da un'ipotetica formazione **v i n e ŏ l o l u* creata ben presto in

[1] Mistral II, 468.

[2] Baráibar y Zumárraga, Vocabulario de las palabras usadas en Álava, Madrid 1903, S. 195.

[3] Mistral, a. a. O.

[4] ibid.

[5] C. J. Durheim, Schweizer Pflanzen-Idiotikon, Bern 1856, S. 225.

[6] In *Časopis pro moderní filologii a literatury . . .*; XV, 1929 (Praga), fasc. II. La parte che c'interessa va da pg. 265 a pg. 269.

sostituzione della forma **v i n e o l u*, minata dall'omofonia coi continuatori — nel nord della Francia — di *v i n e a l i s, -o s u*. Ma è meglio che riferiamo qua le sue precise parole:

«*Vignuel* a dû perdre sa valeur diminutive de très bonne heure. Au moment de *o̯* > *eu*, *o̯* > *eu*, son suffixe s'est confondu avec un autre. Sa faculté expressive s'est par là émoussée. C'est cela qui constituait la raison suffisante pour renforcer l'ancien diminutif *vineolu* par l'adjonction d'un autre suffixe diminutif. On créa ainsi de très bonne heure **vineŏlulu*.

«Un cas semblable nous est donné par *casula*. Au moment où il fallait distinguer les deux notions diminutives »domus parva» et «vestimenti genus (des prêtres)», on créa *casŭlula* > *casulla* conservé dans le slave commun *košulja* et esp. *casulla*. Ici, le traitement des consonnes est des plus réguliers.

«Au lieu de *ll*, nous trouvons déjà dans le latin la forme dissimilée *bl: casubla* cf. *Archiv f. lat. Lexikographie*, XII, p. 57. *REW* 1752 prend celle-ci pour la forme originaire et *casulla* pour la forme analogique faite d'après *cucullus REW* 1259, supposition qui n'est pas justifiée.

«*Casula* au sens de «domus parva» est conservée au Tessin: *skarla REW* 1753.

«A côté de la dissimilation *bl*, il y a une autre conservée en italien et en portugais: **casupola*, **casipola* ou bien *casu(i)pula* > ital. *casupola*, *casipola*, port. *casebre REW* 1754.

«Ces deux dissimilations, il est vrai, n'appartiennent pas aux types communs. C'est parce qu'elles se trouvent dans la position suffixale. Dans cette position, elles se sont soustraites aux types communs (*r—l*, *n—l* etc.) pour s'adapter à d'autres suffixes (*-abŭlum* > *-ablum*) ou à des composés hybrides dont le second élément est le mot grec bien connu. Mais il faut noter que *ll* est sujet à la dissimilation même au courant de l'évolution du français, cf. *Gallia* > *Gaule*, *spatula* > *spalla* (ital.) > *épaule*. La vocalisation y est conditionnée par la dissimilation . . .

«Quant à **casu(i)pula*, on pourrait songer aussi à une altération curieuse du suffixe *-u(i)cula* d'après les types latin vul-

gaire et roman bien connus *manu(i)pulu* > *maniculu* REW 5306.

«D'après *casulla* > *casubla*, **vineŏlulu* donna tout régulièrement *vignoble*. *-ble* et *-bre* peuvent alterner.» [1]

Tutto il ragionamento dello Skok si basa sull'esempio, diciamo pure errato, di *casubla* che è da *c a s u b u l a* (— in Gregorio di Tours s'ha *c a s u b l a* e *c a s u b u l a; c a s u l a* e *c a p s a l a* pur cit. dallo Skok, pg. 268 n. 13 a, non sono altro che sinonimi —) < -PULA [< -UCULA?], e non da CASULULA, attraverso una fase *c a s u l l a*. Ma, a parte ciò, non si comprenderebbe ad ogni modo come *VINEOLULU abbia potuto dare così «régulièrement» *vignoble*. Occorrerebbe anzitutto ammettere non la creazione in fase romanza, ma l'esistenza anteriore di un diminutivo *VINEOLULU che avrebbe durato per varî secoli, senza alcuna necessità e senza un significato particolare e preciso, in attesa di essere poi, al momento opportuno, impiegato a sostituire *vignuel*. Ma quando, dove, e in quale sua fase? Non si capisce poi se lo S. partendo dal caso – erroneo, o meglio inesistente, ripeto — di *c a s u l l a* > *-u b l a* analogamente ricostruisca una fase **v i n e o l l u* > **-b l u*. In sostanza, l'origine e la diffusione di *vignoble* rimane pur sempre misteriosa anche dopo questo studio. Il merito dello Skok è nell'aver ripreso seriamente in esame il problema.

Quanto all'etimo poco tempo prima proposto dal Gamillscheg [2] *vigne* + *obre*, deverbale di *obrar*, già lo Skok giustamente rilevava come *obre* sia sempre femminile e mai maschile, e come il significato dato dal Gamillscheg «Arbeit im Weinberg» non abbia in realtà alcun appoggio.

Tralasciando ora le etimologie fantasiose e fantastiche del Diez — *VINIOPULENS —; del Körting — *VINEOPOLIS —, e del Cohn — *VINEOPHORON —[3], passiamo al

[1] Skok, *Op. cit.*, loc. cit., pgg. 268—269.

[2] E. Gamillscheg, *Französisches Etymologisches Wörterbuch*, pg. 891.

[3] Per queste e altre ipotesi v.: W. Meyer-Lübke, *Romanisches Etymologisches Wörterbuch*, nº 9350.

v i n i a e - o p l u s, VINEAE OPULUS suggerito dal Salvioni [1], e accettato dal Nigra, che così ne scrisse nel suo *Saggio lessicale di basso latino curiale compilato su Estratti di Statuti Medievali Piemontesi* [2]:

«. . . . . .

Nel Canavese e in certe parti del Piemonte, per designare l'*oppio*, cioè l'albero vivente a cui s'appoggia la vite, si dice *obi vi* 'oppio vivo' e si contrappone al semplice *obi* o all'*obi mort*, che è il complesso di sette pali, — quattro incrociati, fitti nel suolo, e tre orizzontali, — e sostengono due o più ceppi di vite riuniti. L'insieme dell'oppio e dei ceppi di vite che vi sono congiunti costituisce l'*a l t i n u m o b i o r u m* dei nostri Statuti, e rappresenta il *v i n e a e-o p u l u m*, da cui i francesi foggiarono il loro *vignoble* . . . . . .» [3] E ancora: «Il fr. *vignoble* riflette certamente un vl. *viniae-oplus vineae-opulus* . . . . . Il fr. *-bl-* per il lat. *-p l-* non deve far difficoltà nella regione vinicola franco-provenzale, dove *G r a t i a n o p o l i s* diventò *Grenoble* e *d u p l u s*, *double*. Il metodo di coltura della vite maritata con alberi, segnatamente con l'oppio (fr. érable des champs), è considerato come gallico da Plinio (ed. Didot, 642) e da Columella (298). Esso è ancora parzialmente in uso nell'Isère, nell'Oise, nel Bugey, in Savoia, etc., ed in gran parte dell'Italia superiore e media. Sono note le *crosses* di Evian, gli aceri tagliati a calice (*érables taillés en gobelets*) della Moriana e di Aix-les-Bains, le pergole su alberi vivi o morti nella Dordogne [4] e le belle ghirlande del Chianti in Toscana.[5]»

«Il significato di 'oppio di vigna' ha dovuto passar facil-

---

[1] In *Zeitschrift für romanische Philologie*, XXIII, pg. 532.

[2] Pubbl. a cura della Società Storica Subalpina; Torino (ma Pinerolo, Tip. Sociale), 1920, pgg. 97—99. V. ivi anche per le etimologie anteriormente proposte.

[3] Nigra, *Op. cit.*, pg. 98.

[4] Cf. Guyot, *Étude des vignobles de France*, III, 490 pass. — Berti-Richat, *Inst. d'agric.* 1221 e sg. — Cantoni, *Enciclopedia agraria*, III, 180. [Nota di C. Nigra].

[5] «In Toscana la vite in assai luoghi accoppiasi agli alberi, all'oppio in specie». Berti-Richat, l. c. 1246. — «All' acero vengono affidale le viti», ivi. [Nota di C. Nigra].

mente dall'albero alle viti ad esso maritate, e poi a tutto il filare, e dal filare alla vigna. Anche ora in certi luoghi del Canavese, nei contratti ed altri atti relativi alle vigne, queste sono spesso designate dal numero degli oppii, vivi o morti.» [1]

Nulla si può obiettare sotto l'aspetto fonetico all'etimologia del Salvioni e del Nigra. Ma tutt'altro che persuasiva riesce invece, nonostante gli sforzi del Nigra, sotto l'aspetto semantico. Sarebbe per lo meno strano il prevalere di un'idea secondaria quale quella di 'o p p i o' sull'idea di 'v i g n a' proprio nella formazione del collettivo di «v i g n a».

* * *

Passate ormai in rassegna, e — d'altronde — rifiutate, le dichiarazioni etimologiche su riferite, vengo senza più a quella che parmi la vera: al *VINEOBULUM già proposto sì dal Thomas [2], ma con qualche reticenza e con incertezza; respinto poi come non «soddisfacente» dal Nigra [3], e non degnato infine neppure di ricordo da parte dello Skok. Ma se il Thomas e il Nigra erano scusabili, poichè allora in -OBULUM (-ABULUM; -UBULUM) si vedeva un suffiso assai «raro» [4], meno lo è lo Skok dopo quanto ha scritto il Serra sulla storia e la diffusione di questo suffisso. [5] Il Serra, che si è limitato allo studio di an-

[1] Nigra, *Op. cit.*, pgg. 98—99.

[2] In *Romania*, XXV, pg. 95 e sgg.

[3] C. Nigra, *Op. cit.*, pg. 98. Solo che il N. non ci dice il perchè della sua insoddisfazione. Quanto al Gignoux che a *La terminologie du vigneron dans les patois de la Suisse Romande* ha dedicato un'accurata dissertazione (Halle a. S., 1902; Tesi di Zurigo; estr. dalla *Zeitschr. f. roman. Philologie*, XXVI), egli, pur ricordando il Thomas, a proposito di *vignoble* (pg. 6, § 3 del cap. I) se la sbriga dichiarandone l'«Etym. tiré de VINEA» senza aggiunger altro. E non mi pare che abbia poi accettato il *VINEOB -LUM del T., se questo non figura al cap. su la «Formation des noms à l'aide de suffixes» (Gignoux, *Op. cit.*, pgg. 55—56).

[4] Cfr. anche per l'opinione del Salvioni : Olivieri, *Dizionario di toponomastica lombarda;* Milano, 1931, pg. 153, s.v. *Cannobio.*

[5] V. principalmente: G. D. Serra, *Per la storia del cognome italiano. II: Sulla continuità dell' onomastica latina-romanza nei nomi propri canavesani (e piemontesi);* in *Dacoromania*, IV, 1926, pgg. 565—566 n. 2. Pei nll. lombardi, v. anche: Olivieri, *Op. cit., loc. cit.*

tiche carte per i territori piemontese e lombardo, lo ha riscontrato di frequente «nei nomi locali e personali» dell'alto Medio Evo, in quelle regioni. Non è ignoto alla toponomastica di altre regioni italiane, come la Venezia Euganea [1] e la Toscana [2]; in Lombardia è rimasto ancora in voci dell'uso comune.[3] Anche nell'antico francese l'uso di -BULUM non mancò: lo troviamo in nomi personali che figurano del Polittico dell'abate Irmione [4]; solo che, essendo caduto poi in desuetudine, questo suffisso assunse piu tardi carattere spregiativo nella formazione di nomi propri, ad es. nell'onomastica fittizia delle *Chansons de geste*.[5]

Ma, tornando a *vignoble*, io penso che sia sorto nel periodo in cui il suffisso *-u b (u) l u* era ancora notevolmente vitale, anteriormente cioè al sec. XI, nei paesi viticoli del sud, e più probabilmente del sud-est della Francia [6], là dove il nesso

---

[1] V. i toponimi del Veronese: *Valle di Canóbie*, e *C a n o b i* (hora-), nel *Saggio di una illustrazione generale della toponomastica veneta* dell' Olivieri; Città di Castello, 1915, pg. 155 n. 4.

[2] *Casobbio* in Val di Serchio; è dato da Pieri, *Toponomastica delle valli del Serchio e della Lima;* Torino, 1898, pg. 200. Come un continuatore di *Casubulu è inteso dall' Olivieri, *Diz. di toponomastica lombarda*, pg. 153, s. v. *Cannobio.*

[3] Ad. es., comasco *canobi* 'canapino', e *orabbi* 'mestatoio' (< *rotabulum); cfr.: Serra, *Per la storia* etc., loc. cit., pg. 566 n. Olivieri, *Diz. di toponomastica lombarda*, loc. cit.

[4] V. il *Polyptyque de l'abbaye de Saint-Germain des Prés rédigé au temps de l'abbé Irmion et publié . . . par* A. Longnon, I, Paris, 1886, pg. 269.

[5] Cfr. ampiamente su ciò: G. D. Serra, *Antroponomastica;* in *Archivio Glottologico Italiano*, XIX, pgg. 201 -202. Alcuni però di questi nomi presentano ancora difficoltà d'interpretazione.

[6] Paesi, ne'quali la cultura della vigna fu già ed è sviluppatissima, anzi prevalente, data la natura del terreno e le favorevoli condizioni climatiche, su tutte le altre culture. Donde ben presto la necessità di un termine collettivo ad indicare l'insieme delle vigne; termine che è ancor oggi . . . *vignoble*. Alludo più precisamente ai territori franco-provenzali meridionali, escludendo però la regione propriamente provenzale, poiche in essa era ed è sempre omogenea l'area di vinealis > *vinhal* (cfr.: Skok, *Op. cit.*, loc. cit., pg. 266), e difficilmente avrebbe potuto attecchirvi e prosperarvi un sinonimo.

-bl- potè mantenersi e rimane ancor oggi intatto.[1] Che in seguito *vignoble* si sia variamente irradiato, e che finalmente la lingua letteraria se ne sia impadronita come d'un termine diciamo pure tecnico, e l'abbia definitivamente fissato, nulla di strano in ciò.

Quanto poi al senso locativo e collettivo insieme di *vignoble*, esso è bene posto in rilievo dai seguenti nll. d'origine botanica, che non son altro che forme cristallizzate di voci, un tempo dell'uso comune:

1) *Cannobio* nl. piem. e lomb.[2] (< *CANNOBULUM) = 'luogo delle canne', 'canneto'.
2) «*Vernabuli rivolus*, a. 902, oggi *La Vernavola*, roggia o canale presso Pavia . . .»[3] (< VERNABULUM < VERNA 'ontano') = 'luogo, o canale degli ontani', 'ontaneto'.

Non diversamente: *vignoble* < **vinjoblo*[4] < *VINEOB(U)LU[5] = 'luogo delle vigne', 'vigneto'.

[1] Istruttiva è in proposito la storia di STABLUM (per STABULUM; v. l'*Appendix Probi*, 142) 'stalla'; cfr. per essa: W. O. STRENG, *Haus und Hof im Französischen . . .*, Helsingfors, 1907, pgg. 55–56. D'altri esempi non v'è necessità. Pei continuatori di *VINEOBULUM in paese viticolo franco-provenzale, v. poi: GIGNOUX, *Op. cit.*, pg. 6, cap. I, § 3 «Le vignoble».

[2] Cfr.: SERRA, *Per la storia* etc., loc. cit., pg. 566 n.; OLIVIERI, *Diz. di toponomastica lombarda*, pg. 153, s. v.

[3] Cfr.: SERRA, *Per la storia* etc., loc. cit., pg. 566 n. OLIVIERI, *Diz. di toponomastica lombarda*, pg. 572 s. v. *Verna*, ha erroneamente «*Vernarola*» e malamente cita «*Vernaruli* rivus».

[4] Per la forma VINIA (v.: *CIL.* VI, 933) donde *vinja*, v.: E. RICHTER, *Beiträge zur Geschichte der Romanismen, I: Chronologische Phonetik des Französischen bis zum Ende des 8. Jahrhunderts*, Halle, 1934 (H. 82 dei *Beihefte z. Zeitschrift f. romanische Philologie*), pgg. 64—65 § 38, pg. 76 § 50.

[5] Per *-bl-* <-BULU, v.: RICHTER, *Op. cit.*, pg. 90 § 66; E. CROSS, *Syncope and Kindred Phenomena in Latin Inscriptions*, New York, 1930, pgg. 21—25 al cap. «Forms containing the instrumental suffixes blo and clo», e pgg. 66—77.

Pontremoli.

P. S. Pasquali.

Zum Kommentar Villons.

Die Ballade *Quant de ce monde voult partir* (v. 1996—2023 der Ausg. Foulet in »Les classiques français du moyen âge» 1932) enthält das Bekenntnis Villons: en amours mourut martir (Str. 1);

> . . . d'icy a Roussillon
> Brosse n'y a ne brossillon
> Qui n'eust, ce dit il sans mentir,
> Ung lambeau de son cotillon. (Str. 2)

Und nun heisst Strophe 3:

> Il est ainsi et tellement,
> Quant mourut n'avoit qu'un haillon;
> Qui plus, en mourant, mallement
> L'espoignoit d'Amours l'esguilon;
> Plus agu que le ranguillon
> D'ung baudrier lui faisoit sentir
> (C'est de quoy nous esmerveillon)
> Quant de ce monde voult partir.

Warum sticht selbst den *sterbenden* Scholaren der Liebesstachel? Man kann natürlich an ein Fortspinnen des Themas »l'amant martyr et la belle dame sans merci» denken (I. Siciliano, Fr. Villon et les thèmes poétiques du moyen âge S. 313 ff., bes. S. 325 ff.; Thuasne, kommentierte Ausgabe III, S. 547 ff.), wie es auch die Grabschrift (v. 1884/5: *Cy gist et dort en ce sollier Qu'Amours occist de son raillon*) deutlich erklingen lässt. Aber wer weiss, ob nicht der »réalisme grossier» Villons, wie Siciliano sagt, noch einen zweiten, einen Nebensinn gewollt hat, der des Dichters makabrem und zugleich sinnlichem Wesen nahelag (darauf würde der realistische Vergleich: *plus agu que le ranguillon d'ung baudrier* und die bei Villon so oft übliche, Aufmerksamkeit heischende Unterstreichung: *C'est de quoy nous esmerveillon* = 'on s'émerveille' [Thuasne] hindeuten)? Warum sollte der Liebesstachel 'zur Verwunderung der Nachwelt' gerade im Tode heftiger als der Dorn an der Schnalle eines

Wehrgehenkes sich fühlbar machen? — Wie wenn Villon an seinen »Märtyrertod» *durch den Strang* gedacht hätte? Brockhaus' Konversationslexikon (s.v. *Hängen*, Ausg. 1900) teilt mit: »In der Regel tritt im Moment des Todes, wie bei vielen andern Todesarten, beim Manne Samenerguss ein, und beim Weibe entleeren sich, wie während der Begattung, die Bartholinischen Drüsen.» Alfred Neumann in seinem historischen Roman »Der Teufel» spielt auf denselben Vorgang an, auf der letzten Seite seines Buches: »Jetzt wollte er (Olivier, der Minister) nach ihr (der Erde) schreien, greifen . . . Dieses Leben! Die letzte furchtbare Wollust schoss aus seinem Körper . . . Der gutmütige Henker riss an dem einen Bein und brach ihm das Genick.» Es würde also Villon den Beweis für sein Liebesmärtyrertum scherzhaft auch in dem Sexualempfinden bei seinem (vermutlichen) Tod durch Hängen sehen, eine Zweideutigkeit, die Villon durchaus zuzutrauen ist (vgl. auch den doppeldeutigen V. 2022: *ung traict but de vin morillon*, zu *more* und *mourir* bezogen, »plaisanterie in extremis», wie Thuasne sagt.) Villon hat ja selbst im »Tétrastique» den Tod durch den Strang für sich vorausgeahnt:

> Je suis François, dont ce me poise,
> Né de Paris emprès Pontoise,
> Qui d'une corde d'une toise
> Sçaura mon col que mon cul poise,

und die »Epitaphe Villon» ist die berühmte Ballade des pendus. Dass Villon von den körperlichen Symptomen beim Hängen Kenntnis haben konnte, wird man nicht bezweifeln, wenn man bedenkt, dass sein Kumpan Regnier so endete (*Montigny y fut par exemple Bien attaché au halle grup*, Jargonballade II, V. 48/9), dass er selbst einmal mindestens zum Tode verurteilt war und dass in Montfaucon, dem Richtplatz von Paris, bis zu 30 Gehängte auf einmal aufgestellt waren (P. Champion, Fr. Villon, sa vie et son temps I, S. 319, dazu das Bild aus den Grandes Chroniques de France, Tafel XXIII). M. Roques, *Rom.* 59, 317 hat erkannt, dass die Verse:

Il fut rez, chief, barbe et sourcil,
Comme ung navet qu'on ret ou pelle

keine Krankheitsbeschreibung enthalten, sondern die Andeutung »d'une peine infamante, consécutive à quelque infraction ou délit de Villon.«

Dass die makabre und die sexuelle Phantasie sich keineswegs ausschliessen, zeigt der Bericht P. Champions (ebenda S. 320) über die Ausdrücke des zeitgenössischen Verbrechergargots: »En jargon . . . on appelait le bourreau . . . marieur, parce qu'il »accolait» le plus souvent »deux à deux» les patients: le mariage, c'était la pendaison. (Anm.: Il existe à Rouen une vieille rue dite des Hauts-Mariages). Et comme le pendu commençait d'abord par se débattre et gigoter, on y rattachait les idées analogiques de danse, de noces, de mélodie, en rapport d'ailleurs avec les fêtes du mariage.» Vgl. bei Sainéan, Les sources de l'argot ancien s.vv. *épouser la veuve* 'être pendu', *mariage* 'pendaison, corde à pendre', *danser aux noces* (Ludwig XI. schreibt: »Je vous prie . . . vous le m'envoyez si bien lié et garrotté . . . qu'il n'eschappe point . . . pour faire *les préparatifs de nopces du gallant (!) avec une potence*») — vielleicht sind sogar die Sexualempfindungen vor dem Hängen neben dem Tanzen der Leichname im Winde[1] der Anlass zu all diesen Metaphern.

Die sexuelle Phantasie Villons, der in unserm Gedicht sich als Toten sieht (Thuasne l. c. S. 547), hat sich schon in der 1. Strophe hervorgewagt (*ce jura il sur son couillon* V. 2002, das auch die Unterhöhlung des Wortsinns zeigt: Thuasne: »il le jura, sans le jurer», denn: »Testis unus, testis nullus»). Man braucht die Liebe Villons nicht zu bezweifeln

[1] A. J. Storfer, »Wärter und ihre Schicksale» (Berlin–Zürich 1935) S. 136 gibt eine völkerpsychologische Begründung für die Gedankenverbindung Gehenkte—Wind: jene würden diesem (dem Windgott) preisgegeben. – Daselbst auch deutsche erotische Anspielungen aufs Gehenktsein.

(A. Suarès, bei Thuasne), wenn auch der Liebestod nicht allzu tristanhaft wird aufgefasst werden dürfen. Sicher ist aber, dass in Str. 2 und zu Eingang von Str. 3 weniger die Liebe als der zerfetzte Zustand des vor Verfolgung flüchtenden Scholaren (vgl. die Biographie) ins Auge gefasst ist, allerdings an das Liebesthema äusserlich angeknüpft durch »chassié fut comme ung souillon de ses amours haineusement» (nicht *par ses amours*, sondern *de* . . . 'von den Abenteuern weggejagt'). Es wäre nun merkwürdig, wenn mit *qui plus* (sc. est) 'mehr noch [als der Besitz nur *eines* Fetzens vor dem Tode]', nun wieder ein ideales Liebesleid vor dem Tode gemeint wäre, wenn Villon die vorletzte Strophe, die sein Erdenleid auf der höchsten Stufe zeigt (die letzte, die Villon 'trotz allem' mit einem trait d'esprit aus dem Leben scheiden lässt, enthält das Wortspiel mit *morillon!*), ganz ernst in traditioneller höfischer Idealität beliesse, ohne sie durch Blague und Skepsis zu zerstören. Ihm ist es sonst nicht gegeben, nachzudichten und zu wiederholen, er muss das literarisch Gegebene sich erst anpassen — oft indem er es parodierend vernichtet. Durch unsere Deutung wäre das Thema des Todes als »Märtyrer der Liebe» 'unterhöhlt' durch den Nebensinn des Todes eines »pendu» [1], genau wie alle Begräbnisfeierlichkeiten (V. 1868—1967) in sich

[1] Der Witz bestünde dann im Fingieren eines Liebestodes und gleichzeitigem Nahelegen ganz anderer, realerer Gründe, vergleichbar etwa dem humorvollen Sang des 'Barbiers von Bagdad' von Peter Cornelius:

'Was hat euch Brüder in den Tod getrieben?
Lieben!
Was ist der Grund, dass keiner mir geblieben?
Lieben!
. . . . . .
dass Bakbarah erlag so vielen Hieben?
Lieben!
. . . . . .
dass Alkuz ward gehängt mit andern Dieben?
Lieben!'

aufgehoben und parodiert sind (Typus: *Item, j'ordonne a Sainte Avoye, Et non ailleurs, ma sepulture*, in einer Kirche also, die, im ersten Stock befindlich, keine Gräber aufnehmen konnte!). Dieselbe Zweideutigkeit herrscht ja auch in dem Epitaph Vers 1899: *Rigueur le transmit en exil*, wozu Thuasne bemerkt: »Rigueur d'amour» ou »rigueur de justice?» Les deux peut-être», — das ist die Situation des »chassié haineusement de ses amours». Auf das ganze Gedicht lässt sich anwenden, was Thuasne zu *ung vin morillon* sagt: »On mourait, d'ordinaire, avec plus de sérieux au moyen âge. Mais Villon n'était-il pas. comme il le dit ailleurs, »ung bon follastre»? Il tient à rester jusqu'au bout dans son personnage, et nous laisse »au departir» un bon mot qui semble bien ici dans la note voulue . . .».

Ist unsere Deutung richtig, so erhalten die Worte Mornets (Hist. gén. de la litt. franç. I, S. 24): »Sur le point d'être pendu, il ne déguise pas . . . la frénésie de ses appétits . . .» noch eine sozusagen buchstäblich-textliche Bestätigung. Mögen die neueren Primitivisten und Moralinisten Typus G. Moldenhauer sich von dem komplexen Erleben eines Villon abgestossen fühlen und, Ressentiment hinter »Charakterstärke» verbergend, ihr muckerisch-kunstfremdes Nasenrümpfen als sittliche Tat ausgeben (GRM 1934, p. 115—138: »Damit aber nehmen wir als Deutsche [sic!] Abschied und suchen für uns neues, stärkeres, reineres, gemeinschaftförderndes Erleben», so zu lesen in einem Aufsatz, der sich betitelt: »Stand und Aufgaben der Villon-Philologie») — eine wirkliche Villon-Philologie wird den Dichter als Schöpfer einer individuellen Kunstredlichkeit, eines Ethos der Aufrichtigkeit und der Strenge zum eigenen Wesen betrachten und die, nicht immer butzenscheibenstubenreinen, Hintergründe seines Schaffens aufzuhellen trachten.

Istanbul.

Leo Spitzer.

The Gerundial Constructions in Jane Austen's Novels.

In his article »The Subject of the Gerund in present-day English» (Neuphilologische Mitteilungen XXXIV, 1933, pp. 1—10), Professor U. Lindelöf, in a footnote to p. 10, refers to the gerundial constructions in Jane Austen's novel »Emma». The facts shortly summed up there seemed interesting enough to make a comprehensive investigation of the use of the gerund in all the novels of Jane Austen desirable. Such an investigation will be the object of the following pages.

Where the subject is common to the gerund and the principal verb, the construction does not require any special elucidation. But when the gerund has a subject of its own, the construction becomes much more interesting, since there are two possible alternatives as to the case of that subject: the genitive and what has been called the »common case». In order to find out which of the two cases Jane Austen prefers as the case of the subject of the gerund, I have made a complete list of all the examples found in her novels. Before going to a survey of these examples, some preliminary questions must however be discussed.

First of all it must be settled whether an »*ing*-form» is to be considered a gerund or a present participle. As a participle, and consequently falling outside the scope of our investigation, the *ing*-form is without any doubt to be analysed in sentences like the following:

[1]SS. 92 to hear her sister describing
287 to hear a man apologising

So also in connection with other »verba sentiendi», e. g.

[1] The figures refer to the pages of Jane Austen's novels: (PP) Pride and Prejudice, (SS) Sense and Sensibility, (M) Mansfield Park, (E) Emma, (N) Northanger Abbey, and (P) Persuasion; all these in Collins' Pocket classics edition; and (S) Lady Susan, and (W) The Watsons (a fragment), which are included in the Memoir of Jane Austen by J. E. Austen Leigh.

PP. 96 I happened to overhear the gentleman himself mentioning to the young lady
SS. 18 see him driving a barouche
162 found her turning
S. 237 caught her observing.

Such an analysis does not however apply to constructions like M. 235 when I first heard of such things being done
E. 37 one hears sometimes of a child being »the picture of health».

As the meaning is evidently »hear of the fact that . . .», a gerundial interpretation is the natural one.

A participial interpretation of the *ing*-forms is probable in instances which describe rather than merely state a fact, i. e. which represent something as proceeding:

PP. 248 by the sight of Mr. Darcy approaching them
SS. 307 pictured to herself her suffering mother arriving too late
M. 207 she fancied him sitting
N. 95 the sudden view of Mr. Henry Tilney and his father joining a party

The analysis is very doubtful in some cases in which the combination is the direct object of a verb such as *remember, recollect;* e. g.

E. 467 I remember one evening the poor boys saying

Remember the boys as they were when they said, or remember the fact that they said? Sometimes it is clear from the context, but sometimes it seems to be a matter of personal taste, which of the two ideas is to be considered as prevailing. But as a gerundial explanation in each of them is possible, I have included all examples of this group in my list, and similarly the constructions dependent on the verbs *excuse, forgive, mind, like, stop, prevent,* and *hinder.*

Another difficulty arises from the similarity between the gerundial construction and the absolute participial construction. This is especially striking when the subject of the gerund is a demonstrative pronoun, which cannot form a genitive.

Some of the forms in *-ing* are so purely nouns that they cannot be included in a list of examples of the gerund. Such are, for instance, the numerous *'doings'*:

PP. 397 your uncle's doing
E. 415 was not that her own doing too?
N. 151 my brother's doing

Such are also: *meaning, meeting, dancing, airing, writing, reading, suffering,* and many others. The same forms can, of course, also be used gerundially: his writing the letter, etc. The numerous *'comings'* and *'goings'* also offer some difficulties; as long as 'going' is used for 'departure', it is a pure noun, but often it is quite impossible to decide whether the author really meant just departure or the more verbal idea of going. Here I have included rather too many than too few examples of this kind in my list.

I have divided the material into two groups: instances with a pronominal and instances with a substantival subject of the gerund, the former group being much larger than the latter.

Pronominal Subject.

Personal Pronouns.

The great majority of instances of a gerund with a subject of its own are such as contain a pronominal subject. And the subject appears almost regularly in this group in its possessive form (*my, your, his, its,* etc.). It is hardly necessary to give more than a few examples of this construction:

PP. 44 I shall insist on their giving one also
N. 83 soon after their reaching the bottom of the set
P. 363 you will mention our seeing Mr. Elliot

There are 1,303 examples of personal pronouns as subjects of gerundial constructions. In 1,299 of them the pronoun appears in its possessive form.

These possessive pronouns can be qualified by an appositional *all* or *both* in the common case, as it is impossible to form a genitive all's or both's.

Examples: PP. 338 her scheme of their all going to Newcastle
M. 34 assurances of their both being alive

While in substantives we have only one common case form besides the genitive, in personal pronouns we have two cases, a nominative and an objective besides the possessive. Jespersen says in his article »On Some Disputed Points in English Grammar» (in S.P.E. Tract N:o XXV, London 1926) that the first accusative to be used with *ing* is *it*, but *its* has never ceased to be the form most frequently used. There is only one example of *it* in Jane Austen:

M. 370 no doubt of it being highly agreeable to Fanny,

and 140 examples of *its*. As to the other personal pronouns Jespersen states (loc. cit.) that it is only in the youngest generation of writers that the use of the objective case in connection with an *ing* begins to be at all frequent. There are only two such instances in Jane Austen:

E. 93 which prevented him being generally pleasing
160 the melancholy remembrance of him dying in action abroad.

In the second of these examples the *ing*-form is probably to be taken as a participle; and the construction after *prevent* admits of a double interpretation.

By the side of the objective case, the personal pronoun can also appear in the nominative as the subject of the gerund. The following quotation, however, is the only instance found in Jane Austen:

SS. 118 They being her relations, too, made it so much the worse

The use of the nominative with an *ing* may be due to some confusion of the construction with the 'absolute construction', in which the nominative is required.

The use of the oblique case of a personal pronoun as the subject of the gerund is disapproved of by many theorists, and though it seems to be fairly wide-spread in present-day English, the possessive with an *ing* is still by far the commonest construction.

Demonstrative Pronouns.

It is probable that such words as have no genitive at all have played a part in the furthering of the common case form as the subject of the gerund. For surely they could not easily be altogether excluded from being used as subjects of *ing*-combinations only on account of the fact that they can form no genitive. Such words are, for instance, the demonstrative pronouns. The construction in these instances often comes very near the absolute construction. The forms in *-ing* are no doubt gerunds in the following examples:

M. 207 on this being evident
340 upon this being understood
360 when I think of this being the last time
E. 142 for this being thoroughly done

Relative Pronouns

There is one example of a relative *what* used as the subject of a gerund:

M. 219 it is what you must not depend upon ever being repeated.

Indefinite Pronouns.

»With an indefinite pronoun the common case construction is now the general rule, and *anybody's* would now hardly be natural», says Jespersen (op. cit.). In this respect we can find a great difference between Jane Austen's English and the English of to-day. For the indefinite pronouns appear almost regularly in the genitive in Jane Austen's novels. There are ten examples of an indefinite pronoun in the genitive as the subject of a gerund:

M. 239 upon everybody's assuring her
243 I doubt anybody's striking out a better
E. 17 prevent anybody's eating it
138 no necessity for anybody's knowing what had passed

196 difficulty in everybody's returning into their proper place
208 that anybody's hurrying away
249 little danger of anybody's catching cold
N. 224 the idea of any one's approaching so cautiously
P. 370 the necessity of some one's going to Uppercross
E. 261 this feeling of everything's being dull

Against these there are only two instances of the subject in the common case:

P. 338 necessity which the family habits seemed to produce, of everything being to be communicated, and everything being to be done together.

Substantival Subject.

The substantival subject can be a proper name, a personal appellative, a collective word, or a noun denoting an inanimate thing or abstract idea. The material will be divided respectively into different groups.

A proper name as subject of the gerund.

The following is a short selection of instances in which the proper name is put in the *genitive:*

PP. 38 Bingley urged Mr. Jones's being sent for
94 as to Mr. Darcy's using him ill
126 the strangeness of Mr. Collins's making two offers of marriage
SS. 73 on Mrs. Dashwood's happening to mention her design
147 approve of Edward's going into orders
293 the idea of Edward's being a clergyman
M. 38 Sir Thomas's sending away his son
313 without Fanny's daring to interrupt him
379 particulars of the Thrush's[1] going out of harbour
E. 66 set my heart on Mr. Elton's marrying Harriet

144 to care really about Mr. Frank Churchill's not coming
214 at Colonel Campbell's being so rich
N. 19 insisted on Catherine's writing by every post
106 surprised by General Tilney's asking her
247 expectation of Morland's engaging Isabella
P. 332 as to Captain Wentworth's liking Louisa
376 in Captain Wentworth's appearing fixed in Lyme
470 at Mrs. Smith's having spoken of him
S. 237 on Frederica's bursting into tears
254 is made wretched by Sir James's continuing here
289 doubt of London's [1] perfectly agreeing with her
W. 308 by Elizabeth's being obliged to hurry away
321 convinced her of Mrs. Edwards' holding it very important

Altogether there are in PP. 34, in SS. 24, in M. 51, in E. 71, in N. 22, in P. 37, in S. 9, and in W. 6 examples of a proper name in the genitive as the subject of the gerund.

The instances in which a proper name in the common case appears as the subject of the gerund offer many points of interest.

In the following example the common case seems to be the only possible form, as the proper name is followed by a defining phrase:

PP. 105 the idea of Mr. Collins, with all his solemn composure, being run away with by his feelings

Then there are seven instances which contain a proper name in its plural form, ending in *-s*. But the genitive plural might be meant as well, considering that the use of an apostrophe indicating the genitive was perhaps not yet firmly established in Jane Austen's days.[2] Such instances are e. g.:

[1] I have included here the only two instances where the proper name is not the name of a person.

[2] Poutsma, Grammar of Late Modern English, II. I. p. 39: »The use of the apostrophe before the genitival *-s* did not become general until the middle of the 18th century, and as a mark of the genitive plural it seems to be of more recent date still.

M. 185 from the Crawfords being gone home
N. 248 facts of the Allens being wealthy
W. 335 nobody could have thought of the Edwards letting you have their coach

There are further six instances of a proper name ending in *-s;* here, too, the interpretation of the form as a genitive may be possible. So e. g.:

M. 182 at the very moment of Yates perceiving Sir Thomas
390 from Tom and Charles being gone to school
P. 479 on Charles leaving them together

There remain the following stray examples of a gerund with a proper name in the common case as its subject, which cannot be explained as a genitive:

E. 35 I can never remember Emma omitting to do anything
330 by the bustle of Mr. Weston calling
408 thinking of Mr. Knightley coming and asking me
409 idea of Mr. Knightley returning your affection

It is worth while pointing out that to almost each of these four examples a participial explanation might be applied.

N. 142 assured of Northanger Abbey having been a richly endowed convent
P. 276 the possibility of Kellynch Hall being to let

In these instances the proper name is not the name of a person.

E. 119 of Mr. Frank Churchill and Miss Smith making their party quite complete
P. 349 possibility of Lady Russell and Captain Wentworth never meeting anywhere

In these examples two proper names are forming a group, which may be the reason why a genitive has not been used.

Altogether there are in the novels of Jane Austen 254 instances of a proper name in the genitive, and only 22 instances of a proper name in the common case as the subject of a form in *-ing*. Considering moreover that in many of these instances the »common case» form can be explained as a genitive, and that in many of them the interpretation of the *ing*-form as

a participle is possible, we can conclude that a proper name in the genitive as the subject of the gerund is the normal mode of expression in Jane Austen.

A personal appellative noun as subject of the gerund.

I shall give again in the first place a short selection of such instances as contain a personal appellative in the *genitive* as the subject of the gerund:

PP. 192 made him prevent his friend's marrying her sister
268 by her niece's beginning the subject
352 on the young lady's whispering to Elizabeth
SS. 6 their father's inheriting that property
131 afraid of his sister's suspecting anything
237 by the servant's announcing Mr. Ferrars
M. 27 trembled at my uncle's opening his lips
128 as to my father's being absent
262 from my brother's not being in town
E. 97 so shocking in a child's being taken away
122 a young man's not having it in his power
200 excuse a man's having more music than love
N. 102 time of her brother's openly siding against her
166 anxious for her friend's being ready
248 convinced of his father's believing it to be
P. 285 on no human creature's having heard of it
314 for the child's being in no such state
408 her father's getting great acquaintance
S. 211 by his younger brother's having possession of
222 prevent a young man's being in love
232 convinced me of my brother's having no present intention

By the side of 87 instances of a genitive subject (16 in PP., 12 in SS., 14 in M., 20 in E., 10 in N., 9 in P., and 6 in S.), we have 23 instances of a common case subject.

Here again we have a group containing ten examples in

which the personal appellative appears in its plural form ending in *-s*.[1] So e. g.:

SS. 243 opinion of all infants being alike
E. 83 no possibility of the two friends passing it
N. 14 did not insist on her daughters being accomplished

There remain 12 examples of a common case subject belonging to this group. In many of them a participial explanation is possible.

Examples: PP. 209 I cannot bear the idea of two young women travelling post by themselves
SS. 293 uninformed of his sister being there
E. 61 you would not regret your friend leaving Highbury,

and one example where the common case is the only natural form, as the noun is modified by a relative clause:

P. 393 at the possibility of that woman, who had been mistress of Kellynch Hall, finding

Also in this group the genitive case is the commonest form of the subject, there being only 23 instances, in a total number of 110, of a common case subject, and in many of them a participial interpretation is possible or even probable.

A collective noun as subject of the gerund.

Even words denoting groups are regularly put in the *genitive* in Jane Austen. Of the six instances two may be quoted here:

SS. 254 no notion of people's making such a to-do
E. 113 the folly of people's not staying comfortably at home

There is not a single instance to be found of a common case subject belonging to this group.

[1] In the four examples in which the plural of the substantive is not formed with the ending *-s*, and where a participial interpretation seems excluded, the noun appears regularly in the genitive: PP. 344 on the gentlemen's appearing; 351 on the gentlemen's approaching. So also men's SS 188 and N 66.

A noun denoting an inanimate thing or an abstract idea as subject of the gerund.

In this group of instances I have found 16 examples of a subject in the *genitive*, a few of which will be quoted here:

PP. 31 doubt as to the occasion's justifying her coming so far alone
SS. 287 any idea of the living's being enough to allow
M. 216 as to the propriety of the invitation's being accepted
E. 252 at the time of the ball-room's being built
N. 174 the possibility of the door's having been at first unlocked
P. 387 told him of the church's being so very well worth seeing

There are five examples in which the subject noun is in the common case but where it hardly could be put in the genitive as the noun is modified by a preceding genitive, and two genitives following one another are usually avoided.

Examples: M. 129 to my sister's pianoforte being moved
P. 437 conscious of Lady Russell's eyes being turned

Then there are three examples in which the subject noun is modified by a following defining clause or of-genitive, which also make the common case the only natural form.

Example: N. 162 suspicion of any past scenes of horror being acted within the solemn edifice,

and one instance in which it is impossible to form the genitive:

W. 327 by one or two of the card-parties having just broken up

In these examples the common case is the only natural form.

Then follows a group of ten examples in which the singular ends in *s*, *se*, *ss*, *ce*, and *ge;* in such words the plural and the genitive were in earlier English frequently written and still more frequently pronounced without the additional syllable. Such are: PP. 144 a wonderful instance of advice being given

SS. 42 assurances of his carriage being always at their service
280 as to the house being a bad one

and other examples with the substantives: happiness, assistance, change, pulse, chaise, house, and gentleness. To this group might be added one instance of a noun ending in *ch*:

N. 239 no harm done in the match going off

Finally there are nine examples in which the common case and the genitive in the plural are identical in sound, and in Jane Austen's days may have been so occasionally also in their written form; such are

M. 235 when I first heard of such things being done
E. 251 sure of the rooms being thoroughly aired
P. 272 in consequence of any rumours getting abroad

Of the rest of the examples, 16 in number, in which the subject is in the common case, a few will be quoted here:

M. 444 indulge a hope of the paragraph being false
469 in an establishment being formed for them
E. 101 many doubts about the sea doing her any good
210 in spite of the scene being laid
P. 270 forbade the slightest hint being dropped
S. 263 not a chance of her affection being returned

These *ing*-forms seem to me to be real gerunds, though it is possible that some of them may be taken for participles.

The results of the preceding investigation may be summed up as follows:

1. The gerundial construction with a separate subject is exceedingly common in the novels of Jane Austen. There are altogether 1,773 examples of this kind of construction. The number of pages in her works in the editions used by me amounts to 2427. So there are about two examples to every three pages, and one substantival subject of the gerund on every fifth page. I shall quote here, for the sake of comparison, a passage from Prof. Lindelöf's above-mentioned article on the Subject of the Gerund in present-day English: »Not with-

out surprise did I find how greatly the number of instances of gerundial constructions with a subject separate from that of the principal verb varies in the books which I examined, and how rare the construction is in many of them. This refers especially to cases with a substantival subject, instances with a pronominal subject being somewhat more frequent. Only in very few of the books consulted does the number of substantival instances exceed ten; in none of them did it exceed twenty.»

2. The genitive is the case preferred as the subject of the gerund, and is, in some groups, the form regularly used.

3. Examples with a common case subject form a comparatively small percentage of the whole material. If we exclude the instances of such words as can form no genitive, the percentage is 5,3, and in many of these instances some other explanation is possible.

4. The common case appears mostly in instances in which the subject of the gerund is a noun indicating an inanimate thing or an abstract idea. This is quite natural, as there has always been an inclination to avoid the *s*-genitive of words denoting things. But in Jane Austen we have even here 27 % of instances in which the subject is put in the genitive.

5. In the instances of a common case subject there is very often some »natural» explanation for the use of the common case, such as a preceding s-genitive or a following of-genitive or relative clause. And in many cases, though the form is that of the modern »common case», the interpretation of the form as a genitive is by no means excluded, considering the similarity of the common case and the genitive in the plural in the days when the apostrophe was not yet regularly used, and taking into account the possible omission of an extra *s* in the genitive singular in such words as end in *s*, *se*, *ss*, *ce*, and *ge*. And, finally, there may be a participial tinge even in some cases in which the *ing* seems to have the character of a gerund.

Eeva Riikonen.

Besprechungen.

Rudolf Hallig, *Die Benennungen der Bachstelze in den romanischen Sprachen und Mundarten.* Diss. Leipzig. Universitätsverlag von Robert Noske in Borna-Leipzig. 1933. XVI + 100 S.

Das Material zu seiner Monographie hat der Verfasser aus dem Atlas linguistique de la France und den Dialektwörterbüchern zusammengezogen. Das Prinzip der Bearbeitung stellt er im Vorwort dar. »Diese Arbeit befasst sich mit den Namen der Bachstelze, deren wir aus den romanischen Sprachen und Mundarten habhaft werden konnten. Namen sind Zeichen, die vermöge ihrer Bedeutung auf ein Objekt hinweisen, ein Objekt — in unserem Falle die Bachstelze — bezeichnen. Wir sehen unsere Aufgabe darin, die Bedeutung der Namen festzustellen, d. h. diese Zeichen dem Objekt Bachstelze, genauer gesprochen, dem »gewussten Gegenstand» Bachstelze, mit seinen tatsächlichen oder vermeintlichen Merkmalen inhaltlich zuzuordnen.» »Es handelt sich also nicht um die Tätigkeit des Etymologisierens im engeren Sinne, um die Zurückführung eines Wortes auf ein Grundwort, sondern darum, Bedeutungszusammenhänge zu erkennen und von der Seite der Bedeutung aus die Wörter, die Namen, einzugliedern in Merkmals- bzw. Vorstellungszusammenhänge.» Dem hier ausgesprochenen Prinzip gemäss ist das Material in Gruppen eingeteilt: Das Merkmal Schwanz, Lauf und Flug, Aufenthaltsorte, Brutstätte, Farbe. In einem besonderen Kapitel werden die Namen behandelt, die keiner Art allein angewiesen werden können, in einem anderen diejenigen, die auf einem Vergleich mit anderen Vögeln oder auf der Übertragung von Namen anderer Vögel beruhen.

Im allgemeinen sind die Benennungen der Bachstelze so durchsichtig, dass es nicht schwer ist, die Merkmale zu erkennen, nach denen der Vogel benannt ist. Aber es gibt auch Namensformen, die nur durch »ein Etymologisieren im engeren Sinne» erklärt werden können. Hier versagt das Verfahren des Verfassers die Namensformen so zu nehmen, wie sie überliefert sind, und sie mit eventuellen Merkmalen des Vogels zu verbinden.

Dies Verfahren hat ihn verleitet, Beziehungen von Benennung und Merkmal gewaltsam zu konstruieren. So z. B., wenn er S. 21 *baskwel* von *batqueue* trennt und die erstere Form als *basse-* + *queue* deutet, die deswegen entstanden sei, weil die Bachstelze manchmal eine ziemlich aufrechte Stellung einnimmt,

wobei der Schwanz lang herabhängt. So weiter S. 22, wo der Verfasser auf Grund der Form *biscouette* ein besonderes Namensgebungsprinzip konstruiert. Wir hätten es nach seiner Meinung hier mit einem Typus *bissa* »doppelt» + *cauda* zu tun; die Schnelligkeit, mit der die Bachstelze ihren Schwanz bewegt, hätte den Eindruck hervorgerufen, als besässe sie einen doppelten Schwanz. S. 25 werden die Parallelen *hausse-queue* und *hoche-queue* voneinander getrennt; die erstere Form bilde einen besonderen Typus *hausser-queue*, wo die Vorstellung herrsche, dass die Bachstelze in Ruhestellung den Schwanz fast wagerecht hält.

In diesen und anderen derartigen Fällen handelt es sich offenbar um Lautvarianten, die volksetymologisch erst sekundär an vorhandene andere Worte angelehnt worden sind. Dasselbe gilt aber wahrscheinlich auch von einem Typus wie it. *spazzare*+ *coda*, der sicher nicht daraus zu erklären ist, dass die schwanzwippende Bachstelze an die Tätigkeit des Fegens denken lässt, wie der Verfasser glaubt. Vollständig verfehlt ist die Annahme, dass der Vogel im Friaulischen *mandole, mandulina* d. h. Mandoline benannt worden sei, weil sein Gesang mit dem Ton der Mandoline verglichen werden kann. Auch die Erklärung von Namen wie *mouette* »Möve», *margot* »Elster» u. a., die als Benennungen der Bachstelze erscheinen, durch einen Hinweis auf die Farbe der beiden Vögel trifft kaum das Richtige, und der Vermutung, dass der Name des Zaunkönigs *kutsa* auf die Bachstelze übertragen worden sei, weil diese wie der Zaunkönig wegen der Kleinheit mit dem gleichlautenden mundartlichen Namen der Nuss bezeichnet werden konnte, fehlt jede innere Wahrscheinlichkeit. Es müsste vor allem erst genau festgestellt werden, ob der Name des Zaunkönigs wirklich von der Bachstelze gebraucht wird.

Aus der Art und Weise, wie der Verfasser seine Aufgabe auffasst, folgt, dass die geschichtliche Seite der Darstellung, die in dem Abschnitt »Die Namen der Stelzen im Raum und Zeit» erörtert wird, nur wenig herausgearbeitet ist.

Die Frage, warum die Sprache gerade die Benennung *bergeronette*, die ursprünglich nur der Name der gelben Bachstelze war, als Allgemeinbezeichnung gewählt hat, interessiert den Verfasser ganz besonders, und er versucht diesen Vorgang u. a. auf den Einfluss der Schäferdichtung zurückzuführen. Man könnte natürlich ebensogut die Frage stellen, warum der deutsche Name *Bachstelze* den Sieg über die vielen synonymen Benennungen davongetragen hat. Hier streifen wir bereits die

allgemeine sprachpsychologische Frage, warum überhaupt ein bestimmtes Wort im Laufe der Zeit andere Synonyma verdrängt. Solche Fragen können aber nicht mit den beschränkten Mitteln, welche das Material Halligs bietet, gelöst werden.

Halligs Monographie über die Bachstelzennamen ist als Materialsammlung recht nützlich, und die Behandlung des Stoffes ist auch keineswegs ohne Verdienste, aber das Ganze wirkt doch ziemlich schematisch. Der Verfasser scheint eine gewisse Neigung zum Theoretisieren zu haben, die er wohl im Laufe weiterer wissenschaftlicher Tätigkeit überwinden wird.

H. Suolahti.

La Vie seint Edmund le rei, poème anglo-normand du XII[e] siècle par **Denis Piramus,** publié avec introduction, notes et glossaire par **Hilding Kjellman.** Göteborgs Kungl. Vetenskaps- och Vitterhets-Samhälles Handlingar. Femte Följden. Ser. A. Band 4. N:o 3. Göteborg, Wettergren & Kerber, 1935. 8:o. CXXXVI + 211 pages.

Vers 1170, un certain Denis Piramus composa, sur la base de plusieurs sources, la Vie de saint Edmond, roi d'Est-Anglie depuis 855, martyrisé par les Vikings en 870. Ce Denis Piramus était un clerc anglo-normand — sa patrie apparaît d'une manière irréfutable de l'étude linguistique —, il était peut-être religieux de cette abbaye de Bury St Edmund qui figure plusieurs fois dans le poème sous son nom ancien de *Bederiches Worthe*. Pour arriver à la date approximative de 1170, M. Kjellman a trouvé un point de départ dans la mention, au début du poème, du roman de *Partonopeu de Blois* et des lais de Marie de France. Par une comparaison subtile avec d'autres œuvres littéraires datant de la même période, M. K. aboutit à la conclusion que la *Vie de saint Edmond* ne pourrait être que peu postérieure aux lais de Marie. Mais pourquoi M. K. ne s'est-il pas opposé d'une manière plus décidée à l'un des précédents éditeurs du poème, Mlle Ravenel, qui a voulu faire entrer en ligne, comme argument pour la fixation de la date de composition du poème, la non-mention de *l'Espurgatoire saint Patriz* de Marie? Il ne faut pas, en effet, perdre de vue que Denis Piramus, qui se repent d'avoir jadis composé des »serventois, chansonnettes, rimes, saluts entre les drues et les drus», c'est-à-dire pour une société mondaine, ne mentionne le roman d'aven-

ture et les lais d'amour que pour les désapprouver. Dans ce contexte, le *Purgatoire* n'était pas du tout à sa place, et quelle raison Denis aurait-il eu de mentionner ailleurs ce poème pieux plutôt que n'importe quelle autre composition d'inspiration pieuse? De l'argument *ex silentio* il n'y a vraiment rien à tirer ici.

Le roi Edmond de l'histoire, qui régna sur l'Est-Anglie pendant quinze ans, n'est pas tout à fait identique au personnage central du poème. On ne peut ne pas être frappé du peu de place qu'occupe ce règne de quinze ans dans le long poème qui, bien qu'incomplet de la fin, compte encore 4033 vers. Le couronnement est mentionné au v. 1784, et déjà au v. 2494 le roi est décapité, et même ces quelque sept cents vers sont remplis moins par le récit des actes du roi que par la description des mouvements des troupes de l'ennemi et les horribles détails du supplice du martyr. C'est que le poème est, plutôt qu'une vie de saint du type courant, une sorte de résumé de l'histoire de la Grande-Bretagne, qui commence à Brut, le premier roi breton, selon la légende, et se poursuit, à travers l'indispensable *liber de miraculis*, jusqu'à Ethelred II, qui, vers l'an mil, fut engagé dans une guerre aux nombreuses péripéties contre Suénon ou Sven, dit Barbe-Fourchue, roi de Danemark.

Denis Piramus a utilisé de nombreuses sources. Le résumé historique du début remonte à Geoffroi de Monmouth, mais dès le v. 400 environ apparaît comme source la *Passio Sancti Edmundi* d'Abbon de Fleuri, que le poète utilisera de nouveau plus loin. Le récit, sûrement légendaire, de l'avènement d'Edmond sur le trône d'Est-Anglie repose sur *De infantia sancti Edmundi* de Gaufrey des Fontaines (vers 1150), auteur également d'une *Passio*, autre source de Denis Piramus. Dans la dernière partie du poème, l'éditeur a reconnu l'influence du *Liber de miraculis Edmundi* d'un certain Hermannus, mais avant de terminer, le poète a encore recours à une nouvelle source, qui n'a pas été identifiée.

Le poème a été conservé par un seul manuscrit, de facture anglo-normande, datant du XIV^{e} siècle. Le texte critique a été établi d'après des principes exposés en détail à la suite de l'étude grammaticale. Les retouches de l'éditeur paraissent parfois un peu arbitraires, mais il n'y a pas grand mal à cela, puisque le texte exact du manuscrit est donné *in extenso* au bas des pages. Le travail critique a été fait avec un savoir consommé.

Arthur Långfors.

Le manuscrit 19152 du fonds français de la Bibliothèque nationale. Reproduction phototypique publiée avec une introduction par **Edmond Faral.** Ouvrage publié sous les auspices et aux frais de la Fondation Singer-Polignac. Paris, Librairie Droz, 1934. In-fol. de 54 pages et 205 planches.

M.H. Omont a récemment publié une reproduction du manuscrit 837 de la Bibliothèque nationale[1] qui contient un recueil célèbre de dits, de fabliaux et d'autres morceaux, aussi bien pieux que profanes, de peu d'étendue. Le manuscrit 19152, qui paraît aujourd'hui en une magnifique édition fac-similé due à la générosité de Mme la princesse Edmond de Polignac, offre beaucoup d'analogie avec le recueil publié par M. Omont. Beaucoup de pièces figurant dans l'un se retrouvent dans l'autre. Pourtant, à la fin du manuscrit publié par M. Faral, il y a trois romans d'une excellente qualité, *Partonopeu de Blois*, *Blanchandin et l'Orgueillose d'amors* et *Floire et Blancheflor*. Dans le ms. 837 il n'y a rien qui y soit comparable. Après l'examen général du manuscrit, M. F. donne une suite de notices particulières des différents poèmes contenus dans le manuscrit, une liste récapitulative des pièces du recueil dans l'ordre où les présente le manuscrit, une table des incipit et une table alphabétique des titres et des noms d'auteurs. Les indications bibliographiques complètent et corrigent parfois les indications antérieures. M. F. y a joint de courtes notices, également fort utiles, sur quelques auteurs de fabliaux (Berengier, Garin, Jehan Bedel) et une critique, très probablement justifiée, du classement des recueils manuscrits de fabliaux tel que l'a établi M. G. Ebeling.

M. Faral cite pour chaque pièce la rubrique, les deux premiers et le dernier ou les deux derniers vers. Mais il omet l'explicit, et il faut le regretter. L'explicit permet parfois de rectifier le titre. Par exemple, une facétie bien connue (inc. *Concile d'apostole*) porte la rubrique *De l'apostoile, etc.* (sic). Mais à l'explicit on lit *Explicit grant riote*, ce qui est sûrement un titre plus autorisé.

Ce qu'il y a de plus faible dans le travail de M. Faral, c'est à coup sûr la manière dont il transcrit le manuscrit. Il n'y a aucun système dans la transcription des abréviations, tantôt il résoud *x* en *us*, tantôt (mais rarement) il conserve *x* (ce qu'à mon avis

[1] *Fabliaux, dits et contes en vers français du XIII^e siècle.* Fac-similé du manuscrit français 837 de la Bibliothèque nationale, publié sous les auspices de l'Institut de France (Fondation Debrousse) par Henri Omont. Paris, Ernest Leroux, 1932. In-8 raisin. VIII + 28 pages, 724 planches.

il faudrait toujours faire). Il conserve le chiffre, mais parfois il met *deus* au lieu de *.ij.* Il ne sait que faire du sigle représentant *com*, *con*, parfois *cun* (en aucun cas il ne faut écrire *aucon*, *chascon*, mais *aucun*, *chascun*). Le nombre des petites fautes (*damoiselle* pour *damoisele*, *grans* pour *granz*, etc.) est considérable. Mais ce qui est plus grave, c'est qu'il y a de véritables fautes de lecture qui altèrent le vers et le sens. Le manuscrit est cependant tres lisible. Les fautes comme *mes* pour *nus*, *sanz fine prenre* pour *sanz terme prenre*, *soztenir* pour *sozlever*, etc., sont bien fâcheuses. Dans la suite je vais en signaler quelques-unes et ajouter divers renseignements bibliographiques.

(P. 18) III (*Quinze signes*). Au dernier vers, *son*, ms. *ton*. — (P. 19) IV (*Leocade*). Au dernier vers, *Soztenir*, ms. *Sozlever*. L'ouvrage cité de Mme Ducrot-Granderye est au tome XXV, non au t. XXX des *Annales* de l'Académie finlandaise. J'ai collationné rapidement le texte du manuscrit 19152 sur le texte de Méon (et l'extrait publié par Jubinal, *Nouveau recueil*, II, 316, que M. Faral ne mentionne pas): il est bien mauvais. — (P. 20) VI (*Du cors et de l'ame*). Au second vers, *convoites*, ms. *couvoites*. — (P. 21) VII (*Preudome qui rescolt . . .*). Ce fabliau a été publié une autre fois par Barbazan (*L'Ordene de chevalerie, avec quelques contes anciens*, Lausanne, 1759, p. 147). — (P. 22) IX (*Eles de cortoisie*). Deuxième vers, *aperceüz*, ms. *aparceüz;* à l'avant-dernier vers, *ces*, ms. *cez;* au dernier vers, supprimer la virgule entre *romanz* et *des*. — X (*Florance*). Au deuxième vers, *Ot il*, ms. *Ot cil*. — (P. 23) XI (*Mercier*). A l'avant-dernier vers, *entremettre*, ms. *entremetre*. — (P. 24) XIII (*Jugleor qui ala en enfer*). A l'avant-dernier vers, *voz*, ms. *vos*. — XV (*De .ij. Angloys*). Au deuxième vers, *sans*, ms. *sanz*. — (P. 26) XIX (*Du convoitous*, ms. *couvoitous*). — (P. 27) XX (*De Haimet et Barat*, le ms. ajoute *etc.*). Deuxième vers, *.II. larron*, ms. *.iij. larron*. — P. 28, en bas, *a beveté*, lire *abevete* et cf. Tobler-Lommatzsch, *s. v. abeveter*. — (P. 29) XXIII (*Vilain asnier*). Dernier vers, *mes*, ms. *nus*. — (P. 30) XXIV (*Du provoire*). Deuxième vers, *fine*, ms. *terme*. — P. XXV (*De la damoiselle*, ms. *damoisele*). — (P. 31) XXVII (*Du chevalier qui fist . . .*). Dernier vers, *contes*, ms. *conte*. Je n'ai pas mentionné (*Incipit*, p. 141) six mais sept mss. de ce fabliau. Il fallait renvoyer aussi à *Incipit*, p. 263-64, où est enregistré le début différent du ms. de Berne. Celui-ci semble donner, au lieu de Garin, Garnier comme auteur. — XXIX (*Male Honte*). Deuxième vers, *qui est*, ce qui fait un vers faux, mais le ms. a correctement *qu'ets* . . . Ce n'est pas à mon édition de 1912, mais à la troisième

éd. (1927) qu'il fallait renvoyer. — (P. 34) XXXIV—XXXV (*Bordeors ribauz*). Le début ne se trouve pas à la colonne *a*, mais col. *b* du fol. 69 v°. Premier vers, *lui ester ta gengle*, ms. *lai ester ta jangle*. — (P. 35) XXXVI (*Chevalier tort*). Dernier vers. *le*, ms. *li*. — XXXVII (*De l'apostoile, etc.*). Cette suite de »blasons» a été publiée aussi par Le Roux de Lincy, *Livre des proverbes*, 2e éd., II, 471 (36 articles). — (P. 36) XXXVIII (*D'Alixandre et d'Aristote*). Avant-dernier vers, *demoustre la fin*, ms. *d. en la fin*. M. Faral n'a pas mentionné la nouvelle édition, d'après le ms. de l'Arsenal seul, par Héron, *Le Lai d'Aristote* (Société rouennaise de bibliophiles, 1901). — XXXIX (*Prov. vilain*). Deuxième vers, *Bons proverbes et bons ris*, vers faux, mais le ms. a *Bons proverbes, bons ris*. — (P. 38) XLII (*Ci conmence de Cortois d'Arras*, ms. *Ci comence de Cortois d'Artois*). — XLIII (*Ci conmence de l'onbre . . .* ms. *comence*). — (P. 39) XLIV (*Ci conmence de l'erberie*, il n'y a pas de *de* dans le ms.) — XLV (*Ci conmence la bataille de Quaresme et de Charnage*, ms. *comence*). Premier vers, *vueul*, ms. *vueil*. Ajouter l'éd. de G. Lozinski, parue à peu près simultanément avec la publication de M. F. — (P. 41) XLVIII (*Doctrinal*). Ajouter aux mss. signalés: Cambridge, Clere College 27, art. 4 (Catal. de M. R. James, 1905, p. 45). — XLIX (*Chantepleure*). Deuxième vers, *par*, ms. *por*. Ajouter aux manuscrits mentionnés: Louvain, Bibl. de l'Université, G 53, déjà signalé par M. Roques, *Romania*, XLVII, 432. — (P. 42) L (*Chastiemusart*). Ajouter aux mss.: Paris, B. N. fr. 15111, p. 376—390. — (P. 43) LIII (*Bataille des .vij. arz*). Deuxième vers, *grans*, ms. *granz*. Il aurait été utile de renvoyer non seulement au compte rendu de M. Jeanroy, mais aussi à celui de M. Roques, *Romania*, XLIX, 470—472. — LIV (*Proverbes au conte de Bretaigne*). Avant-dernier vers, *Quen qu'a el cort*, ms. *Quanqu'a es cors*. — (P. 44) LV (*Marcoul et Salemon*). Premier vers, *Sur*, ms. *Seur;* avant-dernier vers, *vivre a tort*, ms. *vivre a cort*. — (P. 45) LVIII (*Tresces*). Dernier vers, *definir*, ms *definer*. — (P. 46) LIX. Il n'est pas exact que cette pièce soit sans titre. Celui-ci a été tracé à la page précédente, fol. 123 v°c, d'une autre main, qui est probablement celle qui a ajouté certains autres titres oubliés par le rubricateur. et il est ainsi conçu: *Partonopex de Bloys*. — (P. 47) LX (*C'est le romans* [ms. *romanz*] *de Blanchandin et de l'Orgueillose* [ms. *de Orgueillose*] *d'amors*). Premier vers, *ancienor*, ms. *encienor*. — LXI (*Ci c. le romanz de Floire et Blancheflor*, ms. *de Fl. et de Blancheflor*).

Arthur Långfors.

Arlette P. Ducrot-Granderye, *Études sur les Miracles Nostre Dame de Gautier de Coinci.* Description et classement sommaire des manuscrits. Notice biographique. Édition des miracles *D'un chevalier a cui sa volenté fu contee por fait aprés sa mort* et *Coment Nostre Dame desfendi la cité de Costentinnoble,* d'après tous les manuscrits connus. (Annales Academiae Scientiarum Fennicae, B, XXV, 2). Helsinki, 1932. 8:o, 286 p.

Elida Maria Szarota, *Studien zu Gautier de Coincy.* Inaugural-Dissertation der ... Universität Frankfurt a. M. Limburg a. d. Lahn, Limburger Vereinsdruckerei, 1934, 151 p. 8:o.

Teresa Marullo, *Osservazioni sulle Cantigas di Alfonso X e sui Miracles di Gautier de Coincy.* Estratto dall' Archivum Romanicum, vol. XVIII, nr. 4, Ottobre-Dicembre 1934. Firenze, Leo S. Olschki, 1935. 47 pages.

Deux miracles de **Gautier de Coinci,** publiés d'après tous les manuscrits connus, avec introduction, notes et glossaire par **Erik Boman** (thèse de Göteborg). Paris, E. Droz, 1935. 8:o, CXX + 87 p.

Trois études sur Gautier de Coinci, de valeur et de portée inégales, qui viennent de paraître, nous fournissent un prétexte bienvenu de présenter à nos lecteurs, un peu tardivement, le travail fondamental de Mme Ducrot-Granderye, paru il y a trois ans. Le livre débute par une bibliographie (classée méthodiquement, ce qui a causé certaines redites), qui est susceptible d'être complétée; il suffit pour le moment de renvoyer à celle que M. Boman a jointe à sa thèse dont il sera question plus loin. Elle se termine par l'indication des éditions autres que celle de l'abbé Poquet, pour chaque miracle, ce qui est très utile. Mais il aurait fallu dire que l'abbé Poquet avait, trois ans avant la grande édition de 1857, publié à part une légende et trois chansons (voir p. 11). Par ailleurs aussi cette liste est critiquable. Les quelques vers du début et de la fin de chaque miracle du ms. Steiger-Mai cités par Tobler dans sa notice du *Jahrbuch,* soit une douzaine de vers pour chaque pièce, sont qualifiés »extraits». Mais lorsque je cite dans les *Notices et extraits des manuscrits,* XXXIX, 2, p. 31, les 38 vers du n:o 82 qui sont les seuls vers de Gautier contenus dans le ms. fr. 12483, ce texte n'est pas mentionné. Il faut ajouter que les n:os 16 et 17 ont été publiés par Bartsch et Horning dans *La langue et littérature française du moyen âge,* col. 363. La chanson 46ter, publiée par moi-même dans la *Romania,* manque. Enfin Mussafia, en traitant des sources de Gautier,

a publié presque en entier le n:o 76. Dans la partie traitant des manuscrits, l'auteur répartit ceux-ci entre trois groupes: manuscrits complets, manuscrits fragmentaires, manuscrits ne renfermant que quelques miracles[1] de Gautier de Coinci.

Du groupe III il faut défalquer le n:o 5, qui est une notice rédigée au XIX^e^ siècle sur deux manuscrits contenant les miracles de Gautier de Coinci. Mme D.-G. ne nous dit pas si ce sont des manuscrits inconnus par ailleurs et si la notice est accompagnée d'extraits de quelque importance. A propos du n:o 25 (B. N. fr. 19152), Mme D.-G. a commis une distraction relativement à une ancienne propriétaire du volume, Philippe Alamande, dame de Chassenaige. C'est M. Faral (*Le ms. 19152 . . . Reproduction phototypique*, introd., p. 14) qui l'a identifiée exactement: il s'agit de la femme de François III, baron de Sassenage, près de Grenoble, morte en 1478.

Mme D.-G. donne une analyse minutieuse du contenu du ms. de Soissons (disparu lors de la promulgation de la loi sur la séparation de l'Église et de l'État, en 1905, et que Mme D.-G. a eu la faveur de consulter). Chaque pièce est munie d'un numéro d'ordre qui la désignera dans la suite. Toute cette partie fournit une foule de renseignements de grande valeur et fait du livre de Mme D.-G. un instrument de travail de premier ordre. Le classement des manuscrits est fait d'abord d'après les particularités externes, tels que passages remaniés, interpolations, omissions, ordre des pièces, et a donné des résultats appréciables, puisqu'un certain nombre de manuscrits ont pu ainsi être réunis en groupes qui ont déjà été confirmés par ailleurs. Il y a ensuite un autre classement, d'après une nouvelle méthode basée sur les leçons communes (non pas les fautes communes) à plusieurs manuscrits. Il n'y a pas lieu de s'attarder ici à cet examen. Le chapitre le plus important de la deuxième partie est celui qui est consacré à la biographie du prieur de Vic-sur-Aisne, où les rares matériaux existants sont appréciés critiquement et qui fournit aussi des renseignements sur les relations de Gautier. Enfin, les dates de la composition des deux livres des miracles sont fixées définitivement, à ce qu'il semble. Gautier a commencé à écrire vers 1218, en 1222 il a apporté à son premier livre différents changements et enrichissements. Le second livre a été composé de 1223 à 1227. Par une démonstration ingénieuse que je ne saurais

[1] Il aurait mieux valu dire »poèmes», car certains manuscrits du troisième groupe ne comprennent aucun miracle, mais bien une chanson pieuse ou une prière.

reproduire ici, Mme D.-G. tire à ce sujet des arguments convaincants entre autres du ms. de Soissons, dont l'économie diffère à certains points de vue de celle de tous les autres manuscrits conservés.

Je passe rapidement sur les textes établis sur la base du ms. *M*, corrigé avec circonspection. Un premier appendice donne la description du ms. de l'Ermitage (dont je publierai prochainement de longs extraits), un second la table de concordance et des additions. Des tables, au nombre de sept, et un glossaire terminent ce travail méritoire que l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres a couronné du prix de La Grange.

*

Il faut complimenter Mlle Szarota surtout d'avoir su comprendre l'intelligence, la perspicacité psychologique et le talent poétique de Gautier de Coinci. Sa dissertation se divise en deux parties, dont la première, »La foi de Gautier et le siècle» est six fois plus étendue que la seconde, »Le style de Gautier de Coinci». Pour aboutir au résultat que la sainte Vierge des Miracles de Gautier est essentiellement conforme à l'image que s'en faisait le peuple — cette idée est finement analysée dans le livre et résumée dans la conclusion, — l'auteur commence par un exposé des idées sur la Mère de Dieu aux premiers siècles chrétiens, de l'influence de saint Bernard, etc. Ces chapitres, intéressants certes, sont un peu hors de propos, de même que les chapitres traitant des questions de savoir si le culte de Marie a été influencé par la poésie courtoise et si la littérature mariale du Nord de la France a subi l'influence du culte de la Vierge. A cette dernière question l'auteur répond judicieusement que s'il est vrai que des influences purement extérieures se laissent reconnaître, les deux genres restent, quant à leur essence, nettement séparés. De longs passages[1] puisés dans les manuscrits *M* (B.N. fr. 2163) et *N* (B.N. fr. 25532) — ce choix est excellent[2] — élucident toute cette première partie et surtout la seconde, où est étudié, comme nous

[1] Les citations paraissent en général exactement reproduites. Il y aurait cependant beaucoup de remarques de détail à faire. Je me borne ici à signaler que (p. 136) le ms.*M* n'a probablement pas *gaverant* (c'est ainsi qu'imprime aussi Poquet): *Car nostre nef va si gaverant* (le vers serait d'ailleurs trop long). Mlle S. donne pour le ms.*N* la variante *wacrant*, qui est bonne; cela permet d'inférer que le ms.*M* a *gaucrant*.

[2] Mlle S. n'a pas connu le livre fondamental de Mme Ducrot-Granderye.

venons de le dire, le style du prieur de Vic. Mais cette étude n'épuise nullement la matière et ne saurait d'ailleurs être faite d'une manière satisfaisante tant qu'on ne disposera pas des matériaux indispensables, c'est-à-dire d'éditions dignes de confiance. L'étude du style doit en effet être précédée par l'exégèse. Mlle S. y apporte d'ailleurs une contribution bienvenue en publiant en appendice, d'après *M*, le court miracle de l'image de la Vierge frappée au genou, *De ychonia beate Marie que se iaculo obiecit* (Ducrot, n:o 36). Cinq vers seulement sont munis de variantes, provenant »d'autres manuscrits», une fois du ms. 25532 (*N*). Le texte de Poquet (col. 275 –280) permet d'améliorer celui de *M* sur plusieurs points. Au v. 18 il faut une virgule après *deable*[*s*], de même au v. 22, après *convoitise* (plutot *couvoitise*). - 24. Au lieu de *granz oz*, il faut probablement lire, avec P(oquet), *grant ost;* le point final doit être remplacé par une virgule, de même le point final du v. 30. — 31. Au lieu de *tele assemblee*, c'est probablement *P* qui a la bonne leçon : *cele assemblee.*

La mere Deu tot en plorant
Deprient tuit qu'il les consaut, 41

la *varia lectio* donne la bonne leçon *que les consaut*, qui est aussi celle de *P*. Le vers suivant, *Et puis la portent a l'assaut*, doit probablement être remplacé par celui qui est dans *P: L'ymage portent a l'assaut*, qui est plus logique, les défenseurs *prient* en effet la Vierge, mais c'est *image* qu'ils portent au combat. — 47. *N'i a celui, P* a *N'i out c.*, qui est conforme au passé du vers précédent. — 51. *Notre, priserent*, 58, *P* a les graphies normales *nostre* et *prisierent*. — Les mots à la rime des v. 77 et 78 sont, dans *M*, *se metoit: esberuçoit*, dans *P*, *se muçoit: resbaudissoit*; la bonne leçon est évidemment, à cause de la rime riche, *se muçoit: esberuçoit* (encourageait). — 79-80. *Arbalestier: destrier. M* a *arbalestrier : destrier* — 87 *Encore* (vers faux), *P* a correctement *Encor*. — 139. Il ne faut pas imprimer *sajete*, mais *saiete*, comme le montre la graphie de *P*, *seette*. — 151. *Quant il prise a cele ont guerre*, la leçon est évidemment fautive, comme le montre l'hiatus choquant; il faut intervertir l'ordre de mots ainsi: *Quant il a cele ont prise guerre*, ou bien lire avec *P: Quant il ont prise a celle guerre*. — 168. *Reporte*, 170 *reportee*, la rime riche indique que c'est *P* qui offre les bonnes formes: *raporte* et *raportee*.

Car deable[s] ne s'aversuce 200
La ne li puet nul anui faire.

P a (à tort) *s'avertuce*; il faut lire *sa versuce*, c'est le latin v e r s u t i a, -a e. – 206. *Cil qui pres de lui est tapiz*, la bonne leçon est probablement celle de *P: Cil qui desouz li s'est tapiz*. — 214. *Cil et cele*, *P* a *celes*. — 215. *Sachiez qu'entor lui sain ombre a*, lire avec *P: S. qu'entor li saint ombre a*.

*

Le marquis de Valmar, éditeur des *Cantigas de Santa Maria* d'Alfonse le Sage, avait cru reconnaître, en 1889, dans les Miracles de Gautier de Coinci une des principales sources du roi de Castille et d'Aragon. Mlle Marullo a cherché à étayer cette hypothèse de nouvelles preuves et a à cette fin procédé à une comparaison de huit miracles de Gautier avec le texte des *Cantigas*. Dans les cinq premiers miracles examinés, l'influence est évidente, à son avis, tandis que dans les trois autres elle serait moins frappante. Les cinq miracles de la première série sont *Gaude Maria* (Ducrot, n:o 64), Constantinople (Ducrot, n:o 63, édition par la même, que Mlle Marullo n'a pas connue), Excommunié (Ducrot, n:o 39), Basile (Ducrot, n:o 62, édition dans la thèse de M. Boman dont il sera question ci-après) et Flèche au genou (Ducrot, n:o 36, édition dans la thèse de Mlle Szarota, voir ci-dessus). Dans le second groupe figurent Moine guéri (Ducrot, n:o 42), l'Homme riche et la vieille (Ducrot, n:o 21) et le Cierge qui descendit (Ducrot, n:o 69). Mlle M., qui n'a pu trouver dans les bibliothèques italiennes aucun exemplaire de l'édition Poquet (ce qui est la preuve de la nécessité d'une nouvelle édition des œuvres de Gautier), a pris les passages mis en regard du texte des *Cantigas* dans le manuscrit Ottoboni, Pal. lat. 1969 du Vatican, qui est médiocre. Je dois dire que je ne trouve dans les passages confrontés aucune concordance concluante. Plus embarrassants sont les cas où Gautier et le roi Alfonse donnent des passages qui ne se trouvent pas dans le modèle latin supposé. Mais il ne faut pas perdre de vue que les textes latins signalés par Mussafia et d'autres comme modèles de Gautier ne sont pas nécessairement les modèles directs, mais seulement les textes les plus rapprochés qu'on ait trouvés jusqu'à présent. M. Boman (p. XLVIII—XLIX), à propos du miracle de l'Image de la Vierge prise en gage (que Mlle M. n'a pas étudié de près), écrit judicieusement: »On a cherché à montrer qu'Alfonse aurait connu l'œuvre de Gautier, mais il est impossible de prouver qu'il soit influencé, quant à notre miracle, par la forme que Gautier en a donnée», et plus loin (p. LXVII), à propos du n:o 62: »... il nous

semble que les points de ressemblance entre les deux rédactions sont tels qu'ils pourraient aussi bien s'expliquer par un même texte latin comme base commune des deux versions.» M. B. ajoute cependant que »l'influence directe de Gautier paraît être clairement démontrée dans quelques cas.» Je crois pour ma part qu'il vaut mieux réserver son opinion en attendant un supplément d'information.

* * *

M. Boman, élève de M. H. Kjellman, a soumis deux miracles du second livre de Gautier de Coinci à un examen minutieux. Ce sont *Dou Gieu qui reçut en pleges l'ymage nostre Seigneur* (Ducrot, n:o 66) et *De seint Basile* (Ducrot, n:o 62)[1] Tous les manuscrits connus ont été consultés et classés selon la méthode traditionnelle, dite de Lachmann. C'est là la première tentative de ce genre appliquée à l'œuvre de Gautier de Coinci, et on conçoit aisément tout l'intérêt qu'elle offre. L'étude sur la langue de l'auteur, et notamment sur les rimes riches, n'a bien entendu donné que des résultats provisoires, puisqu'il s'agit de textes d'un total de quelque 1300 vers seulement, mais elle est néanmoins un apport utile à l'étude d'ensemble de la vaste production du prieur de Vic-sur-Aisne.

L'introduction commence par un examen historique des deux thèmes pieux qui sont à la base des poèmes de Gautier. Le miracle de l'image caution d'un prêt se rencontre pour la première fois (version I) chez Johannes Monachus (vers 950 — 1050). Cette version diffère considérablement de celle que représente la traduction de Gautier. La version II de M. Boman est caractérisée par ceci que les personnages sont désignés par leurs noms (le juif s'appelle toujours Abraham); s'y rattachent entre autres les textes de Guillaume de Malmesbury et de Césaire d'Heisterbach, ainsi que divers autres textes en prose latine, un poème latin de Nigellus de Longo Campo, le poème français d'Adgar et celui du recueil anonyme du Musée Britannique publié par M. Kjellman. La version III, où les personnages sont anonymes, comme chez Gautier, est représentée par de nombreuses rédactions avec ou sans prologue. M. B. publie d'abord le texte latin du ms. lat. 14463 de la Bibliothèque nationale qui, bien que muni d'un prologue qui n'est pas dans le poème de Gautier, présente une ressemblance frappante avec celui-ci. Le texte suivant publié par M. B.,

[1] Il n'y avait pas de raison d'en intervertir l'ordre.

représentant également la rédaction avec prologue, est un poème français du ms. 3516 de l'Arsenal[1], incomplet du fait que le manuscrit a été mutilé, mais qui dans son état complet a dû contenir un peu plus de 400 vers, puis vient la prose du ms fr. 1834 (XV^e siècle), de peu d'intérêt.[2]

J'arrive aux rédactions latines en prose, parmi lesquelles celle du ms. Arundel 407, selon M. B., ressemble beaucoup au texte de Gautier. Mais M. Boman ne dit pas s'il y ressemble plus encore que le texte avec prologue mentionné tout à l'heure. D'ailleurs la présence ou l'absence du prologue n'est pas un critérium concluant. Gautier, ainsi que d'autres imitateurs, a pu omettre le prologue, qui est un élément d'un intérêt secondaire. Au même sous-groupe appartiennent Vincent de Beauvais, dont M. B. imprime le texte en regard de celui de Jean Herolt, et Jean Gobi. J'abrège l'énumération des très nombreux textes que M. B. étudie en ajoutant souvent du nouveau à ce qu'ont dit ses prédécesseurs. Je me borne à signaler que le *Miracle de Nostre Dame par personnages* est directement tiré du texte de Gautier; que M. Boman imprime encore un texte en prose française du XV^e ou du XVI^e siècle (B. N. fr. 1881 et nouv. acq. fr. 7950), ainsi qu'une rédaction en vers latins (version IV; Florence, Bibl. nat., Conventi Soppressi, Camaldoli 747D, fin du XIV^e s. ou début du XV^e), et qu'enfin dans un ms. d'Alençon (XIII^e s.) le miracle est attribué à saint Nicolas (version V).

---

[1] Voici quelques remarques critiques sur ce poème anonyme. V. 4. Supprimer la virgule et mettre un point à la fin du vers suivant. — 16. Supprimer la note; il ne faut pas toucher à ce vers, l'hiatus est des plus réguliers. — 24. Ms. *Joi si es representer*, l'éditeur corrige *Il oï ens representer*, mais on peut conserver la leçon du ms *I oi* (*i* n'est pas *il*, mais i b i). — 70. Remplacer le point par une virgule; une phrase ne pourrait commencer par *N'il n'eut* (v. 71). — 72. *Nient*, imprimer *nïent*. — 153. Le vers est faux, corr. *Mais s'il m'avient tel mesc[e]ance*. 155. Supprimer la virgule, le sens est: »si au jour fixé je ne puis être ici avec l'argent que je dois.» — 164. Supprimer le point et le mettre à la fin du vers suivant. — 174. *Que cil avoit com terminé*, corr. *avoit conterminé*, »fixé» (voir Godefroy). — 221. Remplacer le point par une virgule. — 245. Supprimer la virgule. — 268. *Quant ce vint a la jornee*, corr. *a l'ajornee*. — 303. *Cui vostre avoir jou l'ai rendu* est incompréhensible, il y a peut-être une faute d'impression. — 308-9. Supprimer les virgules et mettre un point à la fin du v. 310. — 317. *De çou me mentirés vous rien*, corr. *ne mentirés*. 323. *Mais vos n'en avés soig de rendre*, corr. *Mais vos n'en avés point del rendre* (cf. Gautier, v. 417: *Mais n'en as nul dou paiement*). — 329. *Dist li Juïs: Et je lo croi*, corr. *Et je l'otroi*. — 351. Supprimer les deux virgules.

[2] P. XXXVI, l. 11 d'en bas, je ne comprends pas *Moy, merencolier;* ne faut-il pas lire: *Non merencolier . . .*

Le thème du second miracle publié par M. B. est la relation de la mort, entourée d'événements surnaturels, de Julien l'Apostat, survenue pendant la campagne contre Sapor, roi de Perse, en 363. Cette légende se trouve d'abord dans une Vie de saint Basile, évêque de Césarée, attribuée à tort à Amphiloque, archevêque d'Icone, contemporain de l'empereur Julien et de Basile. Elle fut traduite en latin et insérée dans les *Vitae Sanctorum*. Cette version est représentée par divers textes anonymes. A la même version se rattache le texte de Vincent de Beauvais. Toutes les autres, c'est-à-dire celles des recueils de miracles, se distinguent par l'omission d'une partie qui, à vrai dire, ne contient que des épisodes étrangers au miracle proprement dit. De cette version, où M. B. distingue trois groupes, une rédaction en prose latine omet encore un autre épisode secondaire. C'est elle qui se rapproche le plus, semble-t-il, du texte de Gautier. On s'étonne un peu que M. B. n'ait pas jugé utile de l'imprimer — ç'aurait été un élément précieux de critique — au lieu du texte, plus éloigné, du ms lat. 5562 de la Bibliothèque Nationale. Je me borne à signaler, pour finir ce résumé trop sommaire de la première partie de l'introduction, l'édition, fort correcte, à ce qu'il semble, d'un poème latin *De Juliano Apostata*.

Dans la seconde partie de l'Introduction, en moins de quarante pages, M. B. traite de l'établissement des textes de Gautier de Coinci et donne d'abord une courte description des manuscrits utilisés, au nombre de 21 pour le premier miracle, de 18 pour le second. Ensuite les manuscrits sont classés avec beaucoup de circonspection. Rien n'est affirmé qui ne soit matériellement prouvé. Dans les cas douteux, l' »arbre généalogique» indique la parenté présumée des manuscrits par des pointillés. Les résultats de cette première tentative de classer les principaux manuscrits du second livre demandent naturellement à être confirmés par des travaux similaires faits sur d'autres parties du vaste recueil de Gautier. Les résultats obtenus par M. B. ne sont pas de nature à être analysés ici dans le détail. Il suffit de signaler que divers groupes de manuscrits constatés par Mme Ducrot-Granderye et par moi-même sont confirmés[1] ((*GC*, *BH*, *FL*, *DJ*, *M*x). Le

[1] Voici l'explication des sigles mentionnés dans ce compte rendu: *A* = Blois 34. *B* = Bruxelles 10717. *C* = Londres, Harley 4401. *D* = Arsenal 3517—18. *E* = B. N. 817. *F* = B. N. 986. *G* = B. N. 1530. *H* = B. N. 1533. *J* = B. N. 1536. *L* = B. N. 22928. *M* = B. N. 2163. *O* = Vatican 1969. *R* = Ermitage Fr. F. v. XIV. *T* = Besançon 551. *b* = Chantilly 475. *o* = B. N. 2193. *v* = Laurentienne 45. *x* = B. N. 15110.

groupe *vBH*, solidement établi, est nouveau. Non moins intéressante est la constatation que les deux copistes de *T* ont utilisé deux modèles différents, dont l'un, T_1, se rapproche de *E*, tandis que l'autre, T_2, va avec *b*. La parenté de *O* et *o* avec *DJ* d'une part, avec *NT b* de l'autre, est très probable. Un fait capital est que *A*, *R*, *S* (Poquet) et *M* (avec lequel va peut-être *GC*) sont réfractaires à tout classement, tout au moins provisoirement.[1] Cela veut dire que ces quatre manuscrits offrent un texte en règle générale très correct, une sorte de rédaction définitive. Mais cela n'exclut pas la possibilité que divers manuscrits considérés comme mauvais puissent contenir des leçons intéressantes. Il appartiendra aux critiques qui s'occuperont de Gautier de tâcher de tirer au clair si la rédaction »définitive» est bien de Gautier lui-même.

Dans le chapitre consacré à la langue et à la versification de l'auteur, l'étude sur la rime riche est la plus critiquable. La table des rimes aurait dû être complète, ç'aurait été la meilleure manière de rendre service aux études ultérieures. Il aurait été utile également de séparer les rimes masculines et les rimes féminines. M. B. a méconnu la valeur de la rime riche comme preuve de la leçon originale. En principe, dans les poèmes rimés richement, la rime la plus riche est celle de l'auteur (je n'ignore pas qu'il y a des textes, même des plus célèbres, où les rimes riches sont considérées par la critique comme dues à un remaniement, mais cette possibilité n'a pas besoin d'être envisagée lorsqu'il s'agit de Gautier de Coinci). Le fait que la rime riche ne se trouve pas dans la majorité des manuscrits ne prouve pas grand'chose: étant souvent un peu forcées, elles ont pu être écartées par les copistes.

Voyons un peu les textes en tenant compte de ces principes. I, 95. *Vout, espoir: desespoir*, JRE *c'espoir*, qui fournit une rime plus riche (*sespoir*); mais étant donné le petit nombre de manuscrits lisant *c'espoir*, je n'insiste pas. — 123. *Jes ai toz faiz: mes faiz*, Rb *tous les ai faiz*, même remarque que précédemment.

Mais 409 est concluant: *varies : alies*, CGAEORPoqTxNFL *blaries*. La leçon originale de v. 410 était indubitablement: *Je ne pris mie .ij. blaries* (voir Tobler-Lommatzsch, *s.v.*).

II 94. *Reparrai : esclerrai*, cette rime aurait dû figurer dans

[1] Mais il apparaît d'ores et déjà, d'une étude préliminaire faite par moi, que *R* et *N* remontent à un même archétype, bien que *N* soit probablement un peu moins correct que *R*. D'autre part il doit exister un lien de parenté entre *M*, *R* et *S* (Poquet). Mais il n'y a pas lieu d'en traiter plus longuement ici.

la liste des rimes riches sous *airrai*, car les formes correctes requises sont *repairrai : esclairrai*. — 293. *Enviaus : bluiaus*. il faut *enuiaus : bluiaus*. — 465. *Esbahiz : esmariz, esbariz : esmariz* RTNAPoq. qui est la bonne leçon. — 745. *Royne : haïne*, l'original avait probablement *raïne : haïne*. 764. *Mondas : mont as*. M. B. écrit p. CXX, n. 1: »Nous n'avons peut-être pas noté toutes les variantes de nature insignifiante, comme par exemple *or-ore*, *com-come*, *mont-monde*, suivies d'une voyelle, *que-car*.» Mais ici il était indispensable de tenir compte de la leçon *monde*, qui est la bonne, comme le prouve la rime riche (*mondas* : *monde as*).

Pour la question de savoir jusqu'à quel point Gautier s'astreint à rimer richement, il n'était pas indiqué de tenir compte des catégories établies par Freymond dans un article bien connu. Il aurait été préférable d'examiner les deux miracles à la lumière de l'exposé de E. Langlois (*Roman de la Rose*. Introduction). Il n'y avait aucune explication à fournir sur des rimes comme *moi* : *foi*, *peu* : *preu*, puisque ce sont des monosyllabes, ni sur *environ : Mercurion*, puisque l'un des mots à la rime est un nom propre, ni même sur *parent* : *noient*, qui se trouve dans la citation d'une locution proverbiale. Si j'ai bien vu, il n'y a dans ces deux textes que deux rimes qui ne soient pas riches, savoir *anui : autrui* et *enquist* : *ocist*.

L'affirmation que *solz* : *solz* I, 497 est une rime identique (»le mot rimant a la même fonction et le même sens dans les deux vers», p. CVII) est erronée: *solz* 497 est le pluriel de *solt* »salaire, paye» (voir. God.), *solz* 498 est s o l i d o s. »I a t a n é se trouve à la rime qu'en rimant avec soi-même . . . Aucun des cas n'est probant» (p. CX). Si, le cas II, 109—112 est probant: *mie* : *convertie* : *laissiee* : *depeciee*. Comme l'auteur ne fait jamais suivre quatre vers consécutifs sur la même rime, la rime *laissiee : depeciee* lui appartient. Il connaît donc la forme longue *iee*, ce qui ne veut pas dire qu'il n'emploie jamais la forme contractée *ie*; ce n'est pas ici la place d'examiner cette question, pas plus que la question de savoir si les rimes *donerent* : *mucierent*, *edefierent* : *donerent* appartiennent à l'auteur (*proposee : crïee*, citée par M. B., ne rentre pas dans la même catégorie, puisqu'il n'y a pas de palatale). Il est probable que Gautier a rimé ainsi, les variantes où cette rime contraire à la »loi de Bartsch» n'existe pas seraient alors dues à des copistes plus scrupuleux que l'auteur. Je passe à l'examen du texte, établi sur la base du ms. *M*.— I, 2. Suppr. la virgule. — 3. Remplacer le point-virgule par une virgule. — 6. *Qui les fleurs quiert*,

la bonne leçon *quieut* est dans plusieurs manuscrits. — 13. Remplacer la virgule par deux points. — 14. Remplacer le point-virgule par un point. — 26. Supprimer la première virgule. — 28. Suppr. la virgule. — 30. Suppr. le point. — 65. Supprimer le point. — 71. Aj. deux points à la fin. — 73. Rempl. le point-virgule par une virgule. — 76. Suppr. le point. — 127. Aj. une virgule à la fin. — 136. *Ne fausisses*, il faut ou bien *fausasses* ou bien *fausissiés*. — 191. Suppr. la virgule. — 195. Aj. un point à la fin. — 196. Suppr. le point. — 249 *Gaignier*, il faut *gaaignier* ou tout au moins *gaïgnier*. — 260. *Lors. R* a *lués*, qui est évidemment la bonne leçon; *M* évite ce mot particulièrement affectionné par Gautier, les deux textes en fournissent de nombreux exemples, mais la *varia lectio* est muette là-dessus. — 270. Non pas *crient*, mais plutôt *crïent*. — 295 *En ai ge droit?* Lire *en' ai ge droit?* C'est la particule interrogative *enne* (voir aux variantes). — 342. Suppr. la virgule. — 343. Rempl. la virgule par un point. — 364. Aj. une virgule à la fin. — 417. Fermer les guillemets. — 440. Suppr. la première virgule. — 473. Rempl. le point par une virgule; *esmeüst* 474 n'est pas, comme il est dit au glossaire, le passé, mais l'imparf. du subjonctif. — 481. La première virgule n'est pas à sa place, elle doit être mise après *adés*. — 547. Rempl. la virgule par deux points.

II, 8. *Tient en porvil*. M. B. reproduit, ici et au glossaire, l'énorme étourderie de Godefroy; il faut *tient enpor vil*. — 67. Mettre *par ma gorje* entre deux virgules. — 94. Suppr. la virgule. — 394. *Loee et magnefïee*, le vers est faux, lire *Et loee et magnefïee* (voir aux variantes). — 440. Remplacer le point-virgule par une virgule. — 682. Remplacer le point par une virgule. — 693. Supprimer la virgule. — 725. *Prieres*, imprimer *prïeres*. — 766 Supprimer le point d'exclamation. — 767. Remplacer la virgule par un point. — Les notes ainsi que le glossaire sont un peu maigres. Beaucoup de mots rares demanderaient des éclaircissements. Ceux qui ne se trouvent qu'aux variantes auraient dû être admis au glossaire dans une mesure plus large. Manquent p. ex. *aoursé* II, 418 (var. *H*), *bastel* II, 651 et la variante *batestel*, *blarie* I, 410 (Tobler-Lommatzsch, I, 991), *comble* (*a*) I, 113, *cuite cuite* I, 370, *devit*, subj. de *devïer* II, 683, *entremetre* (*s'en*) *sor auc.* I, 314, 320, *estrangier* I, 504, *fraronde* II, 106 (var. *C*), *marïer* dans un emploi très curieux I, 496, *trebuchier* II, 619 »faire tomber». *Chamorge* est à tort muni d'un astérisque, la note n'existe pas. »Se plaindre» ne se dit pas *dementir*, mais *dementer*, le mot se

trouve aussi I, 303, 305. *Fossier*, »épithète donnée à un larron, dont le sens précis est incertain». Le sens précis n'est pas incertain: les brigands qui préparaient un mauvais coup se cachaient dans les fossés, on en a de nombreux témoignages. *Papeter* ne signifie pas »piller», mais »mâcher». *Remettre* ne signifie pas »disparaître», mais »fondre». *Tumer* II, 618 ne signifie pas »s'agiter, sauter, tournoyer», mais »faire tomber, précipiter», je l'ai déjà dit (*Ave Maria* de Huon le Roi de Cambrai, dans Classiques franç. du moyen âge, au glossaire), j'ai même cité (*ibid.*) un passage analogue de Gautier de Coinci.

Les nombreuses critiques que j'ai formulées (et j'ai été obligé de me limiter)[1] ne diminuent pas sensiblement la valeur du travail de M. Boman, qui est considérable. L'éditeur s'est acquitté honorablement de sa tâche difficile. Il faut souhaiter que, riche de cette première expérience, le jeune éditeur continue à travailler sur Gautier de Coinci, trop longtemps négligé.

Arthur Långfors.

Alfred Jeanroy, *La poésie lyrique des troubadours*, I—II. Toulouse, Edouard Privat; Paris, Henri Didier, 1934. 437 et 375 p. 8:o.

Voici le livre que depuis longtemps on attendait du maître incontesté des études provençales et qu'annonçaient les nombreux chapitres détachés publiés par lui au cours des dernières années dans diverses revues, entre autres la nôtre.[2] Il était temps en effet, comme le dit l'auteur dans son avant-propos, de filtrer la surabondante matière contenue dans les textes et autres travaux de détail parus depuis le livre magistral de Diez, *Leben und Werke der Troubadours*, aujourd'hui plus que centenaire, »de rassembler, d'ordonner les résultats acquis dans un ouvrage qui, sans rebuter les curieux et les lettrés, fournirait aux travailleurs tous les renseignements nécessaires.» La matière principale se divise entre deux tomes, le premier consacré à l'histoire externe, le second à l'histoire interne. L'introduction rend compte des études provençales du XVI^e^

[1] M. B. ne s'occupe pas du tout des gloses marginales du manuscrit *S* (Poquet) qui se retrouvent dans un petit nombre d'autres manuscrits. Elles sont pourtant très importantes, comme j'espère le montrer ailleurs.

[2] *Neuphilologische Mitteilungen*, 1926, p. 129; 1927, p. 129 et 209; 1929, p. 1; 1931, p. 8.

siècle jusqu'à nos jours. L'auteur y joint un court chapitre sur la langue des troubadours qui, telle qu'elle leur est commune à tous, est artificielle; la base en doit être cherchée au centre, non à la périphérie du domaine.

L'étude de l'histoire externe débute par un chapitre sur le problème, ardu entre tous, des »origines». (Mais la place de ce chapitre n'était-elle pas plutôt à la fin? N'est-il pas vrai que le lecteur désire d'abord apprendre quelque chose de positif, de concret sur cette poésie pour être prêt à apprécier la valeur des théories, qui ne peuvent être que plus ou moins hypothétiques?) L'auteur fait d'abord justice de la théorie des origines arabes, réduit à ses justes proportions l'influence de la littérature latine classique (connue des poètes provençaux sans doute exclusivement par les florilèges), admet, il est vrai, un contact entre la poésie des troubadours et celle des goliards (*clerici vagantes*), mais, ne voyant pas la possibilité d'expliquer celle-là par celle-ci, se borne pour toute explication à signaler certaines circonstances particulières du milieu où se situent les premières manifestations connues de la poésie courtoise. Telles circonstances sont le goût du faste qui se répand à partir du début du XII[e] siécle, surtout dans le Midi de la France, le bon accueil que recevaient auprès de cette nouvelle société, frivole et raffinée avec le temps, les amuseurs attitrés, le service féodal auquel s'assimile le service amoureux. »Il faut se représenter, écrivait Vernon Lee dès 1899, ce qu'était un château du moyen âge . . . Il s'y trouve une énorme prépondérance numérique d'hommes; au chef suprême seul, peut-être à quelques-uns de ses subordonnés immédiats, est permis le luxe du mariage. Les autres nobles sont subalternes, jeunes gens sans fortune, venus là pour apprendre l'art militaire ou se former à la vie mondaine . . . Au dessus d'eux la châtelaine . . . Elle n'a pas d'égale . . . Autour de cette châtelaine tourbillonne tout le jour l'essaim des jeunes hommes . . . Elle leur apparaît comme une déesse, comme la personnification de cette supériorité féodale devant laquelle ils s'inclinent, de cette perfection sociale qu'il sont tenus de poursuivre, et de ce sexe que presque seule elle représente dans le château . . .» C'est la société courtoise ainsi formée qui aurait élevé jusqu'à un art savant la primitive chanson d'amour. On voit que M. J., écartant avec un prudent scepticisme les récentes tentatives d'explication, reste sur la même position qu'il a marquée il y a quelque trente ans dans un article de la *Revue des deux Mondes*.

Après avoir traité avec une critique salutaire des biographies des troubadours, telles qu'elles figurent dans certaines collections du XIII^e^ siècle — ce sont, à n'en pas douter, des biographies »romancées» — l'auteur rend compte de l'expansion de la poésie courtoise dans le Midi de la France, en Italie, dans la Péninsule ibérique, dans la France du Nord et en Allemagne. A propos de l'influence méridionale dans le Nord, je me permettrai une remarque. Après les recherches du comte de Pange et de M. Holger Petersen Dyggve[1], il n'est plus permis de compter (p. 271) Gautier d'Épinal parmi les plus anciens représentants français de la poésie courtoise: le Gautier d'Épinal chansonnier n'est pas celui de la fin du XII^e^ siècle, mais son neveu, contemporain de Thibaut de Champagne et de Navarre.

Le premier tome est complété par divers excursus et appendices, parmi lesquels le plus important est une liste bio-bibliographique des troubadours, qui ne fait pas double emploi avec les autres listes similaires.

Dans le tome second, en traitant des différentes générations de poètes et des différents styles, comme le *trobar clus*, ou le style obscur, le *trobar ric*, etc., l'auteur donne de fines analyses de l'œuvre de quelques chefs de file — on regrette un peu que le nombre des poètes étudiés de près au point de vue artistique ne soit pas plus grand — et met en lumière leur véritable physionomie individuelle, qui pour les lecteurs peu expérimentés risquerait de rester un peu incertaine. Le reste du volume est occupé par l'étude des genres poétiques: la chanson, sa forme et son contenu (chapitre paru la première fois ici-même), le sirventés et la satire, etc., les genres dialogués, les genres dits objectifs, la poésie religieuse. De précieuses listes bibliographiques terminent le volume. L'économie même de l'ouvrage a amené l'auteur à répartir ses remarques sur les différents poètes entre les divers chapitres. L'absence d'un index s'en fait d'autant plus vivement sentir. Mais d'autre part le lecteur y gagnera, puisque le manque d'index l'amènera à relire ce livre d'un intérêt capital.

[1] *Neuphilologische Mitteilungen*, 1935, p. 22—23.

Arthur Långfors.

Eingesandte Literatur.

Adam le Bossu, Le Jeu de Robin et Marion, suivi du Pèlerin, transpositions de *Gustave Cohen*, transcriptions musicales de *Jacques Chailley*. Paris, Libr. Delagrave, 1935. 111 p. Prix: broché, fr. 12.—. - M. G. Cohen, professeur à la Sorbonne, donne du *Jeu* une version rajeunie, mais archaïsante, où il a respecté le rythme et souvent les rimes du bon trouvère et musicien d'Arras. Pour la première fois, la musique se trouve mêlée au texte, dans la version qu'a transcrite en notation moderne, d'après le manuscrit d'Aix, Jacques Chailley, qui a ajouté en appendice les motets à plusieurs voix, pouvant servir d'interludes, et les danses des bergers. C'est en effet non une pastorale, mais une pastourelle dramatique fort gracieuse, ironique, toujours poétique que ce *Jeu* où l'on voit Marion rester fidèle à son Robin, malgré les séduisantes et fallacieuses invites du Chevalier. Occasion de scènes plaisantes et de divertissements rustiques, qui ont eu grand succès en Sorbonne, lorsque les étudiants du Groupe théâtral médiéval les y ont joués. De jolies planches, une notice sur les costumes et un avant-propos de leur maître, montrent comment les jeunes acteurs ont conçu cette restitution.

Aschendorffs moderne Auslandsbücherei: *Olga Gräfin Taxis*, Femmes de lettres dans la littérature française. 1934. 108 S. + 32 S. Notes. 12:o. Preis: kart. RM. 1.30. — *Harry Mertens* et *Émile Laval*, Héros de l'air et de la mer. Münster in Westfalen, Aschendorffsche Verlagsbuchhandlung, 1935. 57 S. + Anmerkungen und Wörterverzeichnis 20 S. 12:o. Preis: kart. RM. 0.90.

Hilding Bäck, The Synonyms for »Child», »Boy», »Girl» in Old English. An Etymological-Semasiological Investigation. (Lund Studies in English, II). Lund, Gleerups förlag, 1934. XVI + 273 S. 8:o. Price: 10 kronor.

Folkmålsstudier. Meddelanden från Föreningen för nordisk filologi i Helsingfors, II: *T. E. Karsten*, Beröringar mellan svenskt och finskt folkspråk i Finland med särskild hänsyn till Österbotten. — Smärre meddelanden: *Eskil Hummelstedt*, Om användningen av substantivets bestämda form i österbottniskt folkmål. — *Alfons Andersson*, Amerikansk-engelska lånord i Essemålet (österb.). — *Börje Mårtenson*, Svenska landsmålsföreningen i Finland 1874—1934. Kort översikt. - *T. E. Karsten*, Svenska landsmålsföreningens 60-årsfest. Helsingfors 1934. 157 S. 8:o. Preis: FM 45.—.

Matthias Friedwagner, Über die Sprache und Heimat der

Rumänen in ihrer Frühzeit. (Sonderdruck aus Zeitschrift für romanische Philologie, LIV. Band, Heft 6, S. 641—715.) Halle (Saale), Max Niemeyer, 1934. 8:o.

Armand Godoy, Les Litanies de la Vierge. Paris, Éditions Bernard Grasset, 1934. 62 p. 8:o. Prix: 12 fr.

Raphael Levy, A Semantic Parallelism based on Old French *gourmon*. (Reprinted from Publication of the Modern Language Association of America, Vol. XLIX, Dec. 1934, Nr. 4, p. 1019—1024.) New York, Modern Language Association of America, 1934. 8:o.

U. Lindelöf, Axel Gabriel Wallensköld. Särtryck ur Svenska Litteratursällskapets Historiska och Litteraturhistoriska studier 11. Helsingfors, 1935. 82 S.

Charles H. Livingston, Old French *doubler l'eskiekier*. Reprinted from Modern Language Notes, April, 1930. P. 246—251.

Alf Lombard, Le groupement des pronoms personnels régimes atones en italien. (Studier i Modern Språkvetenskap utgivna av Nyfilologiska Sällskapet i Stockholm, XII, 1934.) 58 S.

Francesc de B. Moll, Cançons populars mallorquines. Selecció i comentari. I: Amoroses. Mallorea, Biblioteca »Les Illes d'Or», N:o 4, 1934. XII + 127 p. 12:o. Preu: 4 pessetes.

Neujahrsblatt der Literarischen Gesellschaft Bern, N. F. 12. Heft: *Paul Scheuermeier*, Wasser- und Weingefässe im heutigen Italien. Bern, A. Francke, 1934. 61 S. 8:o. Preis: geb. fr. 6.80.

Norsk Riksmålsordbok, H. 16. Oslo, H. Aschehoug & Co.

P. S. Pasquali, Bellinzona. Estratto dalla rivista Archivio Storico della Svizzera Italiana, 1934, XII. 5 p.

—»—, 1) Di alcuni nomi locali lombardi in -ascum, -acum, -anum. 2) Del nome locale lombardo »Belfuggito». 3) Intorno al nome di »Bagutta». (Estratto dall' Archivio Storico Lombardo, Anno LXI, Fasc. III.) Milano, Tipografia San Giuseppe, 1934. 24 p. 8:o.

—»—, Nuovi studi sulla topografia dei »Promessi Sposi». Nota bibliografica. Milano, Tipografia San Giuseppe, 1934. 4 p. 8:o.

—»— Romani Words in Italian Slangs. (Reprinted from the Journal of the Gypsy Lore Society, 3d Series, Vol. XIV, pp. 44—51.) 8 p. 8:o.

P. S. Pasquali, Varianti lunigianesi de i »Vocaboli». Estratto da Il Folklore Italiano, 1934, fasc. I. P. 73–80. Catania, Romeo Prampolini, 1934.

—»—, Versilia. (Estratto dalla Rivista geografica italiana, anno XLI–1934.) 8 p. Firenze, Tipografia di Mariano Ricci, 1934. 8:o.

Hiram Pflaum, Deux hymnes judéo-français du moyen âge. (Extrait de la Romania, t. LIX, 1933.) Paris, Librairie ancienne Honoré Champion, 1934. 36 p. 8:o.

Rheinische Beiträge und Hülfsbücher zur germanischen Philologie und Volkskunde, Band 22: *Hermann Menhardt*, Das St. Trudperter Hohe Lied. Kritische Ausgabe. Text, Wörterverzeichnis und Anmerkungen. Halle (Saale), Max Niemeyer, 1934. S. 123–307. 8:o. Preis: geh. RM. 8.—.

Antonio Scrosoppi, La distribuzione geografica dei nomi di luogo in -acum nel Friuli. (Estratto dal Bollettino della Società Filologica Friulana, Anno X, N. 7–8.) Udine, Tipografia Domenico Del Bianco & Figlio, 1934. 14 p. 8:o.

Didrik Arup Seip, Studier i norsk språkhistorie. Oslo, Aschehoug & Co., 1934. 300 S. 4:o.

Alf Sommerfelt, Hvordan sproget blir til. En oversikt over sprogets rolle i samfundene. Oslo, J. W. Cappelens forlag, 1934. 151 S. 8:o.

Elida Maria Szarota, Studien zu Gautier de Coincy. Diss. Frankfurt a. M. Limburg a. d. Lahn; Limburger Vereinsdruckerei, 1934. 150 S. 8:o.

Gunnar Tilander, Eine anonyme Stammbucheintragung in Langebeks Quarthandschrift. (Særtryk af Acta philologica scandinavica, S. 283–288.) København, Levin & Munksgaards Forlag, 1933.

L.-J. Vaganay, Le picard de Molière. Le français moderne, 2. Année, n:o 4, octobre 1934, p. 349—352. Paris, J. L. L. d'Artrey.

Weltverkehrssprachen. Spiegel von Handel und Wandel. Deutsch, Französisch, Italienisch, Englisch, Spanisch, Norwegisch, Portugiesisch, Niederländisch. 1. Jahrgang, Oktober 1934. N:o 1. Leipzig, Bibliographisches Institut. Jahresabonnementspreis RM. 10.— für 12 Hefte. Einzelheft RM. 1.—.

Paul Verrier, Questions de métrique française. Sonderabdruck aus Zeitschrift für französische Sprache und Literatur, B. LVIII (1934), S. 425—436. Jena u. Leipzig, W. Gronau.

Wir lesen Deutsch. Ein unterhaltsames Lesebuch. Für Ausländer zusammengestellt im Goethe-Institut der deutschen Akademie. München und Berlin, Verlag R. Oldenbourg. 200 S. 8:o. Preis: geb. RM. 4. .

Anna Wyrembek et *Józef Morawski*, Les légendes du »Fiancé de la Vierge» dans la littérature médiévale. Essai de synthèse, suivi de plusieurs textes inédits en vers et en prose. Poznań, 1934. 60 p, 8:o.

Schriftenaustausch.

Acta Academiae Aboensis, Humaniora, IX (1934).

Acta et Commentationes Universitatis Tartuensis (Dorpatensis), B, Humaniora, XXXII; C, Annales, XI—XIII. Tartu 1934.

Acta Philologica Scandinavica, IX (1934—1935), 3—4; X (1935), 1.

Aevum, VIII (1934), 4; IX (1935), 1—2.

Analecta Bollandiana, LII (1934), 3—4; LIII (1935), 1—2.

Annales de l'Université de Paris, X (1935), 1—4.

Annali della Scuola Normale Superiore di Pisa, serie II, vol. III (1934), 4; vol. IV (1935), 1—2.

Arkiv för nordisk filologi, L (1934), 4; LI (1935), 1—2.

Alfred Bowen Badger, An Historical Study of British and Continental Critical Conceptions regarding some Aspects of Public Schools in England and Wales (1800 1932). Diss. Hamburg, 1933.

Berliner Beiträge zur Romanischen Philologie, IV, 1: *Alice Berger*, Ausdruck der passivischen Idee im Altfranzösischen. Jena und Leipzig, Wilhelm Gronau, 1934. VIII + 77 S. 8:o. Preis: RM. 5.—. — IV, 2: *Oswald Henke*, Grammatikalischer Kommentar zu Bourquet, Comptes Consulaires de la Cité et du Bourg de Rodez. Jena und Leipzig, Wilhelm Gronau, 1934. VIII + 76 S. 8:o. Preis: RM. 4.80. — IV, 3: *Hildburg Weber*, Die Personennamen in Rodez (Aveyron) um die Mitte des XIV. Jahrhunderts. Jena und Leipzig, Wilhelm Gronau, 1934. IX + 90 S. 8:o. Preis: R. M. 5.50. — V, 1: *Waldemar König*, Die Präfixe *dis-*, *de-* und *ex-* im Galloromanischen. Jena und Leipzig, Wilhelm Gronau, 1935. 115 S. 8:o. Preis: RM. 6.50.

Hans Beyer, Die Reisen König Eduard VII und ihr politischer Ertrag. Diss. Hamburg, 1932.

Bibliothèque Méridionale, publiée sous les auspices de la Faculté des Lettres dé Toulouse, 1ère série, tome XXII: Poésies de *Daude de Pradas*, publiées avec une introduction, une traduction et des notes par *A. H. Schutz*. Toulouse, Ed. Privat, Paris, Henri Didier, 1933. 107 p.

Bijdragen voor Vaderlandsche Geschiedenis en Oudheidkunde, VIIe Reeks Deel V, Afl. 1—4 (1934—35).

Carl J. H. Blume, Hamburg und die deutschen wirtschaftlichen Einheitsbestrebungen 1814—1847. Diss. Hamburg, 1934.

Erwin Blumenthal, Herders Auseinandersetzung mit der Philosophie Leibnitzens. Diss. Hamburg, 1934.

Artur Bogner, Die Verbalvorsilbe *bi-* im Althochdeutschen. Diss. Hamburg, 1933.

Boletim de Filologia, III (1934—1935), 1—3.

Bolletí del Diccionari de la Llengua Catalana, XVI (1934), 6—7; XVII (1935), 1—2.

Bollettino dell'Atlante Linguistico Italiano. Anno I, n. 2, Agosto 1934. Udine, Società Filologica Friulana G. I. Ascoli.

Bollettino della Società Filologica Friulana (»Ce fastu?»), X (1934), 11—12.

Buletinul Institutului de Filologie Romînă »Alexandru Philippide». Director: *Iorgu Iordan*. Volumul I (1934). Universitatea din Iași.

Butlletí de Dialectologia Catalana, XX (1932), XXII (1934).

Julius Clausen, Bismarck und der Katholizismus in den Jahren 1850—1871. Diss. Hamburg, 1934.

Codrul Cosminului. Buletinul »Institutului de Istorie și Limbă», VIII (1933—1934).

Jonas Cohn, Die Judenpolitik der Hohenstaufen. Diss. Hamburg, 1934.

Elliott Monographs in the Romance Languages and Literatures, 32: *Raymond S. Willis*, El libro de Alexandre. Texts of the Paris and the Madrid Manuscripts prepared with an Introduction. Princeton University Press, 1934. XL + 461 pp. 8:o. Price: $ 5.00.

Ingeborg Fraenckel, Die malerischen Werke des Andrea del Sarto. Diss. Hamburg, 1933.

Ruth Frank, Herders Frankreich-Erlebnis. Historisches und Grundsätzliches zur Frankreichkunde. Diss. Hamburg, 1933.

Hellmuth Glaser, Studien zur Entwicklungsgeschichte des französischen Bauernromans von Rétif de la Bretonne bis zum Naturalismus. Diss. Leipzig, 1933.

Martin Gläser, Die Darstellung der Natur bei Knut Hamsun. Diss. Hamburg, 1934.

Helmuth Gottschalk, Ein Beitrag zur Psychologie der Eifersucht. Diss. Hamburg, 1933.

Bernhard Gundlach, Das Problem der Geschichte der Philosophie bezogen auf das der Geschichte der Wissenschaften. Diss. Hamburg, 1933.

Rudolf Hallig, Die Benennungen der Bachstelze in den romanischen Sprachen und Mundarten. Diss. Leipzig 1933.

Hamburger Studien zu Volkstum und Kultur der Romanen, 17: *Willy Phieler*, Volkskundliches aus den Marken. Eine Studie aus den italienischen Provinzen der »Marche», 1934. XVI + 91 S. 8:o. Preis: geh. RM. 4.—. — 20: *Emmy Neddermann*, Die symbolistischen Stilelemente im Werke von Juan Ramón Jiménez. Hamburg, Seminar für romanische Sprachen und Kultur, 1935. XI + 146 S. 8:o.

Hamburgische Universität. Reden gehalten bei der Feier des Rektorwechsels am 7. November 1933.

Otto Hermann, Die Anfänge Gustav Freytags. Diss. Hamburg, 1934.

Werner Hilsberg, Der Aufbau des Eulenspiegel-Volksbuches von 1515. Diss. Hamburg, 1933.

Investigaciones Lingüisticas, II (1934), 3—4; III (1935), 1—2.

Walter Jacobsen, Individualität und soziale Rolle. Diss. Hamburg, 1934.

Jivobleter, VII (1934), 3; VIII (1935), 1—2.

The Journal of English and Germanic Philology, XXXIII (1934), 3—4; XXXIV (1935), 1.

Junta para ampliación de estudios e investigaciones científicas. Centro de estudios históricos, X: *Federico de Onís*, Antología de la poesía española e hispanoamericana (1882 1932). Madrid, 1934. XXXV + 1212 p. 8:o. Precio: 27 pesetas. — Archivo de tradiciones populares, IV: *Verardo García Rey:* Vocabulario del Bierzo. Madrid, 1934. 162 p. 4:o. Precio: 7 ptas. — Teatro antiguo español, VIII: *Lope de Vega*, Barlaán y Josafat. Madrid, 1935. 308 p. 8:o. Precio: 15 pesetas.

Peter Kerschbaum, Das Ernstspiel des Jugendlichen. Eine Untersuchung an Tagebüchern. Diss. Hamburg, 1933.

Sigfrid von Koch, Farmertypen nach dem amerikanischen Roman. Diss. Hamburg, 1933.

Johannes Kuthe, Bauerntum und Stadtkultur. Diss. Hamburg, 1934.

Les Langues Modernes, XXXII (1934), 2, 4, 7; XXXIII, (1935) 1—4, 4ter—5.

Leeds Studies in English and Kindred Languages, 1934, 3.

Leuvensche Bijdragen, XXVI (1934), 3—4: Bijblad 3—4.

A Língua Portuguesa, IV (1935), 3—8.

Helmut Linnfeld, Beiträge zur Vorgeschichte der Novemberrevolution von 1918. Diss. Hamburg, 1933.

Gottfried Lintzer, Studien zur Geschichte Johann Grands. Erzbischofs von Bremen (1310—1327). Diss. Hamburg, 1933.

Literaturblatt für germanische und romanische Philologie, LV (1934), 1—4, 9—12; LVI (1935), 1—2.

Lunds Universitets Årsskrift, N. F. Avd. 1. Bd. 30. Nr 5: *Ernst Löfstedt*, Ein mittelostfälisches Gebetbuch. 1935.

Erna Mandowsky, Untersuchungen zur Iconologie des Cesare Ripa. Diss. Hamburg, 1934.

Ernst Heinrich Massmann, Schwertleite und Ritterschlag. Diss. Hamburg, 1932.

Friedrich Mehmel, Valerius Flaccus. Diss. Hamburg, 1934.

Kurt Meyer, Die Novellen Paul Heyses und Thomas Manns. Diss. Leipzig, 1933.

Charles Boardman Miller, An Experimental-phonetic Investigation of Whispered Conversation, considered from the Linguistic Point of View. Diss. Hamburg, 1934.

Mnemosyne, III. Ser., I, 1, 3 & 4 (1933—1934).

Modern Language Notes, L (1935), 1—6.

Modern Languages, XVI (1934—35), 1—6.

Moderna Språk, XVIII (1934), 9; XXIX (1935), 1—7.

Hugo Müller, Der Humor bei Charles Lamb. Diss. Hamburg, 1933.

Museum, XLII (1935), 4—10.

Namn och Bygd, XXII (1934), 3—5; XXIII (1935), 1.

Die Neueren Sprachen, XLII (1934), 7—12; XLIII (1935), 1—2. Beiheft Nr. 30: *Clara Wicke*, Die Transzendentalpoesie bei William Wordsworth. Marburg a. d. Lahn, N. G. Elwert'sche Verlagsbuchhandlung, G. Braun, 1935. XV + 184 S. 8:o. Preis: RM. 4.50.

Nysvenska Studier, XV (1935), 1—3.

Benno Offenburg, Das Erwachen des deutschen Nationalbewusstseins in der preussischen Judenheit. Diss. Hamburg, 1933.

Werner Philipp, Ivan Peresvetov und seine politischen Schriften. Diss. Hamburg, 1934.

Proceedings of the Leeds Philosophical and Literary Society, Lit. & Hist. Section, Vol. III, Part V (1934).

Publications de la Faculté des Lettres de l'Université de Strasbourg, Textes d'Étude, 3: *Ernest Hoepffner*, La Folie Tristan de Berne. Paris, Société d'Édition Les Belles Lettres, 1934. 154 p. 8:o. Prix: 15 fr.

Publications of the Institute of French Studies: *Leonard P. Kurtz*, The Dance of Death and the macabre Spirit in European Literature. 301 p. — *Albert Bachman*, Censorship in France from 1715 to 1750: Voltaire's Opposition. 206 p. 1934. — *Simon R. Mitchneck*, Yon or la Venjance Fromondin. A Thirteenth-Century »Chanson de Geste» of the Lorraine Cycle. Published for the first Time (MS. 1622 of the Bibliothèque Nationale, Paris). XXV + 221 p. 1935. 8:o. Price: $ 2.25. — *Ruth Pomly*, The Geographical References in the »Chanson de Garin le Lohérain». 1935. 90 p. 8:o. Price: $ 1.25. — *Ian Forbes Fraser*, Bibliography of French-Canadian Poetry, I. — *Manya Lifschitz-Golden*, Les Juifs dans la littérature française du moyen âge. Columbia University, New York, 1935.

Publications of the Modern Language Association of America, XLIX, 4 & Suplement; L (1935), 1—2.

Leonhard Radler, Die Stadt Schweidnitz und die Revolution von 1848. Diss. Hamburg, 1933.

Reale Istituto Veneto di Scienze, Lettere ed Arti. Atti (Anno accademico 1934—35). Tomo XCIV, parte seconda (Scienze morali e Lettre), dispensa prima.

Richard Walther Remé, Darstellung des Inhalts der »Disputationes in Astrologiam» des Pico de Mirandola (Buch I—III) und historisch-kritische Untersuchung. Diss. Hamburg, 1933.

Revista de Filología Española, XXI (1934), 4; XXII (1935), 1—2. Anejo XVIII: *R. Menéndez Pidal —E. Varó Vallejo*, Historia Troyana en prosa y verso, texto de hacia 1270. Madrid, S. Aguirre, 1934. IL + 225 p. 4:o. Precio: 15 pesetas. — XIX: Aurelio M. Espinosa, Arcaismos dialectales. Madrid, Librería y Casa Editorial Hernando, 1935. XXXII + 256 p. 4:o. Precio: 25 pesetas. — XXI: *Erasmo Buceta*, *Antonio Lopez de Vega*, Paradoxas racionales. Madrid, Librería y Casa Editorial Hermando, 1935. XLIII + 138 p. 4:o. Precio: 15 pesetas.

Revue belge de philologie et d'histoire XIV (1935), 1—2.

Revue des études hongroises, XII (1934), 3—4.

Rheinische Beiträge und Hülfsbücher zur germanischen Philologie und Volkskunde, Band 23: *Werner Ludwig*, Untersuchungen über den Entwicklungsgang und die Funktion des Dialogs in der isländischen Saga. Halle (Saale), Max Niemeyer, 1934. X + 114 S. 8:o. Preis: geh. RM. 5.—.

The Romanic Review, XXV (1934), 4; XXVI (1935), 1—2.

Romanische Forschungen, XLVIII, 2. Erlangen, Junge & Sohn, 1934. — Inhalt: *Marie-Emma Vernay*, Das Kind in der französischen Volkskunde.

Wilhelm Ruoff, Goethe und die Ausdruckskraft des Wortes. Eine Untersuchung des typischen Sprachgebrauchs im »West-östlichen Divan». Diss. Leipzig, 1933.

Walther Schurig, Das Prinzip der Abstufung im deutschen Vers. Diss. Leipzig, 1933.

Georg Schütze, Das Naturgefühl um die Mitte des 18. Jahrhunderts in der Lyrik von Pyra bis Claudius. Diss. Leipzig, 1933.

Slavia, XIII (1935), 1—3.

The Spanish Review, a Journal devoted to Spanish and Spanish-American Culture, II (1935), 1.

Studia Neophilologica, VII (1934—35), 1—3.

Studier fra Sprog- og Oldtidsforskning, Nr. 166: *Hans Aage Paludan*, Sproglige Misvisere. Studier over semantisk Incongruens mellem Fransk og Dansk. 98 S. Pris: Kr. 3.25. — Nr. 167: Fem danske Studier tilegnet Vilh. Andersen den 16. Oktober 1934. København, Povl Branner, 1934. 101 S. 8:o. Pris: Kr. 3.75. — Nr. 168: *Frederik Poulsen*, Billeder av Pompejus og Cæsar. København, Povl Branner, 1935. 34 S. 4:o. Pris: Kr. 2.00.

Studier i Modern Språkvetenskap, utgivna av Nyfilologiska Sällskapet i Stockholm, XII, 1934. Preis: Schw. Kr. 5.—.

Universidad de Chile, Anales de la Facultad de Filosofía y Educación, Sección de Filología, Tomo I, Cuaderno Núm. 1. Prensas de la Universidad de Chile, 1934. 108 p. 8:o.

University of California Publications in Modern Philology, Vol. XVII, pp. I—VIII + 1—288: *Mary Bell Price* and *Lawrence Marsden Price*, The Publication

of English Literature in Germany in the Eightteenth Century. Berkeley, California, University of California Press, 1934.

University of Illinois Studies in Language and Literature, XVII (1934), 1—2: *Marcus Selden Goldham*, Sir Philip Sidney and the Arcadia. Price: $ 2.25. — XVII (1935), 3—4: *Gilbert Macbeth*, John Gibson Lockhart. a Critical Study. Price: $ 2.25.

Volkstum und Kultur der Romanen, VII (1934), 2—4; VIII (1935), 1.

Helmut Wachendorff, Die wirtschaftliche Stellung der Frau in den deutschen Städten des späteren Mittelalters. Diss. Hamburg, 1934.

Wolfgang Wagner, Stendhals Beziehung zum 18. Jahrhundert und sein Werk. Diss. Leipzig, 1933.

Isaak van der Walde, Napoleon und die Juden. Ein Beitrag zur Lösung der Judenfrage in den Jahren 1806—1808. Diss. Hamburg, 1933.

Hans Wist, Das chinesische Zensorat. Diss. Hamburg, 1932.

Heinz Wohlers, Der persönliche Halt in den Shakespeare-Noten Samuel Johnsons. Diss. Hamburg, 1934.

Zeitschrift für französische Sprache und Literatur, LVIII (1934), 7—8; LIX (1935), 1—2.

Zeitschrift für französischen und englischen Unterricht, XXXIII (1934), 6; XXXIV (1935). 1—2 & Sonderheft.

Zeitschrift für neusprachlichen Unterricht, XXXIV (1935), 3—4.

Mitteilungen.

Prof. *A. Långfors* wurde zum korrespondierenden Mitglied der Accademia di Udine gewählt.

Auf Einladung des Neuphilologischen Vereins hielt Professor Dr. *Julius Petersen* aus Berlin am 10. Oktober in der Aula der Universität einen Vortrag über das Thema »Erlebnis und Dichtung bei Goethe».

Cand. phil. *Ilmari Lahti* verteidigte am 21. September zur Erlangung der Doktorwürde an der Universität Helsingfors eine Abhandlung *La métathèse de l'r dans les langues romanes* (Annales Academiae Scientiarum Fennicae, B XXXII, 1; 211 S. 8:o).

Einheimische Beiträge zu ausländischen Veröffentlichungen: *A. Långfors*, Mélanges de poésie lyrique, VI, in Romania, LX (1934), S. 204—17; *Ders.*, Besprechung von G. Lozinski, La Bataille de Caresme et de Charnage, das., S. 256—58.

Ausländische Besprechungen einheimischer Publikationen: Mémoires de la Société Néophilologique, X, bespr. von H. Sparnaay in Museum, XLII (1935), Sp. 209—10. — Germanisch-Romanische Studien, Prof. Hugo Suolahti dargebracht (Annales Academiae Scientiarum Fennicae, XXX), bespr. von G. L. van Roosbroeck in The Romanic Review, XXVI (1935), S. 43—44, und von A. H. in Anzeiger für deutsches Altertum und deutsche Literatur, LIII, S. 230—231. — *A. Långfors*, De miraculis quae in ecclesia Fiscanensi contigerunt und Notice des manuscrits 535 de la Bibliothèque municipale de Metz, etc., bespr. in Analecta Bollandiana, LIII (1935), S. 208. — *O. Reuter*, On the Development of English Verbs from Latin and French Past Participles, bespr. von George T. Flom in Journal of English and Germanic Philology, April 1935, S. 250—253, und von A. O. B. in Modern Language Review, April 1935, S. 267—268. — *A. Rosenqvist*, Der französische Einfluss auf die mittelhochdeutsche Sprache in der ersten Hälfte des XIV. Jahrhunderts (Mém. de la Soc. Néo-phil., IX), bespr. von Charles Goeltsch in Language, IX (1935), S. 164—6, und von G. L. van Roosbroeck in The Romanic Review, XXVI (1935), S. 50; *Ders.*, Das Verbalsuffix *-(i)eren* (Festschrift Suolahti), bespr. von A. van Loey in Revue Belge de Philologie et d'Histoire, XIV, S. 648—9. — *H. Suolahti*, Der französische Einfluss auf die deutsche Sprache im dreizehnten Jahrhundert (Mém. de la Soc. Néo-phil., VIII & X), bespr. von Charles Goeltsch in Language, IX, S. 164—6, und von G. L. van Roosbroeck in The Romanic Review, XXVI, S. 50. — *Veikko Väänänen*, Le nominatif pluriel en *-as* dans le latin vulgaire (Neuphil. Mitteilungen, XXXV), bespr. von M. Delbouille in Revue Belge de Philologie et d'Histoire, XIV, S. 643—4.

English Agent-nouns with a suffixed Adverb.

I

In his well-known work »The Making of English» (1904) Henry Bradley makes the following remark (p. 125): »Not long ago a very able foreign scholar, writing a grammatical treatise in English, puzzled his readers by using the word *down-toners* as a name for the class of adverbs which (like *rather*, *somewhat*) »tone down» the force of the words to which they are prefixed. No doubt, if the phrase »to tone down» had existed in the sixteenth century, a writer of that period could have spoken of a »down-toner» without any risk of not being understood. But in this respect the language has undergone a change, which may be a change for the worse, but which it would be vain to try to resist. The composition of an agent-noun with a *following* adverb, which was foreign to English in its earliest stages, has been fairly common from the fourteenth century onward. Chaucer has »*holdere up* of Troye»; Lydgate speaks of Nimrod as »*fynder up* of false religions»; Shakespeare has »the *finder-out* of this secret»; the Bible of 1611 has »a *setter-forth* of strange gods»; later examples of this mode of formation are *cutter-out*, *hanger-on*, etc.»

Jespersen, in his »Growth and Structure of the English Language», § 162, says: »Combinations of words in *-er* with an adverb (a *diner-out*, a *looker-on*) go back to Chaucer (A somnour is a renner up and doun, D 1284), but do not seem to be very frequent before the Elizabethan period.»

As far as I have been able to ascertain, this type of word-formation has not been made the object of a detailed investigation. Now that the great Oxford Dictionary and its Supplement are available for historical and grammatical research, it is possible to get a fairly exact idea of the chronology and of the use in early and in modern times of agent-nouns in *-er* with a suffixed adverb. The material upon which the present article is founded is first of all that contained in the Oxford

Dictionary (the New English Dictionary = NED). In utilising the NED for grammatical purposes, it must, however, never be forgotten that the examples given there, especially for the later periods of the language, necessarily form only a limited selection, although, taken as a whole, they may be expected to give a fairly accurate picture of the chronology and the development of a linguistic phenomenon. With reference to the question treated here, it is also to be noted that NED evidently does not make a point of registering every agent-noun with a suffixed adverb which may have been used in the course of centuries, as can be seen from the »*etc.*» sometimes added to the list of adverbs mentioned as forming combinations with nouns in *-er*. From earlier works, especially from some old lexicographers, I have been able to add a number of interesting agent-nouns to those found in NED, and, for the elucidation of the most recent development in living English, an unexpectedly rich list of words of the type in question, not registered in NED and its Supplement, has been collected from a modern official publication.

The formation of agent-nouns in *-er* with a suffixed adverb is very characteristic of the English language, and strikes a foreign student as an example of its astonishing freedom, not to say audacity, in linguistic matters. A short comparison with two other living Germanic languages will show some interesting differences in their methods of treating verb + adverb combinations and nouns connected with such combinations. In modern German the place of the adverb in the different forms of a verb composed with a so-called separable particle is governed by well-known rules found in every elementary school-grammar: *einführen*, *ich führe ein*, *ich führte ein*, *wenn ich einführe*, *eingeführt*, *einführend*, etc. The corresponding noun of action is, of course, *Einführung*, and the agent-noun *Einführer*. So also *Absender*, *Anfänger*, *Aufnehmer*, *Ausrufer*, *Niederschreiber*, *Wiederkäufer*, etc.

In modern Swedish the conditions are, in this respect,

very unlike those in German. One might almost venture to say that here, as in many other features of its grammar, Swedish stands somewhere between German and English, very often nearer to English.[1] Characteristic of Swedish is the very great number of instances in which a verb can appear with the same adverbial element either as a fixed prefix, or as a particle placed freely after the verb. Sometimes the meaning of the two formations is practically the same. In other instances there is a difference, if not exactly in meaning, at any rate in stylistic value, between them, the fixed compound often having a more figurative sense or a more literary character, the free combination being more colloquial, or emphasizing more strongly the original meaning of the adverb. Examples of such doublets are: *efterfråga — fråga efter* (ask for, inquire), *efterlämna — lämna efter* (leave behind), *efterskicka — skicka efter* (send for), *framskjuta — skjuta fram* (push forward, advance), *framträda — träda fram* (step forward), *insomna — somna in* (fall asleep), *inträda — träda in* (enter), *nedbryta — bryta ned* (break down), *nedhugga — hugga ned* (cut down), *nedskriva — skriva ned* (write down), *nedstiga — stiga ned* (step down, descend), *uppbygga — bygga upp* (build up), *upphinna — hinna upp* (overtake), *uppsamla — samla upp* (pick up, gather), *uppäta — äta upp* (eat up), etc.

In the placing of the separable particle in the Swedish combinations a great freedom prevails as long as the form used has an undoubtedly and fully verbal character, although of course, as was pointed out above, matters of meaning or style may influence the choice of either the compound or the free combination. To »write down» may be either *nedskriva* or *skriva ned*. He wrote down the words: *han nedskrev orden* or *han skrev ned orden*. He has written down the words: *han har nedskrivit* or *skrivit ned orden*. So also with the passive in *-s;* the words were written down: *orden nedskrevos* or *skrevos*

[1] The other Scandinavian languages, in the matter here treated, follow, in the main, the same principles as Swedish.

ned; the words have been written down: *orden hava nedskrivits* or *skrivits ned*. But with the participles some hesitation seems to prevail. When the past participle serves as a predicative in the periphrastic passive with the auxiliary *bliva* (*bli*), the common thing is undoubtedly to use the compound with a prefixed particle.[1] »The words were written down»: *orden blevo nedskrivna* (»orden blevo skrivna ned» sounds rather unnatural). So also e.g. »the tooth was pulled out» would be generally rendered: *tanden blev utdragen*, not *dragen ut*, although the latter construction cannot be called impossible. In the present participle, when decidedly verbal in its nature, both possibilities are still there. *Nedskrivande dessa ord*, or *skrivande ned dessa ord*, *sade han*, etc. (writing down these words, he said, etc.). But when the adjectival side of the participles is prominent, the inseparable compound can alone be used: *de nedskrivna orden* (the words written down, the written-down words), never »de skrivna ned orden». So also *solen går upp* (the sun rises), but *den uppgående solen* (the rising sun). And in purely nominal derivations, nouns of action or agent-nouns, nothing but the inseparable prefix is possible: *nedskrivandet* or (less common) *nedskrivningen av orden* (the writing down of the words) and — to come to the agent-nouns: *nedskrivaren av orden;* a type »skrivaren ned av orden», corresponding to the English »the writer-down of the words», is in Swedish an absolute impossibility. So also, to give a few more examples: *nedbrytare* (breaker-down), *uppbyggare* (builder-up), *uppgrävare* (digger-up), *utropare* (crier-out), etc.

It is interesting to note that, great as are the resemblances between English and Swedish, there is a border-line which Swedish has not »had the courage» to step over. The placing of a particle after a verbal formation is in both languages a

[1] Danish goes somewhat farther than Swedish in the use of a particle following after a predicative past participle. So, to take a few examples from a modern Danish book: — for der, der altid har været baaren oppe (Swed. uppburen) af Folkegunst; uhyre mange Ting, der er blandede sammen; det blev hængt up.

common phenomenon when the purely verbal character is prominent, but English has, in contradistinction to Swedish, extended this mode of construction also to forms of an adjectival or nominal character, such as the participial adjectives (*the written-down words*), the verbal nouns of action (*the writing down of the words*), and the agent-nouns in *-er* (*the writer-down of the words*). Whether Swedish has acted wisely or not in refusing to take this step, is, of course, a question open to discussion.

The agent-noun with a suffixed adverb is a derivation from the verb-adverb combination, so common in English. In his interesting and valuable treatise »The Modern English Verb-Adverb Combination» (Stanford University Publications, Language and Literature, Vol. I, Number 1; 1920) Arthur G. Kennedy incidentally makes some remarks on the earlier history of these combinations, but his main purpose is to illustrate their character as they appear in modern English. »It has seemed best», says Kennedy (p. 17), »to deal chiefly with the aspects of the study which concern us most to-day, and leave the more careful tracing of its earlier development to some one who will search out more completely the earliest occurrences of the combination and mark as exactly as possible the transitions from the literal to the figurative.» As a matter of fact, much work remains to be done for the elucidation of the early history and the gradual development of the verb-adverb combination, which plays such a prominent part in the linguistic economy of present-day English. — In a short Appendix (pp. 47—49) Kennedy speaks of »Nouns made from Verb-Adverb Combinations». His observations refer almost exclusively to nouns of action of the type (so common in the colloquial English of our day) *clean-up*, *lookout*, *set-off*, *wind-up*.[1] The agent-nouns in *-er* with an adverb are only lightly touched upon. »Occasionally (p. 47) the verb of the combination

[1] I have collected extensive materials referring to these formations, which I hope to treat at some later date.

assumes a derivative suffix when a noun is formed as, e.g., in the case of *hanger-on* or *looker-on*. It is not unlikely that the latter word has been influenced by *onlooker*. A few of these nouns have even developed so far as to be susceptible of plural inflection: *hangers-on* and *lookers-on* may have been influenced by the earlier *onlookers*.»

II

Agent-nouns in *-er* can be formed from most simple verbs in English (see NED, s.v. -er [1]). This being the case, it is to be expected that the derivation of a noun in *-er* with a suffixed adverb from any verb + adverb combination will become at least a theoretical possibility as soon as such a type of word has established itself firmly in the language and has begun to appeal to the speakers as the most natural way of naming the performer of the action expressed by the verb + adverb phrase. As a matter of fact, any attempt to give an exhaustive list of all such agent-nouns which have actually been used in English would be exceedingly difficult, as new formations may arise at any moment. In the present article I do not intend to lay before the reader a complete survey of all the very numerous (between 600 and 700) nouns of this type of which examples have come to my knowledge. For the earlier periods of the language — late Middle English and early New English — a more detailed treatment will, however, not be devoid of interest. And although NED does not aim at completeness (see above p. 258), it may perhaps be thought useful if I quote from my collections all the formations not registered there, marking such words with an asterisk.[1]

The earliest examples of agent-nouns with a suffixed adverb date from the middle of the 14:th century.

c. **1340** caster-down; raiser-up. Curs. M. 16703—16705: Heil þou temple caster doun. And reysar vp (in MSS.

[1] I also mark with an asterisk quotations not given by NED, although the agent-noun itself is registered in the Dictionary.

Fairf. and Trinity; MSS. Cotton and Gött. have different readings). The date is necessarily somewhat uncertain; see Wells, Manual p. 340.

1362 c o m e r - a b o u t. P. Plowm. A. II. 41: For knihtes of Cuntre and Comers aboute.

1362 r u n n e r - a b o u t. P. Plowm. A. XI. 199: None renneris aboute, ne no leperis ouer lond; ibid. XI. 208: *Ac now is religioun a ridere and a rennere aboute.

c. **1374** (dating of NED) h o l d e r - u p. Chaucer, Troil. II. 595: holdere vp of Troye. [1548. Udall: The sturdy holders vp of their snoute. — 1632. Cotgr. Sherw: *A holder vp. Qui soustient. — 1659. Torriano: *A holder up. Che sostiene, sostenitore.]

c. **1380** d r i v e r - a w a y. Chaucer, Boeth. 4 pr. 6. 143: *dryvere awey of yvel. [1611. Florio: *driver away. scacciatore. — 1632. Cotgr. Sherw.: *A driver away. dechasseur.]

1382 l o o k e r - a b o u t. Wyclif, Ecclus. 7, 12: God forsothe the loker about is.

c. **1386** b r i n g e r - o u t. Chauc. CT. D 1196: Povert is hateful good, and, as I gesse, A ful greet bringer out of bisinesse.

c. **1386** r u n n e r u p a n d d o w n. Chauc. CT. D 1283: A somnour is a renner up and doun.

1388 c o m e r - a g a i n. Wyclif, Ezek. 35, 7: a goere and a comere aȝen.

1388 t a k e r - u p. Wyclif, Ps. 41, 10: Thou art my takere vp (Vulg. susceptor). [1550. Act. Edw. VI: to what labor soeuer the said taker vp shall appointe him. — 1591. Percivall, Span. Dict.: Recogedor. a gatherer, a taker vp. — 1611. Cotgr.: *taker vp. amasseur. — 1620. Blount: a taker vp of time. — 1659. Torriano: *A taker up of things. raccoglitore.]

1388 w r i n g e r - o u t. Wyclif, Is. 16, 10: Y haue take awei the vois of wryngeris out (Vulg. calcantium).

1393 l e a p e r - a b o u t. P. Plowm. C. X. 107. *137: The whiche aren lunatik lollers and leperes a-boute.

c. **1394** g o e r b e t o r e. P. Plowm. Crede 261: *who is goer byforne, first schal he seruen.

c. **1400** b r i n g e r - i n. Gower, II. 138 ff.: *bringer in of alle werre. [1581. Baret, Alv.: *A bringer in of false testaments. — 1581. Sidney: They were first bringers in of all ciuilitie. — 1611. Cotgr.: *A bringer in of new customes. Innovateur.]

c. **1400** c o m e r - o u t. Apol. Loll. 68: þe disciplis lowse þe comar out.

c. **1400** d r a w e r - i n. Test. Love (NED Suppl.: prob. 1387—88, by T. Usk): Thylke thinges been my drawers in.

c. **1400** l o o k e r - u p o n. Apol. Loll. 2: If we wil, we mai calle bischoppis locars up on.

a. **1425** p u t t e r - o u t. Curs. M. 3744: *Putter out of heritage (in MS. Trin.; MSS. Cott., Fairf., Gött. read supplanter). [1586. Sidney: The putters out of the worlds light. — 1610. Shak. Temp. III. 3. 48: putter out of fiue for one.]

c. **1430** f i n d e r - u p. Lydg. Boch. I. II. 5. b: He (Nimrod) was fynder up of false religion.

c. **1440** l e a p e r - a w a y; r u n n e r - a w a y. Prompt. 297/1: Lepare or rennar a-wei. fugax, fugitivus.

c. **1440** w h i r l e r - a b o u t; g o e r - a b o u t. Prompt. 524/2: whyrlare a-bowte, or goare a-bowte in ydylnesse. girouagus.

c. **1446** m a k e r - u p. Past. Lett. no. 58 (Duke of Norfolk to John Paston): *We have appointed you to be one of the makeres up . . . to the making vp of the seide evidencez. [1535. Coverdale: the maker vp of hedges. — 1611. Cotgr. * maker vp of. fermeur.]

c. **1449** r a t t l e r - o u t. Pecock, Repr. I. XVI. 88: He is a greet and thikke rateler out of textis of Holi Scripture.

c. **1450** t h r o w e r - d o w n. Transl. De Imit. III. 60. 142: She is . . . þrower doun, dryuer awey of sorowe.

c. **1450** p l u c k e r - a w a y. Oseney Reg. 15: of this owre confirmacion agayne-sayers and pluckers a-waye.

1451 s e t t e r - f o r t h. Rolls of Parl. V. 225/1: Noon owner, Vitailler, nor setter forth of eny Shippe or Vessell. [1542. Udall: Mecænas (!) was so great a fauourer, promouter, and setter fourthe of Virgil, Horace, etc. — 1611. Bible, Acts 17, 18: a setter foorth of strange gods.]

1463 p l u c k e r - a t (i.e. one who carps at, or attacks). G. Ashby, Pris. Refl. 193: many pluckers-at thou mayst haue.

1483 g a n g e r - b e t w e e n. Cath. Angl. 149/2: A ganger be-twene. mediator.

1483 b e a r e r - u p. Caxton, Gold. Leg.: A susteynour and a berar up of the chirch.

1495 p l u c k e r - u p; t a k e r - a w a y. Act 11 Hen. VII c. 5: The plukkers uppe and takers awey of the seid weares and engynes. [1611. Cotgr. *plucker vp. briseur.]

As can be seen from the preceding list, the number of agent-nouns with a suffixed adverb dating from the Middle

English period, if not very great, is nevertheless sufficient to prove that this type of formation must have had, already in those early days, a firm footing in the language. Most of the combinations quoted above are in common use in the English language of to-day. A great number of adverbs enter into such combinations. By the side of words in which the adverb has a local or temporal meaning and does not much differ from adverbial expressions freely determining a sentence (as e.g. comer out, comer again, driver away, runner about), there are several nouns formed from verb + adverb combinations in which the original sense of the adverb is little felt, and the expression has developed a strongly figurative meaning. Such are e.g. the interesting words *thrower-down*, *bringer-in*, *bringer-out*, and notably some formations with *up*, such as *holder-up*, *finder-up*, *taker-up*, *maker-up*.

From the first half of the sixteenth century I have noted the earliest appearance of c. 20 words of the type here treated. The most interesting are the following.

1529 bringer-up. Wolsey, in Four C. Eng. Lett. 11: Your olde brynger vp and lovying frende. [1552. Huloet: *Brynger vp of chyldren or younge folcke by nowryshynge or at schole. alumnator, -trix. — 1611. Cotgr.: *bringer vp. esleveur.]

1529 hoarder-up. Skelton, Image Hypocr.: And yet ye be questors, and hoorders vppe of testers.

1532 stirrer-up. Tindale, Exp. 5—7 Matt., 19: Cursed be sterers vp of princes. [1563. Foxe: a styrrer vp of sedition.]

1535 lifter-up. Coverdale, Ps. 3, 3: Thou art the lifter vp of my heade. [1611. Cotgr. *lifter vp. leveur, releveur.]

1535 searcher-out. Coverdale, Wisd. 1, 6: a true searcher out of his hert.

1539 looker-on. Taverner, Erasm. Prov. 22: not without great laughynge of the lokers on. [1586. Spenser: a looker on of this worldes stage. — 1625. Minsheu: *looker on. spectator. — 1632. Cotgr. Sherw.: *looker on. spectateur. — 1659. Torriano: *looker on. spettatore.]

1542 shutter-up. Brinklow, Lament. 110: Ye shutters

vp of Godes worde. [1611. Cotgr.: stopper or shutter vp. obturateur.]

1545 s t a n d e r - b y. Ascham, Toxoph. II, 120: mooste perilouse for the standers by. [The word is found in Shak. Ri. III, 1. 3. 210 and. *I. 2. 162; Troil. IV. 5. 190; *Cymb. II. 1. 12; *Wint. T. I. 2. 179.]

a. **1548** s w a l l o w e r - u p. Hall, Chron. Hen. VI, 157: the moste swallower vp and consumer of the kynges treasure.

1549 h a n g e r - o n. Lansd. MSS. 238, lf. 292: The multytude of Reteynours and hangers on.

1550 s e t t e r - o n. Bale, K. Johan 2482: my setters on were of their purpose wyde.

Very numerous (c. 50) are the agent-nouns with a suffixed adverb of which I have found the earliest example in sources from the s e c o n d h a l f o f t h e s i x t e e n t h c e n t u r y. A special interest attaches to the lexicographical work of Huloet (Abecedarium Anglico-Latinum, 1552), where a considerable number of words of this type occur, a few of them not recorded in NED. The occurrence of such words in dictionaries, where they translate Latin, French, or Italian words generally provided with a prefix, seems to me characteristic of the linguistic feeling at the time when the dictionary was compiled. There is certainly nothing artificial about these agent-nouns, as is sometimes the case with words given by the early lexicographers. If the writer of the dictionary had been influenced by the foreign words which he had to render, he would certainly have given English words with a prefix not with a suffixed particle. The Latin *exclamator* would then probably have been translated with *outcrier* (a word known in English then just as now), not, as Huloet translates it, with *cryer out*. Of other words from Huloet's work may be mentioned: f o l d e r v-p of clothes or garmentes. vestiplicus; *g a d d e r a b o u t. vagabundus, vagus; *g o e r b a c k e w a r d e. regradator (also in Shak, All's Well, I. 2. 48); *h e l p e r v p of one to horsebacke. peroria; l a y e r o u t of money. dispensator, -trix; l e d e r (= leader) a w a y. abductor, -trix; *p a s s e r b y the country (later examples 1568, 1650 etc.); p u t t e r a w a y e · expulsor; p u t t e r b a c k e · repulsor.

Some other words first found in works of the second half of the sixteenth century are: 1553. f i n d e r - o u t; s e t t e r - o u t. — 1555. c a l l e r - o n. — 1560. r o o t e r - o u t. — 1563. s e t t e r - u p (Homilies ag. Peril. Idol.; also 1593. Shak. 3 Hen. VI., II. 3. 37: Thou setter vp and plucker downe of Kings; 1611. Cotgr. *setter vp againe. restituteur. resusciteur). — 1570. r o o t e r - u p. — 1573. d r i v e r - b a c k (Baret, Alv.: *repeller or driuer backe · propulsator · profligator). — d w e l l e r - b y (Baret: *a dweller by or a neighbour. accola. vicinus). — 1577. f a l l e r - o f f. (Tr. Bullinger's Decades: a faller off from the true Church of God). — 1585. w r i t e r - d o w n. — 1591. w r a p p e r - u p. — 1593. k e e p e r - b a c k (Shak. Ri. II, II. 2. 70: a keeper backe of death; p l u c k e r - d o w n (s. above s.v. setter-up); p u l l e r - d o w n (Shak. 3 Hen. VI, III. 3. 157: Proud setter vp and puller downe of Kings). — 1594. w e e d e r - o u t (Shak. Ri. III. I. 3. 123: a weeder out of his proud aduersaries). — 1597. y i e l d e r - u p (Shak. 2 Hen. IV, IV. 2. 123: yeelder vp of breath). — 1599. l a y e r - u p (Shak. Hen. V, V. 2. 248: Old age, that ill layer vp of beautie). — 1600. c u t t e r - o f f. (Shak. As you, I. 2. 53: The cutter off of natures witte); c l i m b e r - u p w a r d (Shak. Jul. C., II. 1. 23: Lowlynesse is young ambitions ladder, Whereto the climber upward turnes his face).

In works from the s e v e n t e e n t h c e n t u r y I have noted first examples of c. 150 agent-nouns with a suffixed adverb.

Shakespearean words are these — to complete the list of words of our type found in Shakespeare: b l o w e r - u p, All's Well, I. 1. 132; g o e r - b e t w e e n, Troil., III. 2. 208; g o e r - b a c k, Cymb., I. 1. 169; p u t t e r - o n, Wint. T., II. 1. 141; Hen. VIII, I. 2. 24; s n a p p e r - u p, Wint. T., IV. 3. 26; t h r o w e r - o u t, Wint. T. III. 3. 29.

Exceedingly rich in agent-nouns with an adverb is Cotgrave's French-English Dictionary of 1611, in many respects a most remarkable work, abounding in words and phrases of a colloquial character. The following list contains the nouns of which I have found the earliest example in Cotgrave's work. The words not at all recorded in NED are marked with an asterisk. I place the French word after the English expression.

*bearer downe · abbateur.
beater downe · assommeur.
*breaker downe · abbateur.
*breaker vp · piocheur.
*bringer downe · abbaisseur.
*bringer vnto · ameneur.
*cheerer vp unto · enhorteur.
*crawler or *creeper vpwards · grimpeur.
*drainer vp · esgouteur.
drawer backe · retrayeur.
*dresser vp · raccoustreur · regrateur.
*egger forward · esmouveur.
feller downe · assommeur.
*gatherer together · recueilleur.
*gilder ouer · surdoreur.
*giuer ouer · abandonneur.
*grubber vp of weeds · bineur.
*guider backe · reconduiseur.
*gulper downe · avalleur.
heauer vp · esleveur · leveur.
*hirer out · locateur.
hoyser vp · leveur.
*ietter abroad in the streets · bateur de pavez.
knocker downe · assommeur.
*lapper vp · lappeur.
*layer downe · avalleur · coucheur.
*leader backe · reconduiseur.
*leader out · abducteur.
*letter downe · avalleur.
*looker after · cercheur.
*looker vnto · gardeur.
*mender vp · regrateur.
*mouer vp · esmouveur.
*nipper off, or *picker off, of vine buds · esbourgeonneur.
*packer vp · emballeur.
peecer or patcher vp of ruinous causes · renoueur de vieilles causes.
*piler vp · esleveur.
*presser together · comprimeur.
*puller away · abducteur.
*pusher backe · repoulseur.
*pusher vpon · impulseur.
*scowrer vp · regrateur.
*scrambler vpwards · grimpeur.
*setter in · ficheur.
*slapper vp · licheur.
*soaker vp · esgouteur.
*squeezer together · comprimeur.
*stirrer on · instigateur.
*swallower downe · avalleur.
*swiller downe · avalleur.
*tearer off · briseur.
*thruster backe · repoulseur.
*thruster together · comprimeur.
*tracer out · questeur.
*tricker vp · fardeur.
*trimmer vp · appareilleur · rabilleur.
*turner vp of the ground · bineur.
*urger forward · esmouveur.
*wanderer abroad · coureur.
*yeelder backe · restituteur.

The following words, given here in modern spelling and without their French equivalents, are also found in Cotgrave, but recorded in NED only from some later source: bringer-back, egger-on, heaper-up, letter-out, licker-up, pourer-out, puffer-up, putter-forward, putter-up, seeker-out, urger-on.

Florio's Italian-English Dictionary (Queen Anna's New World of Words, etc.), 1611, appears to make only a sparing use of nouns of our type. Note however: Ritentore · a withholder, a *holder-backe. — Nugatore · a *trifler away of time with idle and vaine or superfluous repetition. — Rintracciatore · a tracer, a sifter out of secrets. — Squadra mondi · a squarer out of worlds.

To the later edition of Cotgrave's Dictionary (1632) has been added a »most copious Dictionarie of the English set before the French», by Robert Sherwood, much smaller than the French-English part of the work. It contains a certain number of the agent-nouns given by Cotgrave, yet by no means all of them. On the other hand a few combinations may be found there which I have not noted in Cotgrave's work. Such words, not recorded in NED, are:

*bearer out · garent · garentisseur. — *holder in · qui restrainct. — *knapper off · rongeur. — *picker out · trieur. — *river asunder · fendeur. — *supper vp · humeur. — *turner round · vireur.

The agent-nouns given by Sherwood are almost regularly found also in the English-Italian section of the »Vocabolario Italiano & Inglese,» etc., by Gio. Torriano (1659). A comparison of the English-Italian section with the principal, Italian-English, part of the work, ultimately founded on Florio's Dictionary, shows that the connection between the two is not very close. Although Torriano does not on the title-page to his book, nor in his short preface, mention Cotgrave or Sherwood, there can be little doubt that he has founded his English-Italian Glossary mainly on Sherwood's work. Some small differences there may be, but as a rule Torriano follows Sherwood closely and gives the many detailed phrases contained in Sherwood's book in the same order as his original.[1] Torriano

[1] A few examples may serve to illustrate the close dependence of the later work on the earlier. Sherwood's lists of words and phrases: »to fish, to store with fish, stored or furnished with fish, a storing with fish»; »a file, to file, a smooth file, file-dust; great, grossest file-dust», are literally repeated by Torriano, who also copies expressions like »to get flesh or grow into good liking», etc.

adds very little of his own; yet I have noted a couple of combinations: *blazer abroad · pubblicatore · banditore · divulgatore. — *striker back with the heeles · riccalcitratore.

Some more combinations first found in texts of the 17:th century may be added here:

1601. treader-down; caster-forth. — 1608. digger-up; puller-up. — 1610. copier-out. — 1615. putter-off. — 1633. leader-on. — 1638. shaker-off. — 1640. usherer-in. — 1643. summer-up; holder-out. — 1654. screwer-up. — 1661. carrier-on — 1662. smeller-out. — 1670. helper-off. — 1680. hander-down.

For the period extending from 1700 to the present day I have, with one very important exception to be treated below, confined myself to the examples registered in NED, including its Supplement. The agent-nouns with a suffixed adverb of which the earliest quotation in NED falls within these centuries amount to a little more than a hundred. The following selection may be of interest.

1701. putter-down (»putter down of the proud»). — 1726. filler-up. — 1727. writer-out (transcriber · a writer out or copier; Bailey). — 1739. whipper-in (1771. a whipper in to the premier). — 1767. looker-out. — 1775. rubber-off. — 1797. layer-on. — 1805. dropper-in (»the laundress is a costly dropper-in»). — 1807. diner-out (He is a diner-out of the highest lustre; Sydney Smith. — 1824. A brilliant diner-out, though but a curate; Byron, D. Juan). — 1820. getter-up (»a diligent getter-up of miscellaneous works»). — 1824. cutter-out; putter-forth. — 1825. taker-off; builder-up (»the builder up of his own greatness»). — 1827. blotter-out. — 1834. breaker-in (a breaker in of dogs). — 1836. caster-up; taker-in (a practised taker-in of credulous men; T. Hook). — 1847. drawer-up. — 1856. camper-out (Kane, Arct. Explor). - 1857. doer-up.[1] — 1859. fitter-up; washer-up. — 1861. knocker-up. — 1866. getter-on (A getter-on, born in the Glasgow gutter; Athenæum). — smoother-down (A sunset is a wonderful smoother-down of these artificial features in a landscape; Black). — 1884. getter-in. — 1894. softener-down (A true helpmate and softener down

[1] The word *doer* is exemplified in NED only from 1300 onwards; it is, however, found in the form *doere* in the OE. Durh. Rit. p. 198.

of the rough edges; H. Nesbit). — 1895. tier-up; trier-on. — 1908. cleaner-up; toucher-up. — 1909. lighter-up; seer-off (The seer-off can identify them on the platform; Max Beerbohm). — 1911. opener-up (another German opener-up of South Africa; Chamb. Journ.). — 1913. stamper-out (the stamper-out of manipulated crises; E. C. Bentley). — 1922 listener-in (broadcasting; Daily Mail).

Among the works used by NED, chiefly in its Supplement of 1933, is the »Dictionary of Occupational Terms». As the number of examples taken by NED from this work is considerable, I thought it worth while to get acquainted with the book itself, and found it a most valuable source of information concerning the spread of agent-nouns with a suffixed adverb in the terminology of trades and industries in present-day England. I was struck by the very great number of formations not recorded in NED, which seems to have made only a small selection out of the abundance offered in DOT (Dictionary of Occupational Terms[1]).

DOT consists of a systematical part (pp. 1—378) and an alphabetical list (pp. 379—559). The systematical part is divided into a great number of sections and subsections, treating of all kinds of trades and industries, including agriculture, forestry, fishing, etc. In each section the different occupations, often highly specialised as is the case in modern industry, are named and defined. A few examples will give an idea of the character of the work. In section III, subsection I, treating of the work in coal and shale mines, we find e.g.

[1] The complete title of the work is: A Dictionary of Occupational Terms. Based on the classification of occupations used in the Census of Population 1921. London. Printed and Published by His Majesty's Stationary Office 1927. The Dictionary, which was issued by the Ministry of Labour, is a large-sized volume, printed in three columns and numbering 564 pages. It does not refer to »persons employed in Public Administration and Defence, or Professional Occupations». These are to be found in the Census Code (1921), in which I did not discover anything of interest for my present subject.

b l o w e r-d o w n (gets coal down by means of pipes and blasting, after it has been undercut by machine); c l i p p e r-o f f (or u n c l i p p e r; takes clip off haulage rope when tubs reach terminus or branch road); c l i p p e r or c l i p p e r-o n (also c l a m m e r, g r i p p e r; attaches and detaches single tubs to or from ropes on haulage roads by means of clips or grips); c o u p l e r-o n (or c o u p l e r, t u b c o u p l e r; links up tubs or trams in journeys or trains, etc.); d r a g g e r-d o w n (drags down haulage rope); d r a g g e r-u p (controls and manipulates at pit bottom tubs, etc.).

The second part of DOT, the Alphabetical List of the names employed, is interesting and useful for our special purpose. Among the innumerable names which fill up 180 large pages printed in three columns the immense majority are simple words; there are also numerous compounds of other types than the one we are treating of. Very often (see the examples quoted above) parallel expressions seem to be used for naming the same worker. Beside the agent-nouns with a suffixed adverb used as such, we find in a number of instances combinations of such a word with a preceding substantive, specialising the very general meaning of the agent-noun; e.g. by the side of the simple *brusher-out* a grouping like *cask brusher-out;* by the side of *cutter-out*, used in a very great number of trades, there are a number of specialising groupings like *blacking cutter-out*, *flower cutter-out*, *glue cutter-out*, etc., although it seems probable that in the individual factory or workshop the combination will hardly be necessary, as the meaning of the agent-noun as such will be clear enough in the surroundings in which it is used.

I am giving in the following pages a list of agent-nouns with a suffixed adverb used in DOT, marking with an asterisk (placed before the particle) the combinations not recorded in NED nor found by me in earlier examples from other sources. For typographical reasons I do not make use of the hyphen.

backer *up. — bagger *up. — baister *in, *on, *out, *under. — banker *out. — barrer *off, *over, *up. — batcher *up. —

batter *out, *up. — bearer up. — beater up. — binder *off. — bitter *up. — blacker *in. — blocker *out. — blower *off, up. — boarder *up. — bodier *in. — boiler *off, *out. — boxer *off, *up. — breaker down, off, up. — brusher *in, *off, *out, *up. — bucker *up. — bumper *up. — burner *in, *off.

cager *on — caller off, *out, *over, up. — carrier * away, *down, *in, *off, *out, *up. — caster *off. — checker *up. — chipper in, up. — cleaner *off, up. — clipper *off, *on. — counter *off, *out. — coupler *on. — cracker *off. — cutter down, off, out, *up.

dabber up. — damper down. — dipper *in. — doffer *off. — dogger *on, *up. — dragger *down, *out, *up. — *drawer *down, in, off, out. — dresser *down, *off. — drier *down, *out. — dropper *on.

ender *on, *up.

faker *out. — feeder *in, *on, *up. — filler in, *out, up. — firer *out. — fitter on, up. — fixer *up. — flier *up. — folder up. — follower *up.

gaiter *up. — getter *down, *off, up. — giver in, out. — gluer *up. — grinder *off.

hammerer *off, *out. — hanger on, *up. — header *up. — heaver *off, *out, *over. — helper up. — hitcher *on, *up. — holder on, *through, up. — hooker *in, *off, on, *out, *over, *up. — hooper *off.

ironer *up.

jacker off, up. — joiner *up. — jumper *over.

keeper *up. — knocker down, off, *out, up.

lapper *on, up. — lasher *on. — laster *up. — layer down, *in, on, out, up. — letter *on. — lifter *off, *out. — ligger on. — lighter up. — liner *in, *off, *up. — lockerer *up. — looker *over. — looser *off.

maker *off, *out, up. — marker *down, off, *out, *up. — matcher * on, *up.

nailer *on, *up. — nibber *in. — nutter *up.

opener *out.

panner *out, *up. — paperer *on, *up. — passer *out. — pegger *on, *up. — picker off, out, up. — piecer *in, *on, out, up. — pinner *on. — plaiter *down, *up. — plougher *out. — plugger *up. — poker *in. — polisher *out. — pourer out. — presser *off, *out. — pricker *on, *up. — pugger *up. — puller down, in, *off, on, out, *over, *up. — pusher *in, *off, *on, *out, *up. — putter in, off, on, out, *through, together, up.

racker *out. — raker *in, *out. — rammer *up. — reacher

*in. — reader *in, *off. — rearer *up. — reeler *off, *up. — rigger *up. — roller *off, *on, *out, *over, *up. — rougher *down, *out, *up. — rover *out. — rubber *up. — runner away, down, *in *off, *on, *out, *round, *through, up.

screwer down, up. — sealer in, *off, *on. — setter in, on, out, up. — sewer *down, *in, *on, *up. — shaker *in, *out, *up. — shearer *out. — shover *in, up. — sitter up. — sleeker *up. — snapper *on. — sorter out. — squarer *up. — staker *on. — starter *off. — sticker *in, *on, up. — stitcher *on, *up. — stocker *up. — stopper *off. — stretcher *down. — striker out, *up. — stroker in. — sweeper *up.

tacker *on. — taker *again, down, in, off, out, up. — taper *up. — tapper *up. — teller *out. — threader *up. — thrower *on, out, *over, *up. — tier *in, *on, *over, up. — tipper *off. — topper *up. — tracer *up. — trailer *down, *out. — trier out. — truer up. — turner *in, *off, *on, *out, over, up. — twister in, *on.

waiter *on. — washer off, out, up. — weigher in, *off, *on, *out, *up. — welder *up. — wetter *in, off, *out. — wheeler *away, *in, *off, *out. — whipper in. — whitener *up. — winder *down, *on, *out. — wiper *off, out. — wirer *down. — worker *off, *round. — wrapper up. — wringer out.

Many of these agent-nouns are recorded in DOT from the vocabulary of only one trade. But a great number of the words are in use in several trades; some of them, as may be expected from their very general character and meaning, seem to be popular in numerous industries and occupations. This is the case with expressions like *breaker-up*, *filler-in*, *puller-out*, *putter-on*, *looker-over*, *cutter-up* or *out*, *marker-off*, and — as can be easily understood — most of all with *maker-up*. The rather formidable list given above affords an eloquent testimony to the importance of agent-nouns with a suffixed adverb in technical language and in the daily life of English trades and industries.

III

The great majority of agent-nouns with a suffixed adverb are derived from verb + adverb combinations of which examples have been found in sources earlier than the first

appearance of the agent-noun itself. When, rather exceptionally, NED gives as first quotation of the verbal combination an instance later than its earliest example of the agent-noun, this is probably due in most cases to the fact that NED has not noted earlier examples of the combination which might have been found in literary sources. Chaucer offers a few examples of such combinations earlier than any given in NED; so e.g. *bring out* (NED 1400), *run down* (1578). Some combinations contained in Cotgrave's Dictionary (1611) are given in NED only in later quotations, e.g. *bring back* (1662), *urge on* (1671).[1] Yet, upon the whole, such instances are not numerous, and do not seriously count against the very great number of cases in which in NED the verb+adverb combination is exemplified by earlier quotations than the corresponding agent-noun.

Very great is the number of instances in which NED gives no verb + adverb combination corresponding to agent-nouns found in DOT, but not recorded in NED. Even here, however, the natural state of things seems to be that a verb + adverb combination must be, or must have been, in use where a corresponding agent-noun + adverb is in existence, so that e.g. the work done in a workshop by a »hammerer-off» or an »ironer-up» will be colloquially expressed by the verbs »to hammer off» and »to iron up». Yet, common as the agent-noun type is, new agent-nouns may occasionally have been formed even when a corresponding verbal phrase is seldom heard.

In a passage quoted above (p. 262) Kennedy expresses the opinion that a word-formation like *looker-on* may have been influenced by *onlooker*, and he adds:» A few of these nouns

[1] I add a few instances where the first quotation of a verb + abverb combination in NED is earlier than its first example of the agent-noun, but where I have found earlier examples of the combinations than those given in the Dictionary. The combination *find out* (NED 1551) is found in Chaucer; *carry about* (NED 1539) is used in the Paston Letters 1465; *swallow up* (NED 1526) is found in Trevisa 1387.

have even developed so far as to be susceptible of plural inflection: *hangers-on* and *lookers-on* may have been influenced by the earlier *onlookers*.» These words seem to imply that the use of an agent-noun with a suffixed adverb in the plural is something comparatively new and rare in the language. This is, however, certainly not the case. Plural forms of agent-nouns + adverb appear at a very early date: *comers about* and *runners about* (I give the words in modern spelling) as early as 1362, *wringers out* 1388, *drawers in* 1400, *makers up* 1446, *pluckers up* and *takers away* 1495, *hoarders up* 1529, *stirrers up* 1532, *lookers on* 1539, *shutters up* 1542, *standers by* 1545, *holders up* 1548, *hangers on* 1549, etc. As soon as such an agent-noun was formed, it could evidently be used in the plural as well as in the singular.

Much more interest is afforded by the question, which seems to be implied in the quotation from Kennedy, whether »looker on» can really be said to have been influenced by an earlier »onlooker». I shall try, with the aid of materials taken from NED, to throw some light upon this question. I shall, of course, disregard agent-nouns derived from verbs with an inseparable prefix, whether in use to-day or only in the earlier periods of the language. It is natural that agent-nouns from such verbs, as e.g. *overcome*, *overrun*, *undertake*, *undermine*, should preserve their adverbial prefix, as is indeed the case with the nouns *overcomer*, *overrunner*, *undertaker*, *underminer*.

As to verbs with a so-called separable prefix — verb+adverb combinations in the terminology used by Kennedy — there is no doubt that in the earliest stages of the English language the only possible way of forming an agent-noun was the one still exclusively in use in German and in the Scandinavian languages, namely the placing of the particle as a prefix to the noun. This mode of formation may thus be said to have preceded the type with a suffixed adverb. The nouns of this type do not, however, seem to have been very numerous. The number of them met with in Old English texts is very small (*æfterfolgere*, *utdræfere*, *insceawere*, and a few more), found

chiefly in glosses, and more or less dependent on Latin models. The most important texts of early Middle English, the Ancrene Riwle and the Ormulum, do not, as far as I have been able to make out, contain any examples of such nouns, and an examination of the materials collected in NED gives the result that it is only in the course of the 14:th century that a number of them begin again to appear, i.e. in the same century which gives us the earliest examples of agent-nouns with a suffixed adverb. The word *upholder*, still in living use, is first found in a will of 1333, and in the A-text of Piers Plowman, 1362. Hampole's Psalter, a. 1340, has *vptakere*, the Prick of Conscience, c. 1340, *upstezher*, the Ayenbite of Inwyt, 1340, *efter telleres*. The word *outrider* is found in a political document from 1340, and e.g. in Chaucer, C T., A. 166. The agent-nouns with an adverbial prefix are rather numerous in the 1382 and 1388 editions of the Wyclif Bible. Here, as in many grammatical constructions of those Bibles, the slavish imitation of the Latin original is often evident. From the Bible of 1382 NED quotes *aftercomers*, *azeenbihotere*, *azen-biere* (redemptor), *before goeris* (antecessores), *before renner* (præcursorem), *indwelleris* (inhabitantes), *outgoers;* the Bible of 1388 has *azeinseyeris*. In Rolls of Parl. 1386 is found *upberers*, in Trevisa 1398 *forthbrynger*, in Bible of 1400 *biforspekere*, and in Apol. Loll. 1400 *azenstonder*. Very few are also the words of this type first quoted by NED from texts of the 15:th century. The further history of agent-nouns with a prefixed adverb, whether of earlier or later formation, some of them in common use to-day, others obsolete or very rarely met with, does not fall within the scope of the present investigation. Nor do I intend to discuss the different shades of meaning or of stylistic value which may be distinguished in some instances where nouns of both types (with a prefixed or a suffixed adverb) are in use.

It may not, however, be devoid of interest to place side by side the principal instances of formations containing the same noun in *-er* combined with the same adverbial element used as a prefix or as a suffix. I give in each case the year of the

first quotation in NED or, if an earlier example has been found, the year of that example, in accordance with my lists above.[1]

1382. *before goer;* 1548. goer before.

1619. bystander; 1545. *stander-by.* — 1566. by-passer; 1552. *passer by.* — 1611. by-dweller; 1573. *dweller-by.* – 1573. *by-lier;* 1583. lier-by.

1884. down-puller; 1593. *puller-down.*

1610. *forthputter;* 1824. putter-forth.

1421. *intaker;* 1836. taker-in. — 1526. *incomer;* 1581. comer-in. — 1557. inbringer; 1400. *bringer-in.* — 1599. *inholder;* 1632. holder-in. — 1621. *ingiver;* 1885. giver-in. — 1660. *inlayer;* 1921.[2] layer-in.

1688. off-faller; 1577. *faller-off.* — 1788. off-putter; 1615. *putter-off.*

1606. onlooker; 1539. *looker-on.* — 1848. onhanger; 1549. *hanger-on.* — 1549. *onsetter;* 1550. setter-on. — 1610. *onwaiter.* 1921. waiter-on. — 1898. *onpusher;* 1921. pusher-on.

1382. *outgoer;* 1581. goer-out. — 1607. outcomer; 1400. *comer-out.* — 1480. outputter; 1425. *putter-out.* — 1535. *outcrier;* 1552. crier-out. — 1637. *outlooker;* 1767. looker-out. — 1598. *outrunner;* 1921. runner-out. — 1876. outpourer; 1611. *pourer-out.*

1387. *overlooker*[3]*;* 1921 looker-over

1333. *upholder;* 1374. holder-up. — 1340. *uptaker;* 1388. taker-up. — c. 1430. upfinder; c. 1430. finder-up. – 1440. upraiser; 1425. *raiser-up.* — 1518. *upsetter*[4]; 1563. setter-up. — 1599. upbringer; 1529. *bringer-up.* — 1581. *uplooker;* 1901. looker-up. — 1585. uplifter; 1535. *lifter-up.* — 1809. upshutter; 1542. *shutter-up.* — 1828. uprooter; 1570. *rooter-up.* — 1578. *upputter;* 1611. putter-up. — 1726. *upstriker;* 1921. striker-up. — 1865. upbuilder; 1825. *builder-up.*

I am far from exaggerating the importance of the dates appearing in the list given above, many of which would no

[1] I give the words in modern spelling and italicize in each case the earlier of the two parallel formations.

[2] DOT.

[3] In the meaning »superintendent». – *overthrower* (1548) and *overturner* (1591), both used in figurative senses, are derived from verbs with an inseparable particle. With a more local sense DOT uses *thrower over; turner over* is quoted 1892.

[4] i.e. »one who sets up».

doubt be altered by a thorough examination of a greater number of early and late texts. Yet these dates, together with the preceding remarks on the appearance of agent-nouns of different types in documents of the later Middle English period, do not lack a certain interest and value. The state of things which they seem to picture is not one in which a firmly established and abundantly represented mode of forming agent-nouns with a prefixed adverb is gradually giving way to a procedure implying the use of the adverb as a suffix. Both types seem to be tentatively used in the late Middle English period, but the type with a suffixed adverb soon appears to be the one which is more in harmony with the linguistic feeling of the speakers. In the first century of the New English era this mode of formation is firmly rooted in living usage, as is proved by the predilection of the early lexicographers for the agent-noun with a suffix when translating Latin or French nouns with a prefix. Not a few new formations with a prefix appear no doubt from time to time, some of them being of a quite modern origin (see e.g. NED, s.v. up-). Yet a great many of these words are very rare, as can be seen in NED, and there is little doubt that the »natural» way of deriving agent-nouns from verb + adverb combinations has for several centuries been the adding of the adverbial element as a suffix to the noon in -er. This type can hardly be said to have been directly influenced by the type with a prefix, notwithstanding the fact that examples of that type have been found already in Old English. As for the two nouns mentioned by Kennedy, *looker-on* has been found as early as 1539, *onlooker* only 1606; *hanger-on* appears in 1549, *onhanger* (a very rare word) not earlier than 1848.

In his dissertation, »The Separable Prefixes in Anglo-Saxon» (Baltimore 1892), which is founded on the works of King Alfred, Thomas Perrin Harrison arrives at the conclusion (pp. 57—58) that, in the finite forms of the verb, the separable particle in normal word-order most frequently, and in inverted

order regularly, follows the verb, but in transposed order precedes the verb. With participles and infinitives the particle regularly precedes the verb, and the same is naturally the case with pure verbal nouns and adjectives.

It is not my intention to give a sketch of the development of the word-order in verb + adverb combinations in the centuries which have passed since the end of the Old English era. Very soon the rules of Old English, which, although not so rigidly applied, have a close affinity with those still in use in modern German, begin to relax, and the tendency to place the adverbial element in a strongly stressed position ofter the verb asserts itself more and more in early Middle English texts. In poetical works the requirements of rhythm and of rhyme often make themselves felt, causing a greater variety in the order of words, as is the case to a certain extent also in modern English poetry. The past participles of verb + adverb combinations in early Middle English offer a special interest from the point of view of the question treated in this article. In the Ormulum the adverb is almost regularly placed after the participle. So e.g. *cumenn upp, inn, dun, to, forþ* v. 134. 2171. 2652. 9897. 16800 etc.; *risenn upp* Dedic. 222, Hom. 10346. 11552 etc.; *gan ut* 1891. 1912; *lesedd ut* 45 (yet also, for rhythmical reasons, *utlesedd fra þe deofell* 800. 19290); *drifenn ut* 8239. 8247; *ledd ut* 11405; *tredenn dun* 4416; *farenn ut* 8361; *stizhenn upp* 8488. 8496. 11155 etc.; *witenn ut* 8222; *takenn ut* 8601; *hofenn upp* 8370. 8449; *hezhedd upp* 9204. 9602; *hæwenn upp* 9285. 9965. 10051. 10067; *worrpenn dun, ut* 9635. 16386; *waxenn upp* 11276; *ladenn upp* 14054.

In the most important prose work of earlier Middle English, the Ancrene Riwle, the participles of verb + adverb combinations are treated as in the Ormulum. In the vast majority of instances the adverb is placed after the participle: *icumen azein* 48[1]; *ibrouht forð* 54. 88. 144; *irend of* 150; *his heaued is ihacked of* 298; *ischuuen ut* 316; *ikoruen of* 362; *iheied up* 380.

[1] References are to the pages of Morton's edition.

The Ancrene Riwle as well as the Ormulum have thus, in placing the adverb after the participle, taken a step which, as was pointed out above, modern Swedish hesitates to take, and which implies an important deviation from the rules observed in Old English. Interesting is Ancr. R. 148 *god dede idrawen uorð*, where the participle is used attributively. Compare also, from a later text, Hampole, Psalt. 114,7 (dated in NED a. 1340): *Lord vpryghtys þe smytyn down.*

The verbal nouns of action in *-ung*, *-ing* from verbs with a separable particle appeared in Old English with the particle as a prefix to the noun: *æfterfylging*, *forestæppung*, *insceawung*, *uphebbing*. Formations of this type, like *incoming*, *outbearing*, *uprising*, are quoted in NED from different periods of the language. Yet a different mode of forming the derivation comes in at a very early date, i.e. the placing of the adverb after the noun in *-ing*. It is interesting to note that some examples of this kind have been found and quoted in NED from a date earlier than the earliest instances of agent-nouns in *-er* with a suffixed adverb. In Cotton Hom. 207 (dated a. 1240) we find: *bi his ledunge forð;* further examples: a. 1300 Curs. M. 17646: *Paisful be þi coming hedir;* a. 1325. Prose Psalter 49,2: *From þe sonne arisyng vn-to þe going a-doune.* 1340. Ayenb. 15: *þe zixte kestinge out of þe ilke boze;* c. 1340. Hampole, Prose Tr. 12: *Consaile es doynge awaye of worldes reches.* Later on in the 14:th century and in the following centuries examples abound.

Although it may not be possible to arrive at a definite conclusion regarding the course of development which the English language has followed in the placing of the so-called separable particle in the different forms of the verb and in the formations connected with the verb, it seems to me probable that the tendency to place the — strongly stressed — particle after the principal part of the combination worked its way first of all in the finite forms of the verb, soon to be followed by the infinitives and by the participles, first when used predicatively, then also when used attributively. This step did

not, however, mark an end of the movement. The next step seems to have been the formation of nouns in *-ing* with a following adverb, of which examples go back to the 13:th century. The final step was taken when the same mode of grouping the elements of the combination was, in the course of the 14:th century, extended to the agent-nouns in *-er*, the history of which has been the subject of the present investigation.

U. Lindelöf.

En lisant le 'Burlador de Sevilla'.

Remarques sur le texte publié par Castro, 2e édition.

Jornada I: V. 11: [La lumière doit être apportée] *Para que el alma dé fe / del bien que llego a gozar.* Corr. *al* (comme le fait M. Castro dans son édition de *El condenado por desconfiado*, p. 11 et 41): 'pour que je [ou: la lumière] assure à l'âme le bien que j'arriverai à obtenir'.

V. 24 Rey [aparte]: *Esto en prudencia consiste.* Faut-il comprendre 'ceci est très prudemment exprimé' (à savoir qu'il y a ici, v. 23, *un hombre y una mujer*)? Ce serait alors une remarque narquoise. Meilleur me semble: 'ici il faut de la prudence', ce qui prépare la manière prudente du roi de s'en aller pour laisser libre cours à l'instruction juridique de l'ambassadeur d'Espagne.

V. 30 *Siendo corto, andad vos largo.* M. Castro explique: 'Obrando con prudencia, salvando las apariencias, sed enérgico'. Mais *corto* et *largo* signifient autre chose. Le sens doit varier, selon qu'on admet, ce qui est également possible, soit l'identité de sujet, soit le contraire: 'en étant court (sobre d'explications), allez loin' ou 'si moi je suis réservé, allez, vous, plus loin'. Cette dernière idée me sourit davantage.

V. 70 *Habla quedo y cierra el labio* (éd. de 1630) est corrigé

par M. C. en [*o*] *c. el l.* Pourquoi pas: 'parle bas et après [avoir parlé] ferme la bouche'? Cf. 72 *no digas más, calla, baste.* Ou: 'parle en serrant les lèvres'.

V. 119 je souscris à l'opinion de M. C. qui donne un sens »ironique» aux vers de Don Juan (aparte): *Con tan justa pretensión / gozoso me parto a España.* Ce *justo* se rapporte à la remarque de l'oncle, v. 117, *Esa mocedad te engaña* et répète le motif de l'›heureuse jeunesse' d'un vieillard, qui avait déjà sonné à nos oreilles au vers 62 (*mozo soy y mozo fuiste*): 'avec cette prétention si justifiée [par la jeunesse, à savoir: la prétention au droit d'aimer, de séduire, etc.] je pars joyeux pour l'Espagne'; l'oncle avait seulement suggéré au vers 109 un voyage en Sicile et à Milan, *donde vivas encubierto;* Don Juan, encouragé par son succès inopiné, se montre arrogant et insoumis.

V. 268 *Embajador del rey soy,* dit D. Pedro qui apporte le message du roi de Naples, mais qui est l'ambassadeur du roi d'Espagne. M. C. pense: 'Por precipitación del autor, don Pedro no distingue entre el rey de España . . . y el de Nápoles'. Non, D. Pedro est vraiment en ce moment l'ambassadeur du roi de Naples, puisqu'il transmet un ordre émanant de lui (269 *dél os traigo una embajada*), mais cette expression est naturellement un *concepto,* faisant allusion à sa situation officielle d'ambassadeur (du roi d'Espagne).

V. 319 *Mas si veneno me dais / que a un firme corazón toca, / y así a decir me provoca / que imita a la comadreja, / que concibe por la oreja / para parir por la boca.* M. Castro explique: 'Si me habéis dado una noticia que es veneno para mi corazón, es natural que me exalte, lo cual, [no os extrañe, porque] mi corazón imita a la comadreja: la acción de lo que oye le incita a hablar'. Je ne vois pas bien à quoi répondent les mots: 'es natural que me exalte'. Pour moi, il n'y a pas de nécessité d'admettre une ellipse, si l'on donne au *y* du v. 321 le rôle d'introducteur de la proposition principale (comme dans les exemples rassemblés par M. Meyer-Lübke, *Rom. Syntax* III, p. 699; il est vrai que je ne peux pas alléguer pour le mo-

ment des exemples du XVII[e] siècle): 'si vous me donnez du poison qui touche un cœur fidèle, il me provoque à parler de telle façon qu'il imite . . .'. Il y aura une allusion à ce *provocar* 'vomitar' dont j'ai parlé *Zeitschr. f. rom. Phil.* XL, p. 221 (cf. *parir por la boca*).

V. 389 *atomos otras veces / dël sol que así la adora.* Tout en gardant l'explication de M. Castro (*adora* 'de esa suerte le manifiesta su amor'), j'admettrais un jeu de mots avec *la dora.*

V. 405 [en libertad se goza] *el alma que amor áspid / no le ofende ponzoña.* D'après M. C. la variante *no ofende con ponzoña* »daría mejor sentido, pues *ofende* no admite complemento directo de cosa». Je pense que l'emploi transitif de *ofende* ('l'âme à laquelle amour-serpent n'*administre* pas, *en l'offensant*, du poison') appartient au style cultiste.

V. 454 Les éditions anciennes donnent: *y todo no le importa.* Hartzenbusch et M. C. corrigent *no me:* 'Nada de eso me importa'. Je conserverais la leçon des éditions en donnant à *importa* le sens de: 'rien ne lui profite, ne l'avance' (sc. l'amoureux Anfriso). De même je conserverais au v. 457 le *halla* des éditions anciennes.

V. 487 [le bateau naufragé] *como hermoso pavón, / hace las velas cola, / adonde los pilotos / todos los ojos pongan.* Il faudrait peut-être expliquer ce *concepto*: les yeux des pilotes qui conduisent le bateau sont aussi les yeux de la roue du paon.

V. 503 *Anquises le hace Eneas.* M. C.: »El hombre que se está ahogando semeja a Anquises expuesto a perecer en Troya, y hace que el otro se convierta en Eneas y le salve». Je crois que *Anquises* est régime: 'Enée [= Don Juan qui sauve et soutient Anchise] le [= Catalinón] fait devenir Anchise' — ce qui ajoute de la dignité plaisante au gracioso.

V. 518 *¡Válgame la cananea!* M. C. a prouvé l'équivalence de *cananea* avec *hacanea*, mais il ajoute: »El dicho se aplicaria a personas flacas». Non: l'angl. *hackney* 'haquenée' signifie aussi 'putain' (idée de 'chevaucher'!) et le mot espagnol aura la même signification. Dans le style du laquais, un *válgame la puta!* est de mise.

V. 627 *entre sus* [sc. del mar] *olas de plata | que sus límites desata.* M. C. dit: »el sentido es: 'las olas rompen los límites del mar'. (V. Cuervo, Diccionario, II, 968 b.) *Desata* es singular por la rima». Je partirais aussi du sens de 'disolver, desleir, derretir' que donne Cuervo au lieu indiqué, mais je rattacherais *desata* à *plata:* 'les vagues de l'argent qui dissout les limites de la mer': ce serait donc un jeu entre l'idée de l'argent *résistant* et celle de la *dissolution* des frontières et le poète aurait vu ces lignes argentées non pas dans ce qu'elles ont de contour net, mais dans ce qu'elles ont de vague et d'indéfini.

V. 757 *que quedara corto Apeles cuando contarlas* [sc. las tres cuestas que coronan Lisboa] *quisiera.* M. C. corrige: *pintarlas.* Il faut sûrement conserver le texte original, voir plus loin au v. 851: *porque es contar las estrellas | querer contar una parte | de la ciudad opulenta,* où *contar* signifie 'décrire'. De même dans Cuervo, *Dicc.* 204, dd, le passage de Ercilla: *Quién bastará á contar los escuadrones | y el número copioso de galeras, | La multitud y mezcla de naciones . . .*, où Cuervo traduit 'referir', et l'it. *contare un luogo* 'descriverlo con parole' (M. Polo: *E ritorneremo per un' altra via alla città di Cremina, la quale io v'ho contata; perciocchè a quelle contrade ch'io voglio contare, non vi si può andare se non da Cremina*). De 'décrire avec la parole' à 'décrire', de 'referir' à 'retratar' il n'y a qu'un pas.

V. 942 C.: »Nótese que Don Juan jura ser esposo de 'los ojos' de Tisbea: influjo de la moral casuística. Creo improcendentes las observaciones de *Modern Language Notes,* 1930, pág. 241: jurar no es lo mismo que prometer.» Je n'ai pas sous la main l'article cité, mais je me range à l'opinion qui y semble être exprimée: Don Juan n'a pas besoin de recourir au jésuitisme casuistique, puisqu'il est il est assez brutal pour contrevenir à un serment: dès les premiers vers de notre pièce il se parjure: *Duquesa, de nuevo (!) os juro de cumplir el dulce sí.* D'ailleurs Tisbea s'appuie sur sa parole d'honneur (V. 1017: *Engañóme el caballero | debajo de fe y palabra | de marido,* acte trois, v. 391 *Con palabra de esposo . . . se rindió al engañoso*).

V. 1044 M. Castro écrit: »Hay que suponer que los pescadores salvan a Tisbea. Después comparecerá ante el rey a pedir justicia». Je ne sais pas s'il y a sauvetage parce que je ne sais s'il y a suicide. Mais comment concilier chez Tisbea une tentative de suicide avec les vers 1026—1028?

> Mas no importa que se vaya [D. Juan],
> que en la presencia del rey
> tengo de pedir venganza.

D'ailleurs, à l'acte III v. 395, quand Tisbea, réapparaissant, récapitule son histoire, elle ne parle pas de suicide, mais de son projet de vengeance: *Fuese al fin y dejóme: / mira si es justo que venganza tome.* On dira que les bergers, en particulier le malheureux soupirant Anfriso, prévoient le suicide (v. 1035-8, 1042) — mais ils ne manifestent que leurs propres appréhensions. Selon moi, Tisbea, fidèle à ce »profundo gongorismo que impregna toda esta escena», comme le dit si bien M. Casalduero dans «Neuere Sprachen» XXXVII, p. 598, se précipite dans la mer pour se purifier du feu de l'amour: Don Juan a été un feu sortant de la mer (acte III v. 343 suiv.), un nuage »que del mar salió para anegar mis entrañas» (acte I v. 1009) — Tisbea entre dans l'élément purificateur, conformément à son cri: *¡Fuego, fuego, zagales, agua, agua!* C'est un geste exclusivement symbolique, mais pas plus étrange que le cri d'alarme qui a pu dérouter les commentateurs.

II, 169: j'ajouterais à la remarque sur *Vejel* des références comme Tobler, V.B. II², 213, et Wagner, *Zeitschr.* XLIX, p. 1 suiv.

250 suiv.: il y a plusieurs points obscurs dans cette scène et la suivante: pourquoi le marquis va-t-il au palais? pour apprendre son sort définitif (v. 242)? c'est alors chez le roi qu'il se présente pour savoir à qui celui-ci a promis en mariage Doña Ana (v. 233)? Mais alors, pourquoi ne dit-il rien d'une entrevue avec le roi lors de sa rentrée en scène (v. 340 suiv.)? D'autre part, si la femme qui remet à Don Juan la lettre

de Doña Ana destinée au marquis, connaît Don Juan pour avoir écouté la conversation avec le marquis, comme le suppose avec beaucoup de raison M. Castro (note au v. 40), pourquoi a-t-elle attendu le départ du marquis, au lieu de lui donner directement cette lettre, de laquelle dépend le repos de Doña Ana? Est-ce parce que le marquis était accompagné, en plus de Don Juan son prétendu 'ami', du laquais 'señor Cuadrado o Redondo'?

348 (*Dícete al fin que a las doce / vayas secreto a la puerta /*) *que estará a las onze abierta.* Castro: »don Juan debe decirlo aparte y socarronamente». Je suis d'accord avec M. C. pour la conservation du vers, mais je crois qu'un *aparte* n'est pas nécessaire: don Juan pousse son insolence jusqu'à reproduire devant la Mota le détail matériel du message qu'il a altéré dans un point essentiel (minuit temps du rendez-vous): on voit qu'il considère l'intelligence de son concurrent comme inexistante.

III 314 *y en grave temporal tiempo socorre.* Je ne vois pas la nécessité de la correction de Hartzenbusch: *riesgo se corre.* 'Dans une grande tourmente, le temps apporte de l'aide' allusion à l'*abrigo* temporaire indiqué au v. 315 (cf. en plus v. 319 *De aquí a poco espacio* daremos en Valencia).

409 *Todo en malestado está* TL; 1630: *enmaletado.* Comme c'est Catalinón qui parle, je conserverais le texte plus imagé de 1630 et je verrais dans *enmaletado* le *maleta* 'malédiction' = *maledicta* que le REW n° 5258 atteste dans la péninsule ibérique: 'tout est maudit, *maleficié* (a. fr.)'; 419 *dice* sera impersonnel et le changement de *dice* personnel (414) en *dice* impersonnel (419) et *dicen* (421) sera à mettre sur le compte, non seulement de la vulgarité de la syntaxe de Catalinón (cf. aussi le *que* 936), mais aussi de cette inaltérable soif de bavarder qui lui attire le soufflet de son maître.

542 C'est très vrai que »es un lugar común en el gracioso invocar santos de nombres estrambóticos», toujours est-il que *San Panuncio* sera un *san Pafnucio* (contaminé par *abrenuncio*, l'invocation apotropéique adressée au diable): ce saint qui a

vécu vers 356, était évêque en Thébaïde, et dut travailler, avec un œil crevé et un jarret coupé, dans les mines: il est généralement invoqué par les prisonniers travaillant dans les mines — donc, Catalinón peut très bien l'invoquer dans une impasse qui lui semble mortelle.

809 *Decid cómo fué doncella / a su poder.* M. C. dit avec raison: »Aminta habla de sí en tercera persona» — seulement on se demande pourquoi elle parle d'elle-même d'une façon si objective. Est-ce du style juridique (la remarque de Gaseno 810: *No es juicio / esto, ni aquesta querella* pourrait le faire croire, à moins qu'elle ne vise l'usage juridique bien connu de l'aveu public de la chute fait devant le tribunal par la femme déchue, cf. v. 818: *querellarme ante el rey*) ou est-ce le style simpliste ou enfantin des milieux soi-disant vulgaires (cf. 517 Catalinón: *Hoy Catalinón acaba*), qui est d'ailleurs typique chez les *graciosos* aimant à jouer avec leur nom et dédoubler leur personnage?

913 *bayeticas de Flandes.* Cette indication géographique appuie l'explication (de REW, FEW etc.) de l'emprunt de l'esp. *bayeta* au français, particulièrement à l'anc. wallon et picard, où le mot est amplement attesté.

919 *alacranes y víboras* rappelle évidemment les textes religieux, cf. Forcellini, *s.v.* scorpio: Vulg. Interpr. Luc.: Ecce dedi vobis potestatem calcandi supra *serpentes et scorpiones*, et super omnem virtutem inimici, et nihil vobis nocebit, Littré, *s.v. scorpion:* (Balzac) ceux qui au rapport de saint Jérôme étaient compagnons des serpents et des scorpions. De même 927 *hiel y vinagre* continue un passage biblique, cf. le psautier du XIII^{e} s. que cite Littré, *s.v. fiel:* Et cil donent en la moie viande *fiel*, et en la moie soif m'aburrerent *d'aisil* (là où plus tard les classiques diront dans un style moins réaliste *fiel et amertume*, p. ex. Racine, Athalie: J'avais tantôt rempli d'amertume et de fiel son cœur déjà saisi des menaces du ciel), cf. Dante, Purg. 20: Veggio rinnovellar *l'aceto e'l fele.* - 928 *Este vino / esprimen nuestros lagares* rappelle des passages comme (Prov. de Salomon): Tes granges se

rempliront et *tes treuils* regorgeront de moût; même 905 *levantaré esos pilares* semble une allusion au Samson biblique et *necedad de necedades* (866) parodie l'Ecclésiaste. Je me demande si le plat d'ongles qui est servi au v. 943 ne représente pas les ongles du diable. C'est dire combien cette scène est imprégnée de l'atmosphère de la prédication.

Leo Spitzer.

Abasourdir, basir, etc.

Die keltische Etymologie, die noch FEW s.v. **bāsire* annahm, ist durch Bloch und REW, 3. Aufl. beseitigt worden. Es bleibt eine Anknüpfung ans Germanische zu erwägen: *abasourdir* heisst und *basir* hiess ursprünglich wohl: 'ausser Fassung bringen', 'das Bewusstsein verlieren lassen' usw. (daraus dann 'töten' als Argot-Euphemismus, vgl. die nprov. und ital. Reflexe von **basire* in der Bedtg. 'ohnmächtig werden' und 'sterben'). Das stimmt nun zu holländisch *verbazen* 'ausser sich sein' (auch transitiv lese ich es bei Hesseling, Neophilologus 1934 S. 51: »de laatste verandering verbaast mij» 'erstaunt mich' = *m'abasourdit*). Das Wort wird von Franck bzw. Falk-Torp mit westf. *bāseln* 'etwas nonchalant tun', mnl. *bāsen* 'verrückt handeln', *bāsich* 'toll', dial.-nl. *baas* 'Schreck' und engl. *busy* nl. *bezig* 'geschäftig', ält. dän. *bas* 'Lärm', schwed. *basa* 'blindlings losfahren auf', norw. *base*, 'sich abarbeiten, schleppen, lärmen, aufschmieren, sudeln' zusammengebracht, es handelt sich also (vgl. auch Dtsch. Wb. s.v. *basen*, Beleg aus Erfurt 1582 und *verbasen*, Verbreitung bis ins Mitteldeutsche) um ein weitverbreitetes germ. Wort mit der urspr. Bedeutung einer eiligen, geschäftigen, verrückten Bewegung. Die Verbreitung des romanischen Wortes, Süd- und Südwestfrankreich, Italien usw. (vgl. REW[1]), spricht nun offenbar nicht für direkte Übernahme des holländischen Wortes (wie etwa im Fall von mndl. *dasen* 'delirieren' pik. wall. lothr. *daser* 'Schwindel haben' REW[3],

2480 a). Aber wenn das zuerst im Argot 1453 belegte *basir* 'tuer' als urspr. Dialektwort betrachtet werden dürfte (im Gegensatz zu der Vermutung in REW³), so stünde germanischer Herkunft nichts im Wege: schliesslich weist der Erstlingsbeleg, der Procès des Coquillards von 1455, nach dem Osten Frankreichs, nach Dijon. Kat. *basarda* 'angst' habe ich *Lexikalisches aus dem Katal.* 24 von der Sippe *bas-* abgetrennt und zu frz. *vésarde* gestellt, so dass nur Frankreich (und Italien, das offenbar sekundär das Argotwort entlehnt hat: es ist später und in der burlesken Poesie belegt) übrig bleibt. In keinem Fall rechtfertigt sich bei einem so jungen Wort ein Ansatz **basire* wie in FEW und REW. [Die Jugend dieses Wortstammes spricht auch gegen Gamillschegs Annahme, *Romania Germanica* I S. 385, eines got. **bazjan* 'entkräften', zu ahd. *bar* 'entblösst', um so mehr als die Bedeutung 'entblössen' im Romanischen nicht festzustellen ist.]

Istanbul. *Leo Spitzer.*

An Unpublished Letter of Voltaire about the Acquisition of «Les Délices».

In June, 1753, Voltaire's philosophic love-romance with the King of Prussia came to a rather abrupt end. He left Prussia, but he seemed not to think it consistent with either his dignity or his safety to return permanently to France, after the somewhat humiliating end of his much heralded visit to the »Salomon du Nord». In any case, he decided to find, somewhere near the intersection of several European countries, - Germany, Switzerland, France, — a country estate which to him, by its situation, would be »a free spot in a world of scoundrels».

With his niece, Mme Denis, he settled provisionally in Colmar, where, except for some temporary excursions, he re-

mained from October 2, 1753, to November 11, 1754.[1] During this period he sent many letters to his friend, M. de Brenles, who possessed an estate near Geneva, urging him to recommend one of the nearby *châteaux* for acquisition.[2] He specified that it should have a large garden to satisfy Mme Denis, and he inquired, somewhat anxiously, as to which legal restrictions he could be subjected to as a Frenchman and a »papist»![3]

It would be natural that, under the circumstances, he should like to have at his easy disposal a large sum of money upon which he might draw at a moment's notice, the more that he wanted his acquisition of a *château* to be kept a secret, — for fear, perhaps, that the owner might either refuse to sell it to a »miscreant» as he was, or else raise his price. He intended to have »someone» buy it, who would transfer the title to Mme Denis, from whom Voltaire would receive it.[4] These precautions explain clearly enough why, in an unpublished letter to Mr. Delaleu, his notary and business agent in Paris [5], on August 24, 1754, he would request him to put at his disposal during the early part of September the sum of 160,000 *livres*. »C'est pour une acquisition», he explained.

There can be no doubt that Voltaire went in person to view the Swiss *châteaux* which might become his abode. On November 11, 1754, he left Colmar to visit the Maréchal de Richelieu at Lyon [6], and from there he went to the *château* of Prangine near Geneva, where he was the guest of Mr. Guiger from

[1] He had left Frankfort on June 20, 1753, and, after spending some time in Mayence and Strassburg, he arrived at Colmar on October 2.

[2] *Œuvres*, ed. Moland, XXXVIII, Letters 2780, 2793, 2809, 2828, 2833, 2839, 2843, 2858, 2873.

[3] Moland, XXXVIII, Letter 2802.

[4] Moland, XXXVIII, Letter 2802.

[5] See the letter to him in Moland, XXXVIII, Letter 7219; and references in Letters 9158, 9198, 9988.

[6] G. Desnoiresterres, *Voltaire et la société française au* XVIII[e] *siècle*, V, p. 56.

December 12 to February 28, 1755.[1] It was during this stay that he bought, about the end of 1754, the sanctified *Château Saint Jean*, which he promptly rebaptized as the well known *Les Délices*.

On January 31, 1755, in a letter to M. de Brenles [2], Voltaire describes his new possession with a proprietor's pride, — and, being gifted with no mean business acumen, he had paid much *less* for it than the 160,000 *livres* he had reserved. Here follows the letter [3] about his previous financial arrangements:

»A M. Delaleu, secrétaire du roi, notaire.
Rue St. Croix de la Bretanerie. Paris.

»A Colmar, 24 Auguste [1754].[4]

»Nous voici encore à Colmar [5], Mme Denis et moi. Monsieur, je vous prie de vouloir me faire l'amitié de faire porter chez M. de Montmartel [6] 160.000 livres dans la première quinzaine du mois de septembre. C'est pour une acquisition. M. de Montmartel qui a la bonté de se charger de cet argent, donnera un simple reçu pour mon compte, dans la forme qu'il voudra. Vous me ferez un extrême plaisir, Monsieur, de me rendre ce petit service. Mme Denis vous fait ses compliments. Nous aimerions bien mieux, l'un et l'autre, de vous embrasser à Paris. J'écris à M. de Montmartel en conséquence [7] quoi-

[1] Moland, XXXVIII, Letter 2828, footnote 1.

[2] Moland, XXXVIII, Letter 2863.

[3] In a private collection, New York.

[4] The year is lacking in the original, but the dates of Voltaire's residence in Colmar, October 2, 1753, to November 11, 1754, prove it to be 1754.

[5] From June 8 to July 22, 1754, Voltaire and Mme Denis had been away from Colmar; the last two weeks of this vacation they spent at Plombières, taking the baths.

[6] Mr. Paris-Montmartel, one of the four famous financiers, the Paris brothers. He was later associated with Beaumarchais in several business undertakings. The settlement of their accounts gave rise to the notorious Beaumarchais-La Blache lawsuit.

[7] This letter seems to be unpublished.

qu'il soit déjà prévenu de cette affaire. Je vous renouvelle l'assurance de mon véritable attachement.

»Voltaire».

Columbia University
New York.

G. L. van Roosbroeck.

Besprechungen.

Anna Wyrembek et **Józef Morawski,** *Les légendes du »Fiancé de la Vierge» dans la littérature médiévale.* Essai de synthèse, suivi de plusieurs textes inédits en vers et en prose. Poznańskie Towarzystwo Przyjaciół Nauk Prace Komisji Filologicznej. Tom VII. Zeszyt 3. Poznań, 1934. 8:o, 60 pages.

Le »fiancé de la Vierge» (*Marienbräutigam*) est le nom donné à un type de légende pieuse où un homme, marié, fiancé ou amoureux, renonce, pour l'amour de la sainte Vierge, à tout amour terrestre. Le représentant le plus connu de ce motif, dans la littérature moderne, est, sous la forme païenne, le conte de *La Vénus d'Ile* de Prosper Mérimée. Dans l'introduction, Mlle Wyrembek — car c'est évidemment l'élève qui a tenu la plume, tandis que les textes ont sans doute été établis par M. Morawski — cherche à classer les différentes et très divergentes versions du conte. Je ne sais cependant si en les classant suivant que le héros est un clerc, un chevalier ou un enfant (*juvenis, puer*), on touche le fond même du conte. Toujours est-il que la démonstration de Mlle W. est difficile à suivre, ce qui est dû, en partie au moins, à ce que l'auteur ne caractérise pas suffisamment les textes avec lesquels elle opère. L'auteur déclare (p. 22) en une sorte de conclusion: »En ce qui concerne l'origine de l'idée des fiancailles avec Marie, nous sommes d'avis que nos légendes s'expliquent suffisamment par les traditions de l'hagiographie chrétienne, sans qu'on ait besoin d'en rechercher la source en Orient ou dans l'antiquité classique (par exemple dans le mythe de Vénus et d'Anchise, ou dans celui de Daphnis).» Mlle W. n'aurait probablement pas écrit ces lignes si elle avait connu l'importante étude de Gédéon Huet, *La légende de la statue de Vénus*, parue en 1913 dans la *Revue de l'histoire des religions.*

Les textes publiés sont d'abord trois courts poèmes, dont les deux premiers constituent chacun une interpolation dans deux manuscrits des *Vies des pères*, puis quelques morceaux en prose sans grand intérêt, dont deux proviennent d'un recueil du cordelier Jean le Conte, de la fin du XIV[e] siècle. Tous ces textes sont d'ailleurs médiocrement écrits et souvent corrompus. Il est cependant possible de corriger un certain nombre de fautes dues au copistes.

I Ne laissast qu'il ne depeçast.
Lors commance en verité . . . 75

Corr. probablement *ne*[*s*] *depeçast* et *commança*.

Devant que il ot parfenies
Les hores la Dame et assevies. 82

Ce dernier vers est trop long, comme le dit l'éditeur. Il faut *et chevies*.

Que tant as toz jorz honoree
Et servie et aouree. 102

Ce dernier vers est trop court, lire probalement *Et* [*tant*] *servie et aouree*. — II, 17. *Sa face an ses lermes moilla*, il faut *a ses lermes* ou *o ses lermes*. — 28. *Les .ij. genoz a terre metroiz*, vers trop long, supprimer *.ij.* — 40. Vers trop court: *Desdure et esbenoier*, corr. *Soi desdure*. — 66. *Ces las*, corrigé par l'éditeur en *ce las*, est probalement *cest las*. — 83. *Por amors te voudra amer*, corr. *Par amors*.

III, 148. *Par saint Sire*, il aurait été utile de dire que *saint Sire* est saint Cyr. — 193. Le vers a été retouché à tort, la bonne leçon est dans le manuscrit: *Qu'il onques puis ne l'en souvint*. — 252. La correction proposée en note est bonne. — 297. *Ne fina de canter se joie*, corr. *de joie*.

A. Långfors.

Michel François, *Histoire des comtes et du comté de Vaudémont des origines à 1473*, Nancy, 1935, Imprimeries A. Humblot et C[ie] [Société d'Archéologie lorraine]. In-8°; LII + 459 pages, avec 11 planches.

Vaudémont[1] est aujourd'hui un village de 150 habitants. Au moyen âge c'était un important comté composé de soixante

[1] Meurthe-et-Moselle, arr. Nancy, cant. Vézelise.

villages où les comtes étaient à la fois propriétaires et seigneurs. Leur lignée était destinée à une brillante carrière.

Le beau volume de M. François comble une lacune dans la littérature généalogique française, et notamment il complète d'une manière heureuse la série des monographies touchant l'histoire de Lorraine. En effet, l'histoire des comtes de Vaudémont, qui pendant quatre siècles ont été liés à toutes les luttes et à tous les différends survenus entre leurs puissants voisins les ducs de Lorraine, les comtes, plus tard ducs de Bar, les évêques de Toul et ceux de Metz et dont l'histoire par conséquent est faite pour jeter de la lumière sur celle de toutes ces contrées, n'avait pas encore été écrite. Il n'existait pas jusqu'ici de tableau généalogique exact et complet de cette famille. Il faut savoir gré à l'auteur d'avoir recueilli tout ce qui a été écrit sur la matière, d'avoir fouillé et mis à profit les documents et de les avoir soumis à une critique judicieuse et, enfin, d'avoir exposé ses résultats dans un livre témoignant d'une érudition solide et dont le style alerte en fait une lecture agréable.

Voici d'abord l'économie du travail. Après une bibliographie critique et la liste des sources manuscrites et imprimées, l'auteur donne, dans un chapitre préliminaire (p. XXXI—LII), la description du p a g u s S u e n t e n s i s, pays de Saintois, dont la partie septentrionale forma le comté de Vaudémont; il étudie en même temps l'histoire la plus ancienne de ce pays. Ensuite une première partie (p. 1) est consacrée à l'histoire politique du comté, une seconde (p. 237) à l'étude de l'administration et de l'exploitation. Enfin, des études plus spéciales sont réservées au rôle que jouèrent, dans la seconde moitié du XIII^{e} siècle, en Italie le comte de Vaudémont Henri I^{er} et ses fils Renaut et Henri II (p. 323) et à la description des tombeaux de la famille (p. 345). Suit (p. 372) une collection de pièces justificatives, une suite de onze planches, enfin un index alphabétique des noms de personnes et de lieux.

Le site géographique de leur terre entre la Lorraine et le Barrois et la rivalité entre les ducs de Lorraine et les comtes de Bar, voilà pour ainsi dire la clef de l'histoire des Vaudémont. Résumons ici brièvement, d'après M. François, cette histoire depuis la fondation du comté jusqu'à sa réunion au duché de Lorraine.

1. La liste des comtes de Vaudémont, comprenant en tout seize titulaires, s'ouvre par Gérard I^{er} (1071—1120?), second fils du duc Gérard d'Alsace et d'Hadvide de Namur.

Thierri, son frère aîné, qui en 1070 avait hérité du trône ducal, lui céda en 1071 une partie du Saintois, la terre de Vaudémont. La cession fut confirmée par l'empereur Henri IV qui en même temps érigea Vaudémont en comté. Vu l'origine de ce fief, formé dans les possessions mêmes de Thierri, on est en droit d'affirmer que Gérard fut le vassal de son frère, le duc de Lorraine. Après une vie d'abord aventureuse, il semble avoir changé sa manière de vivre sous l'influence de sa femme Hadvide de Dagsbourg, petite-nièce du pape Léon IX, témoins entre autres ses nombreuses donations en faveur d'établissements religieux, ainsi que la fondation, par lui, du prieuré de Belval.[1]

2. Hugues Ier (1120?—1165) partit pour la Terre-Sainte en 1147 et ne rentra pas dans son comté avant 1163. On ignore ce qui était cause d'une si longue absence. Sa réapparition à Vaudémont dut fort étonner son fils Gérard qui, le croyant mort, avait agi en comte légitime depuis plusieurs années. Hugues avait épousé Anne (ou Adeline) de Lorraine.

3. Gérard II (1165—1188?), mari de Gertrude, fille de Geoffroy III de Joinville, fit plusieurs dons pieux aux abbayes et fit un pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle, ce qui témoigne de sa piété. On sait, par une indication dans le *Livre des vassaux du comte de Champagne* (datant d'environ 1172), qu'il était vassal et même homme lige du duc de Lorraine.

4. Avec Hugues II (1188—1236?), qui en rendant hommage aux comtes de Bar engageait la politique des Vaudémont dans une toute autre direction, commence une nouvelle période dans leur histoire. Dans un article ci-dessus, p. 23—25, nous nous sommes occupé de la question de ce changement de suzerain, qui était d'une importance capitale pour l'identification du trouvère Gautier d'Épinal. Les détails qu'ajoute M. François à notre exposé étant de nature à donner une idée plus claire et plus exacte des faits qui y ont rapport, nous avons cru opportun d'imprimer ici le passage en question. Voici donc comment il se fit que les comtes de Vaudémont sont entrés dans la vassalité des comtes de Bar (p. 44—47): »On se rappelle, — ainsi s'exprime M. François —, qu'en 1172, et sans doute depuis de nombreuses années déjà, le comte de Vaudémont était homme-lige du duc de Lorraine et devait lui rendre hommage pour son comté. Nous n'avons pas retrouvé d'acte d'hommage de Hugues II au duc Simon II ou à Ferri II.

[1] Vosges, arr. Épinal, cant. Charmes, comm. Portieux.

fils de Ferri de Bitche et héritier du trône de Lorraine puisque Simon était mort sans enfants. Or, Ferri de Bitche avait épousé Agnès de Bar, fille du comte Thiébaut Ier, en 1188 ou 1189, et ce mariage, loin de rapprocher les deux maisons de Bar et de Lorraine, avait au contraire suscité entre elles de nouvelles dissensions. Ferri II, en effet, entreprit contre son beau-père une lutte sur laquelle nous ne possédons aucun détail. Par contre, nous connaissons les traités qui la terminèrent; Ferri II avait pourtant tout intérêt à ménager Thiébaut Ier dont l'autorité pouvait lui servir pour succéder à Simon, son oncle, au duché de Lorraine. C'est ce qui explique l'importance des concessions que Ferri II fit à Thiébaut, comte de Bar, au traité signé entre eux au mois de novembre 1202. Ferri, en effet, promit de l'aider contre tous hommes et surtout promit au comte de Bar l'hommage du comté de Vaudémont s'il succédait à son oncle. En retour Thiébaut assurait Ferri de faire valoir ses droits au duché de Lorraine. Avec la promesse d'un tel gage, Thiébaut ne pouvait guère hésiter à s'engager à soutenir Ferri, car l'hommage du comte de Vaudémont était depuis longtemps convoité par le comte de Bar qui, profitant de la faiblesse où se trouvaient alors les maisons de Champagne et de Lorraine, cherchait à étendre le plus possible sa domination.

»Ferri devint duc de Lorraine en 1205 et, en vertu du traité de 1202, dut céder à Thiébaut l'hommage du comté de Vaudémont. D'ailleurs, la guerre allait bientôt reprendre entre Thiébaut et Ferri, premier épisode de la longue rivalité qui pendant plus de deux cents ans divisera ces deux principautés et rendra si complexe l'histoire politique des comtes de Vaudémont situés entre ces deux maisons ennemies.

»Telles sont les circonstances à la suite desquelles Hugues II, comte de Vaudémont, dut pour la première fois rendre hommage au comte de Bar; nous n'avons plus l'acte d'hommage de Hugues II à Thiébaut Ier, mais nous avons conservé celui que Hugues présenta au mois de mars 1216 à son successeur Henri II: l'original, qui a disparu, a été reproduit par le Père B. Picart. Hugues se reconnaît l'homme-lige du comte de Bar pour tout le comté de Vaudémont.»

Le règne de Hugues II fut rempli par une longue série de guerres et bien souvent ses territoires furent ravagés par l'ennemi. Sa femme aurait été Hadvide, fille de Simon Ier, comte de Sarrebrück.

5. Hugues III (1236?—1245?), marié à Marguerite dont on ignore la famille, partit au mois de juin 1239 pour la Terre-

Sainte, prenant part à l'expédition dirigée par le roi de Navarre, Thibaut IV, comte de Champagne. Il était de retour avant septembre 1240, tandis que son suzerain Henri II de Bar avait été tué à la bataille de Gaza. La paix régnait dans le pays pendant le règne de Hugues III, calme en comparaison avec les règnes si agités de son père Hugues II et surtout de son fils Henri Ier. Pour accroître la population de ses domaines, son père avait créé les villes neuves de Dommart (aujourd'hui Damas-aux-Bois, Vosges, arr. Épinal, cant. Châtel-sur-Moselle) et de Conflans (ancien nom de Pont-Saint-Vincent, au confluent de la Moselle et du Madon, Meurthe-et-Moselle, arr. et cant. Nancy); lui-même fonde, au mois de mars 1243, la ville neuve de Saulxerotte (Meurthe-et-Moselle, arr. Toul, cant. Colombey).

Il y a lieu d'intercaler ici une addition relative à un côté de l'activité des comtes de Vaudémont qui a échappé à l'attention de M. François. J'entends leur rôle comme protecteurs des poètes courtois. M. F. a en effet négligé (et c'est là le seul reproche que nous puissions lui faire) de tenir compte des sources purement littéraires. C'est chose connue que les trouvères Colin Muset, Gautier d'Épinal et le Vilain d'Arras ont eu des relations avec les comtes de Vaudémont. Le *boen conte de Vaudémont* auquel fait hommage Colin Muset dans sa chanson *Trop volentiers chanteroie* (Raynaud n:o 1693) est ou Hugues II ou son successeur Hugues III. Il est difficile de se décider pour l'un plutôt que pour l'autre. Tout ce qu'on peut dire c'est que le règne de Hugues III ayant été, comme nous l'avons vu plus haut, une période de calme comparativement à celui de son père Hugues II, cette circonstance parlerait, en quelque sorte, en faveur de Hugues III. *Mon seignor Huon*, destinataire d'une chanson, *Tot autresi com l'aïmanz deçoit* (Raynaud n:o 1840), de Gautier d'Épinal, vassal des comtes de Vaudémont, est sans doute ce même Hugues III de Vaudémont, étant donné qu'on le trouve mentionné ensemble avec ce trouvère dans des documents de 1240 et de 1246. Enfin, Henri à qui le Vilain d'Arras envoie la chanson *Bel m'est del Pui que je voi restoré* (Raynaud n:o 472) à Vaudémont est facilement identifié avec le comte Henri Ier.[1]

6. Ce Henri Ier (1247—1278), vir strenuus in armis, dont la femme était Marguerite de la Roche, prit part à toutes les guerres et à toutes les querelles auxquelles était mêlé son

[1] Voir notre travail *Onomastique des trouvères* (*Annales Academiæ Scientiarum Fennicæ*, BXXX,1), s. v. Waudemont, et notre article ci-dessus, p. 13 et 26.

suzerain le comte de Bar.[1] En 1253 il l'accompagna dans la guerre de Flandre où il eut le malheur d'être fait prisonnier à la bataille de West-Capelle et d'être retenu en captivité plus d'un an. Entre 1260 et 1264 il était engagé dans des guerres avec l'évêque de Metz et le duc de Lorraine. Le 15 mai 1265 Henri Ier et son fils aîné Renaud quittèrent Marseille avec Charles d'Anjou pour prendre part à l'expédition de celui-ci contre le royaume de Naples. Laissant son fils Renaud en Italie, il se partagea lui-même entre son comté de Vaudémont et son service d'Italie, allant et revenant à plusieurs reprises entre les deux pays (il mourut en Italie, en 1278). Le mobile principal de son activité en Italie, où il était devenu, sous le titre de comte d'Ariano, un des chefs de la domination française dans le royaume de Naples, était de tâcher d'y acquérir de la fortune pour pouvoir payer les dettes qu'avait contractées le comté de Vaudémont — pour la plupart envers le comte de Bar — sous ses prédécesseurs et qui commençaient à se faire péniblement sentir sous son règne. Disons-le ici, cet état de délabrement des finances tend à devenir permanent, depuis ce temps-là, dans le comté.

7. Renaud (1278—1279), qui depuis 1265 était resté en Italie, n'eut pas le temps de revenir dans son comté de Vaudémont avant sa mort, survenue peu de temps après son avènement.

8. Le frère cadet de Renaud, Henri II (1279—1299), lui succéda dans le comté lorrain, tandis que Charles d'Anjou rentra en possession du comté d'Ariano. Il avait épousé Hélissent de Vergy. Henri II consacra tous ses efforts à réparer les dommages causés par les guerres de son père et à liquider les nombreuses dettes laissées par lui, sans arriver toutefois à bout de cette lourde tâche. Une des mesures prises par lui en vue d'améliorer le sort des habitants était de leur instituer, en 1298, une nouvelle justice foncière, *la grande féauté*, afin de réprimer les abus. Lui aussi, l'Italie l'attirait. Il s'y rendit en 1282, resta au moins deux ans au service de Charles d'Anjou et fut de retour dans ses états en 1285. S'étant rendu en Italie une

[1] M. Marcel Aubert précise les conclusions qui doivent être tirées du fait que Hugues Ier a accompagné Louis VII à la croisade et que Henri Ier a suivi Charles d'Anjou en Italie: le comté de Bar et le duché de Lorraine, dès le XIIe siècle, commençaient à se détacher de l'Empire et à s'imprégner d'influence française (Rapport sur le concours des antiquités nationales, *Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Comptes rendus des séances*, 1935, p. 152).

seconde fois, en 1298, il y mourut l'année suivante dans un combat naval.

9. Henri III (1299—1347) avait épousé, avant février 1306, Isabelle de Lorraine, fille du duc Ferri III. La dot considérable qu'elle lui apporta l'aida effectivement dans sa tâche de s'acquitter envers les créanciers qui n'avaient pas encore été payés par son père. Son long règne fut une période de calme, grâce à sa politique habile tendant à se tenir à l'écart, autant que possible, des luttes de ses contemporains. Son fils unique Henri ayant été tué à Crécy, en 1346, sans laisser d'enfants, c'est avec lui que s'éteignit la descendance directe du premier comte de Vaudémont. La question de succession fut résolue par le vieux comte lui-même. Il se démit, avant le 30 août 1347, de son comté en faveur de son petit-fils Henri, seigneur de Joinville, fils de sa fille Marguerite (morte avant le 26 déc. 1334) et d'Anseau de Joinville, fils aîné du fameux Jean de Joinville, l'historien de Saint-Louis (mort en 1342 ou 1343).

10. Henri V (1347—1365), sire de Joinville et comte de Vaudémont, revêtu du titre de sénéchal de Champagne, héréditaire dans la maison de Joinville, avait épousé, en 1353, Marie de Luxembourg. Le numéro d'ordre porté par cet Henri s'explique par le désir de l'auteur de ne pas bouleverser la numérotation traditionnelle des comtes de Vaudémont qui admet dans la série des comtes régnants le fils d'Henri III, dans la croyance erronée que c'était le père qui avait péri à Crécy et que son fils lui avait succédé sous le nom d'Henri IV. Henri V est un personnage considérable, homme de guerre au service du roi de France, et adversaire constant des Anglais. Il assista à la bataille de Poitiers (en 1356), fut fait prisonnier et relâché contre le payement d'une forte rançon. En 1358 il fut chargé, en tant que sénéchal de Champagne, de réprimer dans cette province la révolte de la Jacquerie et, en 1359, de combattre les Compagnies qui ravageaient la Champagne sous le commandement d'Eustache d'Auberchicourt. Les dernières années de son règne furent occupées par des luttes habituelles en Lorraine. Les frais de ses guerres l'avaient amené à contracter de très grandes dettes dont héritèrent sa veuve et ses deux jeunes filles. L'aînée, Marguerite, héritière du comté de Vaudémont et de la seigneurie de Joinville, se maria trois fois et ses trois maris portèrent, successivement, le titre de comte de Vaudémont.

11. Jean de Bourgogne (1367—1373), le premier mari de

Marguerite, et (12.) Pierre, comte de Genève (1374—1392), son second mari, se montrèrent tous les deux habiles administrateurs des biens de leur femme et moururent sans laisser d'enfants. Marguerite n'hérita pas du comté de Genève, le frère de Pierre, Robert de Genève, connu sous le nom de Clément VII, le célèbre pape d'Avignon, ayant réussi à lui succéder.

13. Ferri Ier de Lorraine (1393—1415), le troisième mari de Marguerite de Vaudémont et le frère cadet du duc Charles II de Lorraine, donna à son épouse plusieurs enfants, assurant ainsi la succession. Lui aussi était un bon administrateur: en 1401 fut payée la dernière dette laissée par Henri V. Il fit aussi des efforts sérieux pour améliorer l'état de ses sujets. Tout en jouant un rôle actif dans la plupart des événements qui se passaient alors en France, il vécut toujours en bons termes avec son suzerain le duc de Bar et avec le duc de Lorraine son frère. Il était un guerrier éminent. Il prit part à la bataille d'Azincourt, n'ayant pas hésité, devant le péril qui menaçait la France du fait de l'invasion anglaise, à aller secourir le roi de France. Il y mourut ainsi que son suzerain, le duc de Bar.

14. Antoine de Lorraine (1415—1458) épousa, en 1416, Marie d'Harcourt. Se trouvant le descendant mâle le plus proche à succéder à son oncle le duc Charles II de Lorraine qui n'avait que des filles, il n'aspirait à rien moins qu'à la succession au duché de Lorraine. Mais Charles II lui-même devait prendre d'autres dispositions: il donna, en 1419, sa fille aînée en mariage au jeune René d'Anjou, fils de Yolande de Bar et de Louis duc d'Anjou, qui venait d'être désigné par son oncle, le cardinal Louis de Bar, comme héritier du duché de Bar, et à la mort de Charles II de Lorraine, en 1431, c'est René qui lui succéda au duché de Lorraine, réunissant ainsi sous un seul souverain les deux principautés de Lorraine et de Bar. Antoine de Vaudémont, qui prétendait que le duché de Lorraine ne pouvait revenir à une femme, recourut aussitôt à la force, d'abord avec le concours du duc de Bourgogne Philippe le Bon, et il y eut une guerre de succession entre lui et René de Lorraine. Les hostilités durèrent, avec des interruptions, jusqu'au traité conclu à Reims, en 1441, qui y mit définitivement fin. Les relations désormais paisibles et amicales entre les deux familles furent confirmées par le mariage de Ferri de Lorraine, fils aîné d'Antoine, avec Yolande, fille aînée de René de Lorraine.

15. Ferri II (1458—1470) résida peu dans son comté de Vaudémont. C'est que son beau-père, René d'Anjou, duc de Bar et de Lorraine, ayant reçu en héritage de la reine Jeanne

II le royaume de Naples, Ferri II combattait en Italie pour le nouveau roi. En 1458, René lui confia la lieutenance générale dans le royaume de Sicile.

16. René Ier (1470—1473), fils aîné de Ferri II, ne semble pas avoir résidé à Vaudémont après la mort de son père: son grand-père, le roi René, l'avait fait gouverneur de son pays d'Anjou. Or, Nicolas de Calabre, qui avait succédé à son père René comme duc de Lorraine et qui était le dernier rejeton mâle de celui-ci, mourut subitement en 1473. Le trône échut alors automatiquement à la fille aînée du roi René, Yolande, veuve du comte de Vaudémont Ferri II et mère de René Ier. Celle-ci céda, un mois plus tard, le duché à son fils René qui réunissait le comté au duché de Lorraine, dont Vaudémont ne fut plus qu'un bailliage.

»Après quatre siècles de vie autonome, — c'est ainsi que s'exprime en concluant l'auteur (p. 321) — le comté de Vaudémont était réuni au duché de Lorraine. Une nouvelle page de l'histoire de notre province s'ouvrait, et c'était sous le signe des Vaudémont; c'était aussi des Vaudémont que devait descendre cette noble lignée de ducs et de princes, puis d'empereurs, dont nous savons l'histoire: les Vaudémont ne finissaient pas comme tant d'autres familles seigneuriales, leurs contemporaines, ils marchaient vers des destinées plus hautes.«

Holger Petersen Dyggve.

Gösta Langenfelt, *The Anglo-Saxon World*, An English Anthology, Stockholm, A. V. Carlsons Bokförlags-Aktiebolag 1934, 287 pp., Price kr. 3: 90.

Kipling's words »And what should they know of England who only England know?» as the motto of the book give us a hint to the programme of this anthology. What Dr. Langenfelt aims at, is more exactly expressed by him in the preface, where he says: »This collection of short stories or extracts from books and newspapers in English, intended for the use in the upper classes of secondary schools, at the universities or, generally, for adults interested in British and American culture, has been selected with the object of affording a wider knowledge of English, so that the student may make his entrance into a *world*, not into a *country*.» Thus the aim of this book is to acquaint the reader not only with England proper, but with the whole British Empire, in »presenting original and

striking literature from all the more important parts of the English-speaking world». The programme is a very large one. A relatively small part of the book, about 30 pages out of 232 pages of text, is devoted to England proper, about 33 pages to the other parts of the British Isles, and the largest part of the book, nearly 110 pages, to the remoter parts of the world belonging to the British Empire, and about 30 pages to the U.S.A. Thus this anthology takes us through the most different kinds of far-away countries and brings us into touch with strange cultures, primitive and otherwise, in offering us text describing, besides England, Scotland, Wales, Ireland and the Isle of Man such exotic countries as British India, the Malay States, Australia, New Zealand, the Philippines, South Africa, the West Indies and the South Sea Islands, and from the other side of the Atlantic Canada and the United States. Dr. Langenfelt informs us, that »The selection has been made with a view to showing the climatic and historic characteristics of the countries, such as Australia: bush life, New Zealand: the Maories, the Philippines: patriotic memories, South Africa: the problem of the blacks, Jamaica: the tropical landscape, Canada: political history and literary development, the U.S.A.: sectional foundations, New York, the Middle West, and the present day Indian, and finally, Oceania: primitive savagery» (from the Preface, page 3).

It is in this case of an unusually vast scope to introduce the student »into a world, not into a country». In carrying out this difficult scheme, Dr. Langenfelt says that his efforts have especially been directed towards seeking *'local colour'*.» To this purpose he has chosen a large part of the text from English Dominion literature. He owns himself in the preface that »it is difficult to say whether the stories printed here are fair samples of the literatures of these far-flung countries», but he thinks them suitable for his purpose of stressing the local colour of the respective parts of the Empire. It has not been an easy task to find suitable text for this purpose, especially as Dr. Langenfelt has wished to pursue another approvable principle in his choice of text, namely that of giving his readers as *modern text* as possible. He is right in saying: »To a modern mind it seemed, to judge from current anthologies, as if the literary development had stopped at 1900 . . . It ought to be the privilege of young people to have the opportunity of making acquaintance of contemporary writing, not only that of a past century». The text in Dr. Langenfelt's anthology

is mostly from the years 1928—1934, only very few pieces are of older date. Thus the »local colour» in the text is of quite a recent time. One of the results of this again is that there are represented in the book relatively few authors whose literary fame is established (Jack London, Sinclair Lewis, Walt Whitman), most of the writers being young people not very well known, at least not as far away from their home as in the Northern Countries. To some extent the book contains good journalistic text taken from such leading papers as the Times and the Observer.

In one point I should not approve of Dr. Langenfelts choice of text, namely in his use of translated text. In spite of this book having more the character of a Kulturkunde-reader than of an anthology with purely literary and æsthetic aims, it is, anyhow, intended for the purposes of modern language teaching at a rather advanced stage. The generally approved way of giving to the pupils genuine English text and not translations from other languages ought to have been followed throughout this anthology also. I cannot consider it to be right, not even to satisfy the claims of local colour and recent text, to use translations in an anthology intended for school and university purposes. The use of translated text for some special educational purpose could perhaps be sometimes justified by the generally recognized cultural importance of the text and its foreign author, but this apology cannot be offered in this case, where there are in the anthology, for instance, twelve pages of text by an author called A. A. Pienaar, about whom the Commentaries give us following information: A. A. Pienaar, f. 1894, storviltjägare och förf.; tillhör den livskraftiga krets av sydafrik. förf. som skriva på sydafrik. holländska, s.k. afrikaans; — — — Pienaars bok har utomordentligt *översatts till engelska* . . . (p. 267). There are seven more pages of text by Maurice Constantin-Weyer, about whom following information is given: . . . fransk-kanadensare, framträdde först 1928 med romanen 'Un homme se penche sur son passé' . . . *har översatts till engelska* . . . (p. 272) — As to the commentaries, it is quite natural that a book of this kind demands rather full commentaries as well on the authors of the pieces as on the special local peculiarities of those remote parts of the world this book takes us to. Also lexical explications are necessary, especially since the local colour often finds its expression in the use of a local vocabulary. As to the language in the book, Dr. Langenfelt says in the Preface:

»Let me say at once that fears lest quaint and rarely used words, even native words, unnecessary for a North European student of English, should abound in this work, are groundless. Doubtlessly there are such, but a clever teacher will not stress any specialities.» I also should like to say: »Doubtlessly there are such . . .», but I also must state that the part of this book called »Kommentar» and embracing 45 pages is very good, being a valuable and most necessary help to the teacher and the pupils in their mutual efforts to gain knowledge of the world of the British Empire. In the course of their work they will notice that Dr. Langenfelt's anthology still has one advantageous quality: Most of the pieces are essays or short stories, and thus form a finished whole, which both artistically and didactically is always better than broken fractions of longer texts.

The special merit of this book is that it really succeeds in giving us some idea of the vastness of the British Empire and the English-speaking world. It also helps us to see what an elasticity of mind and variety of methods the English nation must possess in order to succeed in preserving their power over all those most different peoples, and what psychological skill and political large-mindedness is demanded on the part of England proper to keep together the huge Empire. Some other aspects again will perhaps prove less advantagous in teaching, especially at the school stage: as teaching material its scope is unusually large. If foreign students of English have any interest in countries as remote and exotic as the Philippines or the Malay States etc., it is mostly of an indirect character. It is quite natural, since you cannot help feeling their connection with England and English culture as well as with the English language to be of a rather accidental kind, without any deeper cultural or linguistic ties. Thus perhaps it will sometimes prove difficult to keep up the interest of all pupils in those pieces in the book dealing with very remote corners of the world. I am sure Dr. Langenfelt's book will prove useful at the university stage, but in secondary school teaching only in cases where a large number of school years and lessons are devoted to English, and — as already hinted — it will, perhaps, even then prove that there is too great a variety of material, the task being geographically a very large one, and mentally and culturally remote from Europe as a whole and from the Northern Countries especially.

I highly appreciate the great merits of »The Anglo-Saxon

World» as *a new and original kind of an anthology*, but I do not wish to conceal that the world-embracing vastness of the scope of this book has brought into my mind the warning words of Anatole France: »Ne vous flattez pas d'enseigner un grand nombre de choses . . . mettez l'étincelle aux esprits. D'eux-mêmes ils s'éprendront par l'endroit où ils sont sensibles.»

Lyydia Alén.

Eli Fischer-Jørgensen, *Dialektgeografiens Betydning for Opfattelsen af Lydforandringer* (Tyske Studier hgg. von Carl Roos und L.L. Hammerich N:o 1). København, P. Haase & Søns Forlag, 1934. 96 S.

Der Verf. gibt uns eine flüssig geschriebene Darstellung einiger wichtiger Ergebnisse der Dialektgeographie für die Beurteilung der lautlichen Veränderungen. Das Buch erhält eine persönliche Note dadurch, dass der Verf. mehrere von der internationalen Wissenschaft wenig beachtete skandinavische Beiträge zur Behandlung dieser Frage gewissenhaft heranzieht. Mit der umfangreichen Literatur, die hierhergehörigen Fragen sowohl in Deutschland als auch in Frankreich gewidmet wurde, hat der Verf. sich recht gut vertraut gemacht, was schon an und für sich eine achtenswerte Leistung ist. Seine eigene Stellungnahme ist überhaupt vorsichtig und besonnen. Dass in der vom Verf. herangezogenen Literatur gelegentlich Lücken sich nachweisen lassen, ist nicht weiter schlimm. U. a. vermisse ich Kurt Wagner, Deutsche Sprachlandschaften (1927), E. Hermann, Lautgesetz und Analogie (1931), und F. Maurer, Volkssprache (1933).

Als eine erste Einführung in den behandelten Problemkreis sei das Buch durchaus empfohlen.

Emil Öhmann.

Korrespondenz.

Prof. Dornseiff-Greifswald teilt zu XXXV, S. 190 der Neuphilologischen Mitteilungen mit: »Der Herr Ref. vermisst zwei Worte in meinem Wortschatz nach Sachgruppen, die jedoch nicht vergessen sind. »Knorke» steht unter Abt. 11.17 »Wohlgefallen, Schönheit, Bewunderung» S. 292, »eine kleben» S. 424 unter Abt. 16.78 »Prügeln». Auch sorgfältiges Nachdenken lässt mich keinen passenderen Ort entdecken. Die zwei jetzt irreführenden Verweise auf »Band II» in den Lieferungen 1 und 2 bezogen sich auf Lfg. 3 und 4, als die Einteilung des Ganzen noch nicht feststand. Dass das Buch noch ein ausführliches alphabetisches Register bekomme, ist auch mein Wunsch. Hoffentlich lässt er sich verwirklichen.»

Eingesandte Literatur.

Otto E. Albrecht, Four Latin Plays from the 12th Century Fleury Play-book. Text and Commentary, with a Study of the Music of the Plays, and of the Sources and Iconography of the Legends. Philadelphia, University of Pennsylvania Press; London, Humphrey Milford, Oxford University Press, 1935. Price: $ 2.00.

Walter A. Berendsohn, Zur Vorgeschichte des Beowulf. Mit einem Vorwort von Professor *Otto Jespersen*. Kopenhagen, Levin & Munksgaard, 1935. 302 S. 8:o. Preis: Kr. 15. —.

Biblioteca dell' »Archivum Romanicum», Serie II, Vol. 20: *L. Sainéan*, Autour des sources indigènes. Études d'etymologie française et romane. Firenze, L. S. Olschki, 1935. VIII + 653 p. 4:o. Prezzo: Lire 150.

Biblioteca Sansoniana straniera, già diretta da *Guido Manacorda*, ora diretta da *P. E. Pavolini*, Accademico d'Italia: Kalevala, poema nazionale finnico. Traduzione metrica, prefazione e note a cura di *Paolo Emilio Pavolini*. Seconda edizione abbreviata. Firenze, G. C. Sansoni, 1935. XI + 263 p. in-16. Prezzo: L. 12. —.

Der Sprach-Brockhaus. Deutsches Bildwörterbuch für jedermann. Leipzig, F. A. Brockhaus, 1935. VI + 762 S. 8:o. Preis: geb. RM. 5. —.

C. Brunel, Notice et extrait du manuscrit 1095 de la Bibliothèque de Marseille contenant des sermons catalans. (Extrait de la Bibliothèque de l'École des Chartes, XCV, 1934). Paris, 1935. 30 p. 8:o.

Vladimir Buben, Influence de l'orthographe sur la prononciation du français moderne. Spisy Filosofické Faculty University Komenského v Bratislavě, 1935. 244 p. 8:o.

Tsutomu Chiba, A Study of Accent. Research into its Nature and Scope in the Light of Experimental Phonetics. Jinbo-cho, Kanda-ku, Tokyo, Fuzanbo Publishing Company, 1935. XI + 123 p. in-4:o.

Ruth J. Dean, A missing Chapter of the Vie de Tobie. Reprinted from Modern Philology, Vol. XXXIII, No. 1, August, 1935, p. 13—19.

Diesterwegs Neusprachliche Lesehefte, 218: *H. Beisenherz* und *Th. Lohmeyer*, Conteurs de nos jours. 32 S. 12:o. Preis: RM. 0,50. —. — 219: *Arthur Cliffe* und *Gustav Schad*, British Folk-lore. 1934. 48 S. 12:o. Preis: RM. 0,75. —. — 230: *Theodor Göhler*, Beowulf, Frankfurt a. M., Moritz Diesterweg, 1935. 48 S. 12:o. Preis: RM. 0,75. —.

John W. Draper, Usury in The Merchant of Venice. Reprinted from Modern Philology, Vol. XXXIII, No. 1, August, 1935, p. 37—47.

Noel Dupire, Tarif du travers et du tonlieu d'Amiens au XIII^e siècle. Revue du Nord (Lille), XXI (1935), p. 185—201.

A. Ewert, The Strasburg Oaths. Hertford, Stephen Austin & Sons, 1935. (Reprinted from The Philological Society's Transactions, 1935, pp. 16—35).

Le français moderne, revue consacrée à l'étude de la langue française du XVI^e siècle à nos jours. Directeur scientifique *Albert Dauzat*. 3^e année, n:o 2. Paris, J. L. L. d'Artrey, 1935.

Armand Godoy, Triste et tendre. Paris, Éditions Bernard Grasset, 1935. 156 p. 8:o. Prix: 12 fr.

—»—, Le chemin de la croix. Paris, Bernard Grasset, 1935. 126 p. 8:o. Prix: 15 fr.

Göteborgs Kungl. Vetenskap- och Vitterhets-samhälles handlingar, 5te följden, Ser. A, Band 4, 3: *Hilding Kjellman*, La Vie seint Edmund le Rei, poème anglo-normand du XII^e siècle par *Denis Piramus*. Göteborg, Wettergren & Kerber, 1935. LXXXVI + 211 S. 4:o. Preis: Kr. 10: —.

A. W. de Groot, Wesen und Gesetze der Caesur. Ein Kapitel der allgemeinen Versbaulehre (mit einem Anhang über Porsons Gesetz). (Ex Mnemosynes bibliothecae philiologicae Batavae Serie tertia, Volumine II, pag. 81—154.) Leiden, E. J. Brill, 1935.

L. L. Hammerich, Indledning til Tysk Grammatik. København, G. E. G. Gad, 1935. 78 S. 8:o.

Ernest Hoepffner, Les Lais de Marie de France. Paris, Boivin & C^ie, 1935. 178 p. 8:o. Prix: 15 fr.

J. K. Jerome. Diary of a Pilgrimage. Englantilaisia koulutekstejä, IV. Sanastoineen. Helsinki, Werner Söderström, 1935. Preis: FM. 20. —.

Otto Jespersen, Growth and Structure of the English Language. 8th edition. Leipzig, B. G. Teubner, 1935. 239 p. 8:o. Preis: geb. RM. 5,40. —.

R. C. Johnston, Les poésies lyriques du troubadour Arnaut de Mareuil. Paris, Librairie E. Droz, 1935. 180 p. 8:o.

Emil Keller, Die Reimpredigt des Pietro da Barsegapè. Kritischer Text mit Einleitung, Grammatik und Glossar. (Beilage zum Bericht der thurgauischen Kantonschule, Schuljahr 1934/35.) 2. Auflage. Frauenfeld, Huber & Co. VIII + 97 S. 4:o.

Adolf Kolsen, Sämtliche Lieder des Trobadors Giraut de Borneilh. II. Band. Halle (Saale), Max Niemeyer, 1935. VIII + 291 S. 8:o. Preis: geh. RM. 19. —.

Bibliothek Warburg, Kulturwissenschaftliche Bibliographie zum Nachleben der Antike. I. Band: Die Erscheinungen des Jahres 1931. London, Cassel & Co., 1934. XVII + 333 S. 8:o.

Bernhard Lembke, Abwandlung des Begriffes »Deutsch». Danzig, Danziger Verlags-Gesellschaft, 1934. 42 S. 8:o. Preis: RM. 0,80. —.

Raphael Levy, A Note on French Slang [*nazi*] (Reprint from The Jewish Forum, March 1935).

Alf Lombard, La prononciation du roumain. Mémoires de la Société de Linguistique d'Upsal 1934—1936. Extrait de Uppsala Universitets Årsskrift 1936, p. 100—176. Uppsala, A. B. Lundeqvistska Bokhandeln. 1935.

Hundert altfranzösische Sprichwörter des Gemeinen Mannes (Proverbe au Vilain). Zum 100. Geburtstag *Adolf Toblers* 23. Mai 1935 neu herausgegeben von *Erhard Lommatzsch*. Limburg a. d. Lahn, Limburger Vereinsdruckerei, 1935. XI + 47 S. 8:o.

Pierre de Luz, Lettre à un ami sur la nécessité d'un concile. Helsinki, Librairie Académique, 1935. 104 p. 8:o. Prix: 10 fr.

Barbara Matulka, The Courtly Cid Theme in Calderón's Affectos de odio y amor. 63—76 p. 8:o.

—»—, The Courtly Cid Theme in the »Primaleon». Reprinted from The Romanic Review, Vol. XXV, No. 4, October—December, 1934. 16 p. 8:o.

Karl Michaëlsson, Alternances *-ien -ian* en ancien français. Étude de chronologie. (Reprinted from Studia Neophilologica, Vol. VII, Nos. 1—2, p. 18—29.) 8:o.

—»—, Hur personnamn övergå till appellativer. (Særtryk af Acta Philologica Scandinavica). København, Levin & Munksgaards Forlag, 1935. 30 S.

Bruno Migliorini, Sui toponimi del tipo »Mongibello». Estratto di Atti del III Congresso internazionale dei linguisti, p. 214—218. Firenze, Felice Le Monnier, 1935.

Paul Milléquant, Tableau de la littérature française du Romantisme à nos jours. Berlin—Schöneberg, Langenscheidtsche Verlagsbuchhandlung, 1935. XIII + 215 s. 8:o. Preis: geb. RM. 3,75—.

Neue Deutsche Forschungen, Abt. Romanische Philologie, Bd. 1: *Hermann Grimrath*, Der Weltkrieg im französischen Roman. Berlin, Junker und Dünnhaupt, 1935. 144 S. 8:o. Preis: geh. RM. 5,50.

Trygve Knudson og *Alf Sommerfelt*, Norsk riksmålsordbok,

Hefte 17. H. Aschehoug & Co:s forlag. S. 2045—2204. 8:o. Preis: Kr. 1,00.

Istvan Papp, Piano d'un atlante linguistico ungherese. Estratto dal Bollettino dell' Atlante linguistico italiano, II, 1. Udine, Società Filologica Friulana, 1935. 16 p. 8:o.

Hermann Paul, Deutsches Wörterbuch. 4. Auflage von *Karl Euling*. Lieferung 9. Halle (Saale), Max Niemeyer, 1935. S. 481—560. 4:o. Preis: RM. 2. —.

Holger Petersen Dyggve, Tysk hjälp-bok. Helsingfors, Söderström & C:o, 1935. 103 S. 8:o.

Eino Railo, Yleisen kirjallisuuden historia. III osa. Renessansi ja barokki. Porvoo, Werner Söderström, 1935. XIII + 534 S. 8:o. Preis: FM. 75: —.

Anton Reichling, Het Woord. Een Studie omtrent de Grondslag van Tall en Tallgebruik. Nijmegen, J. J. Berkhout, 1935. XI + 460 S. 8:o. Preis: geh. Fl. 4.90, geb. Fl. 6.25.

Luigi Salvini, Uusi Italian Kirjallisuus (1870—1915). »Nuoret Italian Ystävät — Giovani Amici d'Italia», Sarja 1, No. 1. Helsinki, 1935. 58 S. 12:o.

Sammlung romanischer Elementar- und Handbücher, hrsg. von *W. Meyer-Lübke*. IV. Reihe, 4: *Walter Gottschalk*, Die bildhaften Sprichwörter der Romanen, I: Die Natur im romanischen Sprichwort. Heidelberg, Carl Winter, 1935. XVI + 279 S. 8:o. Preis: geh. RM. 7.50.

Sprache und Volkstum. Arbeiten zur niederdeutschen Sprachgeschichte und Volkskunde: *Walther Niekerken*, Das Feld und seine Bestellung im Niederdeutschen. Hamburg, Karl Wachholtz, 1935. XXII + 365 S. 8:o. Preis: geh. RM. 12. —.

Alma Söderhjelm, Marie-Antoinette et Barnave. Correspondance secrète (juillet 1791—janvier 1792). Paris, Librairie Armand Colin, 1934. IX + 257 p. 8:o.

S. Solente, Deux chapitres de l'influence littéraire de Christine de Pisan. Paris, 1933. 21 p. (Extrait de la Bibliotèque de l'École des Chartes, XCIV, 1933).

W. O. Streng-Renkonen, Ranskan keskiaikaista kulttuuria sanatutkimuksen valossa (Turun Suomalaisen Klassillisen lyseon vuosikertomuksen liite). Turku, kirjapaino Polytypos, 1935. 52 S. 8:o.

—»—, Saksalais-suomalainen pienoissanakirja. 2. painos. Helsinki, Werner Söderström, 1935. Preis: FM. 15. —.

Testi romanzi, N. 3: *Angelo Monteverdi*, Testi volgari italiani anteriori al duecento. Roma, Prof. P. Maglione, Editore, 1935. 86 p. 12:o. Prezzo: lire 6,50. —.

Gunnar Tilander, Fueros aragoneses desconocidos promulgados

a consecuencia de la gran peste de 1348. Madrid, Librería y Casa Editorial Hernando, 1935. 74 p. (De la Revista de filología española, 1935, tomo XXII).

Nils Törnqvist, Zur Geschichte des Wortes Reim. Bulletin de la Société Royale des Lettres de Lund 1934—1935, III. Lund, C. W. K. Gleerup, 1935. 65 S. 8:o.

The Catholic University of America, Studies in German, Vol. V: Sister *Mary Paul Goetz*, The Concept of Nobility in German Didactic Literature of the Thirteenth Century. Washington, D. C., The Catholic University of America, 1935. VIII + 138 p. 8:o.

University of Illinois Bulletin, XXXII (1935), 44: *Mimi Ida Jehle*, Das deutsche Kunstmärchen von der Romantik zum Naturalismus. Urbana, Illinois. Price: $ 2. 50.

100 Jahre — Velhagen & Klasing — 1835—1935. — Bielefeld, qui compte aujourd'hui 120.000 habitants, était une toute petite ville de six mille âmes lorsque, il y a exactement cent ans, deux jeunes libraires, August Velhagen et August Klasing — ils avaient tous les deux vingt-six ans — y fondèrent une modeste maison d'éditions qui aujourd'hui compte parmi les premières d'Allemagne. L'historique qu'elle a publié pour célébrer son centenaire nous apprend que la premier livre en langue étrangère publié par cette maison, *Musée français, choix de littérature tiré des meilleurs auteurs, tant anciens que modernes*, parut en 1836 et fut suivi, un an plus tard, par *The British Museum, a choice Selction* . . . Ce sont là en quelque sorte les ancêtres de ces nombreux livres scolaires destinés à l'enseignement des langues étrangères, qui se sont répandus bien au delà des frontières de l'Allemagne.

Max L. Wagner, Weitere sardische Tiernamenstudien. (Estratto dall'Archivum Romanicum, Vol. XVIII, Nr. 4. Ottobre—Dicembre 1934.) Firenze, Leo S. Olschki, 1935. 16 p. 8:o.

John A. Walz, Harmlos, Harm: a supposed Anglicism in German. Reprinted from The Germanic Review, Vol. X, No. 2, April, 1935, p. 98—113.

Deutscher Sprachatlas, begonnen von *Ferdinand Wrede*, fortgesetzt von *Walther Mitzka* und *Bernhard Martin*. 7. Lieferung. Dazu Text Seite 179—202. Marburg (Lahn), N. G. Elwert'sche Verlagsbuchhandlung (G. Braun), 1934. Preis: geh. RM. 10. —.

R. E. Zachrisson, The Place-Names of Dorsetshire in the Light of the Terminal Rule. Uppsala, A.-B. Lundequistska Bokhandeln,

1934. (Reprinted from Studia Neophilologica, VI, 133—163.) Price: Kr. 2. —.

R. E. Zachrisson, Descriptive Words or Personal Names in Old English Place-Name Compounds. A Survey of some Surrey Place-Names. Uppsala 1934. (Reprinted from Studia Neophilologica, Vol. VII, 1—2). 9 p.

—»—, Uncompounded Low German *-ing* Names containing Personal Names. Uppsala, 1935. 5 p. (Reprinted from Studia Neophilologica, Vol. VII, 3.)

Mitteilungen.

Einheimische Beiträge zu ausländischen Veröffentlichungen: *T. E. Karsten*, Mélange des langues et emprunts, in Scientia, 1935, S. 182—92. — *O. J. (Tallgren-) Tuulio*, Una canzone di Giacomo Pugliese (Vat. 3793, num. 62), edizione critica, in Aevum, IX (1935), S. 261—280.

Ausländische Besprechungen einheimischer Publikationen: Germanisch-romanische Studien, H. Suolahti dargebracht (Annales Academiæ Scientiarum Fennicæ, XXX), bespr. von A. van Loey in Revue belge de philologie et d'histoire, XIV (1935), S. 1173—4. — *Holger Petersen Dyggve*, Onomastique des trouvères (in Festschrift Suolahti), bespr. von E. Gamillscheg in Zeitschrift für französische Sprache und Literatur, LIX, S. 252. — *O. J. Tallgren-Tuulio*, Locutions figurées calquées et non calquées (Mém. de la Soc. Néophil., IX), bespr. von van Ginneken in Onze Taaltuin, III, 250.